# VOYAGE
# DE L'ATLANTIQUE
## AU PACIFIQUE

# AUTRES VOYAGES

*Abrégés par J. Belin-De Launay.*

ÉDITIONS POPULAIRES

A 1 fr. 25 le volume, broché, format in-18 jésus.

---

AGASSIZ (*M. et Mme*). Voyage au Brésil. 1 vol.

BAINES (*Thomas*). Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique. 1 vol.

BAKER (*S.-W.*). Le lac Albert. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 vol.

BALDWIN (*W.-C.*). Du Natal au Zambèze, récits de chasse. 1 vol.

BURTON (*le capitaine*). Voyage à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons. 1 vol.

HAYES (*Dr I.-J.*). La mer libre du pôle. 1 vol.

LIVINGSTONE (*Charles et David*). Explorations dans l'Afrique australe et dans le bassin du Zambèse. 1 vol.

LIVINGSTONE (*David*). Dernier journal. 1 vol.

MAGE (*E.*). Voyage dans le Soudan occidental. 1 vol.

MILTON *et* CHEADLE. Voyage de l'Atlantique au Pacifique. 1 vol.

PALGRAVE (*W.-G.*). Une année dans l'Arabie centrale. 1 vol.

PFEIFFER (*Mme Ida*). Voyages autour du monde. 1 vol.

SCHWEINFURTH (*Dr G.*). Au cœur de l'Afrique. 1 vol.

SPEKE (*le capitaine*). Les sources du Nil. 1 vol.

STANLEY (*H.*). Comment j'ai retrouvé Livingstone. 1 vol.

WAMBÉRY. Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale. 1 vol.

---

Coulommiers. — Typog. PAUL BRODARD.

*ay.*

18 jésus.

I vol.
ique. I vol.
sources du
I vol.
asse. I vol.
grands lacs
I vol.
I vol.
s l'Afrique
I vol.
I vol.
I vol.
ue. I vol.
e. I vol.
I vol.
I vol.
I vol.
I vol.
centrale.
I vol.



Notre hutte d'hiver. (Page 62.)

Notre hutte d'hiver. (Page 62.)

Milton et Cheadle, pop

LE Vte MILTON ET LE Dr CHEALDE

# VOYAGE DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

*A travers*

*Le Canada, les Montagnes Rocheuses et la Colombie anglaise*

TRADUIT ET ABRÉGÉ DE L'ANGLAIS

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

Et contenant 2 cartes.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

# INTRODUCTION

---

Le charme qui entraîne un public considérable à lire des voyages a pour origine principale la satisfaction que procure un récit d'aventures où l'on voit se déployer la force morale de l'homme parmi les dangers, dont il est entouré mais qu'il surmonte. Ensuite viennent les plaisirs que donnent à l'imagination l'observation de mœurs inaccoutumées, la description de pays différents de ceux où nous vivons et l'enchaînement d'actions extraordinaires, racontées avec esprit, même avec talent de la mise en scène. Enfin peu de lectures sont plus propres à faire naître des réflexions qui intéressent la raison des gens un peu habitués à comparer le présent au passé. Sans doute ces diverses sortes de délectations intellectuelles ne se

rencontrent pas réunies dans toutes les relations de voyage; mais plusieurs les présentent ensemble et, dans le nombre, on peut ranger désormais celle qu'ont écrite lord Milton et le Dr Cheadle.

Le problème, que ces messieurs s'étaient proposé, consistait à découvrir la route qui, le plus directement, conduirait, sans quitter les possessions anglaises, d'abord aux régions de l'or dans le Caribou, puis aux rives de l'Océan Pacifique.

Leur projet n'était donc que la modification de celui de Christophe Colomb et de tant d'autres navigateurs qui, jusqu'à Magellan (1519-1522), avaient parcouru toutes les côtes orientales des deux Amériques avec l'espoir d'y découvrir un passage qui permît d'atteindre directement, en allant de l'E. à l'O., les régions des Indes opulentes. Lorsqu'il a fallu renoncer au désir d'arriver à l'Asie sans doubler les Amériques, on s'est mis à chercher si l'on ne pouvait pas en approcher en traversant l'Amérique du Nord, et, dès 1731, en poursuivant cette idée, les Canadiens français étaient arrivés aux Montagnes Rocheuses. Mais les guerres de la fin du XVIIIe siècle firent oublier ce dessein et l'on se reprit à chercher par les mers, au N. O. de l'Europe, un passage vers l'Asie. Que de millions de francs et de centaines d'existences n'y a-t-on pas sacrifiés? Puis, quand Inglefield l'a eu découvert en 1853, ce passage encombré par les glaces

s'est trouvé inutile (1). Si glorieuse ou même profitable qu'elle fût au point de vue scientifique, cette découverte resta donc sans aucun intérêt pour les relations et le commerce. Aussi en a-t-on conclu définitivement que la vraie grande route de l'Atlantique au Pacifique, c'est-à-dire de l'Europe à l'Asie (Russie, Chine, Japon, Indes), devait être ouverte à travers les Montagnes Rocheuses : Fremont, Palliser et d'autres l'avaient cherchée sur le territoire des États-Unis, et Hind sur celui des possessions britanniques, quand lord Milton et le D$^{r}$ Cheadle se sont mis en route.

Par conséquent ces messieurs allaient explorer des contrées peu connues surtout en Europe.

Les possessions anglaises, dont elles font partie, sont, dans leur plus grande étendue, situées entre le $55^{e}$ et le $143^{e}$ méridien à l'occident de Paris; elles touchent, au sud, le $42^{e}$ degré de latitude au N. de l'Equateur et descendent jusqu'aux mers polaires; mais, en réalité, c'est à peine si elles atteignent, au N., le $60^{e}$ parallèle et, à l'O., le $137^{e}$ méridien. Naturellement, elles sont partagées, par les Montagnes Rocheuses, en versant occidental ou de l'océan Pacifique et en versant oriental ou de l'Atlantique; en outre, le second a trois divisions : d'abord les bassins des mers polaires, y compris la baie de

(1) Voir notre introduction au voyage de J. Hayes, intitulé la *Mer libre du Pôle.*

Hudson ; ils occupent toute la portion septentrionale et ont, au sud, les deux autres divisions, qui sont, à l'O., la vallée s'étendant des Montagnes Rocheuses au lac de la Pluie, et, à l'E., les vallées au nord des cinq grands lacs avec les terres et les îles du fleuve et du golfe de St-Laurent, jusqu'à l'Atlantique.

Le versant du Pacifique a son littoral, qui, pour les possessions anglaises, va du 48e au 55e parallèle septentrional, couvert par l'île Vancouver, quelques îles côtières et l'archipel de la Reine Charlotte. Le détroit de Juan de Fuca sépare Vancouver du Washington, un des États-Unis, et communique, par les canaux de Rosario, de Douglas et de Haro, à travers l'archipel de San Juan, avec le golfe de Georgie, qui rejoint le Pacifique par les détroits Johnstone et de la Reine Charlotte. L'archipel, qui porte ce dernier nom et se termine au N. par le détroit de Portland, a pour îles principales Moresby au S. et Graham au N. A partir du 55e parallèle jusqu'au mont Élie, c'est-à-dire pendant près de sept cents kilomètres, les possessions anglaises sont séparées du Pacifique par cette zône maritime, achetée par les États-Unis en 1867, qu'on appelait Amérique russe et qui, en longeant depuis le mont Élie le 143e méridien de longitude occidentale, va rejoindre l'océan Glacial Arctique au cap de la Limite.

Tout le littoral occidental, du 48e parallèle au 55e,

appartient à la Colombie Britannique, dont les territoires s'appelaient auparavant Nouvelle Calédonie, Nouvel Hanovre et Nouvelle Georgie. Au N. du Simpson jusqu'au 62e parallèle, s'étend le territoire du Stekin ou Stikine, formé du Nouveau Norfolk et de la Nouvelle Cornouailles. A l'est, le massif des Montagnes Rocheuses rend presque étranger au versant de l'Atlantique celui du Pacifique.

Le littoral de la Colombie est profondément découpé. On y a nommé, en allant du S. au N., le delta et l'embouchure du Fraser, l'entrée Burrard, le canal Howe et le golfe Hotham, continué par l'entrée Jervis, dans le golfe de Georgie; les canaux Toba, Bute, Loughboro et Knights, dans le détroit Johnstone; l'embouchure de la Bella Coula et l'estuaire du Simpson, dans le Pacifique. Les baies les plus connues, dans les îles, sont le hâvre Esquimalt, au sud-est de Vancouver, et l'estuaire Bentinck, à l'extrémité méridionale de l'archipel de la Reine Charlotte.

Les Montagnes Rocheuses bornent ce versant du côté oriental. Elles sont inclinées du N. O. au S. E., et formées de soulèvements à peu près parallèles l'un à l'autre. Un certain nombre de cols y sont ouverts et permettent l'écoulement des sources des grandes rivières et des fleuves, qui de tous côtés descendent vers les deux versants. C'est par les cols que peuvent s'éta-

blir les communications entre l'orient et l'occident de l'Amérique anglaise. Sept d'entre eux conduisent à la vallée de la Columbia, appelée aussi Orégon, ou de ses affluents, dont les coudes et les parties inférieures appartiennent aux États-Unis.

Le col de la Frontière ou de la Koutanie méridionale touche au 49e parallèle et descend par le val supérieur de la Tête Plate ou rivière de Clark, grand affluent de la Columbia; celui de la Koutanie du Nord, où la rivière de la Tête Plate a sa source, communique avec la vallée de la Koutanie, autre affluent de la Columbia, grâce à une partie du vallon dans le fond duquel coule la rivière du Cerf; celui de Kananaski ou de Kanaskasis s'ouvre dans le val de la Koutanie supérieure; ceux du Vermillon, du Cheval qui Rue et de Howse débouchent dans le val fermé à l'O. par les monts Selkirk, dont les pieds sont baignés par la haute Columbia, courant du S. E. au N. O.; enfin le col de l'Athabasca aboutit au sommet de l'angle aigu que décrit la Columbia en tournant au sud. On se sert parfois de ce dernier passage pour entrer dans la Colombie Britannique ou pour en sortir.

Seuls, parmi ceux qu'on connaît, le col de la Cache de la Tête Jaune, qu'ont franchi MM. Milton et Cheadle, et celui de la rivière de la Paix conduisent directement au Fraser. Le dernier, qui est le plus septentrional, était employé comme une route habi-

tuelle par la brigade que la Compagnie de la baie de Hudson envoyait tous les ans du fort Mac Leod au fort Dunnegan, sur la rivière de la Paix, d'où elle se rendait par un long détour au fort Edmonton, sur la Saskatchaouane du Nord. Un affluent de la rivière de la Paix, la Finlay, fait au N. E. la limite de la Colombie Britannique. C'est à son confluent que la première rivière, qui, depuis sa source voisine du Fraser, a coulé du sud au nord, tourne de l'ouest à l'est, jusqu'à ce qu'elle rencontre la Fumeuse. Un portage, facilité par les lacs Stuart et Mac Leod, permet de diriger, du Fraser vers la rivière de la Paix, des bateaux assez grands pour contenir une quarantaine de personnes.

Quant au col de la Tête Jaune, nous allons en résumer la description d'après les récits de nos voyageurs. Les Anglais l'appellent aussi Tête-Jaune's Cache Pass, Yellow Head, Cowaung, Leather, Pipestone River et Jasper house's Pass. Son premier nom lui vient d'une cache qu'un trappeur iroquois, surnommé la Tête Jaune, s'y était construite au confluent des deux sources du Fraser pour y serrer les pelleteries que sa chasse lui procurait sur le versant occidental des montagnes. Le défilé, en traversant la chaîne principale, suit presque le 53e parallèle septentrional. Vers l'E., il commence au-dessus d'Henry House sur l'Athabasca, remonte la Miette et une de ses sources, la

Pipestone; il arrive insensiblement au faîte, d'où part, sur la pente opposée, un ruisseau tributaire du Cow dung Lake ou lac de la Bouse de Bison, qui est entre le mont Bingley, au N., et le mont Fitz William, au S. Un cours d'eau qui sort de ce lac va se jeter dans la branche méridionale du Fraser dont la source est au mont Brown. Plus loin, celle-ci reçoit la rivière de l'Elan, traverse le lac de ce nom, où tombent les cascades de Rockingham; puis elle baigne les pieds d'une abrupte falaise schisteuse, où le seul passage est la corniche ou le pont de Mahomet; enfin elle se joint, pour former le Fraser, à la branche septentrionale, qui arrive en contournant au N. O. le pic Robson. A cette jonction, était d'abord située la Cache de la Tête Jaune; cependant le fleuve continue à courir encore une vingtaine de kilomètres avant d'atteindre ce qu'on appelle à présent la Nouvelle Cache, où il se détourne brusquement vers le nord. Ici finit le col de la Cache, qui a une longueur, y compris les détours, de cent quatre-vingt-treize kilomètres environ. Il ne présente pas d'obstacle sérieux et n'a, suivant nos auteurs, que neuf cent quarante-deux mètres d'altitude. J'avoue que d'autres lui donnent deux mille cent quatre-vingt-deux mètres; mais les conséquences de cette différence sont insignifiantes, puisqu'il est certain que la montée, de part ou d'autre, est peu sensible. Il aboutit presque à la latitude où est

située Richfield, la principale localité du Caribou, le centre des mines d'or, où arrive une route qui conduit à New Westminster et dont l'extrémité occidentale du col de la Cache de la Tête Jaune n'est éloignée au plus que de cent soixante kilomètres en ligne droite (1).

L'intérieur de l'espèce de quadrilatère, dont se compose la province de la Colombie Britannique dans sa partie continentale, est hérissé de chaînes de montagnes qui courent généralement du sud au nord sur un plateau des plus tourmentés et dont le bourrelet occidental paraît être formé par une chaîne côtière, qui établit un bassin dont les eaux se déversent directement dans le Pacifique ou dans les golfes et détroits qu'il s'est creusés. Le plateau lui-même est partagé en deux vallées de fleuves : celle de la Columbia ou Orégon à l'est et au sud, puis celle du Fraser au centre.

La première, dans toute sa partie supérieure ou colombienne, est couverte par les contre-forts occidentaux des Montagnes Rocheuses, confus entassement où les eaux ne se sont ouvert un passage que par les détours de la plus capricieuse apparence.

La seconde, aussi dans sa portion septentrionale, est occupée, sur une étendue de plus de quatre cents

(1) Il y en a quatre cents, en suivant le Fraser du col de la Cache à Quesnelle et la route de Quesnelle à Richfield.

kilomètres de l'est à l'ouest, par un désordonné pâté de montagnes auxquelles paraissent n'offrir rien de semblable même les Andes ni les Himalayas. Comparables à une mer solidifiée, ces montagnes élèvent leurs immenses vagues à la hauteur de plus de deux mille mètres dans le district appelé le Caribou. Elles sont entourées par un inextricable fouillis de collines couvertes de sapins. Là, partout, le sol a été agité au point qu'excepté le fond des étroits ravins, cavés entre les hauteurs, on trouve à peine trente centimètres de terrain uni. Les diverses couches sont redressées de champ et les cours d'eau coulent sur la cime des collines. Ces Monts Chauves, comme on les appelle à l'est du Fraser, ont pour centre un pic nommé Mont de la Raquette (Snow-shoe mountain). Au sud, bien qu'à partir de la Quesnelle le terrain plat se développe et s'étende, on rencontre encore des montagnes, des collines couvertes de forêts et des gonflements caillouteux.

Mais un trait caractéristique de la région moyenne du Fraser, ce sont les trois étages de terrasses qu'on remarque sur le flanc des montagnes, et dont l'existence a été en outre signalée, sur le versant oriental des Rocheuses, le long de la haute Athabasca, et, sur le versant occidental, le long de la Columbia. Elles s'élèvent près du Fraser entre les confluents de la Quesnelle et de la Thompson, puis remontent la

vallée de ce dernier affluent jusqu'au delà du lac Kamloups.

Ces terrasses ou banquettes, dont on lira la description dans notre huitième chapitre, ont, par leur nombre et leur correspondance, suggéré aux voyageurs l'hypothèse d'une quantité de lacs très-vastes, d'une espèce de mer intérieure, qui jadis aurait submergé cette région. Du sein des eaux, les sommets seuls des montagnes émergeaient alors, en forme d'îles rondes. A trois reprises et à des intervalles de temps incalculables, le remblai de cet immense réservoir se serait brisé par une échancrure chaque fois plus profondément ouverte et formant un canal par lequel l'eau se serait écoulée. Abaissant chaque fois son niveau et, de l'une à l'autre, nivelant les banquettes, elle aurait déposé l'énorme quantité de détritus dont se composent les plateaux actuels. L'échancrure du remblai de cette mer intérieure serait la fissure de la chaîne des Monts des Cascades, qu'on appelle les cañons et qui s'ouvre au nord d'Yale en formant une gorge de vingt-cinq kilomètres de longueur.

L'hypothèse nous a l'air des plus plausibles, à la condition qu'on joigne à l'action des eaux celle des glaces. En effet, jamais les eaux, fussent-elles torrentielles, n'ont nivelé sur de si vastes espaces de pareilles terrasses, unies et concordantes, qui ne peuvent être dues qu'à des érosions, au moins produites par

des glaces formées, durant les froids de l'hiver, à la surface d'eaux courantes ; mais, comme l'hypothèse repousse à peu près l'idée des eaux courantes, puisqu'elle imagine des eaux lacustres, changeant brusquement leur niveau à la suite de tremblements de terre, qui, à trois ou quatre reprises, leur auraient creusé une issue toujours plus profonde, il est vraisemblable qu'on doit reconnaître là plutôt l'action des glaciers, ce que paraît aussi indiquer l'existence des gonflements caillouteux dont on parle ; mais, pour l'affirmer, il faudrait étudier sur place les traces de ces phénomènes. D'ailleurs chaque savant les explique à sa façon. Ainsi, dans une séance de la Société anglaise de Géographie tenue en février ou en mars 1869, le Dr. W. A. Bell attribuait le creusement des cañons à l'action constante, sous un climat sec, d'un cours d'eau rapide durant plusieurs siècles ; et M. Brown, partageant à peu près cette opinion, ajoutait que les fiords ou entrées profondément pratiquées entre les montagnes du littoral étaient dus à l'action des glaces, tandis que les terrasses des rivières l'étaient à l'action volcanique. De telles propositions ne peuvent naturellement pas être admises sans réserve ni même sans contestation.

Les renseignements hydrographiques nous faisant défaut pour la région côtière, nous nous bornerons à indiquer, au sud du Fraser, le Skaget, qui, après

avoir reçu, dans la Colombie, la Similkameen, passe dans les Etats-Unis et a son embouchure près du 48e parallèle; au nord du fleuve, la Bella Coula, avec le port naissant de New Aberden; le Simpson, avec le fort du même nom; enfin le Stekin ou la Stikine qui finit dans le gouvernement de la Nouvelle Arkhangel.

La vallée de la Columbia ou Orégon est encore toute sauvage dans la Colombie Britannique. Le fleuve prend sa source dans des lacs situés au sud-ouest des monts Brisco, coule vers le nord-ouest entre cette chaîne et celle des monts Selkirk, jusqu'au confluent d'un ruisseau venant du Committe Punch Bowl, petit lac occupant le faîte d'un col et qui, par son autre extrémité, envoie la Whirlpool à l'Athabasca. La Columbia reçoit encore, à droite, la rivière du Canot, qui sort du mont Albreda et que nos voyageurs ont franchie assez malheureusement près de sa source; alors le fleuve tourne vers le sud, traverse les deux lacs de la Flèche et reçoit, à gauche, la Koutanie ou rivière de l'Arc Plat et la rivière Pend d'Oreille ou de Clark, qui est la même que celle qui passe au pied du col de la Frontière sous le nom de la Tête Plate; à droite, dans les Etats-Unis, l'Okanagan lui apporte les eaux du lac du même nom; enfin, la Columbia ou Orégon tombe, au nord du 46e parallèle, dans le Pacifique.

La vallée du Fraser est celle qui nous intéresse le

plus. Le fleuve, appelé jadis Tohoutche-Tesse, est beaucoup moins tortueux que l'Orégon. Il a, comme nous l'avons vu, deux sources. La méridionale paraît sortir du mont Brown, reçoit, dans le Col de la Cache de la Tête Jaune, à droite, un ruisseau venu du lac de la Bouse de Bison et la rivière de l'Elan, puis traverse le lac de l'Elan et se joint à la source septentrionale. En sortant du col, il fait un premier coude vers le nord ouest, coule dans un défilé, enveloppe à moitié le massif tourmenté des Monts Chauves et du Caribou, qui lui envoie, parmi d'autres torrents aurifères, l'Antler Creek, affluent de gauche. Lorsqu'il a fait son second coude, pour descendre du nord au sud, il reçoit à droite la Stuart, qu'on a d'abord prise pour la partie supérieure de son cours et qui, venant du nord, le met en communication avec les lacs Stuart et Mac Leod et, par un portage, avec la rivière de la Paix, appartenant au versant oriental. Au confluent de la Stuart et du Fraser, est le fort George. Plus bas, tombent, à gauche, la William Creek; à droite, la William Road; à gauche, la Quesnelle. Celle-ci apporte les eaux des lacs Quesnelle et Caribou. A son confluent, s'élève un village appelé aussi Quesnelle et d'où partent deux routes : vers l'Est, celle qui mène droit au centre du fameux gisement du Caribou aux sources des creeks William et Lowhee, à Richfield, et celle qui, vers le sud,

conduit à Clinton. Le Fraser est, depuis Quesnelle, navigable pour de légers bateaux à vapeur. Il arrose Alexandrie, où existe du charbon de terre et où la terre est bonne à la culture malgré le commencement des terrasses. Au confluent de la Soda Creek, la navigation cesse et la route s'éloigne en longeant et en contournant la San Jose. Cet affluent traverse le lac William et arrose la ferme de Davidson, une des plus belles de la Colombie. La route arrive à Clinton dans la vallée de la Bonaparte; se divisant alors, elle suit, vers le sud-est, la Bonaparte puis la Thompson, et elle rejoint, vers le sud-ouest, le Fraser à Lilloet, petite ville située aux confluents des cours d'eau issus des lacs Duffey, Anderson et Seton. Les pâturages de Lilloet d'abord célèbres ont été détruits au bout de neuf années d'usage. La route s'aide ensuite des lacs, des portages et de l'Harrison, passe à Pemberton et à Douglas, et atteint le bas Fraser. En aval de Lilloet, à une quarantaine de kilomètres, le Fraser reçoit la Thompson.

Cette rivière est formée de deux autres qui portent le même nom. L'une, la Thompson méridionale ou la Chouchouap, traverse le lac Chouchouap avant de rencontrer la Thompson du nord. Celle-ci, qui n'était qu'imparfaitement connue jusqu'à ce voyage, sort du Caribou, coule du nord au sud, reçoit, à gauche, un tributaire qui passe entre les monts Milton et Cheadle;

à droite, l'Elsacar ; traverse la plus épaisse forêt, se brise dans les rapides Murchison et à la porte d'Enfer, reçoit à droite la Wentworth et l'Eau-claire, et enfin atteint la Thompson du sud. A leur confluent, est Kamloups ou fort Thompson, qui donne son nom au lac dont il domine l'extrémité orientale. Sortie de ce lac, la Thompson coule vers l'ouest, reçoit la Bonaparte, tourne au sud, longe la route de Clinton, passe au Bac de Cook et tombe dans le Fraser, à Lytton.

Après ce confluent, le Fraser entre dans le défilé de la chaîne aux Cascades, se précipite et se brise dans les Cañons, d'où il sort à Yale. C'est une petite ville souriante, qui n'a qu'une rangée d'habitations, mais où recommence la navigation à vapeur. Après Hope, ville située dans une plaine boisée qu'entoure un amphithéâtre de hautes montagnes et où la population diminue plutôt qu'elle n'augmente, le Fraser fait sa troisième courbe en se dirigeant vers l'ouest et reçoit à droite le Harrison. Cette rivière amène les eaux du lac Harrison, que les bateaux à vapeur remontent dans toute sa longueur jusqu'à Douglas. Le Fraser passe ensuite à New Westminster et, après avoir formé un petit delta, finit dans le golfe de Georgie.

New Westminster, située à la droite du Fraser et non loin de son embouchure, était en 1863 la capitale de la Colombie Britannique. L'emplacement en a été bien choisi et le plan bien tracé, sur un terrain

en pente, par le colonel du génie Moody. Elle se compose de plusieurs rues de bonnes maisons construites en bois. Son port laisse entrer des navires calant environ six mètres, et le district où elle s'élève est fertile. Il était question en 1867 d'y établir un hôtel des monnaies qui exemptât la colonie d'envoyer frapper son métal à San Francisco. Malheureusement elle est enveloppée par une futaie trop colossale pour être aisément abattue; les frais du défrichement sont trop grands pour les progrès de l'agriculture et sa position retirée, avantageuse en cas de guerres, en fait plutôt un entrepôt et une place de passage de Victoria aux mines, en sorte qu'elle ne joue plus qu'un rôle secondaire.

Elle était tout-à-fait éclipsée déjà par sa voisine la capitale de Vancouver, Victoria, avec ses maisons de briques, son opéra, son arsenal; à laquelle le magnifique hâvre Esquimalt, le voisinage de Nanaïmo et des mines de houille, et sa qualité de port franc assurent un brillant avenir. Il y a cependant un point noir à cet horizon tant que n'aura pas été décidée la question de frontière avec les Etats-Unis (1); car, si la limite est placée au canal Haro, au lieu de l'être au canal Douglas sinon au Rosario, l'Angleterre ne pourrait

(1) Le discours de la Reine, à l'ouverture du parlement britannique pour la session de 1872, annonce que cette question des frontières du S. Juan a été remise à l'arbitrage du Tzar.

plus faire entrer ses vaisseaux dans le hâvre Esquimalt qu'en passant sous le feu des batteries ennemies. Néanmoins, depuis 1868, Victoria est redevenue la capitale des colonies anglaises sur le Pacifique.

Il ne nous reste plus qu'à nommer le village écossais de New Aberdeen, dans le magnifique estuaire de Bentinck, à la pointe méridionale de l'archipel de la Reine Charlotte. Ce village paraît être l'embryon d'une ville fort importante et que sa situation mettrait à l'abri des insultes des Etats-Unis, si Dieu lui prêtait vie et si les circonstances lui étaient favorables.

Le climat des possessions anglaises de l'océan Pacifique, qui s'étendent du 48° au 55° parallèle, latitude aux deux extrémités de laquelle sont situées Orléans en France et Newcastle en Angleterre, est moins modéré qu'il ne le serait sans les masses de montagnes qui se sont soulevées à l'orient et qui supportent des neiges et des glaciers perpétuels, et sans le courant du Pacifique septentrional qui lance sur les côtes les eaux chaudes de l'Equateur. Ainsi, tandis que le climat est extrême dans le haut des vallées du Fraser, de la Thompson et de la Columbia, Vancouver n'a que peu ou pas de neige en hiver, et son été vaut celui de l'Italie. L'archipel de la Reine Charlotte nous est représenté comme un véritable Eden, où le thermomètre varie entre 5 degrés au-dessous de zéro et 27 au-dessus.

Les productions minérales de ces possessions an-

glaises sont des plus riches et ce sont elles qui les ont fait entrer dans le cercle de l'activité européenne depuis une quinzaine d'années.

Dans la Colombie, l'or s'est trouvé sur les terrasses des montagnes et dans le sable de tout le lit du Fraser. Aujourd'hui encore, on le recueille, dans les rues des nouvelles villes qui sont dans leur période de formation, sur ses rives. C'est en remontant le fleuve que les aventuriers sont parvenus peu a peu au Caribou, d'où les torrents avaient entraîné l'or dans le grand cours d'eau, où l'on recueillait des pépites plus grosses, plus pures, moins arrondies ou usées par le frottement, à mesure qu'on approchait des sources. La gangue ou est engagée la masse du précieux métal semble située au centre même des Monts Chauves, à la montagne de la Raquette. Mais les torrents du Caribou eux-mêmes sont loin d'être épuisés; ils n'ont, relativement à leur richesse, que peu produit, à cause de l'insuffisance des moyens qu'on a employés. Après le lavage des sables et des boues, c'est à peine si on a égratigné le sol. Il reste à se servir des machines pour écraser le quartz et en retirer les sommes immenses qu'il contient. Cependant on affirme que l'opulence du Caribou est dépassée par celle des gisements qu'on a découverts plus récemment à Big Bend, près du littoral du golfe de Georgie et à portée de Victoria. Vancouver passe elle-même pour être fort riche en

mines d'or, et l'on en a trouvé encore des gisements dans les îles de l'archipel de la Reine Charlotte. Le platine, l'argent et le cuivre existent, outre l'or, dans la Colombie ; Vancouver regorge de ces richesses minérales et l'on connaît d'importants gisements de cuivre dans l'archipel. Quant à la houille, elle se montre à fleur de terre dans la Colombie : au nord, près d'Alexandrie sur le Fraser ; au sud, sur la rive de la Similkameen ; à l'ouest, à l'entrée Burrard, sur le littoral. En face, de l'autre côté du golfe de Georgie, à Nanaïmo, dans Wancouver, on en exploite une mine considérable, touchant à la côte et alimentant déjà Victoria, New Westminster et San Francisco (1) ; il y en a cependant des mines plus abondantes et plus accessibles encore, dit-on, que celle-là dans tous les recoins de l'île. Enfin l'anthracite a été découvert dans l'archipel de la Reine Charlotte.

Les productions végétales de ces trois provinces anglaises consistent, aujourd'hui, surtout en bois de construction, comparable à tout ce qu'on peut trouver ailleurs de plus beau en ce genre ; mais plus accessible dans la Colombie que dans Vancouver. En revanche, les céréales, les racines et les fruits de la zône tempérée viennent avec plus d'abondance dans cette île que dans la Colombie, où l'étendue des terres propres à la

(1) En 1869, l'extraction de la houille à Nanaïmo a déjà monté à 40,000 tonnes.

grande culture de ferme est peu considérable. Un autre désavantage de la Colombie est la rareté ou plutôt la singulière nature des herbages propres à l'élevage des bestiaux. Ces herbages ne se composent que du *bunch grass,* plante particulière au versant du Pacifique et tout-à-fait différente de celles qui recouvrent les prairies du versant oriental. Elle croît plantureuse et luxuriante sur les pentes des monts et des plateaux, toujours belle et savoureuse quand même elle n'est rafraîchie que par les neiges de l'hiver dans une année sans pluie; elle forme des touffes qui atteignent une hauteur de cinquante à quatre-vingts centimètres et un diamètre de vingt-cinq, en tenant chaque touffe parfaitement isolée de ses voisines. Malheureusement il faut deux ou trois années à ces touffes pour repousser une fois tondues, et la dent des bestiaux les arrache trop aisément à cause du peu de profondeur de leurs racines. Il s'en suit, non-seulement qu'il faut des étendues considérables aux herbages, mais encore que plusieurs des plus beaux, entre autres ceux de Lilloet, ont été détruits en quelques années. Dans Vancouver, les meilleures terres à culture sont sur le littoral; mais, contrairement à l'opinion générale, un explorateur, M. R. Brown, affirme qu'on y en trouvera suffisamment pour nourrir une population bien plus considérable que celle que l'île peut recevoir d'ici à longtemps. Quant à l'Archipel, la surface en est couverte

d'épaisses forêts de conifères et l'on n'y récolte encore que des pommes de terre ; mais elles sont d'une excellente qualité.

A part quelques ours, dans l'orient, vers les Montagnes Rocheuses, on peut dire que ces possessions n'ont guère de bêtes fauves, surtout de bêtes dangereuses ; pas plus de reptiles ni de moustiques. Les eaux y sont poissonneuses à l'extrême, comme l'ont remarqué nos auteurs ; et M. Brown affirme qu'elles pourraient approvisionner de poissons, outre la Colombie, la Californie et tous les pays espagnols des bords du Pacifique.

La population primitive sur le continent paraît être principalement celle des Chouchouaps, qui appartiennent aux familles de l'Amérique centrale et ne sont nullement en état de lutter avec les aventuriers européens que la Californie leur a envoyés. Ils ne demandent pas mieux que de vivre de leur travail et de leur commerce, si la maladie ne les emporte pas auparavant. Vancouver a, sur ses côtes, une dizaine de milliers d'indigènes aussi peu redoutables. Ils sont divisés en quatre familles par leurs langages et diminuent rapidement par suite du changement apporté dans leur genre de vie et du découragement stupide et sombre dont ils ont été saisis en se voyant en face d'une race supérieure à la leur. L'archipel compte environ cinq mille indigènes, qui parlent un idiome particulier et

qui, avec plus d'aptitude que les autrespour la gravure et pour la sculpture, ont aussi à un plus haut degré le courage et l'esprit de résistance et de vengeance. Il est douteux que cela puisse les sauver si le flot de l'émigration européenne envahit leurs îles.

Quant à l'autre versant, nous passerons sous silence celle de ces régions qui s'incline vers les mers polaires; nous nous bornerons à donner quelques renseignements sur celle qui, entre le $120^e$ et le $94^e$ méridien à l'O. de Paris, c'est-à-dire entre les Montagnes Rocheuses et le lac Supérieur, va du $49^e$ au $55^e$ parallèle septentrional.

Le climat y est plus rude qu'en Europe. Le froid y descend, parfois et pour quelques heures, jusqu'à 38 et même 45 degrés au-dessous de zéro, comme au Groenland; mais, là, il est durable, et la moyenne est de 15 au-dessous de zéro, tandis qu'ici la moyenne paraît monter à 5 au-dessus de zéro comme à Saint-Pétersbourg et à Stockholm. Ces froids excessifs sont dus à l'absence de chaînes de montagnes qui protégent le pays contre l'influence des mers polaires, et au voisinage de la baie de Hudson. Le fait est que le froment vient bien dans ce district de la Saskatchaouane.

On n'y voit presque aucune élévation de terrain ; ce n'est qu'une plaine dans laquelle coulent les deux Saskatchaouanes, de l'O. à l'E., et la Rivière Rouge, du N. au S., avec son affluent de gauche, l'Assini-

boine, dont le cours a la même direction que les Saskatchaouanes. Ces rivières tombent dans le grand lac Ouinnipeg qui, par l'extrémité septentrionale, communique avec la baie de Hudson au moyen du large fleuve Nelson, dont l'embouchure, vers le 57[e] parallèle (en Europe, Aberdeen), est défendue par le fort York, port et entrepôt principal de la Compagnie de la baie de Hudson. A son extrémité méridionale, le grand lac Ouinnipeg rejoint par un cours d'eau les lacs des Bois et de la Pluie, même le lac Supérieur, moyennant quelques portages. Cette immense plaine a une étendue de huit millions d'hectares recouverts d'un sol alluvial, à la profondeur d'un mètre à un mètre et demi, capable de nourrir des millions d'habitants et que la chambre de commerce de New York a déclaré le plus riche du monde. Cette terre, dans le nord, porte une épaisse forêt de conifères ; dans le sud, une prairie naturelle, où ont, de temps immémorial, vécu d'innombrables troupeaux de bisons. Les indigènes s'y divisent en habitants des bois et en habitants des plaines, ceux-là aussi pleins de modération et de loyauté que les autres le sont de l'esprit de rapines et de vengeance.

Une nuit, un Crie ou Knistineau des bois, Kînémontiayou, le chasseur, ivre de rhum et de fureur, se jette sur M. Chealde, qui refusait de lui donner davantage à boire : « Ah ! s'écrie-t-il, si j'étais un Crie

« des plaines, comme je vous percerais le cœur! »
« C'est justement cela, répond froidement le docteur.
« Vous ne ferez rien de pareil, parce que vous n'êtes
« pas un indien des prairies · ceux des bois ne sont
« pas des brigands. » A ces mots, Kînémontiayou laisse tomber son couteau et lâche l'homme blanc. Notre voyage contient d'autres traits d'égale valeur et qui prouvent que ces sauvages des bois poussent leur honnêteté native jusqu'à l'héroïsme; comme, de l'autre côté des montagnes, les Chouchouaps ne témoignent à l'égard des blancs que l'émulation de la docilité et de l'obligeance.

Quant à ceux des plaines, les Sioux ou Dacotas, les Cries et surtout les Pieds Noirs, ce ne sont sans doute pas les plus douces gens du monde, et, s'ils sont poussés par le désespoir et la famine, par la passion de la rapine et la rage de la guerre, ils s'emportent à scalper et à massacrer leurs ennemis, même leurs victimes; mais, à nombre égal, ils sont peu redoutables, et leur quantité ne tardera guère à être inférieure à celle des blancs. D'ailleurs la famine et les maladies les déciment, car la famine est l'état naturel, la conséquence accoutumée de leur vie sauvage. Ces hommes répugnent non-seulement à la culture mais à tout autre travail, et ne vivent que de leur chasse au bison. Ils ont toujours tué le bison au-delà de leurs besoins et des moyens qu'ils avaient de le conserver; ils l'ont

presque tué pour le plaisir de tuer; mais, tant qu'ils n'ont pas possédé d'armes à feu, ils ne l'avaient pas détruit; d'ailleurs ils ont aujourd'hui pour rivaux, dans leur massacre, les blancs et leurs métis : non-seulement leur territoire de chasse se resserre chaque jour, mais la venaison qu'ils en retirent devient plus rare. Or une famille d'Indiens vivant de chasse, guerriers, femmes et enfants, dix en tout, a besoin d'un état presque aussi grand que le comté de Norfolk ou qu'un des départements français, et des milliers de laboureurs vivraient avec abondance dans l'espace nécessaire à un Indien chasseur pour vivoter misérablement. Voilà l'explication des famines constatées par MM. Milton et Cheadle qui se sont, on le sait, renouvelées après leur voyage dans l'Amérique du Nord.

Sur ce vaste district, il n'y a quelque agglomération de populations d'origine européenne, pure ou mélangée, qu'à des intervalles très-éloignés l'un de l'autre, comme aux lacs Sainte Anne et Saint Albans, au nord d'Edmonton, ou comme, vers l'extrémité méridionale du grand lac Ouinnipeg, sur les bords de la Rivière Rouge, au fort Garry, qui est le centre de ce qu'on appelle la colonie de la Rivière Rouge. Les habitants y sont des Ecossais, des Anglais et des Franco-Canadiens, dont les métis parlent la langue de leurs ancêtres européens, depuis le gaëlique pur jusqu'au français normand. Ici l'on nous permettra de com-

pléter le tableau qu'ont fait des métis français MM. Milton et Cheadle par celui qu'en a plus récemment tracé (en 1870) le correspondant d'un journal du haut Canada, le *Toronto Globe.*

« Les métis français s'occupent surtout de chasse, « de pêche et de commerce. C'est une race vive et « excitable, mais honnête et respectant la loi. Ceux « d'entre eux qui ont reçu de l'éducation (ils sont « rares), en ont profité ; car ces Bois-Brûlés français « comprennent bien et apprennent vite. Quand ils « s'adonnent à l'agriculture, ils deviennent de bons « fermiers et finissent par être à leur aise : plusieurs « comptent parmi les meilleurs cultivateurs de la colo- « nie..... Parce qu'ils sont nomades, ne les prenez « pas pour des paresseux et des vauriens; tout le con- « traire : ce sont des gens actifs et loyaux, ne le cédant « à leurs voisins en quoi que ce soit..... Il y a des « hommes charmants parmi eux : leurs femmes sont « bonnes et honnêtes, et quelques-unes des plus jolies « filles que j'ai vues dans mes voyages étaient préci- « sément des métisses de la Rivière Rouge. Ces Bois- « Brûlés...., plus on les connaît, plus on les aime..... « Nulle part, je n'ai rencontré de race plus accom- « plie. »

Pour se faire comprendre dans l'immense étendue de leur territoire, depuis le Pacifique jusqu'à l'Océan Glacial et jusqu'à l'Atlantique, par les tribus ayant

une grande diversité d'idiomes, les agents de la Compagnie de la Baie de Hudson avaient inventé un jargon sobre de paroles et complété par la mimique. Il s'appelait le Chinouk et a suffi en effet pour les relations avec les diverses tribus; mais, parmi les gens d'origine européenne depuis le lac Supérieur jusqu'aux Montagnes Rocheuses, c'est en somme, malgré le gaëlique et l'anglais des fonctionnaires, le français qui domine. Ainsi, depuis le fort Garry jusqu'au fort Kamloups, nos voyageurs n'ont eu pour guides que des gens qui non-seulement parlaient cette langue, mais même n'entendaient pas l'anglais. Aussi trouvera-t-on en *italique* un certain nombre de phrases conservées en français dans l'original anglais; et c'est parce que la première population de ces régions a été française que le traducteur a cru pouvoir se permettre de donner en français les noms géographiques qui avaient un sens.

D'ailleurs, cette race franco-canadienne grandit rapidement. Aux États-Unis, on a remarqué qu'ils évinçaient peu à peu les Irlandais, qui avaient remplacé presque tous les Américains natifs, jeunes et intelligents, parmi les ouvriers et les garçons de ferme; mais, en dépit de leur émigration, en dépit du nombre considérable de Franco-Canadiens qui sont morts dans la guerre civile de la sécession, la statistique a constaté qu'ils augmentent dans le Bas Canada. Ainsi,

dans les cantons de l'Est, naguère peuplés presque exclusivement d'Anglais; dans d'autres qu'occupaient les Ecossais et les Irlandais, les Franco-Canadiens prennent la majorité. Voilà cent dix ans que M. de Vaudreuil a abandonné à l'Angleterre cette colonie de la France. Aujourd'hui les quatre cinquièmes de la population y parlent français, les membres de la législature provinciale et le gouverneur de la province sont catholiques et Français.

Avant de finir, disons quelques mots de la possibilité d'exécuter le projet que se proposaient d'examiner MM. Milton et Cheadle.

A notre avis, leur voyage, moins cependant que celui des aventuriers qui les avaient précédés, a prouvé la possibilité de communiquer aisément du district de la Saskatchaouane au centre du pays de l'or dans la Colombie Britannique. Sans doute, comme un petit nombre de survivants de la grande troupe des émigrants canadiens, ils sont arrivés à Kamloups, en longeant la Thompson du nord, mais Kamloups n'est pas le Caribou; prendre par Kamloups c'est tripler le chemin qu'il faut faire pour pénétrer dans le Caribou, en venant de l'Est. Au contraire ceux des Canadiens qui avaient persévéré à descendre le Fraser sont tous, moins un, parvenus directement aux mines. Il est vrai que, d'une autre compagnie de cinq hommes, deux seulement sont arrivés au fort George du Caribou,

les trois autres, excepté le dernier, qu'ont tué les indiens, s'étaient mutuellement mangés; mais une petite bande de trois hommes seulement est parvenue, en suivant le Fraser, sans aucune mésaventure, au fort George. En somme donc, il nous paraît clair que c'est cette route qui, de beaucoup, est, non pas seulement la plus directe, mais même la plus praticable. Or c'est là l'important. Pour attirer le commerce, l'échange des objets nécessaires à la vie, contre l'or, que trouvent les mineurs, il faut que le chemin mène au cœur même des mines et puisse, de là, descendre, par la vallée centrale de la Colombie, où les chemins sont tout faits jusqu'à Victoria, jusqu'à ses mines de houille et ses chantiers maritimes.

Mais, pour qu'une route se fasse, du lac Supérieur au Caribou, il faut que la population soit venue sur les bords de la Saskatchaouane.

La formation de la Confédération canadienne (1er juillet 1867); les conventions qu'elle a conclues (17 février 1869) avec la Compagnie de la Baie de Hudson, pour l'acquisition du district de la Saskatchaouane; la pacification de cette nouvelle province, qui prend le nom de Manitoba (1870), après que les insurgés de la Rivière Rouge ont obtenu leurs droits politiques; la pose des câbles télégraphiques dans toutes les directions; la certitude d'établir par la Michipicoten, par la Moose ou Rivière de l'Elan et par le Nelson, la

baie James et la baie de Hudson, une communication aisée, sinon d'Ottawa au fort Garry, au moins du lac Supérieur au lac Ouinnipeg, en une dizaine de jours; le projet de chemin de fer dans la direction de la Rivière Rouge : tout cela, ce sont des pas faits vers la solution du problème . mais, en les comparant à cette gigantesque entreprise du Railway de San Jo à San Francisco, si rondement menée, si courageusement construite, si audacieusement terminée en janvier 1870, on peut les trouver bien lents et bien timides.

Cependant, si la Confédération canadienne veut rattacher à elle les riches provinces anglaises du Pacifique, si elle ne veut pas les voir assez promptement absorbées par l'insatiable avidité des Etats-Unis, elle n'a qu'à se hâter.

J. Belin-De Launay.

Périgueux, 15 février 1872.

Tra
N
d
C
R
d
G

G

L
bat
poo
me
le n
tem
spec
finie
épro
des
com
aller

# DE

# L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

---

## CHAPITRE I

### DE LIVERPOOL AU FORT GARRY

Traversée de Liverpool à Québec. — Brouillards de Terre-Neuve et soleil du Saint-Laurent. — Le Niagara. — Chemin de fer de Toronto à La Crosse. — Bateau à vapeur de La Crosse à Saint-Paul. — Diligence de Saint-Paul à la Rivière Rouge du Nord. — Le chien et l'hôtelier. — Nous descendons en canots la Rivière Rouge de Georgetown à Fort-Garry. — Repas à bord de l'*International*. — Tempête-ruban. — L'*International* nous rattrape et nous amène à Fort-Garry.

Le 19 juin 1862, nous nous embarquions sur le bateau à hélice *l'Anglo Saxon*, qui allait de Liverpool à Québec. C'était par une journée sombre et brumeuse. Une petite pluie fine se mit à tomber, comme le navire quittait l'embarcadère. Elle augmenta l'abattement de nos esprits, assez attristés déjà par la perspective de quitter la patrie pour une période indéfinie, mais longue incontestablement. Chacun de nous éprouvait les désagréables craintes de l'ennui et même des souffrances physiques, car nous détestons d'un commun accord les voyages sur mer, sans cependant aller jusqu'à admettre l'aveu que les agonies du mal

de mer ont arraché à une des lumières de l'Église américaine, au révérend Henry Ward Beecher, lorsqu'il s'est écrié : « Ceux que poursuit la colère divine sont envoyés à la mer. »

Nous eûmes, il est vrai, une très-rude traversée, où, presque tout le temps, les vents furent contraires; mais l'ennui ne nous tourmenta guère, parce que, dès que nous eûmes repris notre aplomb, ce qui ne fut pas long, nos compagnons de voyage, qui formaient une assez curieuse collection, nous divertirent suffisamment. Les plus remarquables d'entre eux étaient deux évêques catholiques romains du Canada. Ils revenaient de Rome où ils avaient assisté à la canonisation des martyrs japonais, et chacun d'eux étalait une belle médaille d'argent qu'il avait reçue de Sa Sainteté le Pape, en souvenir des éminents services qu'ils avaient rendus en cette occasion. Ces deux dignitaires formaient un contraste frappant. L'un, maigre et de grande taille, offrait le vivant portrait d'un ascète et donnait la meilleure partie du jour à la lecture de son missel et des livres saints. Il ne nourrissait qu'à peine son corps, ne prenant que de la soupe et du poisson, et ne se livrant à d'autre plaisir charnel qu'à celui de priser du tabac qu'il prenait en quantité prodigieuse; il ne se permettait d'autre société que celle de son confrère. Celui-ci, rond, gras, onctueux, de joyeuse nature et de caractère sociable, ne méprisait pas les bonnes choses de ce monde, et avait beaucoup d'affection pour une grosse pipe d'écume de mer, dont il tirait avec complaisance des nuages de fumée. L'antidote de ces deux personnages était une vieille dame, atteinte de *papophobie;* elle nous amusait fort par ses amères lamentations sur la coupable faiblesse qu'avait montrée Sa Majesté la Reine en acceptant de Pie IX le cadeau d'un buffet. Nous avions encore à bord un colonel canadien, plein

de dignité, et qui s'attirait l'admiration d'un obséquieux auditoire par la majestueuse sagesse de ses discours politiques. Il dominait notre petite société; mais son empire fut de courte durée. Tout à coup il disparut. Sa cabine retentissait de sinistres gémissements et d'autres bruits qui dénonçaient sa maladie et ses tourments. Enfin, un jour que le temps s'était un peu calmé, le grave colonel reparut sur le pont; mais, hélas! qu'il était changé! Son chapeau blanc, jadis si bien brossé, était maintenant horriblement délabré; sa cravate n'était plus nouée avec soin; toute sa tenue était négligée. Il alla s'asseoir en silence, la tête dans les mains, abattu, éperdu.

L'agent comptable, un jovial Irlandais, s'avança de suite vers lui en criant :

« Ah ! ah ! colonel ! Sur le pont? Je suis aise de voir que tout va bien.

— Tout va bien, monsieur ! reprit l'autre avec colère. Tout va bien! Je ne vais pas bien. Je suis *horriblement mal*, monsieur ! J'ai souffert les tortures des.... condamnés; horribles, au delà de toute expression ; mais ce n'est pas de la douleur que je me plains; un soldat comme moi sait l'endurer, monsieur. C'est de moi que je me plains; je suis couvert de honte, et jamais je ne relèverai la tête !

— Mon cher monsieur, fit l'Irlandais d'un ton câlin, en nous lançant un regard d'intelligence, par grâce ! que vous est-il donc arrivé? Je ne vois rien dans le mal de mer qui puisse vous faire rougir.

— Je vous dis, moi, monsieur, répondit le colonel avec emportement, que c'est une honte ! Comment ! moi ! à mon âge, dans mon grade, un homme de ma valeur, couché à plat ventre sur le parquet, des heures entières, la tête au-dessus d'un vase, se montrant à toute la compagnie sous l'apparence d'une bête dégoûtante ! J'ai perdu le respect de moi-même, monsieur;

j'en rougis; jamais je ne relèverai la tête parmi mes semblables. »

En finissant de parler, il se laissa retomber la tête entre les mains, et ne put ainsi remarquer ni le malicieux sourire de notre agent comptable, ni le rire étouffé qui circulait parmi les auditeurs que la violence de son langage avait attirés autour de lui.

Nous demanderons au lecteur la permission de lui présenter aussi M. Treemiss, un homme comme il faut, qui allait chasser, ainsi que nous, le bison dans les plaines et qui partageait tout l'enthousiasme de nos espérances pour la vie que nous mènerions dans l'Occident lointain. Nous n'avions pas tardé à nous lier intimement avec lui et nous étions convenus de voyager ensemble aussi loin que nous le permettrait la diversité de nos projets.

Avant d'atteindre les rives de Terre-Neuve, nous avions rencontré des preuves nombreuses d'une tempête récente. Des épaves flottaient fréquemment autour de nous et nous avions vu une goëlette démâtée, délabrée, sans équipage. Sa poupe portait le nom de *Ruby* et les tronçons de ses mâts montraient que ceux-ci venaient d'être abattus.

A la hauteur des bancs, nous fûmes enveloppés dans un brouillard épais qui ne laissait pas voir à vingt mètres de distance. Le sifflet à vapeur était lâché toutes les cinq minutes et le travail de la sonde était continuel. Notre navire brisait en passant des morceaux de glace et tous les yeux étaient attentifs à surveiller l'approche de la première montagne de glace qui se révèlerait dans nos ténèbres. Un bateau à vapeur passa près de nous et nous ne l'apprîmes que par le retentissement de son sifflet. On ne parlait plus à notre bord que de ces terribles histoires de navires perdus corps et biens, détruits par le choc d'une montagne de glace ou des rochers de la côte. Le capitaine

avait l'air inquiet et chacun de nous était mal à son aise [1].

Cependant, après deux journées de peur, nous sortîmes sains et saufs de notre enveloppe brumeuse et glaciale, pour nous trouver en plein soleil, à l'embouchure du Saint-Laurent, et, le 2 juillet, nous entrions à Québec. Avec ses maisons d'une éclatante blancheur, relevées de vert; attachée aux flancs d'une haute colline qui a l'air de se dresser au milieu du grand fleuve, pour en barrer le passage, Québec a une beauté qui frappe au delà de toute comparaison. Nous ne prîmes que le temps de l'admirer, et, sans autre retard, nous remontâmes le Saint-Laurent à travers le paysage enchanteur des « Mille Iles », puis, par le lac Ontario, jusqu'à Toronto.

Là, nous nous résolûmes à aller passer une journée à Niagara. Un nouveau bateau à vapeur nous transporta de l'autre côté du lac, à Lewiston, dans les États-Unis, à l'embouchure de la rivière de Niagara. De Lewiston, un chemin de fer vous mène jusqu'à 1600 mètres des chutes [2].

1. Hayes, dans son livre *La Mer libre du Pôle* (chap. II de l'éd. compl. et I de notre abrégé), dit : « Tous ceux qui ont « navigué dans les parages de la Nouvelle-Ecosse, se rappellent « les brouillards lourdement suspendus sur la mer, pendant la « chaude saison surtout; nous en eûmes plus que notre bonne « part. Pendant une semaine, nous fûmes enveloppés d'une « atmosphère si dense que le soleil et l'horizon avaient complé- « tement disparu pour nous. » — M. Elisée Reclus, dans son magnifique ouvrage *La Terre* (t. II, p. 57), ajoute : « C'est prin- « cipalement dans cette région que les flottilles de glaces sont « redoutables... Environnés de brouillard à cause du contraste « de leur température avec celle des eaux tièdes du Courant du « Golfe, les gigantesques débris des glacières polaires ne se « révèlent souvent que trop tard aux marins par leurs étranges « reflets blanchâtres. » — J.-B.

2. Dans le *Tour du Monde*, 1861, 1er semestre, on trouvera la vue de Québec, p. 249; celle des Mille Iles, p. 257, et celle des chutes du Niagara, p. 261. — J.-B.

Le bruit de cette cataracte se fait entendre dès qu'on est sorti de la station du chemin de fer, et, chemin faisant, on aperçoit les chutes de temps à autre; enfin, près de l'hôtel Clifton-House, on découvre en plein la vue de cette merveille du monde. La première impression qu'elle nous laissa fut celle d'un désappointement. Dès son enfance, on a entendu parler de la grandeur de ce phénomène et l'on s'en est fait l'idée la plus exagérée quant à l'étendue et à la majesté. Néanmoins le charme de cette scène agit promptement sur nous, et, comme nous nous tenions sur le bord de la chute en fer à cheval, à l'extrémité même du précipice où tombe la vaste masse d'eau, nous fûmes forcés d'avouer que c'est un sublime spectacle. Nous ne nous lassions pas de revenir le contempler; et l'on aurait dit une fascination dont la force augmentait toujours. Par l'éclat d'un clair de lune, durant une belle nuit d'été, la vue de la grande cataracte est vraiment ravissante.

Le lendemain, nous étions rentrés à Toronto. Nous n'y perdîmes pas le temps et nous nous dirigeâmes immédiatement vers la Rivière Rouge. En traversant aussi vite que possible, par chemin de fer, Détroit et Chicago, nous arrivâmes à La Crosse, dans l'Etat de Wisconsin, sur le haut Mississipi.

Durant ce long parcours, les wagons à coucher nous parurent une merveilleuse invention et nous nous en servîmes pour nous permettre de voyager surtout la nuit. Un wagon à coucher ressemble aux wagons ordinaires des chemins de fer. Il a, suivant la coutume américaine, un passage au centre; mais chaque côté en est occupé par deux rangs de cases semblables à celles qui sont à bord d'un navire. Vous allez « à bord, » vous changez de vêtements et de bottes, et vous vous mettez tranquillement à dormir. Le lendemain matin, vous êtes réveillé par le domestique nègre,

à temps pour vous arrêter à votre destination. Vous avez joui d'une bonne nuit de repos, vos bottes sont bien cirées, le lavabo est à un des bouts du wagon, et vous avez la satisfaction d'avoir parcouru de trois à cinq cents kilomètres d'une traversée ennuyeuse, presque sans vous en être aperçu. Un rideau sépare la portion du wagon réservée aux dames du compartiment des hommes. Cependant il arriva une fois que, comme nous ne trouvions dans celui-ci que deux cases, Treemiss eut la faveur toute particulière d'être admis dans le quartier des dames, où l'on ne reçoit ordinairement que des hommes mariés. Pour lui faire une place, deux dames et un monsieur eurent la bonté de se contenter d'une seule et même couche, assez grande il est vrai!

Ce fut à l'une des stations intérieures du Wisconsin que nous eûmes la première occasion de rencontrer un Indien à peau rouge, dans le costume qui lui est propre. Il portait une chemise de cuir, des jambières et des moccasins; une couverture était jetée sur ses épaules, et sa figure, aux traits hardis et beaux, était ornée de peinture. Adossé à un arbre, il fumait sa pipe avec majesté, sans daigner bouger ni montrer le plus mince intérêt au train qui filait devant lui. Peut-être réfléchissait-il, comme nous ne pûmes pas nous empêcher de le faire avec quelque tristesse, aux changements survenus depuis l'époque où ses ancêtres, maîtres de ce sol, n'entendaient parler des inventions de l'homme blanc que comme de choses étranges, racontées par ceux des Peaux-Rouges qui avaient le plus voyagé, ou par quelques-uns de ces métis trappeurs dont ils recevaient, de temps à autre, les visites. Quel devait être le dégoût causé, chez ces fils du silence et du mouvement furtif, par les bruits de ces trains qui s'élancent à travers les forêts, de ces bateaux à vapeur qui glissent sur les lacs et les rivières, chassant loin

de là le gibier qui aimait jadis à les fréquenter. Quelle amertume dans leurs cœurs ! Quelles malédictions ils doivent lancer contre cette marche constante, irrésistible, inévitable, de la grande armée des blancs, qui s'avance, recrutée de tous les pays, se répandant sur la terre comme des nuées de sauterelles, trop forte pour qu'on la repousse, trop cruelle et trop peu scrupuleuse pour qu'on ait avec elle de bons rapports de paix et d'amitié !

A La Crosse, nous prîmes un bateau à vapeur qui remontait ce Mississipi que les Indiens appellent la « Grande Rivière, » mais qui n'est ici qu'un cours d'eau comptant à peu près cent mètres de large. Nous allions à Saint-Paul dans le Minnesota. L'eau devenait fort basse, et quoique notre embarcation fût un bateau plat, n'ayant qu'une roue à l'arrière, avec fort peu de tirant, cependant elle s'engravait souvent. Cela nous donna l'occasion d'apprendre comment un bateau américain se tire des bas-fonds de rivière. Deux ou trois hommes sautaient immédiatement par-dessus le bord et allaient planter une grosse perche surmontée d'une poulie. On y faisait passer une forte corde attachée par un bout à un câble qui passait sous le bateau, et par l'autre au cabestan du bâtiment ; puis on se mettait à virer au cabestan : l'embarcation se soulevait, la roue de l'arrière poussait en même temps et le navire passait du banc de sable dans l'eau profonde.

Le paysage avait beaucoup de charmes. La rivière, divisée en plusieurs bras, entourait des îlots boisés ; le long des rives, s'arrondissaient de belles collines, les unes couvertes d'arbres de haute futaie, les autres nues et toutes verdoyantes. Aux environs du lac Pépin[1], qui est un petit bassin de seize cents mètres en

1. Pippin Lake, lac Pépin ; voir le *Tour du Monde*, 1861, 1er semestre, p. 271. — J.-B.

largeur sur onze ou treize kilomètres de long, rempli par le Mississipi, le temps changea d'une façon délicieuse. Dans l'étroit canal du fleuve, nous avions été accablés de chaleur; ici, une fraîche brise ridait la surface du lac; on pouvait du bord du bateau voir bondir tout à l'entour les poissons et admirer un pays réellement beau. Le lac a une ceinture de collines et de bois. Vers le milieu, s'élève tout à coup, du sein de l'eau, une haute falaise, à grand air, et qu'on appelle « la Roche de la Vierge. » Ce nom lui vient d'une vieille tradition indienne. Une jeune fille, préférant la mort à un prétendant détesté que ses parents lui voulaient imposer, se précipita de là dans le lac, où elle se noya. Après le lac Pépin, la rivière devenait encore plus basse et plus embarrassée, et nous y fûmes arrêtés si souvent que nous gagnâmes Saint-Paul plusieurs heures seulement après la tombée de la nuit.

Cette ville, qui est la capitale de l'État de Minnesota, est aussi la principale de celles qu'on trouve sur la frontière des États du nord-ouest[1]. Plus loin les collections de maisons qu'on appelle des cités diminuent par degrés jusqu'à n'être plus qu'une hutte, un avant-poste placé dans le désert. Une des villes où nous conduisait notre route consistait en une seule maison, sans habitant, mais jouissant du nom de *Cité Breckenridge;* une autre, appelée *Cité Salem*, n'était guère plus avancée.

De Saint-Paul, un chemin de fer allant vers l'ouest conduit à Saint-Antoine. Il a une dizaine de kilomètres. C'est la tête du grand chemin du Pacifique[2].

1. A l'ouest de l'Etat de Minnesota, il n'y avait en 1862 que des territoires destinés à former bientôt les Etats de Dacotah et de Washington. — J.-B.

2. La grande carte de L. Ettling, publiée en juin 1861, par l'*Illustrated London News*, marque ce projet de chemin de fer, mais allant de Saint-Paul à Vancouver par la vallée de la Colombia et conséquemment sans sortir des Etats-Unis. Trois

Il doit pénétrer jusqu'en Californie et est déjà tracé loin à travers les plaines. De Saint-Antoine, une diligence conduit, au milieu des établissements avancés du Minnesota, jusqu'à Georgetown, sur la Rivière Rouge[1]. Nous espérions y trouver un bateau à vapeur, qui part tous les quinze jours pour le fort Garry, dans le district qui tire son nom de cette rivière.

La diligence, espèce de wagon posé sur des ressorts et couvert, était pleine et lourdement chargée. A l'intérieur il y avait huit voyageurs et quatre enfants; au dehors, six personnes, outre le conducteur; l'impériale était pleine d'une énorme quantité de bagages; le tout surmonté de deux gros chiens, un lévrier et un chien de Terre-Neuve qui appartenait à Treemiss.

Milton et Treemiss eurent la bonne chance de se procurer des places au dehors, où, bien que gênés et mal à leur aise, ils pouvaient au moins respirer librement; Cheadle eut le malheur d'être placé en dedans et fut soumis à une vraie torture pendant le voyage du premier jour. Il faisait horriblement chaud, et les voyageurs étaient si serrés que ce fut uniquement grace à la complaisance de son plus proche voisin que Cheadle put avoir la liberté d'un de ses bras pour essuyer la sueur de sa figure. Les moustiques pullulaient et se repaissaient avec impunité sur ces malheureux qui ne pouvaient pas les chasser. Quatre marmots, excités par la souffrance, jetaient des cris que les

autres projets de chemin qui devaient conduire en Californie ne partaient pas de Saint-Paul. Un a été exécuté avec l'intervention des Mormons, qui en ont construit 500 kilomètres. Il a été achevé le 10 janvier 1870. (Voir notre Introduction aux *Voyages* du capitaine Burton.) M. Lindau en a donné une description fort intéressante, que la *Revue des Deux Mondes* a publiée dans ses numéros du 1er novembre, du 1er décembre 1869 et du 1er mars 1870. — J.-B.

1. Cette Rivière Rouge du Nord, affluent du lac Ouinnipeg, ne doit pas être confondue avec la Rivière Rouge du Midi, affluent de droite du Mississipi. — J.-B.

chansons patriotiques de leurs mères allemandes ne pouvaient pas, malgré leur persévérance, réussir à calmer. Deux de ces Allemandes Yankees entretenaient un perpétuel bavardage au sujet du « jeune Napoléon, » qui ne pouvait pas manquer de venir bientôt mettre à la porte Jefferson Davis. Cette opinion s'accordait exactement avec celle des deux amis masculins de la même race.

Nous passâmes la première nuit à Saint-Cloud, après une course de plus de cent kilomètres, qui fut la plus désagréable épreuve que nous eussions encore essuyée. Heureusement, là, six de nos compagnons de voyage nous quittèrent. Il est vrai qu'il nous fallut continuer à faire route avec les deux Allemandes, qui étaient les mères des quatre marmots, et que ceux-ci, tout rougis, tout gonflés par l'effet des piqûres de moustiques, ce qui établissait trop clairement qu'ils ne braillaient pas sans en avoir quelque raison, se montrèrent plus irrités et plus criards que jamais.

Le pays s'ouvrait et s'aplanissait rapidement; c'était une succession de prairies parsemées de bouquets de peupliers du Canada et de chênes rabougris. La terre paraissait extrêmement fertile; les chevaux et les bœufs de trait y étaient extraordinairement gras. Nous parcourûmes une centaine de kilomètres dans un pays pareil avant d'arriver, la seconde nuit depuis notre départ de Saint-Paul, au petit établissement de Sauk-Centre[1].

L'hôtelier nous y présenta le jeune Rover, chien à l'air alerte, au poil doux, dont la forme et la couleur rappelaient celles d'un terrier noir et brun, mais qui était de la taille d'un basset. On excusera certainement les minuties du portrait que nous en traçons quand le reste de nos aventures aura fait apprécier la

[1] Probablement situé sur le lac ou sur la rivière Sauk, affluent de droite du Mississipi. — J.-B.

valeur de cet animal, avec quelle fidélité il nous a servis, combien il nous a fourni de nourriture, et par quelles connaissances variées il a su divertir et les Indiens que nous avons rencontrés et nous-mêmes. Nos amis indiens ont eu pour lui une affection qu'égalait seulement la haine que leurs chiens lui portaient. La façon pleine de courage et de dignité dont il en usait avec ces derniers, qui ressemblent plus à des loups qu'à des chiens, leur apprit bientôt à le craindre et à le respecter. Dans son petit corps était un indomptable cœur, et sa manière de combattre était tout l'opposé des idées et des habitudes de ses ennemis. Ceux-ci montraient les dents, s'élançaient, mordaient, puis battaient en retraite ; lui, au contraire, attaquait et saisissait son adversaire avec une résolution si délibérée qu'il n'y avait pas de gros chien qui ne finît par s'enfuir devant ce courage inflexible. Qu'on ne s'imagine pas cependant que Rover fût un querelleur. Il marchait tranquillement comme s'il ne s'apercevait pas des chiens qui, la queue droite, grognaient à ses côtés. Cette tenue sans peur lui épargnait certainement beaucoup d'attaques. Dès l'abord, il nous parut si propre à nous rendre les services dont un chien est capable, son intelligence et sa docilité nous ravirent tellement que, le lendemain, nous offrîmes à son propriétaire 135 fr. pour l'emmener avec nous.

L'homme hésita. Il ne se souciait pas du tout, disait-il, de se séparer de son chien ; d'ailleurs, il pensait que sa femme ni sa sœur ne voudraient entendre parler de ce marché. Cependant, s'il pouvait réussir à obtenir leur consentement, il serait bien obligé, de son côté, de ne pas refuser une offre si avantageuse, car il était fort à court d'argent.

Il s'en alla sonder les intentions des deux femmes à cet égard. Aussitôt elles s'élancèrent dans la chambre. L'une prit Rover dans ses bras et toutes deux, fondant

en larmes, déclarèrent à qui mieux mieux que rien ne pourrait les décider à se séparer de leur cher ami. Parfaitement vaincus par une scène de ce genre, nous nous y dérobâmes, en nous reprochant comme un crime d'avoir osé penser à priver ces pauvres femmes isolées d'une des créatures, en petit nombre, sur lesquelles elles pouvaient répandre le trésor de leur affection féminine.

Néanmoins, comme nous étions sur le point de partir, l'homme vint nous trouver. Il menait en laisse Rover et nous pria de le prendre avec nous, car il avait fini par persuader les femmes de consentir à son départ. Nous hésitions; mais il fit tant d'instances que nous mîmes nos scrupules de côté et que nous lui comptâmes la somme offerte. L'homme fit alors au chien ses adieux comme à un de ses amis les plus chers, et nous supplia, à plusieurs reprises, d'être bons pour ce petit être. Nous nous y engageâmes du fond du cœur et nous n'avons pas besoin d'assurer que nous avons fidèlement tenu notre parole.

Une quinzaine plus tard, ces braves gens furent, ainsi que presque tous les blancs de ce côté du Minnesota, horriblement assassinés par une invasion de Sioux [1]. Ce terrible massacre, accompagné de toutes les brutalités qui caractérisent les guerres des sauvages, avait son explication, sinon son excuse ou même sa justification, dans les mauvais traitements qu'avaient reçus les Indiens. La négligence et l'injustice du gouvernement américain, les atrocités commises par les troupes qu'il envoie garder la frontière, avaient exaspéré et jeté hors d'elles-mêmes les tribus indigènes. Plusieurs milliers d'Indiens, hommes, femmes et enfants, à des époques fixées par le gouvernemeut lui-

1. Le territoire des Sioux ou Dacotas est au nord de celui des Ponkas, à l'ouest du Missouri. On trouve des Sioux aussi le long de la Saskatchaouane du sud. — J.-B.

même, s'étaient périodiquement réunis aux forts Snelling et Abercrombie [1] pour recevoir le subside annuel, promis en payement des terres qu'ils avaient cédées aux États-Unis. Soit négligence des fonctionnaires à Washington, soit incurie ou malversation de la part de leurs agents, le fait est que, depuis quelques années, on faisait attendre les Indiens durant plusieurs semaines en leur promettant l'argent qui leur était dû. Quoiqu'ils ne soient en mesure d'apporter avec eux que peu de provisions, suffisantes à peine pour quelques jours, et bien qu'ils soient ainsi éloignés des troupeaux de bisons qui constituent leur unique ressource, on les a retenus en 1862 pendant près de six semaines à attendre un payement, qui n'est pas arrivé. Faut-il s'étonner alors de ce que, traités chaque année avec un pareil mépris, dénués de tout, mourants de faim, les Sioux aient enfin perdu patience et se soient levés pour tirer vengeance d'une race odieuse à tous les Indiens de l'Ouest ?

Nous ignorions les périls qui nous entouraient; nous n'avions aucun soupçon des effroyables scènes dont le pays que nous quittions allait bientôt être le théâtre. Nous partîmes donc gaiement par la diligence. A mesure que nous avancions vers l'ouest, les prairies devenaient plus vastes, les bois élevés moins fréquents, et les habitations humaines plus rares [2]. Les côtés de la route regorgeaient de poulets des prairies et de canards. Le conducteur, quand l'occa-

1. Ces forts ne sont pas marqués sur nos cartes. Le second, comme on va le voir, est situé sur la Rivière Rouge du Nord, en amont de Georgetown. — J.-B.

2. Ces récits établissent que le dos de pays, qui sépare le bassin des grands lacs se déversant dans le golfe du Saint-Laurent, le bassin du Mississipi coulant vers le golfe du Mexique, et le bassin du lac Ouinnipeg et de la baie de Hudson, n'offre, du moins entre les sources du Mississipi et de la Rivière Rouge du nord, aucune élévation notable. — J.-B.

sion s'en présentait, avait l'obligeance de nous mettre à portée d'abattre quelque gibier. Le troisième jour, nous arrivions à la Rivière Rouge. La nuit se passa dans le fort Abercrombie, et le lendemain 13 juillet nous entrions à Georgetown. Ici s'arrêtait la diligence. Quant au bateau à vapeur que nous avions l'intention de prendre pour nous rendre au fort Garry, on ne l'attendait pas avant quelques jours. Il était donc très-vraisemblable que nous avions à voir de Georgetown beaucoup plus que nous ne nous l'étions proposé.

Ce petit établissement est couvert au nord et à l'ouest par la ceinture des grands arbres qui revêtent les bords de la rivière; du côté de l'est et du sud, la prairie n'a d'autres limites que l'horizon. Il a été fondé par la compagnie de la baie de Hudson, et quelques colons égarés se sont fixés à l'entour. On y avait envoyé, pour protéger l'établissement contre les Sioux, une compagnie des volontaires du Minnesota. Ces volontaires étaient surtout des yankies, venus d'Irlande et d'Allemagne.

Le jour de notre arrivée, deux métis rentraient d'une expédition de chasse qui leur avait très-bien réussi. Ayant rencontré une bande de vingt cerfs du Canada, ils en avaient abattu quatre et s'étaient, disaient-ils, abstenus de tirer davantage, afin d'économiser des bêtes vivantes et des provisions. Franchement, c'est là une modération tout à fait inexplicable de la part d'un métis ou d'un Indien. Nous allâmes par la rivière visiter leur camp. Ils y vivaient dans une *loge* indienne, c'est-à-dire dans une tente de peaux étendues sur des perches plantées et réunies en forme de cône. En avant de cette loge, était accroupie la plus hideuse vieille que nous eussions encore vue. Elle s'occupait à tailler la viande en morceaux pour la faire sécher. Maigre, osseuse, décharnée, elle avait une peau

de parchemin, couturée, froncée en replis, en rides caverneuses ; ses yeux chassieux clignotaient, sa chevelure gris de fer, longue, nattée, non peignée, lui tombait sur les épaules. Elle bougonnait toujours et montrait ses gencives édentées, en déchiquetant, de ses doigts longs, osseux et sales, la viande amassée devant elle ; souvent elle laissait échapper quelque exclamation sauvage et colère, tout en frappant les chiens, pareils à des squelettes, qui s'efforçaient d'attraper quelqu'un des morceaux délicats de la viande qu'elle semait autour d'elle.

Nous apprîmes, à force de questions, que, par suite du peu de profondeur de l'eau, il était impossible de savoir quand le bateau arriverait, si jamais il parvenait à Georgetown, et nous résolûmes de nous rendre à Fort-Garry en canots. Cependant nous avions huit cents kilomètres à faire sur la rivière, qui arrose un pays sauvage et désert, sans autres habitants que les tribus errantes des Sioux, des Chipeouays et des Assiniboines [1]. Après avoir bien marchandé, nous finîmes par acheter à quelques métis deux canots d'écorce de bouleau. L'un, qui était tout perforé de trous de balles, avait jadis appartenu à des Assiniboines, qu'une bande de guerriers sioux surprit, comme ils descendaient la rivière, l'été précédent, et qui furent impitoyablement tués à coups de fusil par leurs ennemis cachés en embuscade sur la berge. L'autre, délabré, faisait eau. Tous deux, avant de pouvoir à peu près être rendus imperméables, exigeaient d'être rapiécés et calfatés avec soin. Nous essayâmes d'engager à no-

1. Les Chipeouays sont entre le haut Missouri et le lac des Bois, conséquemment dans la vallée de la Rivière Rouge du nord. Plus haut, à l'ouest de cette rivière, entre la rivière Souris et le lac Manitoba, on trouve des Assiniboines ; mais le gros de ces tribus, qui sont une division des Sioux, est dans l'angle que forment aux Etats-Unis le Missouri et la rivière de la Pierre Jaune, entre les Gros Ventres et les Pieds Noirs. — J.-B.

tre service un guide, qu'il fût métis ou Indien ; mais ce fut peine perdue. Les vagues rumeurs qui alors annonçaient la probabilité de la prise d'armes des Sioux étaient suffisantes pour effrayer ces lâches.

Nous n'emportions que peu de provisions, car nous étions convaincus que notre voyage ne durerait pas au delà de huit à dix jours, et nous savions que nous trouverions, tout le long de la rivière, des canards en quantité. Il nous parut donc suffisant d'avoir une vingtaine de livres de farine et de pemmican [1]; une dizaine environ de viande salée de porc, un peu de graisse, de l'amadou et des allumettes, une petite quantité de thé, du sel, du tabac et beaucoup de munitions. Une marmite en fer-blanc, une poêle à frire, quelques couvertures et, pour chacun de nous, un vêtement imperméable, une hachette, un fusil et un couteau de chasse : tels étaient les compléments de notre équipage.

Comme nous achevions nos préparatifs, un métis accourut, tout agité, avec la nouvelle qu'une bande de guerriers sioux rôdait dans les environs. Sortis pour aller chasser le cerf, il avait tout à coup découvert plusieurs Indiens qui se dérobaient sous le bois. Leur peinture et leur équipement lui avaient fait connaître que c'étaient des Sioux sur le sentier de la guerre. Comme les Indiens n'avaient pas l'air de l'avoir aperçu, il avait tourné le dos et pris la fuite, et il avait réussi à rentrer dans l'établissement sans avoir été poursuivi Nous n'ajoutâmes pas plus de foi à son récit qu'aux avis que nous avions reçus précédemment, et, le lendemain, nous partîmes tout seuls. Et cependant, ces rumeurs et ces renseignements sur l'esprit hostile qui animait les Sioux, si légèrement traités alors par nous, n'étaient, comme on l'a vu, que trop fondés.

1. Plus bas, on expliquera ce qu'est le pemmican et comment il est fabriqué par les femmes des métis. — J.-B.

Milton, avec Rover, occupait le plus petit canot; Treemiss et Cheadle dirigeaient le plus grand. D'abord notre navigation ne fut pas fort habilement conduite, et nous nous trouvions assez inexpérimentés à manier la rame. Un canot d'écorce de bouleau est si léger sur l'eau qu'il suffit d'une bouffée de vent pour le faire dériver comme une coquille de noix; et, quand le vent vous est contraire, ramer est un travail aussi lent que pénible. Mais, au bout de peu de temps, nos progrès étaient merveilleux. Milton avait une longue pratique de cet art, et les deux autres avaient souvent dirigé de légères et agiles embarcations sur l'Isis et la Cam [1]. Nous descendions donc assez agréablement, pagayant à notre aise et flottant tranquilles, à l'aide d'un courant paresseux. La journée était chaude et brillante. Nous recherchions l'ombre gracieuse des arbres qui ornaient les rives des deux côtés; le silence des bois n'était interrompu que par le bruit de nos avirons, les sauts des poissons ou les cris de quelque oiseau; l'écureuil se jouait et gazouillait au milieu des rameaux des arbres, le pic moucheté frappait de son bec le tronc creux, et, perchés sur la cime la plus élevée de quelque géant desséché de la forêt, l'aigle et le faucon jetaient leurs cris rudes et discordants. Çà et là, le long des rives, des essaims de loriots noirs et dorés se groupaient dans les buissons; le martin-pêcheur au gai

1. L'Isis passe près de Cirencester et se réunit en amont d'Oxford à la Thame, pour former la Tamise. La Cam arrose l'île d'Ely, de célèbre mémoire, et passe à Cambridge. Sur ces deux rivières, s'exercent au canotage les Oxoniens et les Cantabs, c'est-à-dire les élèves des universités d'Oxford et de Cambridge pour se préparer à la joute solennelle où ils rivalisent de force et d'adresse, tous les ans, sur la Tamise. Cette joute est un événement qu'annoncent et que racontent tous les journaux anglais. Il s'y mêle de ces passions qui rappellent les anciennes factions du cirque à Constantinople. Les Oxoniens qui avaient été vainqueurs de 1861 à 1869 sans interruption ont été vaincus le 6 avril 1870 par les Cantabs. — J.-B.

plumage voltigeait en passant; des canards et des oies nageaient sur l'eau, et le pigeon à longue queue d'Amérique s'élançait comme une flèche au-dessus des arbres. A l'approche de la nuit, des centaines de hiboux huaient autour de nous; le *whip-poor-will* (on fouette le pauvre Guillaume) nous faisait tressaillir par la fréquence et la rapidité de ses appels, et le plus mélancolique de tous les oiseaux, le plongeon imbrim, éjaculait ses lamentations lugubres sur le bord d'un lac voisin. Ces scènes et ces rumeurs sauvages, jointes à l'étrange sensation de la liberté, de l'indépendance absolue où nous nous trouvions, nous charmaient profondément.

Nous avions abattu autant de canards qu'il nous en fallait. Donc, au coucher du soleil, nous débarquâmes, et, tirant nos canots hors de l'eau, nous les mîmes sous les buissons qui bordaient la rivière à l'abri des regards de quelque Indien hostile ou errant, puis nous campâmes pour la nuit à la lisière de la prairie. Avant que nous eussions fait la moitié de nos préparatifs, la nuit était noire. Notre inexpérience nous mit dans un cruel embarras au sujet du bois sec qu'il fallait amasser pour notre feu et pour notre cuisine. Cependant nous finîmes par réussir à plumer, à fendre en deux et à ouvrir en aigles déployés nos canards; ils furent rôtis sur des bâtons à la façon indienne, et, en y joignant un peu de thé et quelques *dampers* ou gâteaux de pain sans levain, nous nous procurâmes un fameux repas; puis nous nous roulâmes dans nos couvertures *sub jove*, sous la voûte des cieux, car nous n'avions pas de tente; mais notre sommeil manqua de son calme habituel : il subissait l'influence des récits que nous avions entendu faire sur les maraudes des Sioux, et nous ne dormions que d'un œil.

Plus tard nous nous sommes mutuellement rappelés comment l'un ou l'autre de nous, se dressant tout à

coup sur son séant, tâchait de percer de ses regards l'obscurité dès qu'un son inaccoutumé frappait son oreille, ou comment il se levait pour aller avec précaution examiner la cause des craquements et des frôlements qui s'entendent si souvent de nuit dans la forêt, mais qui pouvaient aussi bien trahir l'approche furtive d'un Indien ennemi. Les moustiques abondaient et contribuaient à nous empêcher de dormir.

Peu à peu le plaisir que nous avait fait éprouver l'isolement, pendant les premiers jours du voyage, fit place au désir de le voir cesser.

La Rivière Rouge coule presque continuellement dans la terre de la Prairie. Elle a donc pu, dans ces plaines unies, se creuser un canal profond, dont les berges sont couvertes d'arbres de haute futaie qui souvent baignent leur pied dans l'eau. L'aspect invariable de la rivière et l'étroitesse du paysage, cerné des deux côtés par l'élévation des berges, finirent par rendre monotone notre voyage. Puis cette routine de couper la viande et de la faire rôtir, de charger et de décharger nos embarcations, de pagayer et de chasser, fort amusante le premier jour, finit par nous paraître assez ennuyeuse.

D'ailleurs nos misérables canots ne cessaient pas de prendre de l'eau. Cela nous forçait si souvent à débarquer pour les vider, et à perdre de nombreuses heures pour essayer d'arrêter les voies d'eau, que nous avancions bien lentement dans le trajet des huit cents kilomètres que nous avions à parcourir. Nous nous décidâmes donc à inspecter à fond nos esquifs, et, espérant les avoir rendus à peu près imperméables, nous nous résolûmes à faire un effort et à voyager toute la nuit. Le temps était magnifique, et, malgré l'absence de la lune, la lumière qui tombait des étoiles était suffisante pour que nous pussions guider notre route.

La nuit nous sembla des plus longues et la fatigue

nous endormait presque sur nos rames avant que la lumière du jour vînt nous fournir un prétexte de débarquer, ce que nous fîmes au premier endroit favorable qui se présenta. Sur le bord, nous entrâmes dans la boue jusqu'aux genoux; mais, pour aller chercher une place plus lointaine, nous étions trop fatigués et nous avions trop envie de dormir. Nous transportâmes nos effets plus haut, où de la terre, glissée d'une abrupte falaise, avait formé un terrain sec, uni et large de quelques mètres carrés. La falaise tournée vers le sud décrivait un demi-cercle autour de nous. Il n'y avait pas un souffle dans l'air. Or, nous nous étions endormis sans avoir rien qui nous garantît contre l'effet des rayons enflammés du soleil de midi ; aussi nous réveillâmes-nous à moitié cuits. Nous avions la veille au soir tué quelques canards; ils puaient déjà et étaient à moitié pourris. Plutôt que d'en manger, nous les jetâmes à l'eau. Rester dans ce four nous semblait insupportable. Rechargeant donc de mauvaise grâce nos canots, nous nous remîmes à descendre la rivière, pagayant avec langueur, jusqu'à ce que le soir fût venu.

Au bout d'une semaine que nous étions partis de Georgetown, nos provisions s'épuisaient, car le pemmican nous avait paru si mauvais que nous l'avions abandonné à Rover. Nous étions donc réduits à nous nourrir de canards sauvages, qui heureusement ne nous manquaient pas. Les jeunes oies aussi étaient de bonne ressource; car, bien qu'elles eussent presque atteint leur taille et poussé leurs plumes, elles ne pouvaient pas encore voler. Quand nous les poursuivions, elles plongeaient à l'approche de nos canots et finissaient par chercher un refuge sur le rivage. C'était une méprise fatale pour elles : Milton débarquait alors immédiatement avec Rover ; on les découvrait bientôt couchées, satisfaites d'avoir caché leur tête dans le

gazon ou dans les broussailles, et elles ne tardaient guère à être embrochées devant notre feu.

Un jour que nous nous livrions à cet amusement assez entraînant, Milton se mit à descendre le courant à la poursuite d'un oiseau blessé, tandis que Treemiss et Cheadle restaient en arrière à chercher quelques-uns de ceux qui s'étaient réfugiés à terre. Le premier ramait gaiement en chassant sa proie, lorsqu'à un tournant subit de la rivière, il se rencontra avec le bateau à vapeur qui remontait un rapide peu profond. Désireux d'aller à bord goûter les friandises dont nous étions privés depuis quelque temps, il entra dans le courant côte à côte du bateau, dont le pont s'étendait par-dessus. L'eau déjà rapide et forte le devenait plus encore par l'effet de la roue d'arrière, qui poussait vivement le petit navire dans cet étroit chenal. Le canot dériva jusque sous la projecture du tillac; mais Milton le maintint énergiquement, et quelques gens de l'équipage l'ayant saisi le hissèrent obligeamment lui et son canot à bord. Quant aux compagnons qui suivaient Milton à quelque distance, ayant à leur tour aperçu le bateau et partageant le plaisir que cette vue avait faite à leur devancier, ils s'élancèrent dans le courant pour monter à bord le plus rapidement possible.

La roue d'arrière fut alors arrêtée; mais, comme Treemiss et Cheadle approchaient du bateau, on le remit en marche tout à coup. Le canot, tiré avec une effrayante vitesse, passa le long du flanc du bateau et fut aspiré pour ainsi dire par le tourbillon que formait le mouvement de la roue. Ceux qui le montaient eurent besoin de tous leurs efforts pour éviter de se laisser entraîner sous le navire; mais le rapide les emporta à quatre cents mètres de distance. Rover fit un essai du même genre; il fut emporté avec eux, après avoir vainement lutté contre la force du courant. Cheadle et Treemiss étaient furieux contre le capitaine qui venait

de se jouer ainsi d'eux, et ils se chamaillaient l'un l'autre tout en tâchant vainement de remonter le rapide. Trois fois ils l'essayèrent, et trois fois ils durent recommencer, toujours emportés. Enfin, à force de ramer, ils se rapprochent, ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres, ils arrivent; mais, à cet endroit, la rivière se resserrait, le courant tournait la pointe avec une vélocité doublée par les obstacles; et, la tête de leur canot virant de bord malgré toute leur énergie, ils se mirent à redescendre de plus belle.

Nos infortunés étaient près de quitter la partie en désespérant de la gagner, lorsqu'ils virent l'autre canot accourir vers eux. Deux hommes le montaient et prouvaient, par leur habileté à manier l'aviron, qu'ils étaient des mariniers expérimentés. Lorsqu'ils eurent accosté, l'un des rameurs changea de place avec Cheadle. Alors les deux bateaux habilement dirigés, rasant la rive, évitant soigneusement le lit du courant, revinrent pour la quatrième fois, mais avec facilité, à l'endroit critique. Ici la lutte reprit tout son intérêt. A chaque instant entraînés quelques mètres en arrière, ils remontaient toujours à la charge. Finalement, ils atteignirent victorieusement le côté du bateau.

Le capitaine eut la bonté de s'arrêter une demi-heure pour nous laisser le temps de faire un bon dîner. Nous apprîmes alors que très-probablement il ne serait pas de retour avant une semaine et nous obtînmes de lui une nouvelle provision de farine et de porc salé; puis nous nous remîmes en route. Bientôt nous rencontrâmes Rover, qui avait pris terre beaucoup plus bas et qui rentra en sautant dans un de nos canots.

Nous continuions notre descente lente et monotone, où nous étions souvent obligés de nous arrêter pour réparer nos barques détraquées, quand nous nous décidâmes à essayer encore un voyage nocturne. La nuit commença belle, avec un ciel plein d'étoiles. Une heure

ou deux après, des nuages menaçants s'élevaient de l'ouest et les ténèbres devenaient plus épaisses. Cependant nous allions toujours, espérant bien qu'il n'y aurait pas de tempête. Mais bientôt l'obscurité devint complète. Ce fut, à notre sens, un changement subit. Alors, sans que rien l'eût annoncé, un éclair éblouissant illumina pour un moment la scène sauvage qui nous environnait; et, presque immédiatement, un épouvantable coup de tonnerre, semblable à l'explosion d'un magasin de poudre, nous arrêta immobiles, silencieux, terrifiés. Un horrible coup de vent balaya la rivière, rompant les grands arbres et les éparpillant comme des brindilles de tous côtés. La pluie qui tomba par flaques nous pénétra jusqu'aux os. A partir de ce moment, les éclairs furent presque incessants, toujours en compagnie des roulements du tonnerre. De temps à autre, une lumière obscure, vacillante, défaillante et bleuâtre, pareille à la flamme d'une lampe remplie d'esprit-de-vin ou à un feu follet, voltigeait au-dessus de l'eau, mais ne réussissait pas à dissiper la profonde obscurité de la nuit. Elle était accompagnée d'un sifflement effrayant, fort comme celui d'une machine à vapeur et qui suivait le vent, tantôt retentissant à nos oreilles, quand la flamme était prochaine, et tantôt s'éloignant avec elle.

Nous nous trouvions dans le foyer même de la tempête. L'air était surchargé d'électricité, et, selon le changement des vents, le fluide électrique se jouait en passant dans nos cheveux et les hérissait. L'odeur de l'ozone avait tant de force qu'elle nous faisait ronfler et qu'elle nous obligeait à remarquer ce phénomène, parmi les autres plus terribles qui signalaient la tempête. Nous essayâmes de prendre terre tout de suite, mais les ténèbres avaient une telle intensité qu'il nous fut impossible de parvenir à distinguer, pour les éviter, les saillies et les arbres abattus qui encombraient la rive

aussi glissante qu'escarpée. La force du courant nous lançait contre ces obstacles, de façon à nous faire comprendre qu'il nous fallait abandonner notre dessein, si nous ne voulions ni être coulés à fond ni voir déchirer les bordages de nos embarcations, presque aussi frêles que du papier. Nous n'aurions eu dans ce cas que bien peu de chances de salut, car la rivière était profonde; et, même en supposant que nous pussions, au milieu des ténèbres complètes qui nous enveloppaient, trouver le bord, il y avait peu d'apparence que nous fussions en état d'en gravir les talus glissants. Nous n'avions donc rien à faire que d'affronter la tempête jusqu'au lever du jour. En conséquence, nous attachâmes les deux canots l'un à l'autre et nous nous livrâmes à la fureur des éléments. Il ne fut pas facile d'amarrer bord à bord nos esquifs; mais, grâce à des appels réitérés, en mettant à profit les illuminations momentanées que produisaient les éclairs, nous finîmes par y parvenir. Treemiss, couché sur l'avant, surveillait attentivement la marche, tandis que nous, assis à l'arrière, nous essayions de la diriger. Chaque fois qu'un éclair jetait sa lueur pour un instant devant nous, il pouvait signaler les rochers et les saillies que nous avions en tête; alors nous, par un vigoureux coup d'aviron, nous évitions les brisants pendant l'intervalle d'obscurité qui suivait.

Après une courte période d'aveuglement, un autre éclair venait nous montrer que nous n'avions évité un danger que pour nous avancer vers un autre, qui était à quelques mètres de nous. Les heures succédèrent ainsi aux heures. La tempête rugissait toujours avec la même fureur et la pluie ne cessait point de tomber par torrents. En vain, nous recherchions avec anxiété à découvrir la première lueur annonçant le jour. La nuit semblait ne vouloir pas finir. Les canots se remplissaient d'eau peu à peu; nous en avions presque

jusqu'à la poitrine; à peine si les plats-bords surmontaient le fleuve. Bientôt nous doutâmes qu'ils pussent flotter jusqu'à l'aurore.

L'air de cette nuit était froid et humide. Dans notre involontaire bain de siége, avec la pluie qui nous fouettait en tous sens, nous frissonnions de la tête aux pieds; nos dents claquaient, et c'est à peine si nos mains engourdies pouvaient tenir les rames. Cependant, malgré les sentiments de désespoir qui parfois nous portaient à nous abandonner au hasard, nous n'osâmes pas nous reposer un seul instant de nos fatigues, ni cesser de surveiller notre course ou d'éviter les saillies et les rochers.

Chacun de nous se rappellera toujours les souffrances de cette nuit, et l'immense sentiment de consolation que nous fit éprouver, je ne dirai pas la première apparition du jour, mais la première diminution des ténèbres. Peu après, la tempête s'apaisa sensiblement; mais la pluie continuait à tomber à flots, lorsque nous nous hâtâmes de profiter de l'aube pour débarquer sur une rive fangeuse, la première place praticable que nous eussions découverte. Après avoir tiré à terre aussi haut que possible nos canots, pour que le courant qui montait ne pût pas les enlever, nous nous enveloppâmes dans nos couvertures toutes dégouttantes d'eau, et, dans l'épuisement où nous jetait la fatigue, nous nous endormîmes d'un long et profond sommeil.

A notre réveil, le soleil déjà haut brillait dans le ciel, où il n'y avait plus un nuage, et nos couvertures se trouvaient séchées. Nous nous levâmes donc; nous étendîmes nos effets sur les buissons et nous essayâmes d'allumer du feu. Comme nos allumettes et notre amadou étaient mouillés, nous perdîmes beaucoup de temps à tâcher d'obtenir du feu en essayant d'enflammer des morceaux de linge sec par un coup de fusil.

Au milieu de ces tentatives parut un autre aventurier. Il descendait la rivière dans un *dug-out*, espèce de petit canot creusé dans un tronc d'arbre. Nous le hélâmes à son passage. Il aborda et nous fournit quelques allumettes sèches. Ayant campé dans une place abritée, avant le coucher du soleil, la veille, il avait eu le temps de protéger tous ses effets contre la pluie avant qu'éclatât la tempête.

Durant trois jours, des tourments réitérés nous avaient retenus en ces lieux, et nous y avions brisé notre unique hache ainsi que le manche de notre poêle à frire.

Heureusement le quatrième jour n'amena ni tempête ni tonnerre, et, à partir de là, nous eûmes un temps magnifique pour le reste de notre trajet.

Ce fut avec joie que nous nous éloignâmes de ce camp lugubre. Les rives portaient des marques nombreuses de la fureur des tempêtes récentes. Partout ce n'étaient que grands arbres déracinés, que troncs rompus à ras de terre, qu'éclats arrachés ou coupés par le feu du ciel. Évidemment, cette tempête avait été de celles qu'on appelle ici une *tempête-ruban*, c'est-à-dire une tempête qui a pour sillon le cours d'une rivière. Ces phénomènes n'occupent qu'une ligne fort étroite, mais ils y développent une incontestable violence de destruction.

Nous avions alors épuisé toutes les provisions que nous avions emportées. Durant plusieurs jours, nous vécûmes sur les produits de notre pêche et de notre chasse. Un gros brochet de cinq à six kilos nous suffit pour deux jours. De temps en temps nous prenions une quantité d'*yeux-d'or*, espèce de poisson semblable à la vandoise. Comme nous avions eu le malheur de br[illegible] notre dernier hameçon, nous attrapions ces poissons à l'aide de deux aiguilles par les trous desquelles nous faisions passer la ligne et auxquelles

nous attachions l'amorce. Un soir, nous n'eûmes pour souper qu'une couple d'yeux-d'or. Le lendemain, de très-bonne heure, les tiraillements de nos estomacs nous réveillèrent. Presque toute cette journée nous restâmes à ramer en plein soleil, sans force, sans courage et mourants de faim. Les canards ni les oies ne se montraient plus; aucun œil-d'or ne se laissait prendre à nos amorces. Cependant nous savions que nous avions encore au moins deux cent quarante kilomètres à faire. Notre seule espérance d'échapper à la famine était fondée sur la prompte arrivée du bateau à vapeur. Qu'on se rappelle en effet que, dans toute la distance des 725 kilomètres qui séparent Georgetown de Pembina, à une centaine de kilomètres au-dessus du fort Garry, il n'y a pas de chance de rencontrer d'habitants, à moins que ce ne soient quelques partis d'Indiens. Nous eûmes une furieuse tentation de nous arrêter à nous reposer durant l'ardeur du jour ; mais l'espoir de trouver quelque chose à manger avant la tombée de la nuit nous fit continuer notre route.

Enfin notre persévérance trouva sa récompense. Un peu avant le coucher du soleil, nous rencontrâmes un troupeau d'oies et nous nous jetâmes avec ardeur à leur poursuite. Langueur et fatigue, tout était oublié. Nos rames manœuvraient avec fureur. La perspective d'un bon souper nous poussait en avant. Trois oies tombèrent ; plus loin, nous tuâmes sept canards et, avant d'avoir trouvé un endroit où nous pussions camper, nous avions abattu deux oies de plus. Cela nous faisait des provisions pour une couple de jours. Nous ne perdîmes pas de temps à allumer le feu, non plus qu'à plumer et à vider le gibier. La viande n'était pas à moitié cuite que nous la dévorions avec plus de plaisir vraiment que si nous nous fussions trouvés dans les salons de Delmonico ou de la Maison-Dorée.

Au total, nous consommâmes à ce mémorable repas deux oies et quatre canards. Il est vrai que, comme dirait un Yankee, c'étaient des oies et des canards « tout juste, » c'est-à-dire sans rien avec. Quel profond et quel satisfaisant sommeil nous eûmes cette nuit-là ! Au point du jour, le bruit du bateau à vapeur nous réveillait ; nous courûmes au bord de l'eau et pour sûr nous vîmes s'avancer l'*International*. Le capitaine nous avait déjà aperçus. Il s'arrêta, et quelques minutes après, nous étions à son bord, étudiant, sans parler, les mérites d'un repas composé de pain, de porc salé et de mélasse. Cela nous semblait délicieux. Nous avions assez de notre canotage, car il y avait seize jours que nous étions partis de Georgetown. Le lendemain, nous passions à Pembina. C'est un établissement de métis, sur la frontière même qui sépare le territoire des États-Unis et celui de la Nouvelle-Bretagne. Le jour suivant, qui était le septième d'août, nous arrivions au fort Garry. A peine avions-nous jeté l'ancre en face du fort qu'un nombre de visiteurs, principalement de métis, montèrent à bord. Parmi eux, se trouvait La Ronde, un des compagnons de Milton dans un voyage que celui-ci avait fait précédemment à travers les plaines. En le revoyant, La Ronde se laissa aller aux démonstrations de joie les plus extravagantes, et lui affirma qu'il était disposé à le suivre jusqu'au bout du monde, s'il le lui demandait.

Il nous apprit que notre arrivée était attendue. Deux hommes, partis après nous de Georgetown, étaient venus par terre à Fort-Garry quelques jours auparavant, et, comme notre voyage avait en somme pris un temps extraordinairement long, on commençait à être fort sérieusement inquiet à notre égard. De fait, La Ronde avait achevé tous ses préparatifs pour partir immédiatement à notre recherche, si nous n'étions pas

arrivés par le bateau. Nous plantâmes notre tente près de sa maison plutôt que de nous soumettre à la vie désagréable qu'on mène dans ce qu'on appelle ici l'hôtel, et nous ne vîmes pas que nous ayons jamais eu lieu de regretter d'avoir immédiatement commencé à vivre sous la toile.

# CHAPITRE II

## ENTRE LA RIVIÈRE ROUGE ET LA SASKATCHAOUANE DU NORD

Colonie de la Rivière Rouge. — Habitants, mœurs et produits. — Politique de la Compagnie de la Baie de Hudson à son égard. — Louis La Ronde. — Noce de métis. — Traversée de la prairie. — Fort Ellice. — Pemmican. — Gibier à plume. — Fort Carlton. — Chasse aux bisons. — Loups. — Les Cries des prairies nous ramènent Treemiss. — Discours du chef. — Nous échappons à leur poursuite. — Bal à Carlton. — Entre Carlton et le lac du Poisson-Blanc. — Désagrément que nous cause le rhum. — Retour à la Belle-Prairie.

Le fort Garry (nous entendons ici le bâtiment lui-même et non l'ensemble de la colonie qu'on désigne ordinairement par ce nom) est situé sur la rive gauche ou septentrionale de l'Assiniboine, quelques mètres en amont de l'endroit où celle-ci tombe dans la Rivière Rouge. C'est un carré de murs élevés, en pierre, flanqué de tours à chaque angle. L'intérieur contient quelques bâtiments solides, en bois, comme la demeure du gouverneur, la prison et les magasins où la Compagnie renferme ses fourrures et ses biens. Le comptoir, où l'on vend des articles de toute espèce, est, du matin au soir, encombré par une foule de colons et de métis, qui s'y rencontrent pour cancaner et

pour se payer les uns aux autres des petits verres de rhum et d'eau-de-vie, autant que pour faire des achats.

La colonie de la Rivière Rouge s'étend par delà le fort Garry à une trentaine de kilomètres vers le nord, le long du bord de la Rivière Rouge, et à près de quatre-vingts vers l'ouest, le long de son affluent l'Assiniboine. Ceux des habitants qui sont les plus riches, demeurent dans des maisons en bois, grandes et bien bâties; et les métis les plus pauvres, dans des huttes en poutres brutes, ou même dans des *loges* indiennes. On y trouve plusieurs temples protestants, une cathédrale et un couvent de femmes catholiques, ainsi que des écoles de plusieurs dénominations. Les environs sont généralement des pays ouverts, une prairie plate; à quelques exceptions près, les arbres de haute futaie ne poussent que sur le bord de l'eau. La colonisation remonte à l'année 1811. A cette époque, le comte de Selkirk acheta, à la Compagnie de la baie de Hudson et aux Indiens Cries et Sauteux [1], une large bande de terrain se développant le long des deux rives de l'Assiniboine et de la Rivière Rouge. Le pays n'avait pas alors d'autres habitants que des tribus errantes d'Indiens. Il était de temps en temps visité par des employés des compagnies du Nord-Ouest et de la baie de Hudson, qui possédaient des comptoirs aux environs. De grands troupeaux de bisons, aujourd'hui repoussés bien loin à l'ouest de la Rivière Rouge, passaient dans ces prairies et descendaient dans les riches pâturages de l'État actuel de Minnesota jusqu'au Mississipi.

Ce n'est guère qu'à partir de 1821, neuf ans après

1. Les Cries ou Cristinaux et Knistineaux s'étendent, des Montagnes Rocheuses à la baie de Hudson, au nord des Pieds Noirs, des Assiniboines, des Chipeouays et des Algonquins; leur centre est au lac Rouge. Au sud-est de ce lac, sont les restes des Sauteux ou Sauteurs, tribus des Chipeouays qui occupaient la source du Mississipi. — J.-B.

le premier établissement de la colonie, que ces infortunés ont réussi en partie à recueillir le fruit de leurs travaux. La Compagnie du Nord-Ouest venait de faire fusion avec la Compagnie de la baie de Hudson. A partir de là, les colons n'étant plus attaqués, ont fait des progrès lents, mais incontestables.

Vers 1835, la colonie a passé en la possession de la Compagnie de la baie de Hudson qui l'avait acquise aux exécuteurs testamentaires de lord Selkirk. Mais, comme, depuis sa fondation, cette colonie avait été gouvernée, au nom de lord Selkirk et de ses exécuteurs, par la Compagnie, la vente n'a effectué aucun changement dans sa situation.

En 1862, les habitants en formaient un assemblage fort hétérogène de huit mille âmes environ. On y trouvait des Anglais, des Irlandais, des Écossais, des Canadiens anglais, des Canadiens français, des Américains venus des États-Unis, des métis anglais, des métis canadiens et des Indiens. Presque toute cette population, à l'exception d'un petit nombre de négociants et de marchands libres, vit par l'assistance de la Compagnie. La Compagnie y est souveraine et sa domination s'étend, au nord des États-Unis, depuis la Colombie Britannique jusqu'au Canada et au Labrador. Elle fait les lois, achète les produits de la chasse et du sol, et vend en échange ce qui peut satisfaire aux besoins et aux fantaisies de la vie.

Les fermiers de la Rivière Rouge sont riches en grains et en troupeaux de bêtes à corne et de bêtes à laine. Ils en ont plus qu'il ne leur en faut et vivent dans une abondance relative. La fertilité du sol est telle que les fermiers sèment tous les ans, sans se servir d'engrais, du blé dans la même terre et récoltent à l'hectare une dizaine d'hectolitres. Le pâturage est de la plus belle qualité et n'a pas de limite. Ce fait avait depuis longtemps été suffisamment établi par l'innom-

brable quantité de troupeaux de bisons que le pays nourrissait. Cependant cette colonie reculée dans un coin du globe n a pour ainsi dire pas de communication avec le reste du monde. Ses seules relations sont avec le jeune État de Minnesota au moyen de ce bateau à vapeur qui, l'été, navigue sur la Rivière Rouge, et avec l'Angleterre au moyen du vaisseau de la Compagnie, qui vient une fois l'an apporter des denrées à la factorerie d'Yorck, située à l'embouchure du Nelson dans la baie de Hudson. Il en résulte que les fermiers ne trouvent pas de marché pour l'écoulement de leurs produits.

La Compagnie croit que son intérêt s'oppose à l'immigration et entend conserver au pays le caractère d'une vaste réserve pour les animaux à fourrure. Un autre point de sa politique est de décourager tout autre commerce que celui qui se fait par son entremise.

Néanmoins, il faut, jusqu'à un certain point, faire remonter la responsabilité du peu de progrès fait par la colonie, à la nonchalance incorrigible et au défaut d'économie qui caractérisent les Canadiens français comme leurs parents les métis français. Or ce sont eux qui en grande partie forment la population de la colonie. Les plus nombreux même sont les métis français, qui, malheureusement, sont justement les membres sur lesquels la communauté peut faire le moins de fond et qui en sont les moins productifs. Inconstants, légers, emportés, passionnés pour la toilette et pour le plaisir, ils ont un invincible dégoût de tout travail utile. Aussi est-ce fort rarement qu'on voit quelques-uns d'eux s'élever à une position assurée d'aisance et de bien-être.

M. Ross, dans son *Histoire de la colonie de la Rivière Rouge*, en a dessiné de main de maître un portrait que nous demandons la permission de reproduire ici. « Les Canadiens et les métis, dit-il, ont mêlé

leurs établissements et se ressemblent fort par leur genre de vie. A proprement parler, ils ne sont ni fermiers, ni chasseurs, ni pêcheurs; mais ils se livrent à ces trois occupations à la fois, suivant leurs caprices ou les circonstances. Ils cultivent aujourd'hui, demain ils chasseront, et, le surlendemain, ils pêcheront : le tout sans projet arrêté, généralement sans profit, mais sans se laisser déconcerter. Ils ont beaucoup de goût pour les aventures et fort peu pour le travail régulier. Ils mettent un grand agrément dans les relations, néanmoins ils sont plus souvent utiles à eux-mêmes qu'à autrui; ils soignent leurs intérêts autant qu'ils le peuvent, sans grand parti pris ni réflexion. En somme, ils sont heureux. » Une grande partie de leur temps se passe à chanter, à danser et à causer de maison en maison. Ils se grisent quand ils en ont l'occasion. C'est une race gaie, légère, obligeante, généreuse jusqu'à l'insouciance, hospitalière et extravagante. Le bal pour eux commence tous les soirs, durant l'hiver. Une noce se célèbre à table ouverte. Les violons se succèdent alors sans relâche au service des danseurs pendant la nuit entière, ce qui souvent se prolonge jusqu'à une heure avancée du lendemain. Peu à peu la plupart des hôtes deviennent incapables de danser. En effet, le rhum coule abondamment dans ces occasions, et, quand un métis boit, il le fait, suivant son expression, *comme il faut*, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il se procure le bonheur si désiré d'une ivresse complète. La vanité est un autre de leurs défauts habituels. Pour obtenir la possession enviée d'une belle parure, d'un fusil, d'un cheval ou d'une meute de chiens qui flatte leur fantaisie, ils laisseront manquer de quoi vivre eux et leurs familles-Profondément superstitieux, croyant fermement aux songes, aux présages, aux pressentiments, ils sont tout naturellement les fervents disciples de l'Eglise ro.

maine. Soumis complétement à l'influence cléricale et observateurs scrupuleux des formes extérieures de leur culte, ils n'en sont pas moins grossièrement immoraux, souvent déshonnêtes et généralement peu dignes de confiance.

Mais, commes chasseurs, guides ou voyageurs, ils n'ont pas de rivaux. Plus puissamment bâtis ordinairement que les purs Indiens, ils joignent à l'esprit de ressource et à la faculté de supporter la fatigue, comme ceux-ci, la force musculaire et la persévérance du blanc. Qu'ils aient des vivres en abondance ou qu'ils en manquent; qu'ils aient une charge sur le dos, tendent des trappes dans les bois, frayent avec des chaussures appropriées un sentier dans la neige profonde pour les chiens attachés aux traîneaux, ou qu'ils les suivent sur un sentier battu en courant du matin jusqu'au soir, ils iront sans s'arrêter, faisant pendant une semaine quatre-vingts à cent kilomètres de suite, chaque jour, sans trahir le moindre signe de fatigue.

L'autre portion des colons établis près de la Rivière Rouge se compose des Anglais et des Écossais, avec ce qu'il y a de mieux parmi leurs parents métis. Elle forme un agréable contraste avec leurs voisins, les Français. Ils sont économes, industrieux, et la plupart d'entre eux s'assurent une existence aisée. Quelques-uns des métis, qui tiennent plus de l'Indien que de l'Anglais, ont, il est vrai, peu de supériorité sur les Canadiens; mais ce doivent être des exceptions, car nous n'en avons guère rencontré qui égalassent les métis français en paresse et en frivolité.

Ces différentes classes ont chacune son canton à part dans la colonie. Les Anglais et les Écossais se sont installés à l'ouest de la Rivière Rouge et au nord de l'Assiniboine; tandis que les Français sont au sud de l'Assiniboine et à l'est de la Rivière Rouge. Les Indiens qui fréquentent le fort Garry appartiennent

à la tribu des Sauteux et à quelques autres qui dépendent de la grande nation des Chipeouays ; on y voit aussi des Cries et des Assiniboines. Quant aux Sioux, qui sont les ennemis de tous ceux que nous venons de nommer, ils ne visitent que rarement la colonie, en temps de paix.

Les deux plus grands événements qui ont lieu chaque année à la Rivière Rouge, ce sont les chasses du printemps et de l'automne; car le bison fournit encore les principales provisions pour la nourriture. Le pemmican et la viande desséchée, comme chez nous le lard, font toujours la base de l'alimentation de chaque famille. Donc, aux saisons convenables, toute la population des métis bien portants se dirige en un seul corps vers les plaines, emmenant avec elle les chevaux et les charrettes. Beaucoup de fermiers, qui ne partent pas en personne, louent des métis pour chasser à leur compte. Ces expéditions prennent à présent de larges proportions. Souvent elles sont accompagnées de plus de cinq cents chasseurs, qui se font accompagner de leurs femmes et de leurs enfants pour préparer les repas. Il n'est pas rare que le nombre des charrettes qui les suivent monte à quinze ou seize cents. Dès que le bison est découvert, les cavaliers se forment en ligne et s'avancent le plus près possible avant que le troupeau se mette en fuite. A ce moment, le capitaine donne l'ordre, et tous s'élancent, aussi vite que peuvent les porter leurs chevaux, au milieu du troupeau. Les bêtes les plus grasses sont séparées des autres et tuées. Souvent on en abat plus d'un millier dans la journée.

Nous passâmes très-agréablement trois semaines au fort Garry. Le temps était magnifiquement beau et brillant. Il n'y avait pas un nuage au ciel, et, quoique la chaleur fût intense, notre vie inoccupée nous plut beaucoup durant quelque temps.

Après avoir pris soigneusement nos informations, nous nous arrêtâmes à la conclusion que la saison était déjà trop avancée pour que nous pussions essayer de traverser les Montagnes Rocheuses avant l'hiver. Nous convînmes donc de pénétrer dans l'ouest jusqu'à un point situé dans les environs de la Saskatchaouane et que nous trouverions à nos convenances; là, nous passerions l'hiver, nous tenant prêts à nous avancer vers les montagnes au commencement du prochain été. Nous fûmes aussi informés que plusieurs partis d'émigrants, comptant ensemble à peu près deux cents hommes, principalement Canadiens, avaient, dans le commencement de cet été-ci, passé en se dirigeant vers la Colombie Britannique.

Le soir du 22 août, ayant terminé nos arrangements, nous étions prêts à partir le lendemain matin. Quatre guides s'étaient engagés à notre service : Louis La Ronde, le chef et le guide de la caravane; Jean-Baptiste Vital, Toussaint Voudrie et Athanase Bruneau. Tous étaient des métis français. La Ronde jouissait d'une excellente renommée comme chasseur et comme trappeur. Il était très-fier d'avoir accompagné le docteur Rae dans quelques-uns de ses voyages extraordinaires. C'était un garçon beau, grand, bien taillé, avec une belle figure et dont les attraits passaient pour irrésistibles auprès du beau sexe. Vital était une espèce de chien à la figure sinistre; taille épaisse, cou de taureau, à l'air hargneux et malbâti. Il prétendait avoir voyagé avec l'expédition du capitaine Palliser [1], et vantait continuellement son adresse, sa bravoure dans les rencontres avec les Indiens et le nombre extraordinaire d'ours gris qu'il avait tués. Voudrie était petit, brun, très-bavard et

1. Voir, sur le capitaine Palliser et son exploration des Montagnes Rocheuses, le *Tour du Monde*, 1er semestre de 1860, p. 274 à 294.

causant bien, mais ayant peu de prétentions à l'expérience des chasses et des voyages. Bruneau, fils d'un magistrat de la Rivière Rouge, était grand, avait bon air, mais son esprit borné le faisait servir de plastron aux plaisanteries des autres. Nous causions avec nos hommes en français du Canada, car ils n'avaient qu'une notion très-imparfaite de la langue anglaise. Entre eux, ils se servaient d'une espèce de patois mêlé de français et d'indien, et qui pendant longtemps nous resta parfaitement inintelligible.

Nous nous étions aussi procuré d'excellents chevaux de selle. Celui de Cheadle était peut-être le plus extraordinaire de toute la cavalcade. Il s'appelait Bucéphale. Sa hauteur était presque de quinze mains, ou de 1m,52. Il avait les épaules droites; une de ses jambes informe et courbée; la tête très-large et la queue fort longue. En route, il choppait toujours. Les premières fois que Cheadle s'en servit pour parcourir la colonie, le cheval le lançait sur la plupart des portes et des clôtures. Dès que l'animal en apercevait une, il courait vers elle, puis s'arrêtait soudain, immobile comme un roc, invitant sans doute son cavalier à descendre et à l'attacher. C'était une preuve irréfutable des habitudes de bavardage qui avaient distingué son maître précédent Néanmoins Bucéphale se montra le plus utile peut-être de nos chevaux. Sans faire une faute, sans jeter une seule fois son cavalier à terre, il poursuivait le bison sur le terrain le plus inégal; bref, il finit par réussir à porter nos bagages par-dessus les montagnes jusque dans la Colombie Britannique.

En échange de nos bottes et de nos habits, nous nous procurâmes le costume du pays, c'est-à-dire des moccasins et des chemises de chasse faites en peau de daim ou de caribou. Quant aux armes, chacun de nous portait un fusil à deux coups, un couteau de

chasse et un revolver, mais nous ne prenions cette dernière pièce que dans les passages dangereux.

Ce fut dans d'excellentes dispositions que, le 23 août, nous partîmes du fort Garry. Nous nous sentions libres comme l'air en escortant la suite de nos charrettes qui transportaient tout ce que nous possédions en Amérique. Nous avions quelques chevaux de rechange qui trottaient derrière nous aussi naturellement que Rover. La route longeait la gauche de l'Assiniboine d'assez près, à travers une prairie plane, parsemée de loin en loin de bouquets d'arbres et de maisons. En traversant un de ces hameaux, Voudrie nous apprit qu'il avait un de ses cousins (les cousins d'un métis sont sans nombre) qui s'était marié le matin même. Il nous invitait donc aux fêtes de la noce qui se célébraient à l'instant même et tout à côté, dans la maison du père du fiancé. Nous n'étions pas sans curiosité de voir une *noce*. En conséquence, nous acceptâmes l'invitation, le camp fut formé et nous nous rendîmes à la maison, où Voudrie nous présenta avec toutes les cérémonies d'usage à l'assemblée, qui nous reçut de la façon la plus cordiale.

D'abord nous prîmes notre part des viandes, des gâteaux, des pâtés, du thé et du whisky, servis par terre et hors du bâtiment; puis nous pénétrâmes dans la salle du bal, qui était le salon d'une petite demeure à deux chambres. Elle était encombrée d'hôtes, tous parés des plus beaux vêtements qu'aient les métis. A un bout, se tenaient deux violons qui jouaient à tour de rôle une musique fort rapide et certainement des plus fatigantes pour ceux qui l'exécutaient. La danse, à laquelle prenaient part une douzaine de couples lors de notre entrée, paraissait un mélange d'écossaise et du quadrille des lanciers[1]. Les figures en paraissaient

1. Suivant Malte-Brun, t. VI (éd. de 1845), ce sont des *menuets* et des *gigues* qu'on danse encore au Canada. — J.-B.

si compliquées et l'adresse des danseurs si admirable que la défiance de nos propres mérites ne nous permit pas de céder aux sollicitations réitérées qu'on nous adressait d'inviter des danseuses et de prendre à la fête une part active. Cependant Milton, avec un courage à la hauteur des circonstances, finit par y consentir. Peut-être était-il séduit par la beauté de la fiancée, jeune fille de seize à dix-sept ans, délicate, pensive, et douée d'une taille aussi fine que gracieuse. S'avançant hardiment, il prit place au milieu des applaudissements de la société. Et, s'il n'y déploya pas autant d'énergie que ses compagnons, ce fut certainement avec plus de distinction et moins de fatigue qu'il réussit à interpréter l'esprit de la musique. Tout le monde applaudit à sa danse, mais personne plus que Treemiss ni que Cheadle, qui contemplaient avec une admiration, un peu mêlée d'envie, un succès qui dépassait leurs moyens.

Lorsqu'il nous fut impossible de supporter davantage la chaleur de cette chambre, le grincement perpétuel des violons et les coups de talon sur le plancher, nous nous retirâmes dans notre camp et nous pensâmes à repartir. Mais La Ronde ne se retrouvait plus; depuis notre départ, il n'avait pas cessé d'être au moins entre deux vins à cause des coups de l'étrier qu'il buvait avec tous les amis qu'il ne cessait de rencontrer. Ses compagnons s'efforcèrent donc de nous persuader qu'il était trop tard pour aller plus loin cette nuit-là. Leurs objections nous parurent sans valeur et nous partîmes. Avant que nous eussions été bien loin, La Ronde nous rattrapa, dégrisé, nous témoignant tout son repentir. C'était la dernière goutte qu'il boirait d'ici à longtemps : *Je boive pas souvent, messieurs*, ajoutait-il, *mais quand je boive, je boive comme il faut; c'est ma façon, voyez-vous.* Le fait est que nous n'avons jamais été forcés d'adresser sur

ce sujet une nouvelle remontrance à notre excellent guide.

Quand nous eûmes dépassé Portage la Prairie, qui est à quatre-vingts kilomètres au delà du fort Garry, et qui marque la limite occidentale de la colonisation, nous entrâmes dans une belle contrée, légèrement ondulée, remplie de lacs et de marais que peuplent les volailles sauvages, et ornée de jolis bouquets de trembles.

Chaque jour ressemblait à celui qui l'avait précédé et cependant n'avait pas cette monotonie d'où naît l'ennui. Parfois nous marchions cahin-caha, au pas de nos voitures, ou nous nous étendions pour nous chauffer comme des lézards au soleil. Puis, fatigués du repos, nous nous élancions au galop, en compagnie de Rover, pour chasser les oies et les canards, près des marais et des lacs, et les tétras de prairie, dans les taillis. Le gibier à plume pullulait. Nous en nourrissions aisément tout notre monde et nous ne touchions presque jamais à notre provision de pemmican. Un peu avant la fin du jour, nous campions dans le voisinage de l'eau et des arbres ; on attachait les chevaux, puis nous nous mettions à souper avec des appétits comme nous n'en avions jamais eu. Le soir, tandis qu'on fumait sa pipe autour du feu, La Ronde nous racontait quelque histoire de ses aventures de chasse, de ses rencontres avec les Sioux ou de son voyage avec le docteur Rae. Après quoi, nous nous enveloppions dans nos couvertures et nous tombions dans un profond sommeil jusqu'au lendemain matin.

Nos charrettes exigeaient quelques réparations qui nous retinrent deux jours de plus au fort Ellice; M. Mackay, qui le commandait, nous reçut avec une gracieuse hospitalité. Il nous procura la distraction d'une visite faite aux métis et aux Indiens dont les loges s'élevaient en nombre considérable autour du

fort. Nous y trouvâmes l'occasion de remplacer notre tente de toile par une loge indienne, qui nous serait bien plus commode durant les froides nuits de l'hiver, car on y peut faire du feu, au centre.

Les chasseurs métis venaient d'être rejetés dans le camp par les Sioux qui, les surprenant à quelque distance où ils coupaient du bois, leur avaient tué quatre hommes. Mais le reste des métis étant survenu, les Sioux avaient été repoussés à leur tour et avaient perdu un homme dont on nous fit voir l'arc et les flèches. Les Indiens qui visitent le camp sont des Cries, des Sauteux et des Assiniboines. Les métis se rattachent pour la plupart à quelqu'une de ces tribus, partagent l'hostilité de leurs parents contre les Sioux et les Pieds-Noirs [1], et se joignent ordinairement à leurs expéditions de guerre. Les femmes travaillent assidûment à la préparation du pemmican, qui se fait de la façon suivante : la viande, après avoir été séchée au soleil ou sur le feu, en tranches minces, est mise dans une peau de bison tannée ; puis on la frappe à coups de fléau jusqu'à ce qu'elle soit réduite en petits fragments et en poudre. Pendant ce temps, on fait fondre la graisse de l'animal. La viande écrasée est ensuite tassée dans des sacs de cuir de bison et, sur elle, on jette la graisse bouillante. Le tout est ensuite bien remué et mêlé de façon qu'en se refroidissant il en résulte une espèce de gâteau aussi solide qu'un tourteau de lin.

Il faut avouer qu'au premier abord ce pemmican nous parut des plus désagréables, le goût en ressemblait fort à celui d'un mélange de chapelure et de suif ; mais nous nous y sommes habitués peu à peu, au point de finir par en être très-friands. C'est une invention d'une très-grande valeur dans un pays où l'on n'a pas toujours à manger, et où les moyens de transport

1. Les Pieds-Noirs sont au sud des Cries et de la Saskatchaouane méridionale, et à l'ouest des Assiniboines. — J.-B.

sont fort limités, car, dans un volume et un poids médiocres, il contient une grande quantité de nourriture. On ne peut pas s'imaginer combien il est satisfaisant. L'homme le plus affamé ne réussit à en dévorer qu'un faible morceau. Bien souvent, nous nous sommes assis à moitié morts de faim, et nous désespérant du petit plat de pemmican qui nous était servi; et pourtant nous nous relevions sans avoir pu en venir à bout. Voilà pourquoi les voyageurs de la Compagnie de la baie de Hudson, qui, probablement, sont sans rivaux pour leurs facultés de supporter la fatigue, n'ont guère d'autre nourriture que le pemmican.

Lorsque nous eûmes traversé l'Assiniboine au-dessus du fort Ellice, nous laissâmes la rivière à notre droite, et, pendant plusieurs jours, nous parcourûmes un pays riche, fort semblable à celui que nous avions déjà visité. De l'eau et des étangs sans nombre, fourmillant de volaille sauvage, nous fournissaient des repas abondants, et entretenaient l'activité de Rover. Les oies du Canada, les oies blanches, les canards ordinaires, les canards sauvages, les canards à large bec, diverses espèces de milouins, les tétras des prairies, les sarcelles aux ailes bleues et les sarcelles communes : tel était le gibier qui peuplait ces eaux.

Nous jouissions alors de l'été de l'Amérique septentrionale dans toute sa splendeur. Les journées avaient l'éclat sans nuage qui est presque particulier à cette région. La température était délicieuse, excepté pendant les nuits où il gelait un peu, si bien que l'eau montrait parfois le matin une mince croûte de glace. La première soirée froide avait fait fuir les cousins et les moustiques, et désormais nous dormions en paix.

Un soir qu'il faisait sombre, Cheadle et La Ronde, chassant en avant du convoi, arrivèrent à un petit bois développé sur les bords d'un étang. Là, ils at-

tendirent les charrettes, afin de dresser le camp. Elles vinrent bientôt, on les détela ; les chevaux furent attachés, et, tandis que le campement se formait, La Ronde descendit vers l'étang pour essayer de tirer des canards qu'il croyait voir sur l'eau. Il se glissa doucement sous bois ; en sortant des buissons qui bordaient le rivage, il fut bien étonné de reconnaître que ce qu'il avait pris pour des canards étaient des poules de prairies. L'étang se trouvait à sec, et la croûte de sel qui remplaçait l'eau en offrait, à quelque distance et dans le crépuscule, tout à fait l'apparence. Bien qu'il fît presque nuit noire, nous n'avions plus d'autre parti à prendre que de harnacher de nouveau nos bêtes et de nous en aller ailleurs à la recherche de l'eau. La Ronde et Cheadle étaient fort vexés de leur méprise. Milton se mit à galoper en quête d'un endroit convenable pour notre bivac. Il courut quatre ou cinq kilomètres, presque toujours dans des bois épais, sans découvrir aucune trace d'eau. Tout à coup son cheval hennit et se jeta brusquement hors du chemin à travers les taillis. Milton, entendant des canards nasiller dans les environs, mit pied à terre, et ne tarda pas à découvrir une belle pièce d'eau douce cachée sous les arbres. L'instinct de son cheval nous avait ainsi épargné une longue route à faire dans l'obscurité ; car, le lendemain matin, nous marchâmes longtemps avant de rencontrer un courant d'eau ou un autre lac.

Le 25 septembre, nous arrivâmes à la branche méridionale de la Saskatchaouane. Elle a ici près de quatre-vingts mètres de large ; elle coule dans un lit qu'elle s'est profondément creusé dans la plaine unie, et qui est large comme une vallée aux flancs raides et boisés. Les deux branches de la rivière ne sont éloignées alors l'une de l'autre que de vingt-neuf kilomètres.

Aussi, après avoir passé la méridionale le matin du 26, nous arrivions le même jour au fort Carlton. Nous avions déjà fait environ huit cents des deux mille kilomètres qui séparent la Rivière Rouge du pied des Montagnes Rocheuses.

Carlton-House avait alors M. Lillie pour commandant. Pareil à tous les autres qu'a construits la Compagnie de la baie de Hudson, ce fort se compose de quelques bâtiments en bois, ayant pour retranchement une haute palissade carrée, que de petites tours, carrées aussi, flanquent à chaque angle. Situé entre les vastes forêts du nord et la prairie qui descend au loin vers le midi, il a eu dans les premiers temps une importance considérable. Mais la diminution des animaux à fourrure et l'éloignement ordinaire du bison ont fait disparaître beaucoup des avantages dont a joui cet établissement. Cependant, à notre arrivée, nous fûmes salués par l'excellente nouvelle que, cette année, le bison s'était approché plus qu'il ne l'avait fait depuis longtemps. Les mâles étaient, disait-on, à une journée, et les femelles, à deux journées à peine de distance.

La neige commença à tomber la nuit qui suivit notre arrivée et elle continua la plus grande partie du lendemain, jusqu'à couvrir la terre de plusieurs centimètres d'épaisseur. Mais le dégel arriva dès le lendemain matin.

Les avis et les conseils de La Ronde nous avaient alors décidés à nous installer pour l'hiver près du lac au Poisson-Blanc parmi les paisibles Cries des Bois, à cent trente kilomètres environ au nord-nord-ouest de Carlton et à la lisière de ces forêts sans fin qui se prolongent aussi loin que possible vers le pôle arctique. Nous y trouverions, disait-il, un pays très-bon pour y tendre nos trappes dans un espace de près de cent cinquante kilomètres de plaines ; il se pourrait

même que le bison, qui avait déjà en grande quantité traversé la Saskatchaouane septentrionale, s'avançât jusqu'à une ou deux journées de notre résidence. Nous fîmes donc transporter nos provisions d'hiver dans le fort et nous nous préparâmes à tenter dans les plaines une expédition pour courre le bison, avant de penser définitivement à prendre nos quartiers d'hiver.

Le lendemain matin, nous nous levâmes tous sur le terrain de chasse avec un certain battement de cœur, car nous savions que le bison pouvait se montrer d'un moment à l'autre. Milton lui-même, qui n'en était pas à son début, puisque, deux ans auparavant, il avait, en partant du fort Garry, suivi la grande chasse d'automne, ne pouvait qu'à grand'peine se tenir en repos.

La Ronde partit en reconnaissance. Treemiss ne tarda pas à le suivre. Quant à nous, nous demeurâmes près des charrettes, en attendant le rapport de La Ronde. Il ne revenait pas. Cependant nous rencontrâmes un bison mort et gisant tout près du sentier. Nous pensâmes qu'il avait été tué par La Ronde. Quelques loups rôdaient à l'entour et, tandis que nos hommes travaillaient à découper l'animal, nous nous mîmes à poursuivre un grand et vieux loup blanc. Milton le coupa plusieurs fois ; mais il le manqua de ses deux coups. Cheadle prit alors la tête de la chasse, sans plus de succès. De temps en temps, nous sautions par-dessus lui ; mais nous le manquions, tandis qu'il s'esquivait sous le ventre de nos chevaux en grognant et en montrant les dents. Les chevaux ne tardèrent pas à être hors d'haleine, et comme le loup gagnait presque à chaque pas, nous l'abandonnâmes. Nous eûmes douze ou treize kilomètres à faire pour rentrer au camp et nous y revenions longtemps après le coucher du soleil, fort souf-

frants de froid et de faim et très-vexés contre La Ronde qui se réservait toute la chasse.

Treemiss avait eu plus de bonheur que nous ; car il nous apportait triomphalement les langues et les savourets [1] de deux animaux qu'il avait abattus.

Le lendemain nous étions dehors de grand matin.

Quand nous eûmes fait quatre ou cinq kilomètres, les charrettes qui étaient en avant s'arrêtèrent tout à coup, et Voudrie accourut vers nous, en nous disant avec émotion mais d'une voix contenue : *Les bœufs, les bœufs, les bœufs sont proches !* Nous courûmes en silence et nous vîmes un troupeau de neuf bisons qui paissaient à seize cents mètres de nous, ainsi que d'autres bandes dans le lointain, portant leur nombre à soixante environ. Les sangles furent resserrées, les fusils mis en état, et nous nous avançâmes au pas, ayant à peu près autant d'émotion qu'en éprouve un nouveau à l'université lorsque, pour sa première course de bateau, il attend le coup de feu qui donne le signal du départ.

Nous nous avancions en ligne, ayant La Ronde pour capitaine au centre. Quand nous fûmes parvenus à quatre cents mètres de la plus grande bande, les bisons se mirent à s'éloigner lentement. La Ronde alors imita le beuglement de cet animal ; les autres groupes cessant de paître dressèrent la tête et se mirent à trotter pour rejoindre le corps principal, qui marchait encore sans se presser. Alors nous prîmes le galop de chasse, tandis que le troupeau, qui venait de se réunir, commençait à s'enfuir lourdement. Nous les gagnions rapidement. Quand nous fûmes à deux cents mètres, ils partirent de toute leur vitesse. La Ronde nous donna le signal par ses vigoureux

1. Il y a dans le texte *marrow-bones;* mais on s'étonne de ne pas voir mentionner ici la bosse du bison, à laquelle Cooper a donné tant de célébrité. — J.-B.

*hourra ! hourra ! allez ! allez !* Nous allâmes donc, tous pêle-mêle, brandissant nos armes, et, de nos talons, martelant les côtes de nos montures, à la façon des métis. C'était une charge folle et sauvage : Milton en tête sur son vieux cheval rouge, Cheadle en queue sur une petite jument rouane. Quand nous eûmes rejoint le troupeau, il se rompit par bandes de trois ou quatre bêtes, chacun de nous s'élançant sur celles qui étaient le plus à sa portée.

La chasse au bison est certainement entraînante. Cette charge affolée, qu'on fait tous ensemble sur le gros du troupeau ; cette poursuite de l'animal, qu'on a choisi parmi les autres et qu'un cheval bien dressé finit par couper comme un lévrier attrape un lièvre; le sentiment du danger qu'on courrait, si l'on était à son tour chargé par un animal blessé ou si l'on tombait dans un de ces trous trop nombreux dans les prairies : tout contribue à passionner cet exercice. Les bisons, avec leur galop épais et lourd, présentent une apparence assez plaisante. Leur croupe mince, à peine revêtue d'un poil court, a l'air absurdement disproportionné avec le lourd train d'avant, que déforment la bosse et la crinière hérissée. Lorsqu'ils galopent, leur longue crinière et leur fanon épais volent de côté et d'autre, leurs petits yeux roulent férocement en lançant des éclairs, à travers leur forêt de poils, sur l'ennemi qui les poursuit.

Ce qu'il y avait de curieux encore, c'était de voir comment, au premier coup de fusil, les loups sortaient pour ainsi dire de terre. Deux ou trois d'entre eux couronnaient chaque colline, en s'y tenant tranquillement à surveiller les progrès de la chasse. Quand, après avoir découpé la meilleure partie de la viande, nous avions abandonné derrière nous une carcasse, les loups se glissaient jusqu'à elle, et nous n'étions pas encore à quelques centaines de mètres, qu'une dou-

zaine d'entre eux s'étaient jetés sur elle pour n'en laisser plus, avant la matinée suivante, que les os.

Tout le monde réussit cette fois. La Ronde tua deux bisons et chacun de nous abattit le sien, même Cheadle qui, au temps voulu, parut sur son petit palefroi, ayant une langue pendue à sa selle.

Tandis que nos hommes s'occupaient à découper les bêtes qui étaient le plus à leur portée, Treemiss, dont la passion n'était point rassasiée, repartit en quête du gibier, et Cheadle alla rechercher l'animal qu'il avait tué et laissé à seize cents mètres de distance. La pluie se mettait alors à tomber. Milton emmena donc le convoi et le fit camper dans un bouquet d'arbres près de la rivière. La pluie ne tarda pas à se changer en grésil et le temps devint froid et piquant.

La nuit arriva, mais Treemiss ni Cheadle ne reparaissaient. La Ronde partit à leur recherche et l'on commença à tirer de temps à autre des coups de feu pour signaler aux égarés l'emplacement du camp. Un peu après la tombée de la nuit, Cheadle et son guide rentrèrent, trempés jusqu'aux os et mourants de froid. Ils avaient, plusieurs heures auparavant, aperçu Treemiss lancé bride abattue à la poursuite d'une bande de bisons. Comme une portion du troupeau défilait alors à une centaine de mètres d'eux, Cheadle avait tué celui qui la conduisait. Ils avaient donc dû s'arrêter à découper de la viande, jusqu'à ce que le jour eût cessé, et ce n'avait pas été sans difficulté qu'ils avaient retrouvé le camp. Jusqu'à minuit, nous continuâmes nos coups de fusil ; nous suspendîmes même en guise de fanal une botte enflammée à une des perches de la loge; mais nous finîmes par être obligés d'aller prendre du repos sans notre compagnon.

Dès que l'aube parut, tout le monde se mit à la recherche; mais on ne trouva rien. Enfin on signala un groupe de cavaliers qui se dirigeait vers nous ; c'était

Treemiss qui arrivait avec une troupe de Cries. Il avait erré la veille jusqu'à la nuit noire; puis, complétement égaré, il s'était réfugié dans un petit bois où il avait essayé d'allumer du feu, mais sans y réussir, car, allumettes, amadou et bois, tout était mouillé. Il était donc remonté sur son cheval fatigué et s'était efforcé pendant plusieurs heures de retrouver sa route. Enfin, trempé jusqu'aux os et presque engourdi par le froid, il avait eu la chance d'arriver à un camp d'Indiens. On l'y avait reçu avec beaucoup d'hospitalité. On l'avait conduit à la loge du chef, on avait séché ses vêtements, on lui avait servi de la viande et du thé indien, enfin, en guise de cordial, un peu d'eau chaude mêlée avec de la graisse. Cependant, malgré sa fatigue, il n'avait presque pas pu dormir de la nuit. Hommes ou femmes, les Indiens n'avaient pas cessé de faire la cuisine, de fumer ou de battre les chiens qui volaient. Ceux-ci en sortant d'une loge étaient saisis par d'autres qui les attendaient, et la mêlée entre eux était continuelle. Quand le matin fut venu, Treemiss réussit à faire comprendre à ses hôtes qu'il avait perdu son chemin. Aussitôt tous avaient sellé leurs chevaux et, comme d'instinct, l'avaient ramené droit à notre camp.

Nous donnâmes des poignées de main à nos visiteurs et, les faisant entrer dans la loge, nous passâmes à la ronde le calumet, selon les règles de la politesse indienne. Pendant longtemps, ils se tinrent assis en rond, fumant sans dire un mot. Enfin, après quelque conversation préliminaire, le chef, qui était un beau garçon, portant une chemise semée de paillettes, un bonnet couvert de rubans de diverses couleurs et une trousse à médecine soigneusement travaillée, se leva et fit un discours en langue crie. Il s'exprimait avec beaucoup de dignité, ses gestes étaient aisés et gracieux, et sa parole facile. Il disait : « Moi et mes frères nous

avons été très-inquiets en apprenant par les gens de la Compagnie qu'un grand nombre d'hommes blancs arriveront bientôt dans le pays et qu'il nous faudra prendre garde à eux. Dites-moi pourquoi vous êtes venus ici. Sur votre terre, vous êtes, je le sais, de grands chefs. Vous possédez en abondance des couvertures, du thé, du sel, du tabac et du rhum. Vous avez de magnifiques fusils, de la poudre et du plomb, autant que vous en pouvez désirer. Mais il y a une chose qui vous manque. Vous n'avez pas de bisons et vous en venez chercher. Moi aussi, je suis un grand chef. Mais le Grand Esprit ne nous a pas fait un partage égal. Vous, il vous a comblés de richesses variées, tandis qu'à moi il ne m'a donné que le bison. Pourquoi donc venez-vous dans ce pays détruire le seul bien que je possède, simplement pour votre plaisir? Cependant, comme je sais que vous êtes grands, généreux et bons, je vous donne la permission d'aller où vous voudrez et de chasser autant que vous le voudrez; et, quand vous entrerez dans mes loges, vous y serez les bienvenus. »

Après cette conclusion, il s'assit, reprit sa pipe et attendit notre réponse. Il avait exposé la situation avec tant de force et de vérité que nous nous sentions honteux de nous-mêmes, et que nous aurions eu quelque difficulté à rétorquer ses arguments s'il n'avait pas terminé son discours si gracieusement [1]. Nous nous bornâmes donc à le remercier de sa courtoisie et à lui offrir, ainsi qu'à ses compagnons, ce que nous regardions comme un très-beau cadeau de couteaux, de munitions, de thé, de sel et de tabac. Pourtant ils

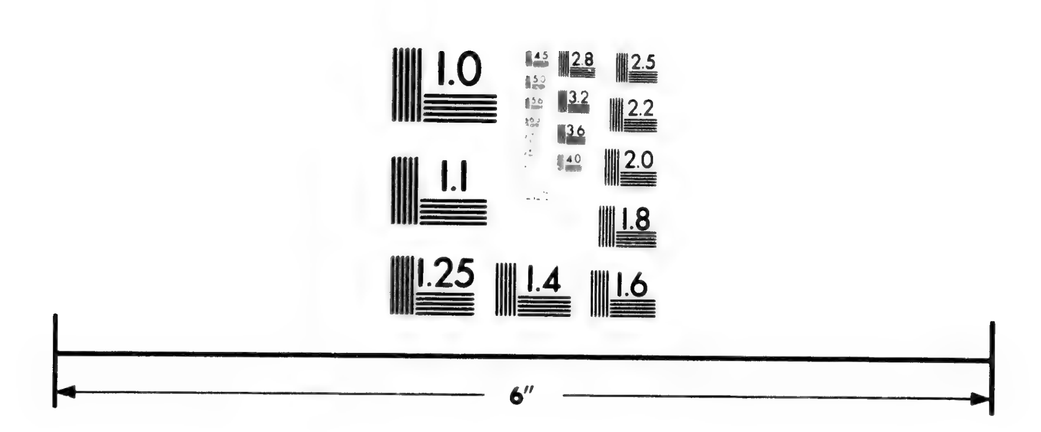
1. On peut comparer avec cette entrevue celle que M. Hind eut avec les Sauteux. (*Tour du Monde*, 1860, 1er semestre, p. 279.) « Nous n'avons pas besoin de l'homme blanc, disaient « les Peaux-Rouges ; quand l'homme blanc vient, il apporte la misère et la maladie, et notre peuple périt. » — J.-B.

n'avaient pas l'air satisfait et ils demandaient encore un fusil, des couvertures et principalement du rhum. Nous les leur refusâmes. Sur ce, ils s'éloignèrent paraissant de bonne humeur, mais en insinuant qu'ils doutaient après tout que nous fussions de si grands personnages, puisque nous n'avions pas de rhum. En partant, ils laissèrent voir l'admiration que leur inspiraient nos chevaux. La Ronde en devint fort inquiet. Il nous assura qu'ils étaient mécontents de la façon dont nous les avions reçus et que certainement ils suivraient notre piste dans l'intention de nous enlever nos chevaux. En conséquence, nous prîmes nos mesures pour détourner leur poursuite et pour conserver notre propriété. Nous fîmes en avant cinq à six kilomètres pour aller camper près de la rivière, comme si nous nous proposions de la traverser. La nuit, nous nous gardâmes avec soin. Elle s'écoula sans alarme. Le lendemain matin, nous tournions à angle droit, faisant une marche forcée d'environ trente kilomètres qui nous conduisit à un petit cours d'eau appelé la rivière de l'Aigle [1], où nous campâmes. Le temps favorisait notre fuite. Un épais brouillard nous dérobait à la vue de quiconque aurait surveillé nos mouvements. Dans la soirée s'éleva un vent violent qui dispersa, il est vrai, la brume, mais releva le gazon qu'avait abaissé notre passage. Ainsi nos traces furent effacées. A la nuit, nous reprîmes notre faction vigilante, après avoir attaché à des piquets autour de la loge ceux de nos chevaux qui avaient le plus de valeur.

Le lendemain se passa en quête des femelles de bisons ; mais nous n'en vîmes aucune. Nous résolûmes donc de rester quelques jours encore à chasser les mâles avant de rentrer dans le fort Carlton. Nous

1. Petit affluent de droite de la Saskatchaouane du nord. — J.-B.

**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



continuâmes pourtant à monter la faction la nuit; car il y avait apparence que, si l'entreprise sur nos chevaux était faite, elle aurait lieu, suivant l'habitude des Indiens, après un répit de quelques jours. Chacun faisait la garde à son tour et, il faut bien l'avouer, nous nous sentions assez mal à l'aise quand nous nous trouvions seuls, couchés sous l'ombre de quelques buissons, tandis que tout le reste de notre monde était endormi. Heureusement le clair de lune était brillant; mais ceux de nos chevaux qui étaient libres se mettaient souvent hors de vue, et quand, de temps à autre, nous faisions notre ronde pour les ramener au camp, ce n'était pas sans crainte à chaque instant de sentir, quand nous traversions quelque épais taillis, se poser sur notre épaule la main d'un Indien posté en embuscade.

Un soir, deux Indiens d'environ dix-sept ans se présentèrent à notre camp et exprimèrent leur dessein de nous honorer de leur compagnie jusqu'au lendemain. Nous les soupçonnions fort d'être des espions. Cependant nous les invitâmes à dormir dans la loge; mais nous redoublâmes de vigilance dans nos factions. Cette nuit pourtant se passa encore sans alarme. Nous en conclûmes que nous avions réussi à cacher nos traces à ceux qui nous poursuivaient. Nous continuâmes quelques jours encore notre chasse avec des succès variés, puis nous retournâmes rapidement vers le fort, où nous rentrions le 8 octobre. En route, nous rencontrâmes le convoi des charrettes de la Compagnie, qui revenait chargé de viande. Le chef, M. Sinclair, nous apprit que, au début de la chasse d'automne, les chasseurs avaient trouvé les bisons en nombre extraordinaire. Ce n'étaient partout que de vastes troupeaux, si bien qu'en réalité la terre tremblait sous leur passage, et que, la nuit, leurs continuels mugissements et le tumulte de leur marche rendaient tout sommeil impossible. Lors

de l'arrivée de M. Sinclair, les grands troupeaux néanmoins s'éparpillaient déjà et les femelles, qui sont beaucoup plus farouches que les mâles, s'étaient retirées au loin vers le sud. Il nous apprit aussi qu'il avait rencontré le parti des Cries qui avait ramené Treemiss à notre camp, lorsqu'il s'était égaré. Ils lui avaient conté toute notre entrevue et ne lui avaient pas caché qu'ils en avaient été fort désappointés et qu'enfin, très-tentés par la vue de nos chevaux, ils avaient effectivement arrêté le projet de s'en emparer. En conséquence, une grosse bande d'Indiens avait soigneusement suivi notre marche le lendemain; mais, arrivée à notre vieux camp près de la rivière, c'est-à-dire à la place où nous avions changé de route à angle droit, il lui avait été impossible de retrouver notre piste, et elle en avait tiré la conclusion que nous avions passé la rivière. Nous fûmes aises d'apprendre que nos soupçons n'avaient pas été mal fondés et surtout de voir le plein succès du stratagème que nous avions adopté.

Le soir qui suivit notre route à Carlton, les métis en notre honneur donnèrent un bal. A cet effet, M. Lillie leur livra sa meilleure chambre; quant à nous, nous fournîmes les rafraîchissements sous l'espèce du rhum. C'était sans doute l'espoir que nous en agirions ainsi qui faisait l'un des plus grands charmes de la soirée qu'on nous avait offerte. Les hommes vinrent en tenue de fête, le sac à feu [1] orné de verroteries, la ceinture éclatante, les jambières bleues ou écarlates attachées sous le genou avec des jarretières à verroterie, et des moccasins soigneusement brodés. Les femmes avaient des jupes courtes à couleur brillante, découvrant les

1. Le sac à feu est une espèce de gibecière dans laquelle en tient le briquet, l'amadou et les allumettes à couvert de cette humidité qui jette les voyageurs dans des embarras dont le lecteur a déjà vu des exemples. — J.-B.

jambières richement brodées et des moccasins blancs en peau de caribou, joliment ornée de bouquets en verroteries, en soie et en poil d'élan. Quelques-unes des jeunes filles étaient fort gentilles ; mais, pour la plupart, elles étaient défigurées par un goître qui affecte le plus grand nombre des métis à tous les postes fondés sur la Saskatchaouane, quoique les Indiens en soient préservés.

Cependant l'hiver approchait. Nous hâtions donc notre départ pour le lac au Poisson-Blanc. Quant à Treemiss, il avait résolu d'établir sa résidence à la *Montagne du Bois* ou Thickwood Hills, située à quatre-vingts kilomètres au N. O. de Carlton. Elle était plus voisine des plaines et le gros gibier y abondait. En outre, la Montagne du Bois offrait l'avantage d'être le lieu de la résidence d'Etahk-ékouhp ou l'Étoile de la Couverture, qui était le plus célèbre chasseur du canton. La Ronde et Bruneau devaient nous accompagner pour passer l'hiver avec nous.

Le 10 octobre, nous transportâmes au nord de la Saskatchaouane nos chevaux, nos charrettes et nos bagages. Le soir, nous fîmes nos adieux aux habitants du fort Carlton et, suivant notre convoi, nous allâmes camper cette nuit au bord de la rivière. Le lendemain, nous disions adieu à Treemiss, dont la route se séparait ici de la nôtre.

Nous recommencions à voyager dans un pays mêlé de bois et de prairies. Il faisait encore un très-beau temps et, durant le jour, la chaleur était agréable ; mais, les nuits, le froid était assez vif, et déjà les lacs se couvraient en partie d'une mince couche de glace

Nous mîmes quatre jours pour atteindre la rivière aux Coquilles (Shell river), un des petits affluents de la Saskatchaouane [1]. Là il nous fallut sauter dans le lit

1. Affluent de gauche de la Saskatchaouane septentrionale, en aval de Carlton. — J.-B.

du courant pour faire descendre, puis remonter sans accident, nos charrettes pesamment chargées. L'eau était froide comme la glace et nous aurions volontiers évité ce bain forcé ; mais le soleil de midi ne manquait pas de chaleur, et une marche rapide eut bientôt rétabli la circulation dans nos membres engourdis.

Le lendemain nous conduisit dans un endroit ravissant, une petite prairie d'environ quatre-vingts hectares, entourée de basses collines boisées, et baignée d'un côté par un lac qui envoyait beaucoup de petits bras parmi les collines et dans la plaine, et où de nombreux diminutifs de promontoires s'enfonçaient, portant jusqu'au milieu des eaux leur riche parure de pins et de trembles. Les voyageurs peu civilisés, qui seuls, à l'exception des Indiens, l'avaient jusqu'alors visitée, frappés de ses charmes, lui avaient déjà donné le nom de la *Belle-Prairie.*

En la traversant, nous nous montrions l'un à l'autre quel emplacement magnifique ferait pour une demeure un des promontoires, et nous nous disions quel bonheur ce serait, pour un des pauvres fermiers qui cultivaient un sol ingrat en Angleterre, que de posséder le riche morceau de terre que nous avions sous les yeux. Ce jour-là, nous arrivions à la rivière Crochet. C'est un cours d'eau qui égale à peu près la rivière aux Coquilles. Nous dûmes y aider de toutes nos forces au passage de nos charrettes, comme nous avions fait à l'autre. Huit cents mètres plus loin, nous découvrîmes deux petites maisons en bois. Nous y trouvâmes un vieil Indien occupé à raccommoder un filet ; sa squau, accroupie auprès du foyer, se livrait aux plaisirs de la pipe. Ils nous donnèrent d'amicales poignées de main. La Ronde nous présenta à eux, en qualité d'un grand chef et d'un grand médecin qui avaient voyagé pour la satisfaction de faire leur connaissance. Le vieillard jouissait de nom du Kekekouar-

sis, ou l'Enfant du Faucon, par allusion à la forme de bec qu'avait son nez

Nous fumâmes plusieurs pipes avec lui, tout en répondant aux nombreuses questions qu'il nous adressait par l'entremise de La Ronde, et nous fûmes si enchantés de sa politesse que, dans un moment de faiblesse, nous promîmes de lui faire cadeau d'une petite quantité de rhum. Hélas! générosité déplacée! que de troubles et d'inquiétudes elle nous a causés! Ce vieux monsieur, dans l'exaltation de sa gratitude, s'écria que nous étions les meilleures créatures qu'il eût rencontrées depuis longtemps; ajoutant que, s'il lui était permis de nous donner un conseil, ce serait d'aller chercher l'eau de feu immédiatement. Retournant donc à la loge, nous prîmes la précaution de cacher le baril dans la charrette, nous mîmes dans un petit vase un faible mélange d'eau et de rhum, et nous lui en envoyâmes une portion minime.

Nous avions à peine achevé de cacher le baril que Kekekouarsis arrivait, en compagnie de sa squau, vieille sorcière desséchée, et de Kìnémontiayou, *le Long Col*, son beau-fils. Les hommes, déjà à moitié ivres, hurlaient un chant indien sans paroles et demandaient à grands cris un peu plus de rhum. Ils nous offraient en échange des peaux de martre et d'autres bêtes, malgré nos efforts pour leur faire comprendre que nous n'étions pas venus ici en qualité de commerçants.

Après deux heures de discussion sans relâche, nous distribuâmes, avec parcimonie, une autre petite quantité de liqueur espérant nous débarrasser d'eux. Quelles étaient leurs délices! Comme ils étreignaient le pot en s'écriant : « C'est du vrai! » pouvant à peine en croire le témoignage de leurs sens. Dès l'aube, ils étaient de retour à la loge, apportant d'autres fourrures à vendre.

Cependant des courriers s'étaient élancés dans toutes les directions, porteurs de la bonne nouvelle auprès des amis du voisinage. Des hommes, galopant de tous les points de l'horizon, ne tardèrent pas à se réunir près de nous. Leurs squaus et leurs enfants les suivirent. Tous étaient désireux de goûter à l'eau de feu qui donne le bonheur, et notre loge finit par être encombrée de ces hôtes importuns. Pour en finir, nous les renvoyâmes en leur remettant le reste de la petite provision que nous avions mise à part, la seule dont ils connussent l'existence, car le baril avait heureusement été tenu à l'abri de leurs regards. Deux heures après, ils étaient revenus plus ou moins gris et recommençaient avec une importunité décuplée leur clameur infernale. L'un nous jetait entre les mains une peau de martre; un autre, deux ou trois poissons; un troisième, tout en essayant de retirer sa chemise pour la vendre, tombait privé de sentiment entre les bras de sa squau. Et c'était toujours, toujours, la même demande : « De l'eau de feu! » Nous laissâmes les heures s'ajouter aux heures. Nous restions assis, fumant la pipe avec un air d'indifférence que nous ne sentions pas, et refusant toutes les sollicitations. A l'entrée de la nuit, la scène durait encore. De peur qu'ils ne se missent à chercher en notre absence et qu'ils ne trouvassent notre provision, nous n'osions pas changer de place.

Le temps s'écoulait lentement. La même foule faisait cercle autour de nous, et la même requête bourdonnait dans nos oreilles. Enfin, convaincus que rien ne nous toucherait, ils se retirèrent l'un après l'autre, mais profondément dégoûtés par notre lésinerie. Au cœur de la nuit, nous nous levâmes furtivement. La Ronde sortit et reconnut la position des Indiens. Aucun d'eux n'était aux environs, où tout se trouvait parfaitement calme. Alors nous procédâmes, avec des

précautions inimaginables, à enlever le baril de rhum de sa cachette; puis La Ronde et Bruneau partirent pour le serrer en lieu sûr. Ils étaient revenus avant le jour, trempés, tout froids, ayant traversé la rivière et enterré la cause de nos tourments dans le taillis à plusieurs kilomètres de distance.

Ce matin-là, Kînémontiayou revint à notre loge, mais il n'y renouvela pas ses importunités. Notre fermeté de la veille avait produit un effet des plus salutaires. Cependant la scène qui avait duré deux jours nous avait laissé un tel dégoût que nous nous résolûmes à renoncer à notre dessein de fixer en cet endroit notre demeure d'hiver. Nous préférions nous retirer à la Belle-Prairie, ce qui mettrait quinze à seize kilomètres entre notre résidence et nos ennuyeux voisins.

# CHAPITRE III

## L'HIVER DANS LES BOIS

Nous construisons le fort Milton. — Le plus difficile est de faire la cheminée. — Voyage à Carlton pour nous ravitailler. — Encore le rhum.— Différence morale des Cries des Bois et de ceux des Prairies. — Circonspection des loups et des renards. — Absence d'esprit de Cheadle à la chasse aux bisons. — Nuits glaciales. — Fourrures du Canada. — Vie et art du trappeur. — Le glouton ou carcajou. — Cheadle se passionne pour la chasse à la trappe. — Le carcajou met fin à ses exploits. — Treemiss sauvé par Tambout.

Ainsi, revenus sur nos pas, nous tendions le lendemain notre loge sur les rives du lac de la Belle-Prairie. L'emplacement que nous choisissions pour notre demeure était le milieu du promontoire boisé qui avait auparavant excité notre admiration. Nous étions alors arrivés au milieu d'octobre. Il devenait nécessaire d'activer l'édification de notre bâtiment, car autrement l'hiver pourrait nous surprendre avant que nous eussions terminé la besogne. Le peu de temps dont nous disposions nous obligeait aussi à nous contenter d'une construction de petite dimension et des matériaux les plus simples. La Ronde se chargea d'être notre architecte, et nous nous mîmes au travail avec ardeur.

Nous commençâmes par faire, avec des troncs de

peupliers non dégrossis mais assemblés en mortaise, aux angles de la hutte, un enclos de quatre mètres et demi sur quatre. Comme ces troncs étaient loin de se toucher en tous points, ils laissaient parfois entre eux des trous à y passer la main. D'ailleurs, nous n'avions encore ni porte, ni fenêtre, ni toit, et les murs, élevés de deux mètres à l'extérieur, n'en avaient qu'un et demi au dedans. L'ingénieux La Ronde remédia à ces défauts plus aisément que nous ne nous y attendions. Il fit scier, dans l'épaisseur du mur, les places de la porte et de la fenêtre. La porte fut faite avec des planches prises aux charrettes, et un morceau de parchemin nous tint lieu de fenêtre vitrée. Le toit fut construit avec des perches droites que nous fournissaient les jeunes sapins desséchés; par-dessus, on étendit un chaume de gazon de marais, tenu en place par des mottes de terre qu'on y lança. Le peu de hauteur extérieure du bâtiment fut en dedans corrigé en creusant de soixante centimètres le terrain, ce qui rendait notre demeure beaucoup plus chaude. Les interstices laissés par les troncs furent comblés avec de la boue mêlée de gazon battu, pour lui donner de la solidité. Mais la cheminée fut l'occasion des méditations les plus longues et les plus pénibles. Nous n'avions pas découvert d'argile propre à cimenter les cailloux dont on fait les cheminées dans la forêt, et nous commencions à être très-effrayés de la perspective de nous voir au milieu des fortes gelées sans que notre foyer eût été terminé. Il est clair que ç'aurait été insupportable, car nous trouvions déjà désagréable de travailler avec du mortier non détrempé, et, s'il venait à geler, nous serions évidemment forcés d'y renoncer tout à fait.

Enfin, après avoir enlevé plusieurs pieds de riche terre glaise, nous découvrîmes un sol argileux dont nous nous accommodâmes, et la cheminée s'éleva rapidement. Comme elle était presque terminée, nous y

allumâmes du feu, et déjà nous nous félicitions de notre pleine réussite lorsque, patatras! tout tomba par terre. Quelle consternation ! Pendant quelque temps, nous ne sûmes plus que faire. Une discussion animée s'ouvrit sur l'art d'élever une construction plus solide. La Ronde ni Bruneau ne pouvaient se consoler de leur incontestable échec. A les entendre, l'argile était mauvaise et nous devions ne pas songer désormais à nous en servir. Cependant il n'y avait plus de temps à perdre. Il nous fallait réparer le dommage ou nous résigner à rester sans foyer, quand le thermomètre serait descendu au-dessous de zéro. Ce fut Milton qui se chargea de l'opération. D'abord il fit un cadre en bois vert pour supporter l'argile. Pendant ce temps, Cheadle, avec un cheval et une charrette, recueillait une provision des pierres les plus rectangulaires qu'il pouvait trouver. Grâce à ces matériaux, notre cheminée fut solidement bâtie et brava toutes les rigueurs de l'hiver.

Comme nous étions occupés de ces travaux, nos amis indiens nous firent plusieurs visites ; mais ils avaient cessé de nous inquiéter. Kinémontiayou, le chasseur, passa en allant au fort acheter des provisions d'hiver, et, à son retour, il nous apprit que les bisons étaient déjà arrivés à deux journées de distance de la Belle-Prairie. Cette nouvelle n'avait aucun fondement. Quant au vieux Kekekouarsis et aux squaux, ils nous furent de la grande utilité. Nous employâmes le premier à nous fabriquer des *raquettes* [1] et des traîneaux à chiens. Les autres raccommodèrent nos moccasins et nous firent des vêtements d'hiver.

1. *Snow-shoes and dog-sleighs*. Les premiers sont des espèces de grands patins en forme de *raquette;* c'est le nom qu'on leur donne au Canada, selon une lettre que le docteur Cheadle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ils servent à marcher sur la neige sans y enfoncer. — J.-B.

Le 23 octobre, le lac se trouvait complétement pris, et la neige avait déjà cinq centimètres d'épaisseur. Le 26, il y eut encore un dégel momentané; après quoi, le véritable hiver commença tout à fait. Nous n'avions pas achevé notre tâche un jour trop tôt.

Il fallait à présent que notre maison eût son parquet et son mobilier. Milton et La Ronde se chargeaient d'y pourvoir, tandis que Cheadle et Bruneau allaient à Carlton pour s'y procurer du pemmican avant que la route devînt impraticable aux charrettes. Le 29, nous nous mîmes en quête de nos chevaux. On attrapa Bucéphale, on le harnacha et l'on partit. Il faisait un vent du nord très-piquant et, à la nuit, la neige se prit à tomber dru. On courut en toute hâte. Le lendemain à la brune, on était sur le bord de la Saskatchaouane. On trouva au passage une loge dressée et deux charrettes pleines de provisions, qui étaient probablement à Treemiss, amené sans doute à Carlton par la même nécessité. Après avoir tiré plusieurs coups de feu sans obtenir de réponse, on pénétra dans la loge et, comme on avait épuisé ses provisions, on usa librement de celles qui s'y trouvaient. Le lendemain matin, on cria encore beaucoup et on brûla une grande quantité de poudre. Enfin une troupe d'hommes parut sur l'autre rive et se mit à opérer le passage de la barque. Cela eut lieu non sans difficulté, parce que, la rivière étant déjà à moitié prise, il n'y avait d'ouvert au milieu qu'un chenal où de grandes masses de glace descendaient avec fracas en écorchant tout ce qu'elles touchaient. Comme la barque approchait, on entendit un cri sonore qui annonçait la présence de Treemiss. Notre ami était à peine reconnaissable à cause de la longue capote qu'il portait et de son bonnet orné de bandes et d'oreilles de fourrure suivant la coutume des métis. La barque fit passer ses charrettes qui se rendaient au fort Pitt, et, tandis

qu'on les mettait à bord, Treemiss raconta ce qui lui était arrivé depuis notre séparation. Il avait à peu près achevé sa demeure qui, comme la nôtre, ne se composait que d'une chambre, mais dont le style architectonique était bien supérieur à celui que nous avions suivi, car cette cabane avait une grande élévation et jouissait d'un toit avec un haut versant. La possession d'une petite quantité de rhum lui avait causé, comme à nous, de prodigieux ennuis. Au point que, pour avoir la paix, il avait fini par livrer tout ce qu'il en avait à Étahk-ékouhp et à ses amis.

En abordant sur la glace du côté méridional, deux malheureux passèrent au travers et firent un plongeon dans l'eau. On ne tarda pas à les en retirer, mais leurs vêtements se gelèrent immédiatement, aussi inflexibles que des planches, et leur air était assez risible lorsqu'ils marchèrent en brisant en éclats la glace qui les recouvrait, balançant leurs jambes raidies comme si elles eussent été en partie paralysées, parce que l'enveloppe qui les entourait empêchait la flexion de leurs genoux.

Un peu avant la venue de Cheadle, M. Lillie avait eu la surprise de voir arriver trois cents Assiniboines, dans leurs plus beaux vêtements et leurs peintures les plus complètes ; ils s'avançaient vers le fort en décrivant une procession solennelle. Après que le calumet eut circulé selon toutes les règles des convenances et que les cadeaux honorables eurent été présentés, leur chef se leva. Dans un discours flatteur, il exprimait que ce n'était pas sans une grande joie que les Assiniboines avaient appris que la Compagnie était revenue à des sentiments plus doux, et s'était résolue de nouveau à procurer à ses amis indiens l'eau de feu, objet de tous leurs vœux. M. Lillie les assura qu'on les avait trompés. Lorsqu'ils eurent exprimé leur profond regret de ce que la nouvelle fût fausse, ils requirent

M. Lillie de transmettre en leur nom à Sa Gracieuse Majesté, la Reine Victoria, une forte remontrance, de ce qu'elle soumettait à de pareilles privations ses enfants rouges bien-aimés, qui, après tout, étaient les meilleurs juges de ce qui pouvait leur convenir.

Depuis dix ans, ils n'avaient pas fait de visite pareille. Voici quelle avait été l'origine de celle-ci. A l'époque de notre séjour à Carlton, en tirant de la barrique une petite quantité de rhum, on en avait laissé tomber quelques gouttes sur le plancher du magasin. Deux Assiniboines venus pour commercer avaient flairé cette délicieuse odeur, qui n'avait pas réjoui leur nez depuis si longtemps. Sans laisser soupçonner qu'ils eussent rien aperçu d'extraordinaire et sans faire aucune question, ils étaient en toute hâte retournés dans leur tribu et lui avaient communiqué leur agréable découverte. Immédiatement le camp plein d'émotion s'était occupé des préparatifs de la visite officielle que nous avons racontée. Mais ils étaient arrivés trop tard. Quelques jours auparavant, nous avions emporté loin de leur atteinte le trésor qu'ils cherchaient.

Après une journée de repos, Cheadle et Bruneau partaient pour revenir à la Belle-Prairie. Déjà la Saskatchaouane était prise en amont et en aval du fort Carlton ; mais, à la place ordinaire du passage, il y avait encore une ouverture, à travers laquelle la barque transporta la charrette, d'un côté de la glace à l'autre.

La charrette, chargée sur la glace, enfonça dans l'eau avant d'atteindre la rive ; elle versa, entraînant Bucéphale après elle. Heureusement l'eau avait peu de profondeur ; Bucéphale fut promptement tiré à bord ; mais, au bout de quelques minutes, sa physionomie était complétement changée. On aurait dit un cheval d'argent ou un énorme hérisson, à cause des

dards que la glace formait sur son corps à longs poils, à mesure que l'eau en découlait. Le travail pour décharger la charrette, la hisser sur la rive, porter nos effets jusqu'à elle et les recharger exigea un temps assez long; et le cheval, habillé de glace, grelottant sous le souffle d'une bise piquante, était vraiment digne de pitié. Cependant une marche rapide d'une quinzaine de kilomètres remit tout en ordre, et les voyageurs rejoignirent sans autre aventure le fort Milton, comme La Ronde avait baptisé notre hutte.

Durant l'absence de Cheadle, Milton ni La Ronde n'étaient restés oisifs. Ils avaient dressé une couple de lits de camp qui, rembourrés d'herbe sèche et de peaux de bisons, nous formaient les couches les plus délicates. Ils avaient achevé la porte, la fenêtre de parchemin et deux tables assez grossières, l'une destinée à la cuisine et l'autre aux repas.

Le 7 novembre, La Ronde traversa le lac sur la glace qui avait déjà dix ou douze centimètres d'épaisseur. Il allait explorer la forêt située au nord et y chercher l'endroit le plus favorable à dresser nos trappes. Pendant son absence, nous nous occupâmes à placer des rayons, à faire des chandeliers, des chaises, etc.; enfin à ranger nos biens et nos provisions; de son côté, Bruneau construisait au dehors une plateforme posée sur des poteaux élevés, pour y mettre notre viande en sûreté contre la voracité des loups et des chiens.

Nos amis indiens nous faisaient de temps à autre des visites où leur conduite restait exemplaire.

Les Cries des Bois diffèrent beaucoup par leurs habitudes et leurs caractères de leurs parents les Cries des Prairies. Les uns sont des trappeurs solitaires ou des chasseurs à pied; les autres vivent en troupes de cavaliers. Les premiers sont des plus paisibles et se font un point d'honneur de la moralité qui les dis-

tingue de leurs brigands de frères, vagabonds des prairies. Nous avons vécu six mois parmi eux sans avoir eu une seule occasion de nous plaindre d'un vol. Trois de ces six mois, nous les avons passés complétement seuls, et, bien que ces gens aient parfois témoigné un très-vif désir d'obtenir des objets que nous leur refusions, jamais ils n'ont paru songer à nous disputer notre droit à cet égard.

Ils sont très-habiles comme trappeurs et comme chasseurs d'élan; parfois ils poursuivent les bisons qui, lorsque l'hiver est rude, dépassent la lisière des forêts. Comme ils peuvent, en échange de fourrures, se procurer aux postes de commerce tout ce dont ils ont besoin, ils sont beaucoup mieux vêtus et mieux équipés que les Indiens des plaines. Mais l'élan devient rare et parfois les Cries des Bois ont beaucoup à souffrir de la faim. Ceux des prairies, au contraire, poursuivant les bisons, manquent rarement de quoi vivre, tout en ayant fort peu de choses à vendre pour se fournir de vêtements ou d'objets de luxe.

Une des choses qui nous frappa le plus à mesure que nos relations avec les Indiens se développèrent, c'était de ne trouver parmi eux ni chevelures grisonnantes, ni calvitie, ni difformité. Ce dernier avantage peut, jusqu'à un certain point, être expliqué par la liberté du choix dans le mariage; peut-être aussi, par le soin que les mères ont de bien ranger les membres des enfants dans le *sac à mousse* ou berceau indien [1], qui se compose d'une planchette ayant des deux côtés un morceau de toile; ces morceaux se lacent au cen-

1. Dans un voyage en Laponie (*Tour du Monde*, 1862, II, pages 129 et suiv.), outre la description de *patins* fort semblables aux *raquettes* canadiennes, on trouvera celle d'un berceau plus simple encore que celui dont il est question ici, mais qui est d'un usage tout aussi peu embarrassant (p. 138 et 139). Un autre berceau des Peaux-Rouges est figuré dans le *Tour du Monde*, 1860, I, p. 372. — J.-B.

tre. L'enfant est posé le dos sur la planchette, empaqueté avec de la mousse bien choisie, et, les bras serrés le long du corps, il est solidement lacé, n'ayant la liberté que de mouvoir sa tête. Quand on voyage, la mère porte à dos ce berceau ; lorsque le camp est formé, le berceau est appuyé contre un arbre et l'enfant n'est délivré de ses liens que pour peu d'instants et de temps à autre. Ces petits prisonniers ont une bonté remarquable. On ne les entend pas piailler dans le camp et ils sont strictement obéissants sans être punis corporellement.

La Ronde était de retour le 9. Il n'avait, dans sa première journée, trouvé que peu de traces de gibier; plus loin, les marques de martres étaient devenues assez abondantes, et il avait tendu quelques trappes. Le 10, la gelée fut très-rude; il était tombé quinze centimètres de neige dans la nuit. On se mit à la construction d'une couple de traîneaux à cheval pour aller dans les plaines se procurer de la viande fraîche. Pendant ce travail de nos gens, nous nous occupions de fournir le garde-manger avec l'aide de Rover, et nous ne manquions guère chaque fois à rapporter une provision de tétras de prairie, de perdrix des bois et de lapins. Ces derniers étaient fort circonspects, et nous en voyions si peu que, tant qu'il n'y avait pas eu de neige, nous ne nous doutions pas de leur nombre; mais, lorsque la neige fut devenue épaisse, nous la vîmes sillonnée dans toutes les directions par les traces des lapins auxquels nous n'eûmes plus qu'à tendre des piéges.

Les loups et les renards laissaient aussi de nombreuses empreintes sur la glace du lac; les premiers annonçaient invariablement le lever et le coucher du soleil par un chœur de hurlements. Comme nous craignions qu'ils n'attaquassent nos chevaux, nous jetâmes des amorces empoisonnées avec la strychnine à

différents endroits autour du lac; mais ces animaux ont une telle prudence qu'ils se gardent de toucher à une amorce trop visible ou à une de celles qui ont été visitées peu auparavant. Il faut donc prendre soin de couvrir de neige le morceau qu'on leur destine, d'aplanir la surface de cette neige et de ne plus s'approcher de l'endroit que si l'on s'est aperçu de loin que la faim a poussé une victime à le fouiller. Ce sont les renards surtout dont la circonspection est vraiment extrême. Ils visiteront la place durant des journées, durant des semaines entières; ils tourneront à l'entour sans se décider à y entrer et à manger. Aussi nos peines furent-elles pendant longtemps perdues. Il y avait bien des amorces enlevées; nous suivions au loin les pistes des animaux; mais nous ne trouvions pas que le poison eût produit aucun effet sur eux. Enfin notre persévérance fut récompensée : nous trouvâmes mort un immense loup blanc, dont nous avions longtemps suivi les empreintes à cause de leur grandeur extraordinaire. Sa peau, qui fut préservée avec soin, était magnifique, et son corps fut employé à la destruction de ses pareils. Une semaine après, tous les grands loups étaient morts, et nous regardions nos chevaux comme en sûreté pour l'hiver.

Les traîneaux étant achevés, La Ronde alla faire un tour à ses trappes. Il revint deux jours après rapportant plusieurs martres. Le lendemain, il partait avec Cheadle pour les plaines, emmenant deux chevaux et les traîneaux qui devaient rapporter le produit de leur chasse. Une jeune garçon indien, le fils du chasseur Kînémontiayou, partit avec eux. Il avait une miniature de cheval, un poulain de deux ans, haut comme un poney de Shetland, et qui devait servir à porter sa part de la chasse. Miscouépémayou, ou l'Objet qu'on entrevoit, était un garçon de quatorze ans, très-habile et très-actif. Il avait de grands yeux noirs, une

physionomie ouverte et gaie, beaucoup de bonne volonté et d'obligeance, et il remplissait tous ses devoirs avec la dignité et l'importance d'un homme. Il ne tarda pas à devenir le compagnon favori de nos expéditions; plusieurs fois, il nous rendit de vrais services; souvent il nous amusait par son insatiable curiosité et par le très-vif plaisir qu'il prenait à tout ce qui lui semblait étrange ou ridicule. Il éclatait de rire dès qu'on lui en donnait la moindre occasion. Pendant cette expédition, Milton garda la maison avec Bruneau pour la tenir en ordre ainsi que ce que nous possédions et pour dresser des trappes.

Pendant ce temps, nos chasseurs s'avançaient vers les plaines, suivant une vieille piste indienne qui se dirigeait vers le sud-ouest durant près de cent trente kilomètres. Après avoir traversé une contrée pleine de collines, bien boisée et bien arrosée, ils atteignirent, le matin du quatrième jour, le sommet d'une éminence d'où ils voyaient la prairie s'étendre au loin devant eux. La Ronde eut bientôt aperçu cinq bisons qui paissaient à seize cents mètres de nous. On dressa le camp, on prit à la hâte un repas de pemmican, car on ne voulait pas allumer un feu qui aurait pu effrayer le gibier, et l'on se prépara à entrer en chasse. Comme il faisait très-chaud, La Ronde et Cheadle eurent l'imprudence de se défaire, avant de partir, de leur capote et de leur vêtement de cuir. Puis ils s'avancèrent en biaisant et en rampant sur les mains et les genoux, à travers la neige, et ils atteignirent un point où, cachés par un bouquet d'arbres rabougris, ils pouvaient voir les cinq bisons à une vingtaine de mètres. Tout à son émotion, La Ronde donna ses instructions à Cheadle dans un jargon mêlé de français, d'anglais et de crie. Cheadle, également ému, n'ayant rien compris à ce que La Ronde lui avait dit, hésitait à tirer. La Ronde, désolé, épaula son fusil

avec précaution; Cheadle, ne voulant pas se laisser devancer, leva aussi le sien; mais, en le faisant trop brusquement, il découvrit sa tête.

Aussitôt toutes les bêtes prennent leurs jambes à leur cou. Sur leur passage on les salue aux talons d'une volée de balles sans effet. Alors commencent les récriminations : La Ronde *sacrait* de la belle façon. Quant aux bisons, ils étaient partis; on n'en voyait plus d'autres. Malheureusement, le camp ne contenait qu'une bien mince provision de pemmican. Cependant, les bisons effrayés ralentissaient leur pas à mesure qu'augmentait leur éloignement; enfin on les vit se remettre à marcher lentement et à paître le long de la route. Il ne restait plus qu'une chance, celle d'essayer de les rejoindre. Nos malheureux chasseurs se remirent donc en course, se dissimulant avec tout le soin possible. Après deux heures de fatigue, ils réussissaient à devancer les bisons, se blottissaient cachés sur leur route, et en tuaient deux qui s'avançaient au pas.

Mais alors la nuit approchait, et les chasseurs étaient à cinq ou six kilomètres de leur camp. Ils ne pouvaient pas aller quérir les chevaux et les traîneaux pour rentrer la viande ce soir même; et, s'ils quittaient leur gibier, les loups sauraient bien ne leur en laisser que les os proprement nettoyés pour le lendemain matin. Il fallait donc camper à l'endroit même toute la nuit; mais on ne pouvait pas s'y abriter, car on n'y voyait qu'un petit nombre de peupliers sans feuilles.

Les deux bisons tués étaient à environ deux cents mètres l'un de l'autre. Pour éloigner les loups, on appuya contre l'un une poire à poudre et un fusil, puis on alluma un petit feu près de l'autre, dont on retira la peau et dont on fit griller quelques tranches pour souper. Cependant la nuit était tout à fait tombée; il soufflait du nord une bise vraiment glaciale,

et pénétrant comme au travers d'une gaze les simples chemises de flanelle de nos infortunés chasseurs. Avec quelle amertume ils regrettaient leur vêtement de cuir et leur capote laissés au bivac! Quelle déplorable perspective d'avoir à passer une longue nuit d'hiver avec le thermomètre au-dessous de zéro et sans abri ni feu convenables!

Ils ramassèrent tout le bois qu'ils purent trouver, pauvre provision! pour nourrir leur maigre feu. Ils grattèrent la neige, coupèrent et déposèrent des branches de saule dont ils firent un lit de repos. Ils se partagèrent la peau du bison. Cheadle, se faisant tout petit, essaya de se couvrir avec une moitié; La Ronde et Miscouépémayou se blottirent ensemble sous l'autre. Cette peau encore fumante était adorablement chaude, et nos voyageurs tombèrent bientôt dans un profond sommeil. Hélas! leur bien-être fut court! Ils ne tardèrent pas à s'éveiller à moitié gelés. L'étroite couverture, d'abord si douce et si chaude, était, par l'effet de la gelée, devenue dure comme de la pierre et formait, au-dessus des corps, une espèce d'arche sous laquelle s'engouffrait, comme sous l'arche d'un pont, le piquant vent d'hiver.

Il ne fallut plus songer à dormir. Rejetant leur trompeuse couverture, transis, tous les trois se mirent à battre la semelle de droite et de gauche en entretenant leur misérable feu avec économie, ou en faisant griller quelques biftecks pour tuer le temps. Qu'il était long!

Les loups, de leurs chœurs habituels, finirent par saluer l'aube du jour. La Ronde et son jeune compagnon s'élancèrent pour aller chercher les traîneaux. De son côté, Cheadle se mit à la poursuite d'un bison qui avait été grièvement blessé la veille.

Après plusieurs jours d'une chasse assez productive, ils finirent par charger de viande les traîneaux et re-

prendre la route du retour. Pourtant ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves. Des bandes de bisons qu'ils aperçurent à leur portée leur inspirèrent le désir, avant de rentrer à la Belle-Prairie, de se donner une autre journée de chasse. La nature du pays, avec ses collines et ses bouquets de bois taillis, se prêtant merveilleusement aux surprises, ils réussirent à se glisser jusqu'à une quarantaine de mètres d'une petite bande qui dormait tranquillement dans un étroit vallon. On convint que Cheadle attendrait à l'affût derrière un monticule, tandis que ses deux compagnons ramperaient à l'entour pour s'approcher des bisons par le côté opposé.

Cheadle resta patiemment, regardant par-dessus la colline à travers l'herbe élevée, épiant en vain quelque signal qui lui indiquât que ses compagnons étaient parvenus à leur poste. Enfin un des bisons se leva et s'étira, mais sans paraître aucunement troublé. Cheadle, de peur de faire perdre leur chance aux autres, ne fit pas feu et, tout en attendant couché à terre, il se prit à songer. Il pensait à l'Angleterre ; il revoyait les lieux familiers à son enfance ; les vieux désirs, les fantômes de ses projets sans exécution et de ses espérances vaines, repassaient dans son esprit. La Ronde, les bisons, la chasse : tout, il avait tout oublié. Soudain ses rêves furent dissipés par de grands cris : *Tir donc ! tir, docteur ! tir-r, sacré tonnerre ! tir-r-r*[1] ! Et voilà que les bisons passaient à toute vitesse : avec La Ronde et Miscouépémayou sur leurs talons. Les chasseurs faisaient feu dès qu'ils avaient pu recharger leurs fusils, mais ils tiraient au hasard et manquaient leur but. Cheadle, plus maître de lui, blessa grièvement un des animaux qui fit un bond de côté ; alors il se mêla avec les autres dans la pour-

1. Avons-nous eu tort de respecter l'orthographe des auteurs anglais? — J.-B.

suite. Quant à La Ronde, il était profondément dégoûté. Il déclara qu'il s'arrêterait ici, et que jamais plus il ne conduirait chasser le bison un homme qui avait des absences d'esprit. Il était resté, disait-il, plus d'une demi-heure à attendre le coup de fusil de Cheadle; dans son impatience, il avait sifflé doucement; alors un des buffles se levant avait présenté une excellente occasion à Cheadle, dont celui-ci n'avait pas profité. Après avoir encore attendu, La Ronde avait agité en l'air son bonnet pour donner le signal du feu ; le tout inutilement. Enfin, de rage et de désespoir, il avait sauté en pied et avait poussé les cris que nous avons rapportés.

Un court repos leur ayant rendu quelque tranquillité d'esprit, ils se remirent en marche, et bientôt ils découvrirent un nouveau troupeau de douze bêtes, occupées à paître en pleine tranquillité. On avait déjà ramassé assez de viande, et l'on convint de réserver ce coup au jeune garçon. Miscouépémayou se glissa donc jusqu'aux bisons, et les deux autres se mirent en embuscade pour tirer quand le troupeau passerait. Mais le jeune chasseur ne toucha rien et la bande galopa dans une direction contraire à l'affût.

C'était un jour de malheur, mais La Ronde disait : « Essayons encore ! » La dernière bande, qui n'avait pas tout à fait découvert ses ennemis, se contenta d'aller seize cents mètres plus loin et se remit paisiblement à paître en marchant. Ceux qui la poursuivaient, tantôt couraient à toutes jambes quand ils n'étaient pas en vue, tantôt rampaient pendant des kilomètres entiers, dans les endroits découverts. Mais toujours, quand ils arrivaient, ils voyaient que les animaux venaient de s'éloigner de l'endroit où on les cherchait. Pourtant ils finirent par réussir à se cacher derrière une colline devant laquelle les buffles paissaient en venant peu à peu à leur rencontre.

C'était le tour de La Ronde à tirer le premier. Aussitôt donc que le conducteur de la bande fut lentement arrivé à une vingtaine de mètres de distance, il fit feu. L'animal ne tomba pas sur le coup, et Cheadle, qui ne voulait pas après tant de peines s'en retourner les mains vides, l'atteignit d'un second coup à l'épaule et l'abattit. Cette conduite irrita profondément La Ronde : elle était, disait-il, tout à fait opposée aux usages de la chasse ; mais sa colère fit place au chagrin lorsqu'en découpant la bête, il trouva que sa balle n'avait fait que traverser sans la briser l'omoplate, et que le bison leur aurait certainement échappé sans la balle de Cheadle qui lui avait percé le cœur. C'était un jeune taureau superbe, de trois ans, ayant une peau magnifique et une crinière de près d'un demi-mètre de longueur. Avant qu'ils eussent achevé de détacher la viande et de la charger sur un des chevaux qu'ils avaient cette fois amenés avec eux, la nuit était venue.

La chasse les avait conduits à dix ou onze kilomètres du camp, et la nouvelle lune était déjà presque descendue. Il paraissait à peu près impossible de trouver la nuit son chemin dans un pays d'une nature si uniforme. Cependant La Ronde, plein de confiance en lui-même, poussait toujours devant lui. Lorsqu'ils eurent voyagé plusieurs heures, La Ronde s'arrêta tout à coup et se mit à frapper son briquet pour essayer de reconnaître la vieille piste aux environs du camp. Il ne la trouva point, mais elle ne pouvait pas être loin; La Ronde l'affirmait; car le camp devait être à quelques centaines de mètres de la place où ils étaient. Le guide avait dirigé sa course sur les étoiles et, faisant entrer en ligne de compte, avec la direction, le temps écoulé et la rapidité de la marche, il en concluait avec certitude qu'ils devaient être à peu près arrivés à leur destination. Chacun d'ailleurs était

convaincu que le camp devait être sur la droite; on fit donc en ce sens un détour de quelques centaines de mètres; mais on n'y découvrit rien et il fallut se résoudre à aller bivaquer pour cette nuit dans un bosquet de petits peupliers. Cependant, à quelque distance sur la gauche, une troupe de loups ne cessaient de hurler, de grogner et de se battre. Cheadle avait grande envie d'y aller voir. Il supposait que l'objet de leurs disputes était tout simplement la viande qu'on avait laissée empaquetée sur les traîneaux dans le camp. La Ronde pensait différemment. Le camp devait, suivant lui, être à leur droite, et d'ailleurs les loups n'auraient pas l'audace d'entrer si promptement dans une place pleine de couvertures et d'autres objets à l'usage des hommes.

Au point du jour, La Ronde fit sa reconnaissance et trouva que le camp était environ à trois ou quatre cents mètres sur la gauche. Tout y marquait le désordre le plus fâcheux. Ainsi que Cheadle l'avait pensé, les loups s'en étaient partagé les dépouilles. Ils avaient fait disparaître presque toutes les provisions arrangées sur un traîneau; à côté, celle de Miscoué-pémayou, une petite provision de morceaux de choix, préparée et empaquetée avec le plus grand soin, était dévorée. Heureusement que ce qu'on apportait faisait à peu près la compensation de ce qu'on avait perdu. Les chevaux furent donc remis aux traîneaux, et l'on reprit la route du fort Milton.

Le retour ne laissa pas que d'être aussi lent qu'ennuyeux. Il n'y avait pas eu à la vérité de dégel régulier; mais la chaleur du soleil avait fondu la neige sur les penchants des coteaux, sur les pentes méridionales; et le tirage des traîneaux sur la terre était si harassant pour les chevaux, qu'on ne voyageait qu'à petites journées. Il leur fallut cinq jours de marche pour regagner la Belle-Prairie, après une absence de douze journées.

Un petit incident de ce retour suffit à montrer la rude manière dont il s'accomplissait. En descendant la pente assez raide d'une colline, un des traîneaux versa, retournant avec lui le cheval qui se trouva couché sur le dos avec ses jambes battant l'air. Cheadle se préparait à lui retirer ses harnais; mais La Ronde lui cria : *Ah! non, monsieur, pas besoin!* Et, poussant tous les deux, ils envoyèrent le cheval et le traîneau, toujours roulant, jusqu'au bas de la colline, où ils se retrouvèrent sur le bon côté. Alors le convoi continua sa marche.

Milton et Bruneau furent bien aises de l'heureux retour de leurs compagnons, et Kînémontiayou, qui se trouvait à la maison avec quelques autres Indiens, prit bientôt sa large part d'un banquet de viande fraîche qui se prolongea une partie de la nuit, et où ceux qui arrivaient de la plaine se livrèrent au plaisir de manger du pain.

En vérité, dans la vie civilisée, on ignore ce que c'est que le plaisir de manger.

Nous avions à présent assez de viande pour quelque temps. Nous l'emmagasinâmes sur la plate-forme extérieure où la gelée la conserverait, et nous tournâmes toute notre attention sur l'art de dresser des trappes dans les bois. Jusqu'alors nos essais s'étaient bornés à poser autour des lacs quelques petites trappes d'acier, et à jeter des amorces empoisonnées aux loups. Mais nous prétendions aspirer plus haut : nous enfoncer dans les profondeurs de la forêt de sapin pour y conquérir des trophées qui nous assureraient un gracieux accueil quand nous les offririons en Angleterre à nos chères parentes. Au Canada, il n'y a pas de fourrure qui égale en prix celle du renard argenté. Elle est d'un beau gris; les poils blancs y dominent, mais ils ont l'extrémité noire et sont mêlés de poils tout à fait noirs. Une paire bien assortie de peaux de

renard argenté se vend de deux mille à deux mille cinq cents francs. Les renards croisés, qui tirent leur nom d'une bande noire courant le long du dos avec une croix sur les épaules comme celle de l'âne, présentent toute espèce de variétés entre le renard argenté et le renard commun rouge, et la valeur de leurs peaux diffère en proportion de ces variétés. Après les meilleurs renards croisés, viennent le pékan, la martre et le foutereau. Ces trois animaux sont des putois, et peuvent, quant à la taille et à la valeur, rester dans l'ordre où nous les avons nommés. La peau d'un pékan monte de vingt à trente-huit francs; celle d'une martre de dix-neuf à vingt-neuf, et celle d'un foutereau de douze à dix-huit. La loutre, moins commune que les deux dernières espèces, est évaluée à un franc vingt-cinq centimes le pouce, en la mesurant de la tête à l'extrémité de la queue. L'hermine, excessivement commune dans les forêts du nord-ouest, est d'une grande incommodité pour le trappeur dont elle détruit les amorces destinées à la martre et au pékan. En général, on ne trouve pas qu'elle vaille la peine d'être chassée. Parfois on découvre aussi l'ours noir dans sa tanière d'hiver; sa peau vaut cinquante francs. Le lynx, qui est assez commun, se prend dans des piéges de cuir. Une fois attrapé, il se tient tranquille et résigné; le chasseur le tue en le frappant à la tête. Les autres habitants des forêts sont les élans et le petit gibier, comme la perdrix commune des bois, ou le tétras du saule, la perdrix du pin, le lapin et l'écureuil.

Au commencement de novembre, quand les animaux ont leur vêtement d'hiver et qu'on est dans la saison des fourrures, le trappeur fait ses préparatifs : il plie sa couverture en double, y met un morceau de pemmican capable de le nourrir cinq ou six jours, une petite marmite et une timbale d'étain, et, s'il

est riche, quelques trappes d'acier, avec un peu de thé et du sel. La couverture est alors nouée aux quatre coins, et portée sur le dos au moyen d'un lien qui passe sur la poitrine. Le trappeur ajoute ensuite à son équipage une hache, un fusil avec ses munitions, un couteau et un sac à feu. Puis, ayant chaussé ses raquettes, il part seul, s'enfonçant dans l'obscurité des bois et marchant en silence. Le trappeur, pas plus que le chasseur, ne peut jamais adoucir la solitude de sa vie par les sons du sifflet ou du chant. Son œil perçant étudie sur la neige toutes les marques qui peuvent le mettre sur la piste qu'il cherche. S'il découvre les empreintes d'une martre ou d'un pékan, il délie son paquet et se met à l'œuvre pour construire une trappe en bois. Voici comme il s'y prend. Il coupe un certain nombre de plançons et les taille en piquets d'un mètre de long ; il les enfonce en terre de façon à former une palissade qui a la forme d'un demi-ovale transversalement coupé. Cet enclos n'admet que les deux tiers du corps d'un animal, et est trop étroit pour qu'une bête puisse s'y mouvoir et s'y retourner. A travers l'entrée, on pose une courte bûche. Puis on abat un gros arbre, on l'ébranche et on le place de façon qu'il s'appuie sur la bûche de l'entrée dans une direction parallèle. L'amorce est attachée au bout d'un petit bâton. C'est ordinairement un morceau coriace de viande sèche, ou de perdrix ou d'écureuil. Le bâton qui la supporte est projeté horizontalement vers l'intérieur de l'enceinte. Sur le bout extérieur du bâton, on met perpendiculairement un autre bâton court qui soutient le gros arbre couché à travers l'entrée. Puis on recouvre le sommet de la trappe avec des écorces et des branches, de façon qu'il n'y ait d'accès à l'amorce qu'à travers l'ouverture laissée entre le tronc soutenu en l'air et la bûche inférieure. Quand l'animal saisit l'amorce,

l'arbre tombe sur lui et l'écrase. Un seul jour suffit à un habile trappeur pour construire quarante ou cinquante trappes.

Les trappes d'acier ressemblent à celles où nous prenons les rats; mais elles n'ont pas de dents et sont à doubles ressorts. Ces ressorts, dans les grandes trappes destinées aux castors, aux renards et aux loups, sont si forts qu'il faut pour les mettre en place toute la vigueur d'un homme. On les tend dans la neige, dont on les recouvre avec soin; on y jette des fragments de viande et l'on aplanit l'endroit pour qu'aucune trace n'indique qu'on y a touché. La trappe tient à une chaîne qui, à l'autre extrémité, se termine par un anneau dans lequel on passe un gros pieu. Elle n'est pas autrement assujettie. L'animal qui est pris l'est ordinairement par la jambe, puisqu'il est en ce moment occupé à fouiller la neige pour avoir les morceaux qu'on y a cachés. Il traîne après lui la trappe; mais il ne peut pas aller bien loin, car le pieu s'embarrasse dans les arbres ou les troncs tombés à terre. Le trappeur découvre donc ordinairement avec facilité sa proie, car il s'est arrêté à peu de distance de l'endroit où la trappe a été tendue.

Le plus redoutable ennemi du chasseur aux fourrures est le glouton de l'Amérique du Nord, appelé ici généralement wolverène ou carcajou [1]. Ce remarquable animal n'est guère plus gros qu'un renard anglais; son corps est long, ramassé pourtant et robuste, avec des jambes très-vigoureuses, mais excessivement courtes. Il a de larges pieds armés de griffes puissantes et dont l'empreinte sur la neige a l'étendue du poing d'un homme. La longueur de son poil soyeux et la forme de sa tête le font ressembler à un barbet brun.

1. C'est une espèce de blaireau. — J.-B.

Pendant l'hiver, il se procure ses aliments en mettant à profit les travaux du trappeur. Il leur porte un tort si considérable, que les Indiens l'ont nommé le *méchant*. Rien ne le rebute. Jour et nuit, il cherche la piste d'un homme. Quand il l'a une fois trouvée, il ne l'abandonne plus. S'il arrive à un lac où la trace disparaisse, le wolverène galope sans repos tout autour, jusqu'à ce qu'il ait découvert l'endroit où elle rentre dans la forêt : il se remet alors à la suivre jusqu'à ce qu'elle le conduise à l'une des trappes de bois. Là, il évite la porte, s'ouvre promptement une entrée par derrière et se saisit impunément de l'amorce. La trappe contient-elle une proie? Le wolverène l'attire à lui; puis, avec une malveillance toute gratuite, il la frappe et la cache à quelque distance dans les buissons ou au sommet d'un haut sapin. Parfois il la dévore; mais c'est que la faim le presse. Il détruit ainsi toute une série de trappes. Quand une fois un wolverène s'est établi sur la piste d'un trappeur, celui-ci n'a plus d'autres chances de succès que de changer son terrain de chasse et de se mettre à bâtir une nouvelle série de trappes. Il peut alors réussir à se procurer plusieurs fourrures avant que son adroit adversaire ait trouvé son nouvel établissement.

Quand les trappeurs racontent les traits de la ruse de cet animal, ils ne tarissent plus et peu s'en faut qu'ils ne lui accordent toute la réflexion de l'homme. Jamais on ne prend le wolverène dans une trappe en bois; parfois il s'empoisonne, parfois il est saisi par une trappe d'acier; mais, dans ce cas, sa vigueur est telle, que les trappes assez fortes pour retenir un gros loup lâcheront un wolverène. Ce n'est pas qu'alors, à l'instar d'un renard ou d'un foutereau, il procède à l'amputation du membre emprisonné; non pas : il s'aide de sa bouche pour emporter la trappe, se dirige en toute hâte vers un lac ou une rivière où il n'ait

plus l'obstacle des arbres et des troncs à terre pour retarder sa course. Puis, quand il a fui assez loin pour se croire à l'abri des poursuites, il met librement tous ses soins à débarrasser sa jambe et y réussit assez souvent. Quelquefois on le tue à l'aide d'un fusil qu'on place auprès d'une amorce à laquelle est attachée une ficelle qui fait jouer la détente, et cependant La Ronde nous assura sur sa parole, qu'en plusieurs occasions, ce carcajou avait rendu son adresse inutile en approchant d'abord du fusil, et en rongeant la corde qui communiquait avec la détente; après quoi il dévorait l'amorce en toute sécurité.

Un jour que La Ronde avait vu toutes ses inventions pour se défaire de son ennemi découvertes et déjouées, il s'avisa de placer le fusil dans un arbre avec le canon pointé verticalement en bas sur l'amorce, qui était suspendue à une branche, de façon à ne pouvoir être atteinte qu'en sautant. Le fusil était attaché bien haut dans l'arbre et tout à fait dérobé à la vue par le feuillage. Or le wolverène malheureusement pour lui a une excessive curiosité. Il examine tout ce qu'il trouve. Un vieux moccasin rejeté dans les broussailles, un couteau perdu dans la neige, il les dépiste et les étudie ; un objet suspendu hors de sa portée est pour lui une tentation presque irrésistible. Cependant cette fois, le carcajou, suivant La Ronde, avait maîtrisé sa curiosité et sa faim; il avait grimpé à l'arbre, avait tranché la corde qui attachait le fusil; celui-ci était tombé à terre et, tout danger ayant disparu, l'animal était redescendu et s'était tranquillement approprié l'appât. Comme le poison et tous les piéges avaient été vainement essayés auparavant, La Ronde avait reconnu sa défaite et abandonné le terrain à son vainqueur.

Jusque vers la fin de décembre, nous accompagnions continuellement La Ronde dans ses expédi-

tions de trappeur. Nous apprenions ainsi à reconnaître les pistes que les animaux laissaient dans la forêt, à nous mettre au courant de la plupart de leurs habitudes caractéristiques. Cheadle surtout s'était passionné pour cette branche de l'art du chasseur, et il s'y adonnait avec tant de zèle et de succès qu'il fut bientôt en état de faire et de dresser une trappe avec une vitesse et une habileté qui égalaient presque celles de La Ronde, son savant précepteur. Ce genre de vie, en dépit des fatigues et des mécomptes auxquels il expose, a des charmes ineffables. Le trappeur doit marcher longtemps et laborieusement, avec un lourd paquet sur le dos, gêné par des vêtements épais, à travers la neige et les bois qu'encombrent les broussailles et les grands arbres couchés à terre ; donc la fatigue est grande. Elle n'est modifiée que lorsqu'on se met à faire les trappes ou à établir le bivac pour le repos de la nuit. Ordinairement, les provisions viennent à manquer, et le chasseur est réduit à se nourrir en grande partie avec la viande des animaux qu'il a tués à cause de leur fourrure. Mais, d'autre part, la forêt est si belle ! Ces pins, dont plusieurs s'élancent jusqu'à soixante mètres de haut ; cette neige qui les couvre de ses festons et de ses guirlandes ; ce profond silence qui n'est interrompu à de longs intervalles que par les cris de l'écureuil ou par l'explosion des arbres que le froid fait claquer, vous laissent un sentiment de curiosité inassouvie et même d'admiration. Le grand calme, la solitude absolue et la marche continuelle à travers des bois sans fin, où l'on ne rencontre pas une trace humaine, où l'on voit rarement une créature vivante, laissent d'abord dans l'esprit une impression étrange. Le métis trappeur aime à errer seul dans la forêt ; mais Cheadle n'y résista que deux jours ; il fut oppressé par ce silence et cet isolement qui lui parurent vraiment intolérables.

La nuit, étendu sur une couche élastique et embaumée de branches de sapin, ayant à ses pieds un feu brillant qui dévore un entassement de grands arbres, et d'où s'élève une énorme colonne de fumée et de vapeur de neige fondante, le trappeur, roulé dans sa couverture, sommeille en paix. Parfois cependant, le froid est trop intense et le vent trop vif pour qu'une simple couverture puisse suffire. Le grand feu, tout en rôtissant une extrémité du dormeur, n'empêche pas l'autre de se geler. Alors le sommeil est impossible ou, s'il vient, on en est bientôt tiré par le froid qui pénètre tous les membres, lorsque le feu baisse.

Le campement du trappeur dans les bois a pour hôte habituel la petite pie noire et bleue; perchée sur un buisson voisin, elle attend qu'on lui donne pour sa part quelque débris du festin. Ces oiseaux ne manquent jamais d'apparaître aussitôt que le campement est établi ; et ils sont si apprivoisés, si hardis à la fois, qu'ils viennent, jusque dans le pot où bout le dîner, voler quelque morceau.

Une des choses qui nous frappa le plus dans ces excursions, ce fut la différence très-caractéristique qui existe entre notre marche et celle d'un Indien ou d'un métis. Nous avions déjà remarqué que, tout en ayant l'air d'en prendre fort à leur aise, ils nous dépassaient toujours, même quand nous nous figurions que nous marchions d'un pas très-recommandable. Nous eûmes alors l'explication de ce phénomène. Comme nous marchions sur la neige en file à l'indienne, la longueur de l'enjambée de La Ronde nous frappa. Cheadle surtout, qui s'enorgueillissait de ses capacités de marcheur, ne vit pas sans chagrin qu'il ne pouvait pas marcher dans les empreintes de La Ronde à moins de sauter de l'une à l'autre. Que devint-il quand il eut l'occasion de constater que sa plus large enjambée égalait juste celle du petit Miscouépémayou !

La certitude infaillible avec laquelle notre guide suivait son chemin en droite ligne dans l'épaisseur de la forêt, où l'on ne trouvait aucun point de repère, dans des jours où le soleil ne se montrait pas, où l'on ne sentait aucun souffle d'air, avait quelque chose d'incompréhensible. La Ronde lui-même ne pouvait pas l'expliquer et la considérait comme une faculté tout à fait naturelle. Quant à Cheadle, il lui était parfaitement impossible de suivre une ligne droite et il commençait invariablement par décrire un cercle en inclinant continuellement vers la gauche. La Ronde, qui regardait ce défaut comme une preuve de stupidité, ne pouvait pas davantage se l'expliquer.

Dans le commencement, le wolverène n'avait point troublé nos opérations et nous avions réussi à faire une jolie collection de fourrures; mais, un jour, comme nous partions pour visiter nos trappes, nous reconnûmes les empreintes d'un très-grand animal de cette espèce qui avait suivi notre piste. *C'est fini, monsieur*, s'écria La Ronde; *il a cassé toutes nos estrappes; vous allez voir!* et en effet, à mesure que nous en visitions une, nous la trouvions ouverte par derrière, l'appât était enlevé et la proie, s'il y en avait eu, avait disparu. Toute notre ligne de piéges avait été démolie et nous ramassâmes une dizaine de queues de martres, dont les corps avaient sans doute été dévorés par cet affamé carcajou.

Précédemment nous avions suspendu à différents points des broussailles de petites amorces empoisonnées que nous avions enveloppées dans des vieux moccasins ou dans d'autres effets. Le wolverène en avait détaché une, l'avait développée et coupée en deux. Découvrant qu'elle était empoisonnée, il s'était dans sa terreur enfui à toutes jambes pour éviter cette périlleuse tentation. Inutile désormais de songer à tendre de nouveaux piéges. Nous rentrâmes donc chez nous

désolés, tandis que La Ronde chargeait de ses malédictions *le sacré carcajou.*

Un jour, les corbeaux se mirent à pousser de formidables croassements, par lesquels ils annonçaient la présence d'un homme sur le lac. C'était Treemiss qui arrivait.

Depuis que nous ne l'avions vu, il avait eu plusieurs aventures. Une nuit même, il avait pensé être en danger de perdre la vie. Etakh-ékouhp, le chasseur, était venu dans sa hutte, en compagnie de plusieurs autres, tous à moitié ivres, l'importuner par l'offre de leurs fourrures. Vexé de ce que Treemiss refusait de lui en acheter, il lui avait jeté violemment à la tête une peau de martre. A cette insulte, Treemiss avait dans sa colère donné un coup de poing à l'Indien. Aussitôt tout n'avait été que hurlements et confusion. Les couteaux étaient tirés, la chandelle jetée à terre et éteinte, et les Indiens tous, dans l'obscurité, s'étaient élancés à tâtons pour frapper Treemiss. Celui-ci, renversant un Indien qui s'opposait à son passage, avait réussi à saisir son fusil placé près de la porte et à opérer sa sortie, non pourtant sans avoir reçu plusieurs coups et quelques estafilades à travers ses habits.

Le fusil à la main, il attendait au dehors l'attaque de ses assaillants, écoutant avec anxiété le vacarme qui se faisait à l'intérieur. Il savait qu'Etakh-ékouhp, son agresseur, homme de haute taille et de force redoutable, ne pouvait plus se contenir quand il était en colère. Mais Treemiss avait trouvé un partisan. Un métis nommé Tambout, espèce de géant, plus grand et plus robuste encore qu'Etakh-ékouhp, avait reçu de Treemiss plusieurs bons traitements. C'était lui qui maintenant luttait de toutes ses forces en sa faveur. Il avait saisi Étakh-ékouhp à bras-le-corps, l'avait enlevé comme un enfant, puis l'avait jeté contre terre avec tant de violence que celui-ci gisait presque

insensible et qu'il en eut pour plus d'une semaine avant de pouvoir quitter le lit. Ensuite, Tambout déclarant qu'il en ferait autant à quiconque voudrait toucher à son bienfaiteur, le reste de la bande s'éloigna d'un air sombre. On savait qu'il avait déjà tué deux de ses ennemis sans employer aucune autre arme que sa force, et sa réputation de courage égalait celle qu'il devait à sa vigueur. Personne depuis lors n'avait plus osé inquiéter Treemiss.

# CHAPITRE IV

## LA PRAIRIE ET SES HABITANTS

Milton va chercher des vivres à Carlton. — Cheadle chasse dans les bois. — L'étang gelé et le trou à poisson. — Le jour de l'an à la Belle-Prairie. — Nouvelle chasse aux bisons. — L'attelage de chiens. — Cheadle retourne à Carlton. — Tempérance du *Loup*. — La fraternisation entre lui et *Le Chasseur* devient dangereuse pour nous. — Miscouépémayou sauve son père. — Celui-ci accompagne encore Cheadle pour chasser les bisons. — Rencontre du *Gros Couteau*. — La famine chez les Indiens. — Leur âpreté au jeu. — Intelligence de Chouchou. — Milton réussit glorieusement un plum-pudding. — La Ronde apporte la correspondance d'Europe. — Chasse à l'élan. — Bon état de nos chevaux.

Dans la matinée du 24 décembre, Milton attela nos trois chiens indiens au petit traîneau et partit avec Bruneau pour Carlton. La Ronde demeura convalescent dans la hutte avec Cheadle en promettant de rejoindre les autres au fort dès qu'il serait rétabli. Miscouépémayou était arrivé pour commencer son service auprès de Cheadle. Nous passâmes tous les deux notre Noël assez tristement. Chacun de nous soupa avec de la galette et du pemmican, Milton à mi-route de Carlton et campé sur la neige; Cheadle dans notre hutte; mais ce dernier, se sentant par trop sombre pour une soirée de Noël, alla avec La Ronde

déterrer le baril de rhum et tous les deux se mirent de compagnie à se réchauffer le cœur avec quelques verres de punch.

Quant à Milton et à Bruneau, ils firent heureusement leur voyage au fort. La route venait d'être bien battue par le passage des convois qui se rendaient à La Crosse [1]; il y avait eu un petit dégel, puis le chemin s'était durci de nouveau, en sorte que les chiens galopaient sur la glace en enlevant avec une effrayante rapidité le traîneau légèrement chargé. Les deux hommes suivaient à toutes jambes, sautant de temps à autre dans le traîneau pour reprendre haleine. Mais le froid trop vif ne permettait pas de se faire longtemps voiturer, et l'on était bientôt forcé de se remettre à courir. La rapidité de leur marche fut telle que, bien qu'ils eussent quitté la hutte dans la soirée, ils avaient fait au moins quarante-huit kilomètres avant la nuit. Ils ne campèrent qu'après avoir passé la Rivière aux Coquilles. Milton, très-désireux de parvenir au fort à temps pour avoir sa part des réjouissances de Noël, se leva au milieu de la nuit et réussit à persuader à Bruneau que l'aube allait paraître. Ils attelèrent donc leurs chiens et repartirent; mais, à leur grande surprise, ce fut la lune qui se montra et non point le soleil. Ils n'en continuèrent pas moins leur route et virent le soleil apparaître quelques heures plus tard. Bref, ils arrivèrent à Carlton juste à temps pour partager le dîner de Noël de M. Lillie, ayant accompli, dans l'espace incroyablement court de vingt-six heures, un voyage de cent trente kilomètres.

La Ronde vint les retrouver le 27, et, le lendemain, il partait avec Bruneau pour le fort Garry. Ils emme-

1. Cet établissement n'est pas celui du même nom qui est dans le Wisconsin. Il se trouve au nord de Carlton, près du lac La Crosse, d'où sort le Churchill. — J.-B.

naient avec eux deux traîneaux et les meilleurs chiens de trait qu'ils eussent pu se procurer à Carlton, car ils se proposaient de rapporter quelques sacs de farine et quinze ou vingt kilos de thé. Avec l'aller et le retour, c'était un voyage de près de deux mille kilomètres qui devait leur prendre au moins deux mois. La neige était alors devenue si profonde qu'il fallait d'abord la piétiner à l'aide des raquettes pour que les chiens pussent passer. Ainsi leur entreprise devait être laborieuse.

Pendant l'absence de Milton, Cheadle, resté seul avec le jeune Indien, alla dans les bois faire une nouvelle tentative pour détruire son ancien ennemi, le wolverène. Miscouépémayou, portant un paquet sur son dos, un fusil sur l'épaule et une hache à la ceinture, marchait fièrement pour ouvrir la route, et montrait toute la dignité, toute la confiance d'un chasseur expérimenté. Aucune empreinte, aucune trace n'échappait à son œil investigateur. Il construisait les trappes et les posait; il dressait le camp, coupait le bois et faisait la cuisine, avec l'adresse d'un vieux trappeur. Cheadle avait pris pour lui le fardeau le plus lourd et la tâche d'abattre les arbres; mais Miscouépémayou faisait tout ce qu'il pouvait avec une ardeur infatigable, et son assistance avait une valeur réelle, car il portait des charges et maniait la hache d'une façon qui aurait paru surprenante à un Anglais de son âge. Dans tout ce qui concernait l'art de chasser et de voyager, il prenait sur son compagnon un air de grave supériorité, qui pouvait sembler ridicule, mais que les faits justifiaient incontestablement.

Tous deux ensemble, ils passèrent leur temps assez agréablement dans les bois, car il était impossible de s'attrister avec une compagnie aussi gaie, aussi aimable que celle de Miscouépémayou. Cette assertion doit étonner quand on réfléchit que Cheadle, à leur

départ, ne savait guère plus de deux ou trois mots de l'idiome des Cries. Pourtant cette circonstance même était une des sources les plus abondantes de leur gaieté. Rien n'amusait plus le jeune garçon que de servir d'instituteur à son compagnon, et il se mettait à rire aux éclats quand son grand élève se trompait de mots ou les prononçait mal. La communication s'était établie entre eux deux, qui ignoraient la langue l'un de l'autre, avec la plus grande facilité. D'ailleurs, Miscouépémayou avait l'air de deviner instinctivement ce que Cheadle désirait, au point que celui-ci eut peine à croire que l'autre ne savait pas un mot d'anglais. Les Indiens ont une telle finesse dans l'intelligence, leur attention est toujours si éveillée, ils forment leurs conclusions si rapidement, que les signes les plus généraux leur suffisent pour vous comprendre avec exactitude.

Le wolverène avait repris ses visites sur la ligne de nos trappes : il avait brisé toutes celles qu'on avait reconstruites et dévoré toutes les proies qu'il y avait trouvées. Cheadle imagina un moyen qui lui sembla infaillible pour faire tomber l'animal dans ses propres filets. Il répara et redressa toutes les trappes brisées et substitua, non pas partout, mais de temps à autre le long de la ligne, des appâts empoisonnés à ceux qu'il employait ordinairement.

La forêt où nous chassions commençait à l'autre bout de notre lac pour s'étendre vers le nord jusqu'à des limites qui nous étaient inconnues. Elle n'était interrompue que par des lacs et des marais assez nombreux et par des clairières où le bois de haute futaie avait été brûlé. Le trappeur recherche toujours les lacs, non-seulement parce qu'ils rendent ses voyages plus rapides et lui donnent la facilité de pénétrer dans des régions moins battues, mais aussi parce que les canaux qui les mettent en communication et leurs rives

sont les lieux fréquentés et habités par le renard, le pékan et le foutereau. Sur un de ces lacs ou étangs, on observa une curieuse particularité. Celui-ci avait peut-être huit cents mètres en long et en large, mais peu de profondeur. L'eau paraissait prise jusqu'au fond, excepté à une extrémité, où une source élevait ses bouillons à la surface. Ici la glace n'avait que quelques centimètres et laissait même libre un trou peu étendu où l'eau fourmillait de myriades de petits poissons, dont la plupart n'étaient pas plus gros que le doigt d'un homme et qui s'y trouvaient assez serrés pour ne presque pas pouvoir bouger. Y mettre le bras, c'était le plonger dans une épaisse masse tout agitée. A l'entour, la neige était battue et aplanie comme celle d'une route par la foule des animaux qui venaient prendre leur portion de ce repas de carême. De toutes parts, les pistes y convergeaient. On voyait là les faibles empreintes qu'avait laissées le renard argenté ou croisé, en trottant délicatement sur la neige de son petit pas léger comme l'air; les lourdes marques de pékan plus grossier ; la piste nette et vivement tracée du foutereau ; la trace grosse et large du wolverène qui galope en tous sens et toujours. Des centaines de corbeaux perchés sur les arbres environnants dormaient en digérant leur copieuse nourriture. A en juger par l'état de la neige et par les amas de fiente, il y avait bien quatre semaines que ce repas durait et pourtant l'abondance des mets devait y être aussi grande que jamais.

Ce fait local suffisait à nous expliquer pourquoi un grand nombre des rivières et des lacs d'eau douce de ce pays sont dénués de poissons ; car les eaux, dont la profondeur n'est pas assez grande pour qu'elles ne soient pas gelées jusqu'au fond, doivent nécessairement perdre toute leur population en hiver.

Nos trappeurs en revenant sur leurs pas virent que

le wolverène avait marché sur leurs talons. Dans toute la route qu'ils avaient suivie la veille, les trappes étaient déjà démolies et les amorces enlevées. Cheadle aimait à s'imaginer qu'au moins son ennemi avait été trompé et s'était empoisonné; mais Miscouépémayou lui fit observer que les bonnes amorces seules avaient été consommées; les autres, coupées d'un coup de dent, avaient été soigneusement rejetées. Et cependant elles avaient été faites avec le plus grand soin; la strychnine avait été injectée par un petit trou au centre de la viande qui, lorsqu'elle était gelée, ne laisait voir à l'œil aucune différence entre un morceau et un autre. Il était clair que l'animal soupçonnant le poison avait coupé en deux et examiné tous les morceaux avant de les avaler, bien que ces amorces eussent été taillées très-menues, afin d'être avalées d'une bouchée comme les autres l'étaient habituellement. En outre, il était évident que c'était le même wolverène qui avait, d'un bout à l'autre, visité cette piste; car ses empreintes montraient qu'il avait une taille au-dessus de l'ordinaire, et on les distinguait aisément de celles des autres qu'on rencontrait de temps en temps.

Cependant, le 28 décembre, Milton partait de Carlton; ayant passé une nuit à la hutte de Treemiss, il arriva le lendemain à la Belle-Prairie. Cheadle et Miscouépémayou venaient d'y rentrer, et la soirée s'écoula à deviser agréablement de ce qui était survenu depuis la séparation.

Comme nous passions tout le temps, jusqu'au retour de nos envoyés, dans la société des Indiens, nous faisions de rapides progrès dans la langue des Cries et, au bout de quelques semaines, nous pouvions la parler couramment sinon grammaticalement. D'ailleurs l'action oratoire d'un Indien et l'expression de ses gestes facilitent beaucoup l'intelligence de son dis-

cours. Ainsi nous parvînmes assez aisément à comprendre les longs récits de chasse que Kînémontiayou venait dans notre hutte conter à nos veillées. La scène qu'il décrivait, il la mettait en action presque entière; mouvements du gibier, approches dérobées du chasseur, acte de coucher en joue et de tirer, le cri de l'animal, le bruit de sa chute, et la poursuite : tout était reproduit à mesure que le récit se déroulait.

Nous étions convenus avec Kînémontiayou que nous partirions ensemble dans quelques jours pour les plaines, afin d'y faire une visite à un petit camp de Cries des Bois qui, nous disait-on, avaient chassé le bison, à cent trente kilomètres de nous.

Le soir du dernier jour de l'année, nous ne laissâmes pourtant pas que d'être étonnés en voyant arriver non seulement le Chasseur, mais Kékékouarsis, tous deux en compagnie de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs parents. Ils avaient l'air d'être très-contents d'eux-mêmes et nous adressaient force compliments. Ils s'assirent tranquillement, et se mirent à fumer. Evidemment leur intention était de demeurer quelque temps avec nous. L'étroitesse extrême de notre chambre nous rendait incommode la réception d'un si grand nombre de visiteurs; mais il fallut nous résigner à prendre patience, car nous ne pûmes rien comprendre à leurs explications.

Le lendemain matin, nous commençâmes à voir clair dans leurs projets. Au point du jour, les hommes se levèrent et tirèrent de nombreux coups de fusil en l'honneur de la nouvelle année. Ensuite eut lieu une ronde de poignées de mains générale, puis on embrassa les femmes et les enfants. Nous n'eûmes pourtant pas la galanterie de nous prêter à cette dernière partie du cérémonial. Enfin nous apprîmes que l'usage autorise ceux qui n'ont rien pour célébrer la fête à rendre visite à ceux de leurs amis qui sont dans

l'abondance, et nos voisins avaient pensé qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de venir chez nous. En conséquence, leur arrivée nous fit hâter notre départ. Nous nous mîmes en route avec Kînémontiayou et son fils, laissant le vieux Kékékouarsis et les femmes garder la maison jusqu'à notre retour. Nous emmenions les deux traîneaux à chiens et nous voyagions chaussés de nos raquettes; car nous ne pouvions plus faire un pas sans elles. Depuis quelque temps, nous nous en étions servis pour parcourir de petites distances et, tout en trouvant d'abord qu'elles rendaient extrêmement fatigante la marche durant une journée entière, nous avions fini par nous y habituer à peu près. Le Chasseur allait en avant, son fils le suivait en dirigeant un attelage de chiens, et nous venions après en conduisant l'autre.

Au bout d'un jour et demi de marche, nous nous éloignâmes du chemin que La Ronde avait pris jadis et nous allâmes un peu plus vers l'ouest. Un des effets du froid excessif que nous endurions était de nous donner un insatiable appétit du gras. Bien des fois nous nous mettions à manger, sans pain et sans assaisonnement, de gros morceaux de graisse, même du suif rance dont nous nous servions pour faire des chandelles [1].

Cependant, si nous nous trouvions bien abrités par les bois avec un énorme feu, pétillant à nos pieds, la couchée en plein air nous semblait assez agréable. Pour voyager l'hiver, on ne se sert pas de tentes,

1. La graisse semble, à tous les points de vue, être le souverain bien pour les Indiens et les métis. Ils s'écrient : « Le beau cheval! il est aussi *gras* que possible! — Quelle belle femme! comme elle est *grasse!* » et de même pour les hommes, les chiens ou tout autre animal. Effectivement, la graisse a beaucoup d'importance en cette région. C'est la meilleure nourriture en hiver, et les chevaux ni les chiens ne peuvent travailler au froid, s'ils ne sont pas gras. — CH.

parce qu'on ne pourrait pas y allumer de grands feux. Lorsque nous arrivions sur le terrain que nous avions choisi pour notre camp, chacun se mettait à l'ouvrage aussi vite que possible. L'un dételait les chiens et déchargeait les traîneaux ; l'autre ramassait le bois sec ; un troisième cassait les bûches et allumait le feu ; le quatrième balayait la neige autour du foyer avec une raquette et couvrait la place balayée de branchages de sapin. Puis tous se blottissaient à terre, fumant la pipe et surveillant la cuisson du souper; à l'entour s'asseyaient les chiens qui attendaient impatiemment leur part. Puis on refumait, on recausait; enfin, s'enroulant dans ses couvertures et sa robe de bison, de façon à ne pas laisser passer la tête, chacun se mettait les pieds aussi près du feu qu'il l'osait et s'endormait. Nous nous pressions l'un contre l'autre autant que possible et, après quelques moments de silence, nos chiens rampaient doucement jusqu'au feu et se couchaient entre nous ou à nos pieds. Cependant, avant de dormir, il avait fallu mettre en sûreté, hors de l'atteinte des chiens, non-seulement nos provisions, mais encore nos chaussures, les harnais et tous les objets dans la confection desquels il entrait de la peau ou du cuir, et qui, sans cette précaution, auraient été dévorés.

Quatre jours après avoir quitté la Belle-Prairie, nous arrivions à l'endroit où nous comptions rencontrer les Indiens; mais leur camp était levé et les traces nous montrèrent que leur bande s'était dispersée dans des directions opposées. Nous reprîmes donc notre route droit vers la prairie. Le temps devenait de plus en plus froid. Comme nous traversions dans la soirée un lac glacé, le vent souffla si vif que la figure nous faisait mal, nos dents claquaient, et cependant nous allions aussi vite que nos chiens nous le permettaient. Il fallut même frotter avec soin le nez et

les joues de Milton qui s'étaient gelés. Le lendemain, sur l'avis du Chasseur, nous restâmes au bivac, tandis qu'il partait seul en reconnaissance, afin de voir s'il ne pourrait pas tuer un bison. Nous n'avions plus alors en fait de provisions que quelques poignées de farine et un peu de pemmican, à peine autant qu'il nous en fallait pour la consommation de la journée. Ce fut donc un temps plein d'inquiétudes que nous passâmes en attendant Kînémontiayou, en nous demandant s'il réussirait à nous procurer quelque viande. Nous diminuâmes nos rations et celles de nos chiens, et nous finîmes même par nous décider à faire servir à notre nourriture, en cas de nécessité absolue, un vieux chien qui n'avait plus de dents et qui nous était peu utile.

Le jour cessa et nous guettions toujours en vain le retour du Chasseur, en nous demandant si ce retard était l'annonce d'un échec ou d'un succès. Les heures passaient dans les ténèbres et nous continuions à prêter l'oreille avec l'espoir d'entendre les pas de notre Indien. Miscouépémayou devenait fort inquiet, il restait silencieusement assis et absorbé par les efforts qu'il faisait pour entendre son père ; puis il se mit à tirer en guise de signaux des coups de fusil. Rien ne répondait. Enfin, vers minuit, Kînémontiayou fit son apparition ; il pliait sous un fardeau qui, lorsqu'il approcha, fit voir à nos yeux ravis le cœur, la langue et les autres bons morceaux d'un bison. Nous ne fûmes longs ni à les faire cuire ni à les dévorer. Cela fait, le Chasseur nous dit qu'il avait chassé sans se reposer toute la journée, mais sans trouver une seule piste de bison. Ce n'était qu'à son retour, juste à la tombée du jour, qu'ayant découvert un taureau solitaire, il avait pu l'abattre. Alors le froid l'avait tellement engourdi qu'avant de pouvoir rien couper de la bête, il avait dû faire un grand feu ; ensuite il avait été retenu

encore par le soin de recouvrir de bois et de neige son gibier afin de le mettre à l'abri des loups.

Le lendemain matin, nous allâmes bivaquer près du bison; la journée fut employée à ramasser une bonne provision de bois sec, qui était rare en cet endroit, et à découper notre bête.

Le jour suivant, nous en vîmes deux autres dont l'une fut mortellement blessée, mais la nuit survint avant que nous eussions pu l'atteindre; nous la retrouvâmes le lendemain matin, en partie dévorée par les loups, qui l'avaient abattue durant la nuit.

La figure de Milton qui avait été gelée deux jours auparavant se couvrit alors d'érésipèle et nous donna des inquiétudes. Nous étions sans aucun abri contre les rigueurs du froid, à cent soixante kilomètres environ de chez nous. Il fut convenu que nous allions construire une cache pour y serrer une grande portion de notre viande et que nous reviendrions à la Belle-Prairie de toute la vitesse de nos chiens.

La cache fut construite de façon que notre Chasseur déclara qu'elle pouvait sans doute être dévalisée par un wolverène, s'il la découvrait; mais qu'elle était de nature à résister efficacement à toute une armée de loups.

Le lendemain on mit sur un des traîneaux une légère charge de viande; sur l'autre, on empaqueta Milton dans des couvertures et dans des peaux de bisons, et on l'y attacha solidement. Kînémontiayou guidait la marche, son fils conduisait le premier traîneau et l'autre était confié à Cheadle qui ne quittait pas son malade. Ce retour fut aussi fatigant qu'ennuyeux. Du matin au soir retentissaient les hurlements des chiens et les cris de leurs conducteurs. Les traîneaux versaient incessamment, parce qu'ils donnaient contre une souche ou glissaient sur le penchant d'un coteau; et tandis que nous nous efforcions de les soule-

ver et de les redresser, les chiens se couchaient tranquillement, regardant autour d'eux sans nous aider en rien. Si le conducteur, hors de lui-même, s'élançait le bâton à la main pour punir, les chiens se livraient à des efforts désordonnés qui ne faisaient qu'empirer la situation, puis ils retombaient dans leur attitude passive dès qu'on recommençait à relever le traîneau. Tout ce temps, le malheureux Milton le passa lié, immobile, à moitié enseveli sous la neige. Il se remettait pourtant, malgré toutes ces difficultés et tous ces inconvénients, et, quand nous rentrâmes à la maison après un rude voyage de trois journées et demie, il était presque guéri.

Nous fûmes agréablement surpris à notre arrivée de trouver que les femmes avaient réussi à rendre notre hutte propre et bien rangée; mais elles avaient consommé tout ce que nous leur avions laissé et se trouvaient parfaitement disposées à fêter dignement la viande que nous avions rapportée. Heureusement que nous avions serré sous clef un peu de farine; c'était, à l'exception de la viande de bison, tout ce qui nous restait de nos provisions.

Les Indiens retournèrent à leurs demeures, emportant pour eux la plus grande quantité de notre viande fraîche; mais le Chasseur s'engageait à revenir dans une semaine nous prendre pour faire une nouvelle excursion dans les plaines. Nous fûmes donc très-étonnés en le voyant, le troisième jour, arriver en compagnie de Miscouépémayou et de Kékékouarsis, pour nous informer qu'il ne leur restait plus rien à manger.

Nos provisions se composaient alors de quelques livres de viande et d'une poignée de farine. Les Indiens nous apportaient vingt-deux poissons, en ayant laissé treize à leurs familles. Évidemment cette provision était insuffisante jusqu'à l'absurdité pour entreprendre

vers les plaines une excursion de cinq jours, sans avoir la certitude d'y trouver aucun bison. Nous décidâmes donc, comme le moyen le plus sûr d'éviter la disette, que nous irions chercher du pemmican à Carlton.

Comme Milton était dans l'incapacité d'entreprendre un voyage, il fut convenu qu'il resterait à la maison et que Cheadle partirait pour le fort. On fit un partage égal des denrées, et Cheadle se mit immédiatement en route avec les Indiens.

Le premier jour, ils avancèrent rapidement et ils eurent l'espoir assuré d'atteindre Carlton le lendemain. Néanmoins le froid était tel que les Indiens refusèrent de faire un pas de plus, malgré toutes les instances de Cheadle. Ils se mirent à cuire et à dévorer leurs quelques poissons jusqu'à l'après-midi, répondant à ses reproches, et même à ses conseils de conserver un peu de nourriture pour le lendemain, par leur éternel « *A quoi bon ?* »

Quand ils eurent tout consommé, excepté deux poissons, Cheadle réussit à les faire marcher ; mais, au bout de quelques kilomètres, ils lui déclarèrent que c'était *trop dur*, faisant allusion à la rigueur du froid, et ils établirent leur bivac pour la nuit. On n'avait pas encore fait la moitié de la route. Toutes les provisions étaient déjà épuisées. Comme ils virent que Cheadle était dans une véritable colère, les Indiens se levèrent avant le jour, sans s'inquiéter autrement qu'ils eussent une soixantaine de kilomètres à faire avec l'estomac vide, et sans avoir pitié de leurs malheureux chiens qui, depuis deux jours, n'avaient pas mis un seul morceau de nourriture sous la dent. Cheadle se comportait autrement. Se traînant péniblement jusqu'à midi sur ses raquettes, il éprouvait, par suite du vide de son estomac, une sensation si désagréable que peu à peu il se courbait en deux. Cette attitude excitait souvent l'hilarité de Miscouépé-

mayou, qui s'amusait beaucoup à lui crier : « Allons vite, allons vite ! » Il n'y avait d'autre remède à ces misères que de persévérer à marcher en avant. Enfin, à la brune, ils arrivèrent au chemin bien foulé qui commence à peu près à huit kilomètres du fort. On ôta les raquettes dont on chargea les traîneaux ; les chiens, flairant le terme de leur voyage, partirent au galop, et Cheadle lui-même, tout à coup remis de ses fatigues, étonna fort ses compagnons, en courant à leur tête et en arrivant le premier à Carlton.

Le lendemain, tout étant prêt pour retourner immédiatement au secours de Milton, on s'aperçut que Kînémontiayou se trouvait dans un état d'ivresse complète. Vers midi il s'était assez remis pour que l'on partît, avec sa promesse de marcher en toute hâte. Il avait même grande honte de sa conduite, il s'en repentait, mais surtout parce qu'il avait fait la folie d'échanger un beau couteau de chasse, auquel il tenait beaucoup, contre une tasse à thé pleine de rhum.

Après le départ de ses amis pour Carlton, Milton avait passé plusieurs jours dans une ennuyeuse solitude, augmentant à l'aide de son fusil sa maigre subsistance. Il avait fini par penser que la société de Kékékouarsis vaudrait encore mieux pour lui que de n'en avoir aucune. Il avait donc chaussé ses raquettes et s'était mis en marche pour le lac au Poisson-Blanc. Là il avait trouvé moins à vivre que chez lui. Le poisson avait été bientôt épuisé et l'on ne pouvait y suppléer que par un des animaux, martre, foutereau ou loutre, que Kékékouarsis prenait de temps en temps dans ses trappes, ou par des perdrix ou des lapins qu'abattait Milton ; mais ce gibier commençait à disparaître du voisinage immédiat et la nécessité de l'abstinence devenait fort désagréable, quand le Chasseur et son fils arrivèrent enfin avec le pemmican qu'envoyait Cheadle.

Après son retour, Kînémontiayou s'en alla dans la forêt à la chasse de l'élan. Il n'eut aucun succès durant plusieurs jours. Alors il rentra pour adresser une invocation solennelle au Manitou, afin qu'il bénît sa prochaine tentative.

Avant le jour, Kînémontiayou partit, et le soir, il revenait plein de joie, car sa prière avait été parfaitement exaucée, puisqu'il avait tué deux élans. Cet animal est sacré. Il faut en avaler immédiatement plusieurs portions, comme la poitrine, le foie, les rognons et la langue ; le reste doit être consommé en un seul repas. Les femmes n'ont pas le droit de goûter à la langue, et les chiens n'en peuvent manger aucun des restes, qui doivent être détruits par le feu. Le Chasseur avait apporté à sa maison la meilleure partie de l'animal, et Milton eut le plaisir d'y prendre sa part d'un grand festin. On découpa les morceaux de choix et on les jeta dans le feu en exécution des promesses faites au Manitou, tandis que les hommes chantaient, battaient les tambours et faisaient sonner la crécelle. Ensuite tous mangèrent autant qu'ils le purent.

Cheadle était resté à Carlton pour y attendre la venue du courrier qui arrive une fois par hiver du fort Garry, et qui apporte les lettres en destination de Carlton et des autres forts situés plus loin. Naturellement nous avions l'espérance de recevoir une grande quantité de lettres en réponse à toutes celles que nous avions envoyées en Angleterre et dont nous n'avions pas encore entendu parler jusqu'ici. Notre désappointement fut donc extrême lorsque, le courrier étant arrivé du fort Garry, on ne trouva dans sa boîte aucune lettre adressée à quelqu'un de nous. Désormais il nous fallait attendre jusqu'au retour de La Ronde, pour voir s'il nous en viendrait par son entremise.

Après cette déconvenue, Cheadle, bien qu'il ne rapportât aucune nouvelle agréable, n'eut plus qu'une

pensée, de revenir auprès de Milton le plus tôt possible. Il eut quelque difficulté à se procurer les moyens de transport nécessaires, car le froid était devenu si intolérable qu'il aurait été dangereux de traverser une campagne ouverte sans avoir un traîneau pour porter une ample provision de couvertures et de vêtements. Enfin un métis anglais, nommé Isbister, s'offrit à l'accompagner avec son attelage de chiens, pourvu qu'il consentît à voyager avec une rapidité qui permît au guide d'être de retour à Carlton dans trois jours, afin de se joindre à une bande de chasseurs qui partait pour les prairies.

L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et à midi le départ avait lieu. Le vent du nord soufflait avec une extrême âpreté, et le thermomètre descendait à 30 degrés au-dessous de zéro. Le chemin n'était pas mauvais, quoiqu'il n'eût pas assez de dureté pour qu'on pût s'y passer de raquettes; la neige d'ailleurs s'y amoncelait rapidement. Les chiens filaient avec leur traîneau légèrement chargé, et Isbister et Cheadle s'efforçaient de les suivre, s'élançant sur leurs chaussures, avec un mouvement de côté et d'autre et un balancement de bras assez semblable à ceux des patineurs.

Malgré de pareils efforts, malgré un grand nombre de chemises de flanelle, une chemise de cuir, une autre de molleton et par dessus tout un gros collet d'Inverness, Cheadle se sentait gelé en plusieurs endroits, aux bras, aux jambes et à la figure. Lorsqu'on s'arrêta pour bivaquer la nuit dans un groupe de sapins, Cheadle ne put pas battre le briquet, et même ce fut avec peine qu'Isbister en vint à bout. Ils firent un feu considérable; ils se couchèrent en ajoutant à leurs vêtements deux couvertures et deux robes de bison; et cependant ils ne purent ni avoir chaud ni rester longtemps sans être avertis, par la douleur de leurs

orteils à moitié gelés, qu'il leur fallait se relever pour entretenir le feu. Les chiens se glissaient en frissonnant le long de la couche, du haut en bas, et comme leur maître passèrent une nuit sans repos. Cette nuit-là le thermomètre marqua 38 degrés au-dessous de zéro, ce qui fut le plus grand froid qu'on éprouva cet hiver; mais une année précédente, le thermomètre avait descendu jusqu'à 45 degrés.

Le lendemain matin, ils repartirent au pas de course et parvinrent à notre hutte avant la nuit.

A l'arrivée de Cheadle et d'Isbister, la hutte se trouvait vide, car Milton était encore au lac du Poisson-Blanc; mais, en traversant celui de la Belle-Prairie, les voyageurs avaient remarqué des empreintes étrangères qui se dirigeaient vers la maison et ils en restaient intrigués. Bien plus, la cheminée étant encore chaude et l'eau n'étant pas gelée dans la bouilloire, quelqu'un évidemment était entré chez nous.

Lorsque Isbister eut fait manger les chiens et eut lui-même soupé à la hâte avec du pemmican et du thé, il convertit son traîneau en une espèce de carriole ou de traîneau à voyageur. Puis il s'y assit, en s'enveloppant bien de couvertures et de fourrures, et deux heures après son arrivée, il repartait pour Carlton. Ses chiens coururent jusqu'à onze heures du lendemain matin et firent ainsi deux cent vingt-cinq kilomètres en moins de quarante-huit heures; et la dernière centaine sans aucune halte pour se reposer ni pour manger.

Cependant Cheadle demeurait emprisonné au fort Milton. L'exercice inaccoutumé auquel il venait de se livrer avait raidi ses membres endoloris, l'usage des raquettes l'avait rendu boiteux, et c'est à peine s'il pouvait se traîner lentement pour vaquer aux soins indispensables de couper du bois et de faire la cuisine. Le soir, comme il était fort tristement assis,

seul au coin du feu, la porte s'ouvrit et donna passage à un métis français qui ressemblait beaucoup à un Indien. Il s'assit, fuma, et se mit à causer une heure ou deux. Il avait laissé sa loge et sa famille à une dizaine de kilomètres, et chassait à la trappe. Quand l'heure en fut venue, Cheadle servit à souper un peu de pemmican; alors le visiteur justifia pleinement le sobriquet qu'il portait de Mahaygun ou le *Loup*, par la voracité avec laquelle il mangea. Il raconta ensuite qu'il n'avait pris aucune nourriture depuis deux jours. La veille, il avait visité notre hutte, allumé du feu, fait fondre un peu de neige dans la bouilloire et avait attendu longtemps, espérant toujours le retour de quelqu'un. Enfin il s'en était allé, sans toucher au pemmican qui était à sa portée sur la table. Son histoire était incontestablement vraie, comme tous les indices le prouvaient et puisque le pemmican était resté intact. Le lendemain, il partit en emportant quelques provisions pour sa squau. Il était fort reconnaissant de l'assistance qu'on lui avait donnée et promettait de revenir bientôt avec sa femme, qui laverait et raccommoderait tous nos vêtements pour s'acquitter de nos bontés envers eux.

Cheadle était alors à peu près remis des fatigues de son récent voyage. Il chaussa donc ses raquettes et partit pour aller chercher Milton chez les Indiens au lac du Poisson-Blanc. Ses chaussures pourtant le faisaient tellement boiter qu'il eut de la peine à accomplir avant la nuit cette promenade d'une quinzaine de kilomètres. En ouvrant la porte de la hutte, il aperçut la vieille squau qui, poêle en main, faisait frire le pemmican du soir. Tous l'accueillirent avec joie. Milton s'ennuyait fort de vivre avec les sauvages, et les Indiens sont toujours portés à donner de bonne grâce l'hospitalité à l'homme blanc. Le Chasseur et Miscouépémayou étaient dehors pour aller

chercher et rapporter la viande d'un élan que le premier avait abattu. Nous rentrâmes à la maison le lendemain, en faisant dire aux deux Indiens de venir nous rejoindre aussitôt que possible.

En arrivant à la hutte, nous y trouvâmes le Loup (Mahaygun) et sa femme déjà installés. La femme était agréable, proprette, et s'était mise sans retard à laver et à raccommoder nos hardes. Pendant ce temps, nous, y compris son mari, les seigneurs de la création, nous la regardions faire, en fumant et en discutant les nouvelles apportées de Carlton; nous nous demandions pourquoi nous n'avions reçu aucune lettre et nous faisions des projets pour l'avenir. La jouissance d'un jour de repos complet après une rude besogne est immense et nous la goûtions dans toute sa plénitude. Au bout de deux jours, Kînémontiayou et Miscouépémayou firent leur apparition. Ils nous apportaient une charge de viande d'élan, que nous trouvâmes délicieuse, après n'avoir si longtemps eu à manger que du pemmican, manquant de farine et, ce qui était la plus grande des privations, n'ayant presque plus de thé.

Le Chasseur et le Loup se reconnurent pour de vieux amis qui ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années, et ils fraternisèrent tout de suite d'une manière étonnante. Le premier réclama immédiatement une demi-pinte de rhum, que Cheadle lui avait promise pour récompense à l'époque de nos circonstances critiques, s'il rapportait avec promptitude les provisions à Milton. La dette fut donc payée et les deux amis ne tardèrent pas à devenir fort gais et à entonner leurs chansons. De temps à autre, ils venaient nous serrer la main et nous certifier que nous étions des seigneurs de premier ordre. Kînémontiayou partageait de bonne foi sa liqueur avec son camarade. Quand elle fut épuisée, Mahaygun se leva, nous fit

un discours où il exposait dans les termes les plus flatteurs sa reconnaissance pour l'hospitalité que nous avions exercée envers lui ; il le terminait en nous assurant qu'il était honteux vraiment de nous demander une nouvelle faveur. Cependant, d'autre part, il avait près de lui son cher ami Kînémontiayou, l'ami de son cœur, son camarade fidèle, qu'il n'avait pas rencontré depuis tant d'années. Cet ami venait de lui donner généreusement du rhum. Comment pourrait-il reconnaître une pareille politesse? Il n'y en avait qu'un moyen. Lui offrir du rhum à son tour? mais il ne le pouvait qu'en nous en demandant. Il était donc sûr que nous ferions droit à sa requête et que nous l'excuserions, car il ne voyait pas d'autre façon de résoudre la difficulté où il se trouvait placé.

Comme nous avions été fort touchés de l'honnêteté de cet homme qui, presque mourant de faim, avait respecté nos provisions lorsqu'il avait visité notre hutte en notre absence, nous consentîmes à lui faire cadeau d'une quantité de liqueur égale à celle qui avait été remise au Chasseur ; mais en exigeant la promesse solennelle qu'aucun d'eux n'en demanderait davantage. Alors la débauche tourna à la folie. Tous deux chantaient, parlaient, nous pressaient les mains à la ronde, et nous élevaient jusqu'aux cieux dans leurs louanges. Le pot absorbé, ils commencèrent à nous importuner pour avoir plus de liqueur. Nous leur rappelâmes qu'ils s'étaient solennellement engagés à se tenir pour satisfaits de ce qu'ils avaient déjà reçu. Le Loup reconnut la justesse de nos remontrances; mais Kînémontiayou n'était plus capable d'entendre la raison. Il n'eut même pas l'air de comprendre qu'il eût pu se soumettre à un pareil engagement. La timbale à la main, il allait de l'un à l'autre, marquant avec son doigt sur le métal la hauteur qu'il se contenterait d'obtenir. Nous eûmes la fermeté de lui

en refuser même une goutte, et, comme nous persévérions, à mesure qu'il voyait diminuer ses chances de succès, il abaissait la marque indiquée par son doigt; enfin il jura qu'il se contenterait si seulement on lui versait de quoi recouvrir le fond de sa timbale. Les heures se passaient ainsi. Il ne se lassait pas de nous solliciter; nous ne nous fatiguions pas d'opposer des refus à ses importunités. Cheadle finit par lui reprocher assez rudement sa mauvaise foi. Sur ce, Kînémontiayou tira son couteau de sa ceinture, saisit Cheadle au collet et, lui appuyant la pointe sur la poitrine, il s'écria : « Ah! si j'étais un Indien des plaines, comme je vous percerais le cœur, puisque vous osez me refuser. — Oui, lui répondit Cheadle avec un admirable sang-froid ; c'est justement cela ; vous ne ferez rien de pareil, parce que vous n'êtes pas un Indien des plaines. Ceux des bois ne sont pas des brigands. » Il touchait la corde sensible. Kînémontiayou le relâcha immédiatement; mais il observa avec hauteur qu'il reconnaissait s'être beaucoup trompé dans la bonne opinion qu'il avait eue de nous; notre avarice le dégoûtait au point qu'il brisait tout rapport désormais, et qu'il allait immédiatement retourner chez lui. En effet, malgré les vives sollicitations de Miscouépémayou, il quitta la hutte en chancelant, et se mit à atteler ses chiens à son traîneau.

On était alors au milieu de la nuit, la neige tombait à gros flocons, et le froid était extrême. Bien que le Chasseur eût parlé avec une langue encore assez libre, il ne pouvait guère plus se tenir debout, et ce ne fut que grâce à l'assistance forcée de son fils qu'il réussit à mettre son traîneau en état. Alors il partit sans dire un mot, en compagnie de Miscouépémayou, que la mauvaise conduite de son père avait jeté dans une véritable affliction. Leur chemin traversait un bras

du lac. Bientôt, Kînémontiayou accablé par la liqueur qu'il avait bue, engourdi par l'intensité du froid, devint incapable de marcher et se mit à ramper sur les mains et sur les genoux. Avant d'avoir franchi le lac, il était tombé ivre-mort, couché dans la neige, où il ronflait lourdement. Miscouépémayou, au comble de la douleur et de l'effroi, sut trouver encore quelques ressources. Il le réveilla de force et, moitié le traînant moitié le conduisant, il l'amena dans un bouquet de bois sur le bord du lac. Tandis que l'enfant se hâtait de ramasser des branches et d'allumer du feu, le père retombait là dans son lourd sommeil. Alors son fils l'enveloppa dans ses couvertures, l'étendit le long du feu et passa les interminables heures de la nuit à entretenir avec un soin plein de piété la flamme du bienfaisant foyer. Tout grelottant, à moitié gelé, il n'enleva pas une seule couverture à son père qui ne pouvait plus se mouvoir. Il le veilla filialement, heure par heure, jusqu'à ce que le soleil eût accompli une partie de sa course. Enfin, l'homme sortit de son sommeil, dégrisé, sans accident, et reprit sa route vers sa maison.

Après le départ du Chasseur et de son fils, nous eûmes la liberté d'aller tranquillement nous reposer. Dans la matinée, nous dépêchâmes, vers le lac au Poisson-Blanc, le Loup, porteur d'un message pour ce vagabond de Kînémontiayou; nous y essayions de le rappeler à ses devoirs. La journée s'écoula sans nouvelles ni de l'un ni de l'autre, et, le soir, nous tînmes conseil ensemble sur le parti qui nous resterait à prendre si nous étions abandonnés à nos propres ressources. L'homme avait remporté toute la viande qu'il avait eu l'intention de nous offrir, et notre provision de pemmican baissait déjà. Ce fut donc avec un vrai soulagement que, le lendemain matin, nous vîmes arriver le coupable Chasseur accompagné par

le Loup et par son fils, et ramenant une nouvelle charge de viande d'élan. Le père et le fils n'avaient atteint leur demeure que longtemps après que le Loup y était arrivé, dans la nuit, et se trouvant de fait trop épuisés pour se remettre immédiatement en route. Kînémontiayou était plein de repentir; et nous pressant les mains avec ardeur il s'écriait qu'il avait été « non droit », c'est-à-dire qu'il avait eu tort; mais il nous assurait que c'était la première fois de sa vie qu'il avait agi si grossièrement et que jamais plus il ne recommencerait. Nous fîmes volontiers la paix et tout se trouva de nouveau rasséréné.

Le 10 février, Cheadle partit avec le Chasseur et son fils emmenant deux traîneaux à chiens. L'ancienne trace s'était effacée, si bien qu'en pleine campagne on ne pouvait plus la distinguer. Il fallut donc recommencer à fouler la voie en marchant avec les raquettes. La neige avait alors près de trois pieds, et cette profondeur obligeait les deux hommes à aller en avant de façon que la trace fût assez foulée pour supporter le poids des chiens et de leurs traîneaux. Partout où la vieille trace était apparente, on retrouvait les empreintes du wolverène qui l'avait suivie vers la plaine. Les malheureux tremblaient donc pour leur cache, et comme ils voyaient chaque jour que le wolverène n'avait pas cessé de suivre la piste, le Chasseur, en montrant les empreintes, s'écriait : « Toujours ce maudit wolverène! nous ne trouverons plus un morceau de viande! »

Ils s'attendaient donc à avoir du mauvais temps à passer; car, suivant toute apparence, ils ne trouveraient guère de bisons, et, dans ce cas, leur seule chance serait de s'en retourner promptement à la Belle-Prairie, qu'ils pouvaient regagner en trois jours. Cependant, comme le Chasseur pénétrait dans un petit bois près du lac, il eut la joie de découvrir la trace d'un

bison. L'animal avait passé en courant bon train, poursuivi probablement par quelque chasseur, et sa piste était de la veille. Kînémontiayou ordonna donc de faire une halte, tandis qu'il pousserait en avant une reconnaissance dans la prairie ouverte. Peu après, il revenait avec la bonne nouvelle qu'il avait vu cinq taureaux paître dans les environs.

Ces bisons se tenaient dans un espace ouvert et d'un accès difficile. Il était pourtant si nécessaire d'en tuer un qu'on décida que le Chasseur s'avancerait seul vers eux, tandis que Cheadle et Miscouépémayou se tiendraient à couvert sous le bois. Ils se glissèrent jusqu'à la lisière de la prairie et se mirent à épier avec anxiété les mouvements du Chasseur et des bisons. Ceux-ci continuaient à paître tranquillement lorsqu'une bouffée de fumée et le bruit du fusil de l'Indien annoncèrent la mort de l'un d'eux. Les quatre autres prirent la fuite.

Tout à coup les spectateurs de cette scène intéressante eurent l'étonnement de voir un autre nuage de fumée et d'entendre le bruit d'un second coup de fusil. Évidemment ce coup avait été tiré par quelqu'un qui attendait à l'affût le passage de ces animaux, et, en effet, un homme s'élança bientôt en pleine poursuite. Cheadle et le jeune Indien, sortant sans retard de leur cachette, conduisirent les traîneaux dans un bouquet d'arbres plus voisin du bison qui venait d'être abattu, et dressèrent immédiatement leur bivac.

A la nuit, ils avaient achevé de dépouiller la bête, lorsque leur compagnie se trouva augmentée par l'arrivée d'un Indien, vêtu de peaux, chaussé d'une énorme paire de raquettes et qui avait l'air fort sauvage. C'était un Sauteur, nommé Gaytchi Mohkémarn ou le Gros Couteau. Il nous apprit qu'il était arrivé, de la Montagne-du-Bois, ce jour même dans

les plaines, et qu'il guettait les cinq bisons, les seuls qu'il eût vus, lorsqu'il avait aperçu Kînémontiayou qui rampait vers eux. Il avait blessé deux de ceux qui avaient passé devant lui ; mais la nuit était arrivée avant qu'il les eût attrapés, et il était revenu sur ses pas.

Depuis deux jours il n'avait pas goûté de nourriture, et il avait, à plusieurs kilomètres de là, quitté sa squau et ses enfants dans la même situation. Il fut longtemps à se rassasier de notre viande fraîche et en prit à son aise, sans essayer de rien porter à sa malheureuse famille. Les gens qu'il avait laissés à la Montagne-du-Bois étaient dans une grande détresse faute de nourriture. Etakh-ékouhp un mois auparavant était descendu dans la plaine pour se procurer de la viande ; mais, depuis lors, on n'en avait plus entendu parler. Treemiss, nous dit-il, avait aussi considérablement souffert et n'avait pu obtenir aucune provision à Carlton où il se trouvait alors. Enfin, il nous donna peu d'espoir de rencontrer d'autres bisons, car, ajouta-t-il, on assure de tous côtés qu'ils ont disparu.

Le lendemain matin, Gaytchi Mohkémarn partit à la recherche des bêtes qu'il avait blessées ; Kînémontiayou alla examiner notre cache et voir s'il trouverait d'autre gibier ; Cheadle et son jeune compagnon demeurèrent au camp, pour couper du bois et préparer la viande.

Le soir, le Chasseur était de retour. A sa grande surprise, il avait trouvé notre cache intacte. Le wolverène n'avait suivi notre piste que jusqu'à seize cents mètres de cet endroit, car il avait eu peur de s'exposer ainsi en pays ouvert.

Plus tard, Gaytchi Mohkémarn apparut, étant couvert de sang et apportant une langue. Les quatre bisons étaient tombés sous ses coups. Il ne pensait pas

qu'il y en eût d'autre dans un rayon de cent soixante kilomètres. Cheadle eut la louable prudence de lui acheter immédiatement deux de ces animaux pour quelques livres de munitions et un peu de tabac.

Le lendemain Gaytchi Mohkémarn pensa qu'il était temps de se mettre à la recherche de sa femme qui devait n'avoir rien pris depuis quatre journées. Après déjeuner, il partit pour lui porter un peu de viande. Quant à nous, nous passâmes le reste du jour à découper les animaux que nous avions achetés la veille. Le lendemain, Gaytchi Mohkémarn était de retour, amenant sa femme et un traîneau avec quelques effets. Il allait camper auprès des animaux qu'il avait tués et nous avertissait qu'un grand nombre d'Indiens étaient en route pour le rejoindre. Tous se mouraient de faim, car ils n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours.

Effectivement, durant cette journée, nous vîmes arriver des Peaux-Rouges, famille après famille. C'était une vraie cavalcade de spectres ambulants. Les hommes, maigres et blafards, marchaient devant des chiens cadavéreux, qui n'avaient littéralement que les os et la peau, et tiraient après eux des traîneaux aussi à jour, aussi vides qu'eux-mêmes. Les femmes et les enfants composaient l'arrière-garde. A l'honneur des hommes, il est bon de noter que ces êtres faibles étaient en meilleur état, même assez potelés, et que les femmes faisaient un étrange contraste avec les formes décharnées de l'autre sexe. Bien que les squaus indiennes et leurs enfants soient tenus, il est vrai, dans une dure sujétion, et que ce soit en général sur elles que tombe toute la fatigue des grosses besognes, elles ne sont pas mal traitées. Leurs souffrances et leurs privations sont moins grandes que celles des hommes.

L'Indien est constamment occupé à chasser pour procurer de la nourriture à sa famille. En temps de disette, il part sans emporter aucune provision pour

lui, et souvent il marchera plusieurs jours de suite, du matin au soir, sans rencontrer aucun gibier. S'il en trouve, il se charge de viande qu'il rapporte péniblement à la maison; alors, tant que dure l'abondance, il se considère comme ayant des droits au repos le plus complet pour se remettre de ses fatigues.

A mesure que nos misérables affamés arrivaient, nous les invitions à s'asseoir près du feu. Ils affectaient une gaieté que leurs traits démentaient. Ils fumaient, ils plaisantaient, sans laisser voir qu'ils convoitassent la viande étalée sous leurs yeux et en se gardant de rien demander à manger. Nous nous hâtâmes de faire cuire de la viande et de leur offrir à chacun un bon repas. Ils le consommèrent avec le calme et la dignité de gens trop bien élevés pour montrer aucune avidité; mais, à la vérité, ils ne laissaient pas une bouchée de ce qu'on leur servait.

Au milieu de ses hôtes, le Chasseur était dans toute sa gloire. La plupart étaient pour lui de vieilles connaissances. Lorsqu'ils eurent mangé, il provoqua au jeu trois jeunes gens, les dandies de la troupe.

Les joueurs s'asseyent en face l'un de l'autre, les jambes croisées, et la capote ou la couverture étendue sur les genoux. Le jeu consiste en ceci : un des joueurs cache dans ses mains deux petits objets, comme une vis de baguette à fusil ou un morceau de fil de laiton; les adversaires essayent de deviner ce qu'il a dans les mains. Celui qui cache fait de son mieux pour tromper les autres. Il tient ses mains dans un mouvement continuel; tantôt les réunissant, tantôt les mettant sous la couverture qui recouvre ses genoux, tantôt les plaçant derrière son dos. Entre chaque changement, les mains sont exposées au choix des adversaires qui les examinent avec soin, avec passion, et qui généralement sont longs à se décider.

Pendant tout ce temps, les batteries d'instruments

ni les chansons ne cessent ; les joueurs remuent leurs corps en mesure et se baissent ou se lèvent en cadence. Le résultat de chaque coup, gain ou perte, est noté par une entaille sur un bâton : chaque entaille représente un enjeu.

Ce jeu dura toute la moitié du jour, avec une énergie, avec un intérêt qui ne faisait défaut à personne, ni aux joueurs ni aux spectateurs. Enfin le Chasseur gagna aux autres tout ce qu'ils avaient, excepté leurs fusils et leurs couteaux ; cependant les visiteurs se retirèrent sans avoir l'air le moins du monde abattu par leur mauvaise fortune.

Derrière eux restèrent un Indien et sa squau. La taille de l'homme était gigantesque, plus de six pieds ; les os de sa forte charpente ressortaient à tous les angles et à tous les joints, et ses muscles pouvaient devenir le sujet d'une étude, tant le défaut de graisse les faisait apparaître.

Il avait été défiguré en se battant avec un ours gris qui, d'un coup de patte, lui avait arraché un œil, écrasé le nez et fait sauter les dents. Sa misère paraissait absolue. Littéralement, il avait perdu au jeu tout ce qu'il possédait, hormis sa femme, son enfant et un chien efflanqué. A eux tous, ils n'avaient plus une bouchée à manger. L'homme était sans fusil, sans munition, sans couteau, sans raquette ; il ne lui restait rien de ce qui est nécessaire au chasseur.

Deux jours durant, ce pauvre diable resta au bivac de Cheadle, mangeant du matin au soir. Jamais ses gencives édentées ne se reposaient. Il consommait non-seulement tout ce qu'on lui donnait, mais il s'attribuait tranquillement tous les rebuts qu'on faisait dégeler au feu pour les chiens.

Néanmoins lorsque, deux jours plus tard, nous reprîmes la route de la Belle-Prairie, il demeura près du feu, assis avec sa femme, très-content de son sort

et occupé à faire cuire sa seule provision, la tête d'un bison. Suivant toutes les apparences, il était destiné à périr bientôt de froid ou de faim ; et cependant, vers la fin de l'hiver, il vint nous surprendre à notre hutte, aussi hideux et aussi maigre qu'auparavant, mais ayant toujours l'air plein de santé et de courage.

Nous avions alors plus de viande qu'il ne nous en fallait pour l'instant, même sans toucher à celle qui était dans la cache ; on en confia une partie à Gaytchi Mohkémarn et, pour emporter le reste, on ajouta à notre convoi un petit traîneau et deux chiens qui furent loués. Après avoir chargé nos véhicules de tout ce qu'ils pouvaient contenir, on reprit la route du logis. La trace était assez bonne, mais la lourdeur du train rendait le voyage fort ennuyeux.

A la descente des hauteurs, il fallait pour retenir et guider le traîneau que le conducteur se couchât dessus, la face en bas, étendant ses jambes en arrière, et fît pour ainsi dire l'office d'un frein en enfonçant, autant qu'il le pouvait, ses pieds dans la neige. A une pente très-rapide qui dévalait de plusieurs centaines de mètres dans un lac situé au pied, il arriva que le convoi atteignit le faîte avant que Cheadle eût eu le temps de se mettre en posture de frein. Son traîneau fila, glissant vite, plus vite que les chiens ; le tout roulant les uns par-dessus les autres, dans une succession de culbutes, jusqu'à ce que, pêle-mêle, il fût parvenu en bas. Les chiens y restaient gisants, embarrassés dans leurs harnais et abattus par la lourdeur du traîneau, qui semblait avoir dû briser tous les os de leurs corps, tant il les avait lourdement cognés dans leur chute prolongée. Cependant ces pauvres bêtes n'avaient pas de blessure. On mit, il est vrai, pas mal de temps à les tirer d'embarras et à replacer tout en ordre sur le chemin. Le voyage d'une journée se composait ainsi d'une perpétuelle alternative de difficultés et de désastres.

Après trois jours de ce labeur très-fatigant, la troupe se trouva parvenue, vers la tombée de la nuit, à vingt-cinq kilomètres de la Belle-Prairie. Comme on ne voyait pas alors d'endroit propre à bivaquer, nos amis poussèrent en avant jusqu'à ce que la nuit fût close. Pendant un temps, ils s'avancèrent à la lueur d'une nouvelle lune qui était déjà presque couchée. Le traîneau de Cheadle marchait en tête et, quand la lune eut disparu, il continua sa route même en n'y voyant plus clair. Heureusement Chouchou, le chien qui allait le premier, ne montrait pas d'hésitation ; il suivait la trace sans se tromper, bien qu'elle fût alors à peu près effacée et à peine perceptible à l'œil, même en plein jour. Les hommes n'avaient plus d'autre moyen de la reconnaître qu'en sentant la dureté de la voie sous la semelle de leurs raquettes, en opposition avec la masse poudreuse de la neige qui s'étendait de part et d'autre. Mais, s'apercevant que la sagacité du chien était à la hauteur des circonstances, Cheadle résolut d'atteindre la hutte cette nuit même et persévéra tranquillement, ayant sur ses talons les deux autres traîneaux et les Indiens. Ceux-ci s'étonnaient fort que le seigneur ne voulût pas s'arrêter. Enfin l'obscurité devint si grande que les conducteurs avaient perdu de vue leurs chiens et ne distinguaient plus que l'ombre vague de leurs traîneaux qui s'éloignaient. Cependant Chouchou, à mesure qu'il approchait de la hutte, hâtait sa course, sans faire aucune erreur, si ce n'est qu'il renversa le traîneau dans un profond amas de neige, sur les bords de la rivière Crochet, à huit cents mètres de chez nous. Cet accident les retarda un peu, car il leur fallut retrouver le sentier perdu en sondant avec des perches la neige éparse, qui l'avait, en cet endroit, recouvert à une telle profondeur que Chouchou était bien excusable de ne pas l'avoir suivi. Enfin, les traîneaux furent remis sur le terrassement

et, au bout de quelques minutes, un rayon de lumière, qui filtrait à travers la fenêtre de parchemin du fort Milton, vint réjouir les yeux des voyageurs épuisés de fatigue. Ce fut avec une joie bien vive que Milton les reçut. Il avait passé les derniers jours tout seul, dans l'inquiétude, guettant le retour de ses amis absents depuis douze journées. Comme nous avions à présent assez de viande, nous restâmes tous les deux au logis, attendant de jour en jour le retour de nos gens envoyés à la Rivière Rouge. Deux mois s'étaient écoulés depuis leur départ. C'était l'espace de temps qu'ils avaient jugé nécessaire pour leur voyage ; mais nous avions toujours compté qu'ils le dépasseraient.

Nous nous occupâmes en les attendant à chasser, dans le voisinage immédiat, au fusil et à la trappe.

Cependant Milton s'adonnait aussi à l'art culinaire et s'en acquittait avec autant de talent que de succès ; son mérite était mis à de graves épreuves pour produire une variété de plats avec les maigres ressources dont il avait la disposition. Cheadle était le scieur de bois du ménage et le porteur d'eau, ou plutôt le fondeur d'eau et de neige.

Cela dura ainsi assez longtemps d'une façon tolérable. A la fin pourtant notre petite demeure s'était si fort encombrée par les amas de copeaux, d'éclats de bois, de débris de toute espèce, et si mal ordonnée, par suite de l'habitude que nous avions d'abandonner là tout objet dont nous nous servions sans le remettre en place, que nous arrivions à peu près à ne plus pouvoir nous livrer aux travaux du ménage. Il faut bien noter que le balayage était malaisé, puisque nous n'avions pas de balai et que le niveau de notre plancher était d'environ soixante centimètres au-dessous du sol extérieur. Cependant nous prîmes la résolution d'instituer un nouvel ordre de choses, en nous mettant bravement à un rangement général et à un complet net-

toyage de printemps. Nous commençâmes par faire des balais avec des branches de sapin et par employer nos plats d'étain en guise de pelles à ordures. Souvent au milieu de nos travaux, comme nous étions à quatre pattes nettoyant les ordures et enlevant la poussière à l'aide de grossières inventions, nous nous trouvions de si drôles de figures que nous éclations de rire. Et cependant le résultat en fut très-satisfaisant ; et quand nous vîmes l'apparence d'ordre et de propreté que présentait maintenant notre logis, nous fûmes très-contents de nous.

D'ailleurs nos triomphes sortirent de la sphère des actes qui concernent la femme de chambre.

Encouragé par une série de succès dans l'art agréable de la cuisine et par les flatteuses félicitations, par les vives sollicitations de Cheadle, Milton finit par essayer un plum-pudding.

Il fallut préalablement procéder à l'élimination soignée des corps étrangers, bouts de tabac, capsules, plomb, etc., qui s'étaient mêlés à nos provisions; après quoi le pudding fut trituré, mélangé suivant les règles, enveloppé comme il faut dans un linge et mis au pot. Combien de fois l'en sortit-on? Combien de fois examina-t-on avec la pointe d'une fourchette s'il n'était pas enfin (cela dura toute la journée !) cuit à point? Nous faisions bien rôtir aussi deux poulets de prairie: mais le pudding accaparait l'intérêt du public. Il faut n'avoir jamais été réduit à vivre longtemps d'une seule et même pitance pour ne pas se faire une idée de l'angoisse avec laquelle nous suivions des yeux la cuisson de notre plum-pudding. Ah! qu'il fut délicieux! Combien il dépassa toute espérance! Sans doute il avait plus d'une imperfection; par exemple, il contenait encore quelques capsules, des balles de plomb et même des morceaux de tabac; mais qu'importe? Il était de taille à être servi aux habitants de Brobdingnag. En

vain nous avions caressé l'espérance de l'achever en une seule fois; il en resta. La nuit fut assez pénible. On peut, je l'avoue, attribuer cette absence de repos à la nature un peu lourde de notre souper, mais la cause la plus réelle en était dans l'impatience de voir arriver le matin, où nous pourrions renouveler les délices de la soirée passée. Ce ne fut pas sans inquiétude qu'aux premiers rayons de l'aube chacun de nous épia les mouvements de son compagnon. Enfin, avant qu'il fît grand jour, nous sautâmes tous les deux à la fois de nos lits, chacun craignant d'avoir à perdre un morceau de son délicieux déjeuner. Et jamais écolier n'eut plus de regret à voir la fin de son gâteau que nous n'en eûmes en soupirant sur la dernière bouchée de ce pudding sans égal.

Il fallait bien rompre la monotonie du temps qui passait si lentement. Déjà nous étions au commencement de mars, et La Ronde ni Bruneau n'étaient de retour. Il est vrai que parfois notre solitude était égayée par les visites des Indiens ; mais tous ils étaient affamés ; et ils faisaient de fameuses brèches à nos maigres provisions. Rover contribuait pour sa part à alléger l'ennui de ces longues soirées d'hiver; car nous les passions en partie à varier et à perfectionner son éducation. Les représentations qu'il donnait étaient, pour nos visiteurs indiens, une source toujours nouvelle d'admiration et de plaisir. Jamais ils ne se lassaient de le voir se tenir sur la tête, marcher sur les jambes de derrière, ou s'asseoir dans la posture d'un mendiant. Chacun de ses faits et gestes excitait parmi les spectateurs de tumultueuses exclamations qui exprimaient leur stupéfaction ; mais surtout celui qui consistait à surveiller un morceau de viande mis sur le plancher ou posé en équilibre sur le bout de son nez. Les Indiens ne pouvaient pas comprendre comment on réussissait à dresser un chien à attendre le

mot d'ordre au lieu de se jeter sur la nourriture. Leurs propres chiens, qui ne sont jamais nourris que quand ils travaillent, sont toujours si maigres et si voracement affamés, qu'ils volent tout ce qu'ils peuvent atteindre.

Il y avait eu presque partout une grande disette. Au fort près du lac de l'Œuf, on avait été obligé pour vivre de faire bouillir afin de les réduire en pâte les peaux de bison. Deux hommes qu'on avait dépêchés de là pour obtenir des secours à Touchwood-Hills, l'endroit le plus voisin, y étaient arrivés presque morts de faim, et y avaient trouvé les habitants à la dernière extrémité et incapables de les aider en rien. Au fort La Corne [1], on avait longtemps souffert, et, même à Carlton, on avait été si tristement réduit que les chasseurs étaient partis munis d'assez peu de subsistances pour être obligés en route de manger leurs chiens. Nous dûmes donc nous estimer très-heureux d'avoir si bien échappé à la détresse générale.

Les bisons se sont tous éloignés des forts, et la quantité de poisson blanc pêché dans les lacs, et qui a formé une des ressources principales, a diminué à un tel point que maintenant il ne se passe guère d'hiver sans qu'on souffre de la famine. Cette disette est devenue si urgente qu'elle amène la Compagnie de la baie d'Hudson à penser à établir immédiatement de vastes fermes dans le district de la Saskatchaouane, si admirablement disposé d'ailleurs pour l'agriculture et pour la production du bétail.

Les temps sont passés, pour ne plus revenir, où l'on pouvait, le long de la Saskatchaouane septentrionale, vivre en abondance à l'aide du fusil et du filet.

Le 11 mars, nous étions assis dans la hutte, causant

1. Le fort La Corne est au confluent des deux Saskatchaouanes. — J.-B.

avec deux jeunes Indiens qui venaient d'arriver des plaines, envoyés par Gaytchi Mohkémarn pour nous dire que, si nous ne faisions pas immédiatement chercher la viande laissée par nous dans la cache, la famine l'obligerait à la manger; tout à coup, la porte s'ouvrit et nous vîmes entrer La Ronde. Il était très-amaigri et avait l'air épuisé de fatigue. Bruneau le suivait de près, amenant un traîneau où se trouvaient du pemmican, un sac de farine, une petite caisse de thé et, mieux que tout le reste, des lettres d'Angleterre. Avec quel empressement nous nous en saisîmes! Avons-nous besoin de dire le nombre de fois qu'elles furent lues et relues? Nous préparâmes un régal pour fêter l'arrivée de nos gens. On fit des crêpes à profusion et du thé à plusieurs reprises. Nous n'avions pas goûté de thé depuis des jours, de crêpes depuis des semaines. Longtemps après minuit, nous étions encore assis à écouter les nouvelles de la Rivière Rouge et le récit du voyage de La Ronde et de Bruneau. Ces pauvres diables avaient mis vingt-trois jours pour faire les mille kilomètres qui nous séparaient du fort Garry; ils s'étaient reposés une semaine, et avaient commencé leur retour le dernier jour de janvier. Le 31 janvier et le 1er février étaient les deux jours où Cheadle et Isbister étaient revenus de Carlton, c'est-à-dire la période du plus grand froid, celle où le thermomètre était descendu à 30° au-dessous de zéro.

La Ronde et Bruneau avaient fait lentement et laborieusement trois cent vingt kilomètres, lorsque, le pemmican venant à manquer, ils avaient dû soutenir les chiens aux dépens de la conserve précieuse. Cependant, à deux journées du fort Pelley, les chiens étant à bout de force, il avait fallu abandonner un des traîneaux avec un de ces pauvres animaux, qui se coucha le long de la route pour expirer. Un peu plus loin, ils passèrent près d'un traîneau dont l'atte-

lage de chiens était complétement gelé, droits et raides sous leurs harnais, semblables à ces gens que les Mille et une Nuits nous montrent métamorphosés en pierre. Quelque passant, trouvant ce traîneau abandonné avec son attelage mort, avait remis les chiens sur les jambes comme s'ils traînaient encore leur fardeau. En arrivant au fort Pelley, nos gens avaient vu les habitants en proie à la disette et n'ayant plus qu'un demi-sac de pemmican. Ils leur avaient laissé un sac de farine. Après quoi, La Ronde avait été pris d'une bronchite; il avait eu la plus grande difficulté à finir son voyage et nous était arrivé dans l'état d'épuisement que nous avons dépeint.

A peine nous venions de nous endormir tranquillement que le grognement des chiens nous tira du sommeil et que nous entendîmes quelqu'un se glisser doucement dans la hutte. Il y faisait une obscurité complète. Milton, sautant à bas du lit, battit le briquet et nous vîmes le Chasseur, avec son beau-père et toute sa famille. Ils avaient appris, par les deux jeunes Indiens qui nous avaient fait visite ce jour-là, le retour de La Ronde, et, sans retard, ils étaient venus lui souhaiter la bienvenue et prendre leur part des bonnes choses qu'il avait apportées. Nous montrâmes notre mécontentement d'être ainsi dérangés, et, tout pleins de honte de leur conduite, ces braves gens se couchèrent paisiblement à terre pour dormir.

La Ronde fut sérieusement malade durant plusieurs jours. Après sa convalescence, nous reprîmes la vie de trappeur en la variant de temps en temps par la chasse aux rats musqués, dont la saison était arrivée. Quoiqu'ils aient une odeur assez forte, ils sont loin d'être à dédaigner.

Ensuite, nous pensâmes à nous occuper à chasser l'élan. Dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de notre logis, nous en avions vu beaucoup de traces,

qui nous avaient donné l'espérance de faire une bonne chasse avec l'assistance de Rover. La surface de la neige, que fond le soleil durant le jour, est transformée en croûte solide chaque nuit par les gelées nocturnes, au commencement du printemps. Cette croûte est assez forte pour porter l'homme chaussé de raquettes ou un chien de petite taille; mais elle se brise sous la pression des petits pieds et de l'énorme poids de l'élan. Lorsqu'un chien le poursuit, l'animal essaye de s'échapper; mais, comme, chaque fois qu'il s'élance, il s'enfonce jusqu'aux jarrets et que les coupants de la glace le blessent aux jambes, il est bientôt réduit aux abois, et le chasseur en arrivant le tue à son aise. Il n'y a guère d'autre moyen que celui-là, si ce n'est qu'on peut se mettre à l'affût, en été, près des endroits où il se baigne dans les rivières et dans les lacs. C'est un animal des plus prudents et que le plus habile chasseur n'approche que très-difficilement. Peu de métis, et un plus grand nombre d'Indiens mais pas tous, ont, dans les circonstances ordinaires, assez d'adresse pour suivre à la piste et pour tuer un élan; aussi dit-on dans le pays qu'un homme peut, toute sa vie, poursuivre un élan sans réussir à l'apercevoir. Cet animal se tient au cœur de la forêt où on ne le voit que quand on le touche pour ainsi dire; son ouïe est si fine que la rupture d'une brindille ou le craquement d'une feuille morte suffit pour lui donner l'éveil. Un jour de vent, où les bruits du bois étouffent le son des pas furtifs du chasseur, offre le plus de chance pour l'atteindre. D'ailleurs l'élan a adopté un stratagème plein de finesse pour se mettre à l'abri de toute surprise. Lorsqu'il veut se reposer, il marche en cercle et se couche à l'intérieur, mais tout près du commencement de la courbe. Il en résulte que le chasseur qui suit sa piste passe près de l'endroit où l'élan est couché et que, tandis que l'homme continue

à suivre le cercle, l'animal sans être vu s'échappe par un côté opposé. Cette année cependant, le dégel commença le 30 mars et fut aussi subit que complet, en sorte qu'il n'y eut aucune croûte formée sur la neige et que nos espérances de chasse furent tout à fait trompées.

Nous commençâmes, bientôt après, nos préparatifs pour quitter nos quartiers d'hiver, aussitôt que la neige serait assez disparue pour permettre à nos charrettes de rouler sur la terre. Le premier soin à prendre était de retrouver nos chevaux que nous avions lâchés au début de l'hiver. Comme nous avions de temps en temps aperçu leurs traces, nous connaissions la direction qu'ils avaient prise. La Ronde suivit leur piste aisément et les découvrit à quinze ou seize kilomètres du logis. Ce qui nous étonna le plus lorsqu'il les ramena à la Belle-Prairie, ce fut l'excellent état où ils se trouvaient. Bien qu'ils eussent été fort maigres quand la neige avait commencé à tomber et que deux d'entre eux eussent été attelés au traîneau dans la première partie de l'hiver, ils étaient devenus de vraies boules de graisse. Ils avaient autant de feu et d'esprit que s'ils eussent été nourris avec du blé, ce qui est loin d'être la condition habituelle des chevaux indiens. La pâture ici est si substantielle que, même en hiver, où ils ont à chercher leur nourriture sous la neige, les animaux s'engraissent rapidement, pourvu qu'ils trouvent des bois où s'abriter contre les rigueurs des vents.

## CHAPITRE V

### DE LA BELLE-PRAIRIE AUX MONTAGNES ROCHEUSES

Départ de la Belle-Prairie. — Fort Pitt et sa colonie. — Cries et Pieds-Noirs. — L'Assiniboine. — Passage de la Saskatchaouane. — Edmonton. — Colonie de Saint-Alban et le P. Lacome. — Les Pieds-Noirs courent le Crie. — Chœurs des chiens. — M. O'B.... — Nous consentons à l'emmener. — Nous préférons aux autres le col de la Cache de la Tête Jaune. — Antipathie de M. O'B.... et de l'Assiniboine. — Départ d'Edmonton. — Les oiseaux. — L'Assiniboine, les ours gris et M. O'B.... — Le Mac Leod. — L'Assiniboine devient notre guide. — Incendie de la forêt. — L'Athabasca et les Montagnes Rocheuses. — Chasse aux moutons gris. — Jasper House et ses environs.

Le 3 avril nous avions chargé nos charrettes. Nous tournâmes le dos à la Belle-Prairie avec quelques sentiments de tristesse. Nos amis indiens étaient tous absents et nous partions en regrettant de n'avoir pu faire nos adieux ni au Chasseur ni à Miscouépémayou. Le 6 avril, nous atteignions la Saskatchaouane. Elle était encore bien prise et nous la passâmes sur la glace. A Carlton, nous trouvâmes Treemiss qui partait pour l'Europe. La Ronde le suivit le lendemain, allant à la Rivière Rouge. Nous

envoyâmes Rover avec eux, car nous avions peur de le perdre après être arrivés dans la Colombie Britannique. Ce fut une faute que nous déplorâmes toujours. Pour nous guider vers l'ouest, nous engageâmes Baptiste Supernat, métis français, grand et fort, qui prétendait connaître, jusqu'à la Cache de la Tête Jaune, sur le versant occidental de la principale chaîne des Montagnes Rocheuses, la route que nous avions l'intention de suivre. Après être restés trois jours à Carlton, nous passâmes de nouveau la rivière sur la glace, malgré l'annonce de la débâcle, et nous remontâmes lentement le long de la rive gauche de la Saskatchaouane du nord dans la direction du fort Pitt. Nous emmenions deux charrettes et deux chevaux, et, comme nous n'avions à notre service que Baptiste, l'un de nous conduisait tandis que l'autre allait en avant pour chasser. Le temps était beau, éclatant, et la neige avait presque partout disparu. Des volées d'oies et de canards passaient sans interruption, si bien que le bruit de leurs ailes, comme ces oiseaux se dirigeaient vers le nord, ne cessait pas de la nuit et nous empêchait presque de dormir.

Au lac des Brochets (*Jach-fish Lake*), nous rencontrâmes Gaytchi Mohkémarn et quelques Cries des Bois de sa connaissance. Gaytchi nous fit des excuses au sujet de l'extrême nécessité qui l'avait obligé, cet hiver, à consommer notre viande. Ces Indiens nous quittèrent après nous avoir accompagnés une journée, et en ayant réellement l'air chagriné à l'idée de ne plus nous revoir.

Nous étions encore à quelques journées du fort Pitt, quand nous fûmes rejoints par une bande des employés de la Compagnie; ils venaient de Carlton, et nous tinrent compagnie jusqu'à Pitt. Ils marchaient à pied, ayant leurs bagages portés sur des *travailles* que traînaient des chiens. Une *travaille* est une machine in-

dienne [1] qui se compose de deux perches attachées ensemble, de façon à former un angle aigu, et maintenues par des traverses. Le sommet de l'angle porte sur le dos du chien ou du cheval; l'extrémité des perches divergentes traîne sur le sol, et le bagage est attaché aux traverses. Les Indiens s'en servent en place de charrettes. Nos nouveaux compagnons se trouvaient à bout de provisions et de munitions, en sorte qu'ils vécurent désormais à nos dépens, et, comme nous-mêmes nous étions assez peu en fonds, il nous fallut travailler dur pour tuer des canards et des poulets de prairies en nombre suffisant; car dix hommes affamés dévorent une fameuse quantité d'oiseaux.

Une des habitudes des tétras des prairies nous mit à même de nous en procurer beaucoup. Au printemps, ces oiseaux se rassemblent lors du lever et du coucher du soleil, au nombre de vingt à trente, dans une place choisie, qui ordinairement est sur un bas coteau ou quelque plateau. Là, ils se mettent à danser, mais comme des fous. Le tétras des prairies est un oiseau qui court, au lieu de procéder par des sautillements. Eh bien! dans ces réjouissances, on les voit ouvrir leurs ailes, poser leurs deux pieds ensemble, et sauter comme des hommes dans la danse du sac, ou des oiseaux dans une pantomime. Ils s'avancent l'un vers l'autre, font un tour de valse et passent à un autre.

1. Nous ne sommes sûr ni de l'orthographe, ni du genre, ni de la signification exacte de ce substantif à cause d'une phrase du *Tour du Monde*, 1860, I, p. 275, où il est dit : « M. Palliser partit seul avec son fidèle Ismah, un grand chien loup de race indienne, attelé à un *travail* ou traîneau léger qui portait toute la fortune du voyageur ». — Le capitaine Burton en allant chez les Mormons a fait la rencontre de bandes d'Indiens emportant tous leurs biens sur des traîneaux de ce genre et il en fait la description ainsi que des chiens qui y sont attelés. (V. notre édition des *Voyages du capitaine Burton*, p. 235 et suiv.) — J.-B.

Cette contredanse des poulets de prairies est des plus amusantes; et, quand les oiseaux s'y livrent, ils s'y absorbent assez pour qu'on puisse les bien approcher. L'état du terrain fait aisément reconnaître la place de leur rendez-vous. L'herbe foulée ou même détruite par le continuel battement de leurs pieds forme un cercle remarquable.

Nous espérons que la nécessité absolue peut nous servir d'excuse si nous avons tiré parti de leur passion pour ce divertissement de bonne société, et si nous avons dispersé et ensanglanté le bal des hôtes de la prairie. Jamais nous ne nous y sommes résolus que quand la faim impitoyable nous obligeait à nous procurer des vivres le plus rapidement possible.

Le fort Pitt, où nous arrivâmes le 20 avril, ressemble par la construction et par l'étendue à celui de Carlton. Il est comme lui placé sur l'atterrissement plat qui se trouve plus bas que l'ancienne rive élevée de la Saskatchaouane. C'est lui qui fournit aux postes éloignés des plaines la plus grande partie du pemmican et de la viande sèche qui sont nécessaires à leur approvisionnement. Il est rare que le bison se tienne bien loin du fort Pitt et souvent il arrive, quand la disette règne à Carlton et à Edmonton, que les gens du *Petit Fort* [1], comme on l'appelle, se régalent de viande fraîche tous les jours.

On y cultive la terre d'une façon primitive, il est vrai, mais qui donne d'abondants produits. On y récolte des pommes de terre en grande quantité et d'une grosseur immense, les carottes et les navets y prospèrent également, et l'on ferait ici certainement autant

1. Le nom de *Petit Fort* nous semble bien être dû à une interprétation erronée de celui de *fort Pitt*.... Quelle que soit la réputation des deux Pitt, il est permis de croire qu'elle n'est pas clairement comprise par les Peaux-Rouges ni par les métis. — J.-B.

de blé qu'à la Rivière Rouge ou à Edmonton, si l'on ne manquait pas de marché pour le vendre.

Cette petite colonie était tout en émoi à l'intérieur comme à l'extérieur du fort. Les Cries et les Pieds-Noirs avaient fait la paix depuis quelque temps, et de grands campements des deux nations étaient établis à une ou deux journées de distance. Il en venait des essaims continuels de visiteurs, tous désireux de profiter de la rare occasion que leur présentait une paix dont la durée était comme toujours très-problématique. Pour ces visites officielles que les membres d'une tribu faisaient à ceux de l'autre, les hommes se mettaient dans leur plus belle toilette et s'ornaient de leurs plus riches peintures. La parure d'un dandy parmi les Cries consistait en jambières et en couvertures écarlates, complétées d'une foule de rubans au bonnet, s'il en portait; dans le cas contraire, sa chevelure était divisée en une longue queue pendante par derrière et en deux plus courtes qui accompagnaient par devant les côtés de la face, chacune d'elles étant entourée du laiton le plus brillant; le vermillon formait un rond autour des yeux et de la bouche, une bande sur le nez et une plaque sur chaque joue.

Quant aux Pieds-Noirs, nous en vîmes une bande qui durant notre séjour vint faire des échanges. C'étaient de beaux hommes, mieux habillés et plus propres en général que les autres Indiens. Peut-être moins grands que les Cries, ils étaient pourtant d'une haute stature et bien faits. Leurs figures étaient très-intelligentes. Ils avaient les traits caractérisés; le nez était large, bien formé, droit ou légèrement courbé à la romaine; leurs pommettes ressortaient moins et leurs lèvres étaient plus minces que celles des Cries. La bouche était large et leurs dents admirablement blanches, comme chez tous les Indiens. Leur habillement se distinguait fort peu de celui des Cries, si ce

n'est qu'il était en meilleur état et plus propre. Les figures des hommes et des femmes étaient aussi fortement coloriées en vermillon [1]. Ces dernières étaient vêtues d'une façon très-singulière et très-remarquable. Elles portaient de longues robes de peau de bison, rendues très-douces et très-souples, et teintes avec de l'ocre jaune. La robe était serrée à la poitrine par une large ceinture de même confection, mais ornée à profusion de petites plaques rondes de métal, ayant la dimension de la monnaie anglaise appelée couronne, et parfaitement polies. Ces Indiens conservaient dans leur maintien une véritable dignité et supportaient avec beaucoup de patience la curiosité d'une foule de métis et de Cries, qui examinaient avec le plus vif intérêt une race qu'ils ne voient guère qu'en la rencontrant sur le champ de bataille.

Malgré la proclamation de la paix, il était assez probable que quelque jeune héros Crie ne résisterait pas à la tentation de dérober des chevaux aux Pieds-Noirs. Le commandant M. Chantelaine avait donc eu la précaution de les faire rentrer pour la nuit ainsi que les nôtres dans l'enceinte du fort. Dans la matinée, un Crie accourut, du camp de la plaine, pour nous dire que les hostilités étaient imminentes, parce qu'une femme Crie avait été tuée dans le camp des Pieds-Noirs. Elle y était allée pour épouser un chef; mais, à son arrivée, un autre Pied-Noir s'était épris d'elle. Une querelle s'était élevée, et, pour y mettre fin, un des rivaux avait frappé la femme au cœur. M. Chantelaine donna immédiatement avis de cette nouvelle au chef des Pieds-Noirs et lui conseilla de partir sans retard. Le chef y consentit. Quelques minutes après, lui et les siens avaient passé la rivière. Comme ils touchaient la rive opposée, un coureur des Pieds-

1. Voir pour ces vêtements des Peaux-Rouges la gravure de la p. 285, *Tour du Monde*, 1860, I. — J.-B.

Noirs, dépouillé de tous ses vêtements, arriva hors d'haleine, hors de sens, et leur redit le danger imminent où ils se trouvaient. Heureusement l'alarme était sans fondement, et la paix demeura observée des deux partis durant les quelques semaines que nous demeurâmes près de la Saskatchaouane.

Au fort Pitt, nous fîmes l'engagement d'un autre homme, qui, de même que Baptiste, se prétendait disposé à nous suivre partout où nous irions. Notre nouveau serviteur s'appelait Louis Battenotte, ou, suivant un sobriquet qui faisait presque oublier le nom, l'Assiniboine, parce qu'il avait, durant son enfance, été élevé par cette tribu. C'était un homme d'une force athlétique, quoique de taille moyenne. On l'aurait volontiers pris pour un Indien. Sa chevelure longue et noire était contenue dans un filet de soie; il avait le nez aquilin d'une façon très-prononcée, la bouche petite et les lèvres fort minces et fort délicates. Ses façons étaient pleines de charme et d'agrément, dont l'effet était encore augmenté par la douceur singulière et par le timbre musical de sa voix.

Pendant notre séjour au fort Pitt, son plus jeune enfant tomba malade et mourut. Cette perte le rendit ainsi que sa femme assez malheureux, assez mécontent du sort, pour désirer quitter le lieu de son infortune. Il s'offrit à nous accompagner. Nous étions très-disposés à nous assurer les services de l'homme qui avait la réputation d'être le voyageur et le chasseur le plus habile de tout le canton; nous le souhaitions même vivement, mais nous ne nous souciions pas du tout de prendre en même temps sa femme et son fils, ce dernier n'ayant que treize ans. Cependant nous étions tellement charmés par lui que, malgré tous nos scrupules sur la prudence d'admettre des personnes que nous trouvions inutiles à un voyage aussi périlleux que le nôtre à travers les montagnes, à travers un

pays où la nourriture devait être difficile à trouver, nous finîmes par lui donner un plein consentement. Or cet arrangement, qui paraissait alors si peu justifiable aux yeux de notre sagesse, devint, il faut l'avouer, la principale cause de notre salut.

L'Assiniboine n'avait qu'une main : la gauche lui avait été détruite par un fusil qui avait éclaté en ne lui laissant que deux doigts; mais il avait autant d'adresse et d'habileté que s'il n'eût pas été manchot. Cependant la douceur de ses manières insinuantes, qui nous avait séduits, n'était pas d'accord avec son caractère; car il était violent et passionné. Bien que la bonté rayonnât sur toute sa personne et qu'il roucoulât aussi tendrement qu'une tourterelle lorsqu'il était calme; si la colère l'emportait, sa figure prenait une expression diabolique et sa voix tonnait comme le rugissement d'un lion. Disons tout de suite que, dans les nombreuses épreuves que nous eûmes à subir, il se montra un serviteur aussi utile que fidèle et ne nous donna jamais lieu d'avoir à regretter de nous être laissés aller à la séduction de ses manières. Par la suite, nous avons appris que, dans une querelle, il avait tué jadis un autre métis, et qu'en conséquence il avait été remercié du service de la Compagnie et excommunié par son prêtre. Mais le mort était, de notoriété publique, un vaurien, qui faisait la terreur de tous les métis, et chacun s'accordait pour déclarer que l'Assiniboine avait été provoqué d'un façon intolérable et que l'acte avait été accompli dans un instant de colère.

Nous partîmes du fort Pitt, le 28 avril. Afin d'éviter la rencontre des nombreux partis d'Indiens des plaines qui erraient sur la rive méridionale de la Saskatchaouane, nous prîmes par le nord. La nuit qui suivit notre départ, nous exerçâmes une garde vigilante autour de nos chevaux, parce que nous craignions

que les Indiens, à qui nous les avions achetés, n'eussent la fantaisie d'essayer de nous les reprendre. Il n'est pas rare, en effet, qu'ils aient les plus vifs remords de s'être séparés de leurs chevaux et que, pour mettre leur conscience en repos, ils se les restituent. Mais la nuit fut paisible ; et, le jour étant venu, nous prîmes quelques heures de repos avant de nous mettre en route.

Chemin faisant nous rencontrâmes souvent les marques des travaux faits par le castor à des époques éloignées de nous, lorsque sa race était nombreuse et puissante. Entre autres, dans un endroit, il y avait une longue chaîne de marais qu'avait causés un endiguement construit à travers un ruisseau, qui dès lors avait cessé d'exister [1].

A un endroit nommé les Collines des Serpents (*Snake Hills*), nous regagnâmes la Saskatchaouane; et comme, à partir de là, la route gauche n'était plus qu'un sentier pour les bêtes de somme à travers la forêt, nous nous disposâmes à franchir la rivière pour reprendre la route carrossable qui suit la rive méridionale. Cette entreprise nous embarrassa d'abord; car la rivière était large et profonde, et nous ne voyions pas dans le voisinage d'arbres propres à faire un radeau. Mais les talents de l'Assiniboine ne furent pas longtemps en défaut. Il construisit un frêle châssis avec du saule vert, attaché par des bandes de cuir; il couvrit le tout d'une peau de bison cousue à petits points et bien graissée à tous les trous. Ce léger canot avait un mètre quatre-vingt-deux centimètres en longueur, soixante centimètres de large et autant de profondeur. Baptiste fit l'office de passeur et transporta en sûreté tout le bagage de l'autre côté. Ensuite vint le tour de Cheadle. Son poids énorme, joint à

1. Il faut prendre ici la seconde carte pour suivre la route des voyageurs. — J.-B.

celui de Baptiste, fit enfoncer le frêle esquif jusqu'au bord. Il fallut attacher à un côté une bûche pour empêcher le canot de chavirer. Puis on tenta l'aventure. Le moindre balancement faisait entrer dans l'embarcation l'eau, qui y pénétrait déjà rapidement à travers la peau perméable dont elle se composait. Cheadle suivait avec angoisses les progrès de l'enfoncement d'un des vaisseaux les plus fragiles auxquels un mortel ait jamais confié sa vie. L'infiltration de l'eau augmentait; à l'extérieur, l'eau montait aussi ; déjà elle avait l'air d'être plus haute que les bords. Or il faisait presque nuit. La perspective de couler à fond devenait si imminente que le passager s'en alarmait de plus en plus. Enfin la rive fut atteinte, mais juste à temps, car l'eau se précipitait par-dessus les bords.

Milton passa ensuite. Le reste demeura en arrière pour effectuer, le lendemain matin, le transport des chevaux et des charrettes. Ces dernières traversèrent d'une façon aussi simple qu'aisée. Un des brancards de chacune d'elles ayant été attaché au moyen d'une corde à la queue d'un cheval, les animaux furent mis à l'eau; on poussa derrière eux les charrettes et, comme elles étaient tout à fait en bois, elles flottaient dans leur position ordinaire, et les chevaux les tiraient sans difficulté en nageant.

Après avoir rechargé les charrettes, nous reconnûmes à l'essai que la berge avait trop de raideur pour que les chevaux pussent la gravir en les traînant. Cependant nous n'avions aucun harnais de rechange pour atteler un second cheval à une voiture; en conséquence, nous dûmes y remédier, comme on le fait dans ce pays, en attachant une courroie de la queue d'un cheval à un brancard de la voiture. Puis il fallait avoir soin de partir en douceur, afin de ne pas disloquer les vertèbres de la queue de notre animal. Voilà comment, avec l'aide de Milton et du jeune Assini-



Fort Edmonton. (Page 136.)

MILTON ET CHEADLE. pop.

boine, m
et grâce
la roue,
Comm
ton, no
qu'il y a
grande a
nourritu
boine n'
pour dir
avaient
friandise
quille,
laissaien
nous ma
Le 14
C'est un
qui dom
septentri
pas à ve
ments d
M. Har
tesse et
L'étab
du distri
teur en
rieurs.
forge et
on y ré
voyage d
on y fab

1. On t
vue du f
prendre l
ces constr
son. — J.

boine, montés en postillons sur les chevaux de volée, et grâce aux efforts réunis des autres qui poussèrent à la roue, nous surmontâmes avec succès nos difficultés.

Comme à l'ordinaire, avant d'être arrivés à Edmonton, nous avions épuisé nos provisions. Il est vrai qu'il y avait des volailles sauvages et des œufs en si grande abondance que nous ne manquions jamais de nourriture. D'ailleurs, ni Baptiste ni la famille assiniboine n'étaient difficiles sur la qualité des œufs ; même, pour dire la vérité, ils préféraient ceux où les poulets avaient déjà pris un certain développement. Cette friandise qu'ils recherchaient, ils la tiraient de la coquille, et, la tenant par l'aile ou par la patte, ils la laissaient tomber dans leur bouche, à peu près comme nous mangeons les asperges.

Le 14 mai, nous étions en vue d'Edmonton [1]. C'est un fort agréablement situé sur la falaise élevée, qui domine au nord le cours de la Saskatchaouane septentrionale. La barque de la Compagnie ne tarda pas à venir nous prendre et nous reçûmes des logements dans le bâtiment, où le négociant en chef, M. Hardisty, déploya en notre faveur toute sa politesse et son hospitalité.

L'établissement d'Edmonton est le plus important du district de la Saskatchaouane ; il y réside un facteur en chef, qui a la direction de tous les postes inférieurs. Edmonton possède un moulin à vent, une forge et un atelier de charpentiers. On y construit et on y répare les bateaux qui font annuellement le voyage de la factorerie d'York, dans la baie de Hudson ; on y fabrique les charrettes, les traîneaux et les har-

1. On trouve dans le *Tour du Monde* (1860, I, p. 288) une vue du fort Edmonton, qui est très-bonne pour faire comprendre les descriptions qu'on a rencontrées précédemment de ces constructions élevées par la Compagnie de la Baie de Hudson. — J.-B.

nais, ainsi que tous les objets quelconques dont le besoin se fait sentir pour le trafic de la Compagnie entre ses différents postes. Le blé y est magnifique, les pommes de terre et les racines y poussent aussi merveilleusement bien que dans la vallée de la Saskatchaouane. Le fort est habité par une trentaine de familles dont les membres sont engagés au service de la Compagnie, et un corps considérable de chasseurs est perpétuellement employé à fournir de la viande à l'établissement.

Près du lac Saint-Alban, à une quinzaine de kilomètres au nord d'Edmonton, se trouve une colonie d'hommes libres. c'est-à-dire de métis qui ont quitté le service de la Compagnie. Elle est dirigée par un prêtre catholique. Puis, à une soixantaine de kilomètres plus loin, dans l'ouest, est une colonie plus ancienne encore, celle du lac Sainte-Anne, ayant les mêmes caractères, mais des habitants plus nombreux.

Dès notre arrivée, M. Hardisty nous apprit que cinq ours gris avaient attaqué une bande de chevaux appartenant au prêtre qui réside à Saint-Alban, et avaient poursuivi deux cavaliers, dont l'un, fort mal monté, n'avait échappé au danger qu'en jetant derrière lui son bonnet et ses vêtements, que l'animal s'était amusé à déchirer en morceaux. Le prêtre avait résolu d'organiser une grande chasse pour le lendemain. Nous résolûmes d'être de la partie. En conséquence, après avoir mis en bon ordre nos fusils et nos revolvers, nous montâmes à cheval au point du jour du lendemain, et nous partîmes avec Baptiste pour Saint-Alban. Cette petite colonie consiste en une vingtaine de maisons bâties sur le penchant d'un coteau que baignent un petit lac et une rivière [1]. On passe celle-ci sur

1. Le lac Saint-Alban et la rivière de l'Esturgeon, entre lesquels est située la mission catholique. Cette rivière est un affluent de gauche de la Saskatchouane septentrionale. — J.-B.

un bon pont de bois, qui est le seul monument de son genre que nous ayons vu dans le territoire de la baie de Hudson. La maison du prêtre est un joli édifice blanc, entouré d'un jardin touchant à la chapelle, à l'école et au couvent des nonnes. Le bon père, M. Lacome, se tenait debout en avant de sa demeure quand nous arrivâmes; nous lui fûmes immédiatement présentés et nous lui demandâmes où en était la chasse à l'ours projetée. Il nous reçut avec une politesse cordiale, nous dit que le jour de la chasse n'était pas encore fixé; mais que son intention était de prêcher le dimanche suivant une croisade contre les maraudeurs; on arrêterait alors le jour où les métis se réuniraient pour cette expédition.

Le P. Lacome était un homme extrêmement intelligent, et dont la société nous parut fort agréable. Bien que Canadien français de naissance, il parlait l'anglais avec beaucoup de facilité, et les métis admettaient qu'il savait mieux qu'eux le langage des Cries. Il nous pria de descendre chez lui et d'y dîner, ce que nous acceptâmes avec plaisir. Nous le suivîmes donc dans sa maison, qui ne se composait que d'une chambre de réception au rez-de-chaussée avec une chambre à coucher au-dessus. L'ameublement consistait en une petite table, avec une paire de chaises grossières. Les murs étaient ornés de quelques gravures coloriées, parmi lesquelles se trouvaient les portraits de Sa Sainteté le Pape et de l'évêque de la Rivière Rouge; plus un tableau, où des anges à l'air matériel et stupide arrachaient de fort jolies saintes aux flammes du purgatoire. Après un excellent dîner, composé de soupe, de poissons, de viande sèche et de légumes délicieux, notre hôte nous mena visiter l'établissement. Il nous fit voir plusieurs fermes très-présentables, ayant de fertiles champs de blé, de grands troupeaux de chevaux et de gras bétail. S'étant voué a l'œuvre d'amé-

liorer l'état de ses ouailles, il avait fait venir, à grands frais pour lui, des charrues et d'autres instruments d'agriculture à leur usage, et maintenant il s'occupait à construire un moulin à blé qui serait mis en mouvement par des chevaux. Il avait bâti une chapelle et établi des écoles pour les enfants des métis. Le beau pont que nous avions traversé était dû à son esprit d'entreprise. En somme, cette petite colonie était l'établissement le plus florissant que nous eussions rencontré depuis notre départ de la Rivière Rouge. Il faut donc reconnaître que les prêtres catholiques l'emportent beaucoup sur leurs frères protestants par l'influence qu'ils exercent et par l'élan qu'ils donnent à leurs missions. Sans aucune crainte du danger ni des privations, ils ont fondé des établissements à La Crosse, à Saint-Alban, à Sainte-Anne, et à d'autres endroits isolés au fond des forêts. Ils y ont réuni près d'eux les métis et les Indiens, et leur ont enseigné, avec un incontestable succès, les éléments de la religion et de la civilisation. Les missionnaires protestants, au contraire, demeurent inactifs, se réconfortant dans les faciles jouissances de l'établissement de la Rivière Rouge, et croyant avoir comblé la mesure de leurs devoirs lorsqu'ils ont fait par hasard une visite à l'un des postes les plus voisins.

Il vint aussi à Edmonton une compagnie des mineurs qui avaient lavé de l'or au ruisseau de la Boue Blanche (*White Mud Creek*), situé à quatre-vingts kilomètres environ, vers la source de la Saskatchaouane. Leur chef était un Kentuckien nommé Love. Il rapportait un petit sac de belle poudre d'or, et nous assura que chaque homme avait déjà, depuis le commencement de l'été, recueilli 2,250 fr.

M. Hardisty nous a conté un épisode de la vie de la frontière qui avait eu lieu près du fort Benton, poste de commerce établi par la compagnie américaine

des fourrures sur le Missouri, dans le pays des Pieds-Noirs. Un jour, un Crie aventureux et solitaire était arrivé à pied à Benton. Peu après lui, apparut une troupe de Pieds-Noirs à cheval. Ayant découvert la présence d'un de leurs ennemis, ceux-ci exigèrent hautement qu'on le leur livrât pour le torturer et pour le scalper. Le commerçant qui commandait le fort voulait sauver la vie du Crie ; mais il avait peur de refuser de le rendre, car les Pieds-Noirs étaient nombreux, bien armés, et avaient été admis dans l'intérieur de la palissade. Après avoir longtemps discuté, il réussit à faire accepter la convention suivante : l'homme blanc s'engageait à garder près de lui le Crie durant un mois, au bout duquel les Pieds-Noirs viendraient le réclamer au fort ; on lâcherait alors le prisonnier en lui donnant cent mètres d'avance sur ses ennemis, qui promettaient de ne le poursuivre qu'à la course et sans autres armes que leurs couteaux.

Les Pieds-Noirs étant partis, le Crie fut immédiatement soumis à un système d'entraînement. Pour augmenter ses forces, on le nourrissait de fraîche viande de bœuf, autant qu'il en voulait ; pour accroître sa vitesse, on lui faisait deux heures chaque jour parcourir à toutes jambes l'enclos du fort.

Quand le mois fut expiré, les Pieds-Noirs, fidèles à la convention, reparurent à Benton. On serra leurs chevaux à l'intérieur, ainsi que toutes leurs armes, excepté les couteaux. Puis la victime désignée, sous l'escorte de tout l'état-major de la place, qui était monté à cheval pour faire respecter les conditions acceptées, fut conduite à la distance voulue. Le Crie fut mis à cent mètres de ses sanguinaires ennemis, qui ressemblaient à des loups attendant une proie. Au signal donné, l'Indien partit ; les Pieds-Noirs prirent la chasse avec d'effroyables hurlements. D'abord leur meute gagnait rapidement. La terreur

semblait avoir paralysé les membres du malheureux Crie, que tous croyaient perdu. Néanmoins, comme ses ennemis n'étaient plus qu'à quelques mètres de lui, sa présence d'esprit lui revint. Il se secoua. Le bon état de ses muscles et l'exercice auquel ils avaient été régulièrement soumis commencèrent à produire leur effet. Au grand étonnement et au désespoir des Pieds-Noirs, il les gagnait à chaque pas. Seize cents mètres plus loin, il avait pris tant d'avance, que, s'arrêtant un instant, il leur montra triomphalement le poing, et, peu après, il finit par se dérober à leurs yeux. On apprit plus tard qu'il avait réussi à rejoindre en sûreté le campement de sa tribu.

Nous fûmes obligés de rester un peu plus longtemps à Edmonton, parce que la route que nous nous proposions de prendre à travers la forêt n'offrait que peu de pâturages. Il fallait donc attendre que nos chevaux se fussent complétement refaits et reposés avant d'entreprendre un pareil voyage. Cependant le temps était bien long; car la vie dans un fort de la baie de Hudson est aussi monotone qu'ennuyeuse. Nous errions de fenêtre en fenêtre; nous faisions le tour du bâtiment, nous épiions l'arrivée de quelque Indien ou la vue d'un objet qui fût digne d'intérêt ou d'attention. A la tombée de la nuit, des vingtaines de chiens de traîneau commençaient leurs lugubres hurlements, dont ils nous troublaient encore au point du jour en nous tirant d'un sommeil que nous aurions voulu prolonger autant que possible afin de diminuer la durée de la journée. Cette coutume de hurler en chœur, au coucher et au lever du soleil, est un des points qui rapprochent les chiens indiens des loups, avec lesquels ils ont déjà tant de ressemblances extérieures. Un de la bande ouvre le chœur par de courts grognements, peu à peu les autres se joignent à lui, et bientôt tous ensemble hurlent de toutes leurs forces

pendant cinq minutes. Puis ils se taisent les uns après les autres comme ils ont commencé, et tout rentre dans le silence.

C'est alors que nous fîmes la rencontre d'un monsieur O'B..., homme très-versé dans la connaissance des études classiques. Il se rendait dans la Colombie Britannique ; mais il n'y allait pas vite, car il était parti de la Rivière Rouge depuis douze mois. M. O'B... était un Irlandais, de quarante à cinquante ans, d'une taille moyenne et d'une constitution robuste. Il avait la figure longue et les traits larges ; une bouche en retraite et presque sans dents augmentait la valeur de son nez un peu long. Il portait un long vêtement d'alpaga, de forme ecclésiastique, et un chapeau *wideawake* noir, qui ne s'accordait guère avec la barbe longue d'une semaine qui recouvrait son menton, ni avec ses culottes de futaine et ses bottines attachées avec de la paille. Il tenait à la main un énorme bâton. Bref, toute sa personne annonçait un singulier mélange de l'homme d'Eglise et du paysan. L'accent de son île natale se faisait vivement sentir dans sa prononciation, et de nombreuses citations d'auteurs grecs et latins émaillaient son discours. Il se présenta en nous faisant un petit *speech*, flatteur à la fois pour lui-même et pour nous, où il nous apprenait qu'il était petit-fils du célèbre évêque O'B..., et qu'il avait pris ses grades à l'université de Cambridge. Nous devions aisément comprendre combien un homme de sa naissance et de son éducation éprouvait de plaisir à faire la rencontre de deux membres de sa chère université, aussi distingués que nous. Il nous donnait ensuite l'avis qu'il était homme d'habitudes paisibles et studieuses, et qu'il avait horreur de cette existence vagabonde et dangereuse à laquelle il était maintenant condamné. Puis il nous surprit en nous disant, sur nous, nos parents, amis et connaissances,

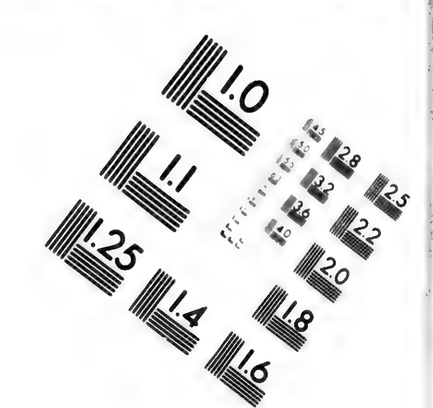
presque autant que nous en savions nous-mêmes. Il n'ignorait ni leur personne, ni leur demeure, ni leur fortune ; familles, espérances, goûts, particularités : rien ne lui échappait, et il nous apprenait ce qu'il en pensait. Tout ce qu'il avançait était exact, et nous avions beau l'interroger le plus adroitement que nous pouvions, nous ne réussissions pas à le prendre en défaut. Enfin il voulut nous raconter l'histoire de sa vie aventureuse.

Au sortir de l'université, il s'était destiné au barreau et s'était mis à écrire dans les journaux. Ensuite il était parti pour l'Inde, et avait publié un journal à Lahore. Un an ou deux après, il était revenu en Angleterre. Trouvant difficile de s'y faire une position, il avait suivi le conseil d'un de ses vieux amis de collége, établi dans la Louisianne, et y était allé chercher fortune. Bientôt il y avait obtenu une place de secrétaire chez un riche planteur, et y avait quelque temps mené une vie pleine d'aisance et d'espoir. Mais les vicissitudes de sa carrière n'étaient qu'à leur début. La guerre civile entre les États du Nord et du Sud ayant éclaté, le paisible M. O'B... avait été tiré de ses rêves de repos et de sécurité par le bruit et la confusion des préparatifs militaires. Déjà fort alarmé par cette perspective des hostilités, il ne cessait pas d'espérer qu'on le considérerait comme exempté du service. Mais un jour son ami le planteur était venu à lui, plein de joie et d'émotion, et, lui donnant une cordiale poignée de main, lui avait tenu ce langage : « Mon cher M. O'B..., permettez-moi de vous offrir mes félicitations de tout mon cœur sur l'honneur qu'on vient de vous faire : vous avez, à l'unanimité, été élu capitaine de la garde nationale. »

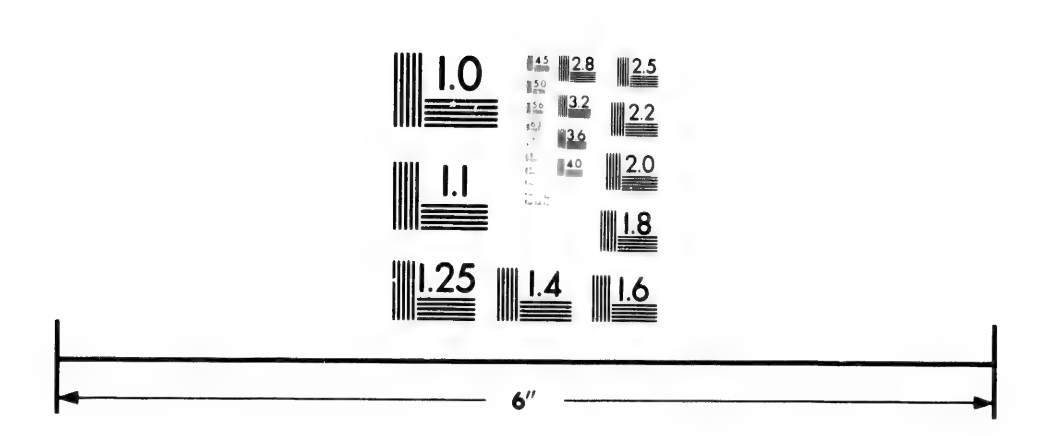
Le nouveau capitaine s'était senti frappé d'horreur. Son imagination n'apercevait plus que les baïonnettes effilées dirigées contre son abdomen, et que le

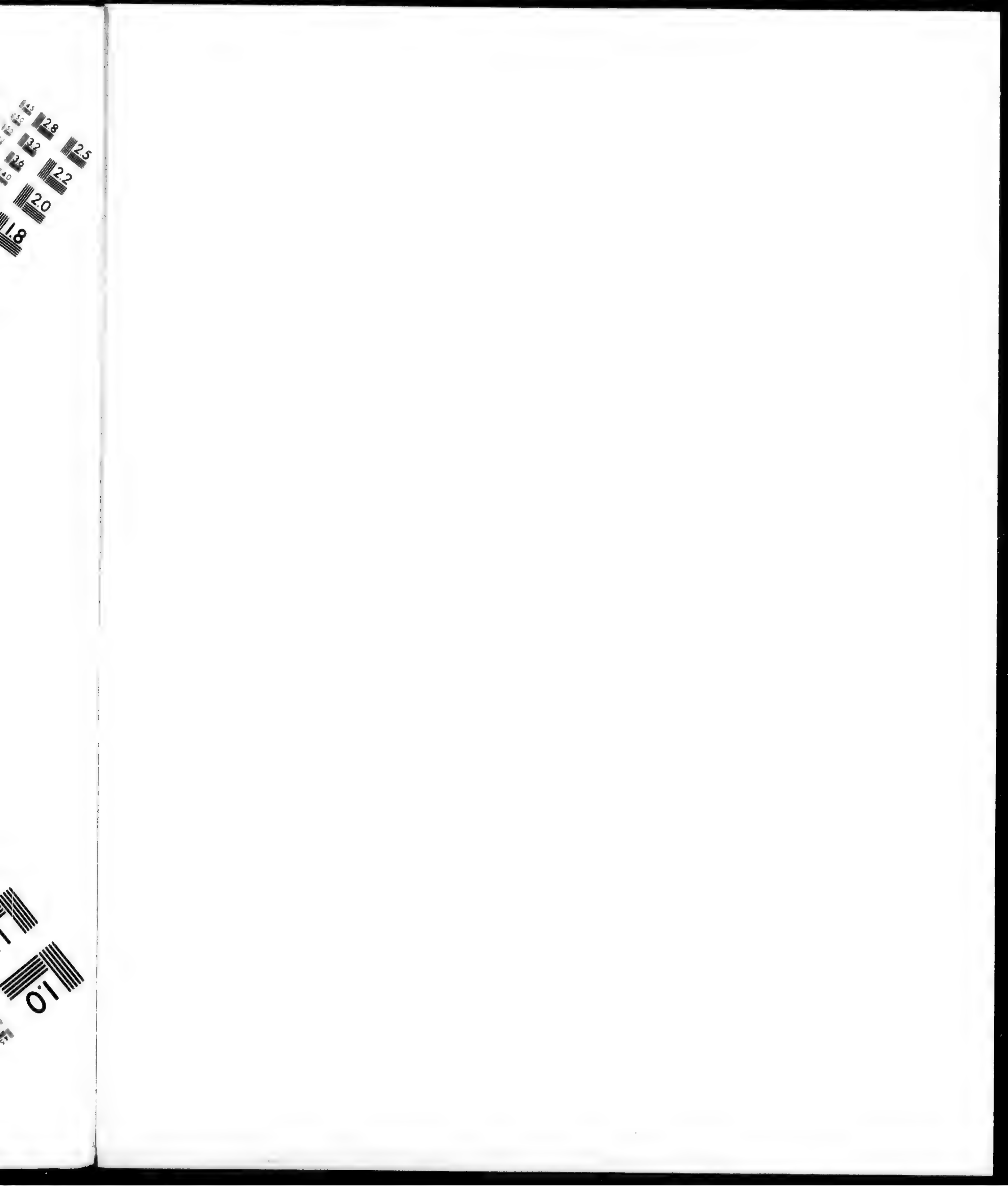
coupant des sabres jetant des éclairs en descendant sur son crâne ; ses oreilles effrayées entendaient déjà le sifflement des balles et les explosions des canons et des fusils ; il n'avait plus sous les yeux que les blessures, les spasmes de l'agonie, et la mort. Balbutiant quelques remercîments qui parurent au méridional assez froids pour la circonstance, il échappa à son ami désappointé et fit secrètement des préparatifs d'évasion. La nuit même, il prit le peu d'argent qu'il avait sous la main, et, abandonnant tout ce qu'il possédait d'ailleurs, il se mit à fuir l'honneur qu'on lui destinait. Il réussit à passer les frontières, et, parvenu dans les États du Nord, il y obtint une place de professeur classique dans un collége. Mais c'était une institution qui n'avait d'autres fonds que les souscriptions volontaires. Elle tomba sous la pression de la guerre ; on en réduisit le nombre des professeurs, et la position de M. O'B... descendit à vau-l'eau. Il jeta l'ancre quelque temps près de Saint-Paul, dans le Minnesota, puis il se rendit au fort Garry, avec l'intention de fonder une école dans l'établissement de la Rivière Rouge. Or les métis, se souciant médiocrement du grec et du latin, n'apprécièrent pas, comme ils méritaient de l'être, les talents de M. O'B.... Celui-ci avait donc vu échouer son projet académique, et après être demeuré quelque temps dans la vallée de la Rivière Rouge sans occupation, il avait pu, grâce à la bonté du vétéran des missionnaires de cette région, de l'archidiacre Cockran, se procurer les moyens de tenter un voyage à travers les montagnes, et à la recherche, sur la côte du Pacifique, d'une société plus convenable à sa vocation.

Il était parti avec la bande des émigrants canadiens dont nous avons déjà parlé ; mais ceux-ci avaient apparemment reconnu qu'il était aussi exigeant qu'inutile, et l'avaient abandonné à Carlton. De là il avait



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





été transporté par les bateaux de la Compagnie qui remontaient à Edmonton. Mais ses nouveaux hôtes l'ayant pris en grippe avaient refusé d'aller avec lui plus loin que le fort Pitt. Abandonné à cette place, il avait été plus tard conduit à Edmonton avec un convoi de charrettes. Déjà il y était depuis près d'une année quand nous l'avons rencontré. Il ne pouvait ni avancer ni reculer, et se trouvait dans un dénûment complet. Cependant les officiers du fort lui témoignaient toute espèce de bonté et l'entretenaient de vivres et de tabac.

Après avoir achevé son histoire, il exposa l'objet réel de sa visite. Il nous demandait la permission de nous accompagner jusque dans la Colombie Britannique. Son incapacité ne nous aurait pas fait hésiter à l'admettre en notre société, si ce voyage n'avait pas été extraordinaire ou si nous avions eu à notre disposition tous les moyens de nous procurer un nombre suffisant d'hommes et de chevaux, avec des provisions en conséquence. Mais, la situation rendant fort peu désirable son addition à notre troupe, nous priâmes M. O'B.. de nous laisser réfléchir quelque emps. Il avait passé l'hiver chez quelques mineurs qui s'étaient bâti une cabane à quatre cents mètres d'Edmonton. Leur départ au printemps l'ayant laissé dans l'isolement, il avait mené une vie pleine d'anxiétés, toujours redoutant les loups qui venaient chaque soir hurler dans son voisinage, et les ours gris qu'on savait n'être pas éloignés. Il nous assura que le soin de sa sécurité s'opposait à ce qu'il restât plus longtemps à cette cabane, qu'on avait construite près de quelques saules, fréquentés, disait-on, par ces dangereux animaux, et il établit son domicile sous une de nos charrettes.

Alors il se prétendit attaqué d'une oule de maladies qui réclamaient quotidiennement l'attention du

docteur et qui lui servaient à renouveler sa proposition. Au bout de quelques journées, pendant lesquelles il avait subi toutes les conséquences d'une active médication, il finit par avouer que sa maladie était imaginaire, et qu'il l'avait inventée seulement pour avoir un prétexte d'entrevues particulières. Cheadle eut la malice de se venger en refusant de le croire; et, lui affirmant qu'il était sérieusement atteint, il l'obligea d'absorber une terrible dose de rhubarbe et de magnésie.

Après quelques jours de résistance, nous fûmes vaincus par ses importunités et nous l'acceptâmes dans notre société, malgré les remontrances presque insurgées de Baptiste et de l'Assiniboine. M. O'B... nous remercia, mais nous assura que nous avions de fait agi dans notre propre intérêt; il nous félicita sur la sagesse de notre détermination, car il nous serait d'une grande utilité sans nous coûter aucun gage.

Cependant M. Hardisty et les autres officiers d'Edmonton s'efforçaient de nous faire renoncer au dessein de passer par le col de la Tête Jaune, affirmant que la saison n'était pas encore assez avancée et que les rivières, enflées par la fonte des neiges de montagnes, couleraient à pleins bords. Ils nous disaient que la plupart des cours d'eau étaient des torrents écumeux, remplis de roches, très-dangereux à franchir, excepté à l'automne quand les eaux sont basses; que la région à l'ouest des Montagnes Rocheuses était, autant qu'on le pouvait savoir, inhospitalière, hérissée de rochers, couverte partout de forêts impénétrables; que même, si nous descendions le Fraser au lieu d'essayer de gagner le Caribou, nous trouverions cette rivière pleine de rapides et de tourbillons, où les canotiers les plus experts avaient souvent péri. Quant au passage connu sous les noms divers de col Leather, de Jasper House, du lac Cowdung, de

la Cache de la Tête Jaune[1], il avait été jadis employé par les voyageurs de la Compagnie de la baie de Hudson comme un *portage*[2] de l'Athabasca au Fraser; mais il se trouvait aujourd'hui abandonné depuis longtemps, à cause des difficultés insurmontables que présentait la navigation du dernier fleuve.

Quant à la nature du pays situé à l'ouest des montagnes et quant à la route que les émigrants canadiens s'étaient proposé de suivre, nous ne pûmes pas apprendre grand'chose.

Cependant le métis français André Cardinal, qui leur avait servi de guide, nous informa qu'en arrivant à la Cache de la Tête Jaune, sur le Fraser, au versant occidental de la grande chaîne, la bande s'était divisée; les uns avaient descendu le Fraser sur de grands radeaux, les autres avaient tourné au sud, en quête de la rivière Thompson. Cardinal les avait suivis jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la branche principale de la Thompson du nord, où les avait conduits un Indien chouchouap de la Cache; puis il ajouta que, comme les Israélites dans l'antiquité, ils avaient, du haut d'une éminence, aperçu la terre promise, les hauteurs du Caribou qui se dessinaient à l'horizon. Dans un nouvel interrogatoire, cependant, il ne nous fit que des réponses embarrassées et contradictoires. Il avoua, par exemple, que l'Indien ne connaissait que par ouï-dire l'existence du pays de l'or, et qu'il

1. Voir la description du col de la Cache de la Tête Jaune dans le chapitre suivant. — J.-B.

2. On appelle *portage* l'endroit où, d'un golfe à l'autre, d'une rivière à l'autre, on porte les embarcations et les bagages, comme l'ont fait sur la terre gallo-française probablement les Phéniciens et certainement les Normands. On peut, dans le *Tour du Monde* (1862, II, p. 137; mais surtout 1860, I, p. 278 et 281), voir les descriptions de ceux qu'il faut franchir pour passer du bassin de l'Océan Atlantique dans celui des mers Polaires, entre le lac Supérieur et le lac de la Pluie. — J.-B.

n'avait pas visité la région désignée comme celle que cherchaient les émigrants. Enfin, il n'était pas sûr que ceux-ci eussent l'intention d'essayer d'arriver au Caribou en ligne directe, ou de s'y diriger par le fort Kamloups [1] sur la Thompson. Cependant il nous remit un tracé de la route jusqu'au point où il l'avait quittée; c'était assez exact, excepté pour les distances respectives.

Outre la grande bande qu'André Cardinal avait guidée à travers les montagnes, un autre parti de cinq aventuriers avait quitté Edmonton à la fin de l'automne de la même année 1862, avec l'intention de se procurer des canots à la Cache de la Tête Jaune, et de descendre le Fraser jusqu'au fort George [2].

Personne ne savait alors ce qu'ils étaient devenus.

A l'exception du col de la Rivière de la Paix, qui est fort loin vers le nord, toutes les autres routes à travers les Montagnes Rocheuses, du moins celles qu'on connaît jusqu'à ce jour, sont au sud du col de la Cache de la Tête Jaune, et communiquent avec la vallée supérieure de la Colombia et avec celle de son affluent, la Koutanie.

L'espoir d'être retiré des déserts de la Saskatchaouane, si contraires aux études classiques et aux habitudes paisibles, et celui d'être transporté au milieu des hommes plus civilisés qui habitaient la Colombie Britannique, rendaient M. O'B... parfaitement insensible aux craintes que devaient inspirer les difficultés de ce long voyage. Cependant, si les périls que pouvait présenter un pays inconnu ne lui causaient aucune frayeur, malgré le défaut d'une route et l'absence d'un guide, il sentait la

1. Au confluent des deux Thompsons, près du lac Kamloups; ce lieu est appelé fort Thompson dans la carte de la page 276 du *Tour du Monde*, 1860, I. — J.-B.

2. Au confluent de la rivière Stuart et du Fraser. — J.-B.

paix de son esprit troublée par l'idée qu'au nombre de ses compagnons se trouverait un sauvage comme l'Assiniboine. Il vint donc un jour, le visage allongé et l'air fort sérieux, nous demander une entrevue particulière sur des sujets de première importance. Nous nous retirâmes à l'écart, et il commença en ces termes : « Mylord et docteur Cheadle, j'ose croire que vous me saurez gré de vous faire une communication de nature à vous permettre d'éviter le plus grand danger. J'ai été informé, par des personnes dignes de foi, que cet Assiniboine, que vous avez pris à votre service, est un assassin, un scélérat de la pire espèce ; son curé l'a excommunié, et il est mis à l'écart par les plus braves des métis. » Pour le rassurer, nous lui apprîmes que nous savions déjà toutes les circonstances de l'événement auquel il faisait allusion ; que ç'avait été un acte de colère commis sous l'effet de provocations insupportables, et que rien ne nous avait semblé là de nature à nous obliger à nous priver des services d'un homme si éminemment propre à l'entreprise que nous projetions.

« Quoi ! s'écria M. O'B., vous ne voulez pas dire sans doute que vous entendez vous mettre à la discrétion d'un pareil bandit? » Nous lui affirmâmes que c'était là notre intention. « Alors, poursuivit-il, c'est au nom de vos familles que je veux protester solennellement contre la folie de pareils procédés; » et il nous déclara que, tout en continuant de rester en notre société, il avait la ferme conviction que nous péririons tous victimes de ce féroce Assiniboine.

De son côté, le guide éprouvait la plus forte répulsion à l'égard de M. O'B., car il avait appris, des hommes avec lesquels celui-ci avait voyagé depuis le fort Pitt, qu'il était aussi embarrassant qu'inutile. Il protesta donc, à son tour, longuement contre la permission que nous donnions à l'autre de se joindre à

notre expédition. Nous n'y fîmes aucune attention et nous continuâmes nos préparatifs qui, au commencement de juin, se trouvèrent achevés. Notre bande, assez mélangée, se composait de sept personnes : nous deux, M. O'B., Baptiste Supernat, l'Assiniboine, sa femme (ordinairement appelée M^me^ Assiniboine) et le jeune garçon. Nous avions douze chevaux, dont six portaient nos bagages. Nos approvisionnements consistaient en deux sacs de farine, pesant chacun quarante-cinq kilos ; quatre sacs de pemmican, de quarante-et-un kilos chacun ; du thé, du sel et du tabac. Nous ne nous permettions pas d'autres friandises, car, réfléchissant que nous ne pouvions nous procurer ni provisions ni assistance avant d'être arrivés à quelque poste de la Colombie Britannique, c'est-à-dire avant d'avoir parcouru onze à douze cents kilomètres, nous avions préféré à tout la farine et le pemmican. La contrée qu'il nous fallait traverser ne devait, suivant toute apparence, nous fournir que peu de nourriture, et nous ne savions pas combien de temps durerait notre voyage. Nous l'avions estimé à une cinquantaine de jours au plus ; on verra plus tard combien nous nous étions trompés [1].

Ce ne fut pas sans quelque difficulté que nous réussîmes à réunir ce dont nous avions besoin, car nous n'étions pas riches ; cependant, en trafiquant avec adresse, nous surmontâmes les difficultés ; mais il faut avouer que, quand il fut question d'acquitter la note de nos dépenses, nous dûmes emprunter 4 fr. 15 qui dépassaient nos ressources ! Par bonté de cœur, les habitants du fort fournirent à M. O'B. un cheval, une selle, et vingt-trois kilos de pemmican, avec un peu de thé et de tabac.

1. Partis d'Edmonton le 3 juin, les voyageurs sont arrivés en vue de Kamloups le 18 août, après quatre-vingt-six jours de marche. — J.-B.

Les chevaux se trouvaient alors en excellent état; nous prîmes donc la résolution de partir tout de suite, afin d'avoir assez de temps devant nous pour les délais imprévus, et même au risque de trouver les rivières débordées et les marais trop couverts d'eau.

Le 3 juin 1863, nous partions d'Edmonton, accompagnés des bons souhaits des excellents amis que nous nous y étions faits. Mais, bien qu'ils appelassent de tout leur cœur l'aide de Dieu sur nous, l'opinion publique, à ce que nous dirent nos gens, considérait, dans le fort, notre expédition comme destinée à une fin désastreuse [1]. On la regardait comme insuffisante par le nombre et comme renfermant trop de personnes peu propres à lutter contre les difficultés que nous ne pouvions pas manquer de rencontrer. Nous ne tînmes pourtant pas grand compte de ces croassements, et, dans l'après-midi, nous nous dirigions sur Saint-Alban. Nous y fûmes rejoints par notre ami M. O'B., qui avait marché toute la nuit précédente pour voir le curé, et qui était en proie à la plus terrible anxiété, parce que nous n'étions pas arrivés avant la nuit. Le lendemain, nous demeurâmes à Saint-Alban, occupés à échanger des chevaux maigres contre de plus gras. Au moment où le jour finissait, M. O'B... vint nous prier de partir le soir même, attendu que le lendemain, 5 juin, serait l'anniversaire du jour où il avait quitté la Rivière Rouge pour accomplir la première étape de ce voyage vers la Colombie Britannique, qui avait si mal réussi; et il redoutait cette coïncidence. Nous n'avions plus le temps de le satisfaire, et M. O'B. eut dans la suite mainte occasion de vérifier la justesse de ses pressentiments.

1. Nous avons appris par le docteur Rae, qui, l'été suivant, a passé par le même col que nous, que le bruit courait à Edmonton, qu'après nous avoir tous massacrés, l'Assiniboine était en train de revenir enrichi par la possession de nos chevaux et de nos dépouilles. — Ch

Durant quatre-vingts kilomètres environ, la route qui conduit au lac Sainte-Anne traverse un pays fertile et pareil à un parc, mais ici commence la profonde forêt qui se prolonge vers le nord et ne finit qu'aux montagnes à l'ouest. Il est vraisemblable que les rives de ce lac ont été choisies comme le site d'une colonie à cause de l'immense quantité des *coregonus* ou des poissons blancs qu'il fournit et qui forment le fond de la nourriture de leurs habitants; mais ce pays est mal disposé à l'agriculture, car la forêt n'y a encore été éclaircie que pour de petits champs où l'on cultive des grains et des pommes de terre. Les colons ont si bien reconnu cet inconvénient, que beaucoup d'entre eux se sont transportés à Saint-Alban, dont la situation est préférable. Le lac est une jolie pièce d'eau de plusieurs kilomètres de long et dont les rives occidentales sont égayées par une église et par une cinquantaine de maisons.

A notre départ du lac Sainte-Anne, le chemin nous conduisit immédiatement au cœur de la forêt, dans un terrain marécageux, pourri et profondément couvert d'arbres tombés de vieillesse. Les chevaux y enfonçaient jusqu'au poitrail et de distance en distance avaient à franchir les obstacles qui encombraient la voie.

M. O'B. commença à reconnaître les difficultés qu'il rencontrait et il déclara que, bien qu'il eût visité beaucoup de pays, il avait ignoré jusqu'ici ce que signifiait le mot voyager. L'assistance qu'il nous donnait se bornait à ses bons conseils, car il avait peur d'approcher d'un cheval, et il était absent chaque fois qu'on avait besoin de lui pour charger les animaux. Si on le dépistait, on le trouvait ordinairement caché dans le taillis, fumant tranquillement sa pipe et enfoncé dans l'étude de l'unique débris de sa bibliothèque, du seul livre qu'il possédât : les *Preuves du Christianisme*, par Paley.

Nous étions partis depuis deux jours du lac Sainte-Anne, quand la route parut s'améliorer : on trouvait quelques portions de pays ouvert, les arbres étaient moins élevés, et ils formaient des groupes sur les penchants de basses collines. A midi, nous étions près d'un grand lac[1], que nous côtoyâmes tout le reste de la journée. Il paraissait bien peuplé de poisson et de volaille sauvage. Les poissons dans les eaux basses se reposaient au soleil, daignant à peine se déranger à l'approche de nos chevaux; mais les moustiques étaient fort désagréables.

Le 11 juin, nous étions près de la rivière Pembina. Elle a des eaux claires, peu profondes, coulant vers le nord-ouest, sur un lit de cailloux, entre des berges perpendiculaires qui ont bien vingt-cinq mètres de haut. Ces bords laissaient voir la section d'un magnifique gisement de charbon, ayant de cinq à six mètres de profondeur.

On a encore trouvé le charbon, au nord, sur les rivières Mac Leod, Athabasca, Fumeuse, de la Paix et Mackenzie; vers le sud, sur la Saskatchaouane et les rivières de la Bataille et du Cerf [2]. A Edmonton, dans la falaise qui domine le bord de la rivière, on en voit un gisement qui est employé pour la forge. Ainsi on a observé les couches de houille en plusieurs endroits, dispersées dans un espace de plus de dix degrés de latitude, mais presque invariablement sous le même méridien.

Deux ou trois jours encore, le pays a présenté la

1. Le lac Isle. — J.-B.

2. Le Mackenzie est un fleuve qui sort du Grand lac de l'Esclave et tombe dans l'Océan Glacial du nord. La Fumeuse est un affluent de droite de la Rivière de la Paix. L'Athabasca tombe dans le lac du même nom et reçoit à droite le Mac Leod. La Rivière de la Bataille tombe à droite dans la Saskatchaouane du nord, et celle du Cerf, à gauche, dans la Saskatchaouane du sud. — J.-B.

même surface légèrement onduleuse, aux bois épais, n'ayant presque aucune éclaircie ni élévation, d'où la vue puisse s'étendre à distance. Le sol ferme ne se trouvait qu'au faîte des collines étroites et basses qui séparaient des vallées larges et peu profondes. Celles-ci étaient occupées par des *muskegs*, sorte de marais unis et recouverts d'une croûte moussue, qui a douze ou quinze centimètres d'épaisseur; le grand nombre de sapins qui ont poussé dru et d'arbres qui sont tombés y ajoute aux difficultés de la route. Seul un *voyageur* de la Baie de Hudson peut songer à faire marcher des chevaux dans un pareil pays.

La perdrix de bois ou tétras de saule fréquente ces bois épais et ces terrains bas, aux deux côtés des Montagnes Rocheuses. Si elle est effrayée, elle s'envole dans un arbre et y sert de but; quand elles sont plusieurs, elles se laissent abattre l'une après l'autre au lieu de partir. Au printemps, le mâle, pour plaire à la femelle, se livre à l'exercice suivant : il se pose sur une branche, ébouriffe ses plumes, étend sa queue comme un dindon fait sa roue, ferme ses paupières et bat le tambour contre ses flancs à l'aide de ses ailes, produisant un bruit fort semblable à celui d'un tonnerre lointain. Dans cette occupation, il s'absorbe au point de se laisser approcher assez près pour qu'on puisse lui jeter au col un nœud coulant attaché au bout d'un court bâton. Vers le milieu de juin, les perdrix étaient entourées par leurs jeunes couvées et nous cessâmes de les tirer. Quand nous en rencontrions, la femelle, et quelquefois même le mâle, s'élançait en avant, jusqu'à près de deux mètres de nous, les ailes étendues, les plumes hérissées, absolument comme les poules de nos fermes pour défendre leurs poussins. La perdrix de pin est un peu plus grosse que le tétras de saule, plus foncée en couleur, comme un tétras anglais, avec une bande écarlate au-dessus

des yeux. On ne la rencontre que dans les *muskegs* ou marais à sapins. Le pigeon est le beau pigeon voyageur, à longue queue, si commun dans les forêts américaines; nous l'avons rencontré dans l'ouest jusqu'aux sources de la Thompson septentrionale.

Un curieux oiseau, que nous n'avons trouvé qu'entre la Pembina et l'Athabasca, et que nous avons appelé l'*hirondelle retentissante*, a éveillé notre attention; mais nous n'avons jamais pu nous en procurer un échantillon. Il était à peu près de la taille d'un pigeon, avec des ailes aussi longues et étroites que celles du martinet. Il s'élançait comme lui çà et là dans les airs, paraissait prendre des mouches et, quand il était à une grande élévation, il tombait pareil à une flèche, faisant un singulier retentissement, qu'on ne peut bien comparer qu'au bruit grandissant produit par une machine à battre le blé lorsqu'on y met une gerbe de grain. Nous n'avons jamais vu cet oiseau ailleurs en Amérique.

Les frayeurs de M. O'B. lui faisaient un fardeau de la vie. Mais ce qu'il redoutait le plus, et cependant le nombre des objets de ses terreurs était une légion, ce qui particulièrement excitait son horreur, c'était l'ours gris. Il en était devenu véritablement fou. Jamais il n'avait vu d'ours gris; mais, chaque jour, il s'attendait à en rencontrer un et à périr ainsi d'une manière aussi inattendue qu'épouvantable. En marchant à travers la forêt, le bruissement de chaque feuille, le craquement de chaque tronc, était, pour son esprit troublé, l'indice de l'approche de l'ennemi qu'il redoutait. L'Assiniboine voulut tirer parti de cette faiblesse pour le guérir une bonne fois de son incurie à rester en arrière, jusqu'à perdre de vue la compagnie. Il l'attendit, caché derrière les arbres, près de la voie, et quand M. O'B. passa, il jeta un si horrible hurlement que le malheureux, prenant les jambes à son cou, vint cher-

cher près des autres une protection qu'il n'abandonna plus durant quelques jours. Un soir que nous étions assis près du feu du bivac, un mouvement dans les broussailles attira nos regards et nous crûmes voir se remuer un objet sombre et informe qui, à la lueur obscure et vacillante du feu, avait bien l'apparence d'un ours. M. O'B. s'élança vers nous dans la terreur la plus honteuse; mais cet objet, entrant en pleine lumière, nous fit voir un pied chaussé d'un moccasin. C'était le jeune Assiniboine, qui, enveloppé d'une robe de bison, s'était mis à quatre pattes pour faire peur au *vieux*.

Trois jours après avoir passé la Pembina, nous nous arrêtâmes pour dîner dans une prairie marécageuse qu'avait formée une digue bâtie par les castors à travers un cours d'eau; elle ressemblait tout à fait à celles que nous avions remarquées auparavant. Ces endroits avaient maintenant beaucoup de valeur pour nous, car ils étaient les seuls espaces ouverts où nous pussions trouver à faire paître nos chevaux, jusqu'à notre arrivée aux montagnes. Ils étaient fort communs le long de notre route et, le plus souvent, un monticule herbeux et un terrassement au travers de la prairie nous signalaient la vieille maison des castors et leur digue.

Le soir de cette même journée, nous arrivions de bonne heure dans une petite clairière sur le bord d'un ruisseau, qui est du petit nombre de ceux que nous avons rencontrés dans ce pays. Cheadle et l'Assiniboine avaient remonté le courant en quête des castors; mais le premier, ayant aperçu quelques truites, était revenu sur ses pas pour les pêcher, tandis que l'Assiniboine continuait sa chasse. On dressa le camp. Cheadle, à la nuit, rapporta quelques poissons qui nous servirent à souper; M. O'B. s'alla coucher et le reste demeura à fumer en s'étonnant de ce que

l'Assiniboine rentrât si tard. Tout à coup la portière de la loge fut soulevée et donna passage à l'Assiboine, tremblant, ayant à peine la force de parler et se bornant à dire dans son patois français : *J'étais en pas mal de danger. J'ai vu les ours gris, proche! proche!* Il demanda à fumer une pipe, que son fils lui bourra immédiatement et lui tendit. Lorsqu'il eut été suffisamment apaisé par l'herbe calmante, il nous conta ses aventures. Il avait rencontré les castors en haut du ruisseau et en avait tiré un, qui avait plongé et qu'il n'avait pas pu attraper. Après avoir erré quelque temps encore sans rien plus trouver, il s'était mis en route pour revenir juste avant la brune. Mais, à quelques centaines de mètres du bivac, il avait entendu un frôlement dans les broussailles près de lui et, pensant que des chevaux s'étaient égarés là, il s'était détourné sous le couvert pour les ramener. Au lieu de voir les chevaux qu'il s'attendait à trouver, il s'était rencontré face à face avec un énorme ours gris qui était occupé à déchirer un tronc pourri, afin d'y prendre des insectes. A la vue de l'Assiniboine, l'animal, quittant son occupation, s'était avancé vers lui en poussant un épouvantable grognement et en relevant ses lèvres de façon à faire voir ses grandes dents et sa gueule énorme. Ce premier ours fut alors rejoint par deux autres de moindre taille, qui étaient accourus en entendant le grognement. L'Assiniboine, vieux chasseur plein d'expérience, les attendit de pied ferme et, quand le gros ours fut arrivé à la distance de deux ou trois mètres, il déploya subitement les bras. Cet expédient, auquel on a ordinairement recours quand on rencontre à l'improviste l'ours gris, réussit à arrêter un instant l'animal, et celui-ci, se postant sur ses jambes de derrière, fournissait une excellente occasion de lui porter un coup bien dirigé. L'Assiniboine l'ajusta avec soin et lâcha la détente ; mais la capsule

seule éclata. Il tira la seconde détente, avec aussi peu de succès. Ce qui est étrange, c'est que l'ours ne l'attaqua point. Comme l'homme continuait à garder sa fermeté et son immobilité, l'animal recula près des autres et se tint en observation. Chaque fois que l'Assiniboine essayait de se retirer, l'un ou l'autre des ours s'élançait vers lui en grondant. Cela dura quelque temps; puis les ours reprirent leur travail et se remirent à briser les troncs pourris. L'homme se déroba sans qu'ils le vissent. Mais cette heureuse fuite ne lui suffisait pas: il voulait se venger. Quand il fut bien hors de vue, il renouvela la poudre et les capsules de son fusil, se glissa, en tournant avec précaution, afin d'attaquer ses ennemis d'un autre côté. Il les trouva à la même place et livrés aux mêmes occupations. S'accroupissant derrière une barricade naturelle, formée par des arbres tombés, il visa avec le plus grand soin le vieil ours et tira. Aucun des coups ne partit encore; mais les trois bêtes, averties par l'explosion des capsules et regardant autour d'elles, l'eurent bientôt vu; elles s'élancèrent en grognant et montrant les dents, mais s'arrêtèrent en touchant à la barrière que faisaient les arbres et qu'elles n'essayèrent pas de franchir. La même scène déjà décrite se renouvela; les animaux s'irritaient chaque fois que l'homme faisait mine de s'éloigner, mais ils s'abstenaient de l'attaquer. Enfin, tout à coup, ils se mirent à courir de toute leur force, et, après avoir attendu quelque temps, l'Assiniboine put regagner notre bivac sans être autrement inquiété. Selon toute vraisemblance, notre homme a dû en cette circonstance la vie à son sang froid et à n'avoir pas pu faire feu; car il est certain que, s'il eût blessé un seul de ces animaux, tous les trois l'auraient attaqué et ne l'auraient laissé que mort.

Pendant le récit émouvant de l'Assiniboine,

M. O'B. était tranquillement resté roulé dans sa couverture, ignorant parfaitement qu'il fût arrivé rien d'extraordinaire, parce qu'il ne comprenait pas un mot du patois mêlé de français et de crie dont se servait l'Assiniboine. Milton lui dit donc en anglais : « Monsieur O'B., l'Assiniboine vient d'être attaqué près du camp par les ours gris. » Au mot ours, M. O'B. s'élança en pied hors de sa couche, montrant dans toute sa personne la plus vive anxiété, et demandant avec angoisse si le fait était vrai et comment il avait eu lieu. Nous lui racontâmes l'aventure et, à mesure qu'il l'entendait, sa mâchoire tombait d'une façon lamentable et sa figure prenait l'expression de l'agonie.

« Docteur, dit-il quand nous eûmes achevé, le cas est fort sérieux, le danger est très-grand. Voici un terrible voyage. Voulez-vous me rendre l'extrême service de me prêter votre revolver ? Je suis résolu à vendre chèrement ma vie, et comment me défendrais-je, en cas d'attaque cette nuit, si je reste désarmé ?

— Oh ! certainement, répliqua Cheadle en prenant le pistolet et en jouant avec la détente ; c'est avec le plus grand plaisir ; le voici ; oui, si vous le voulez ; peut-être, dans ces circonstances, ferez-vous bien de le prendre ; mais je dois vous avertir que vous ne pouvez le manier qu'avec la plus grande précaution, car ordinairement il part tout seul. »

M. O'B. retira promptement la main qu'il tendait, réfléchit, hésita et finit par conclure qu'il valait sans doute mieux ne pas toucher à une arme si dangereuse. Il se contenta de prendre la grande hache et, bien qu'on pût douter qu'il s'en servît d'une façon très-efficace en cas de besoin, il la mit sur son lit. Quant à nous, le récit de l'Assiniboine nous avait fort excités et nous convînmes d'aller, au point du jour suivant, à la poursuite des ours.

Aussitôt que la lumière commença, nous fîmes nos

préparatifs de chasse. La femme et le garçon devaient nous accompagner pour chercher le castor que l'Assiniboine avait tiré la veille, et M. O'B..., à sa grande épouvante, resterait seul chargé de la garde du camp Il fit de fortes remontrances : à son avis, les ours ne manqueraient pas de profiter de notre absence pour attaquer une position sans défenseur. Nous fûmes inflexibles. *Delirant reges, plectuntur Achivi.* « Ce sont les Grecs qui souffrent des folies des rois ! » s'écria le pauvre désespéré. Il se retira dans la loge, fit tomber la portière, alluma un feu effrayant pour tenir l'ennemi à distance et demeura assis, tenant la hache à ses côtés, mais en proie à l'anxiété, jusqu'à notre retour. Quant à nous, sous la conduite de l'Assiniboine, nous arrivâmes au lieu où la veille s'était passée son aventure. Tout y confirmait les détails de son récit. Les troncs pourris étaient déchirés, le sol mou et l'herbe longue gardaient les énormes empreintes des ours ; une trace foulée montrait l'endroit où ils avaient chargé l'homme à plusieurs reprises ; on suivait la piste de ce dernier lorsqu'il avait fait le circuit pour aller se poster derrière sa barricade, et l'on voyait les marques des ours s'éloignant en toute hâte de cet endroit. Il semblait pourtant évident qu'ils avaient passé la nuit dans le voisinage, car nous trouvâmes très fraîches les traces qu'ils avaient laissées en traversant le ruisseau et, sur l'autre rive, l'eau qui avait dégoutté de leurs épaisses fourrures n'était pas encore séchée.

Nous suivîmes la piste. L'Assiniboine nous guidait à grands pas, mais dans un silence parfait, à travers les épaisseurs du fourré, où nous trouvions des marques de plus en plus fraîches : un tronc pourri récemment déchiré, un nid d'abeilles qui venait d'être détruit et des empreintes où le gazon semblait encore se relever d'une pression qui cessait. Nous étions fort émus. Avançant doucement, nos fusils armés, respi-

rant à peine, nous pensions à chaque instant voir se dresser les trois monstres devant nous ; malheureusement nous arrivions sur un terrain dur, sans herbe, où il fut impossible de reprendre la piste et, après une longue recherche, nous fûmes, bien malgré nous, contraints d'abandonner notre poursuite.

En arrivant près du bivac, Milton observa la tête de M. O'B... passée avec précaution hors de la porte de la loge pour examiner ce qui s'approchait. Dès que M. O'B... fut bien certain que ce n'étaient pas des ours, mais des hommes qui venaient, il osa sortir. La réception qu'il leur fit fut chaleureuse, et il discourut longuement sur les horribles inquiétudes que lui avait données leur absence.

Le lendemain, Cheadle se disposait à prendre les devants, afin d'avoir la chance de trouver du gibier, quand M. O'B... vint lui recommander la plus grande prudence : il devait charger les deux canons à balle et ne s'avancer que le fusil armé, prêt à faire feu. Cheadle lui assura qu'il était indispensable d'avoir un canon chargé à petit plomb pour le gibier à plumes, et il partit en riant. Mais M. O'B... le suivait des yeux avec une expression de pitié et branlant la tête de la façon la plus tragique. Milton et le reste de la compagnie marchèrent presque toute cette journée, s'étonnant à la fin de ne pas avoir vers midi rencontré Cheadle, qui avait l'habitude de les attendre dans un endroit favorable à poser le bivac. Ils maudissaient sa folie qui les avait entraînés si loin ; enfin ils s'arrêtèrent désespérés et attendirent, convaincus que Cheadle s'était égaré. Ce n'était pas l'avis de M. O'B... « Milord, disait-il à Milton, vous pouvez être certain que le docteur a rencontré les ours. Je l'ai averti à plusieurs reprises qu'il y avait imprudence à s'en aller seul ainsi. Et ce matin même, vous l'avez entendu, je lui ai recommandé de prendre garde à lui et de mettre une balle dans chacun des

canons de son fusil ; mais il s'est moqué de moi, et est parti avec son arme au repos, négligemment jetée sur son épaule. Vous en voyez à présent les terribles conséquences. » Heureusement, les sombres prophéties de M. O'B... ne tardèrent pas à être démenties par l'arrivée de l'absent. Ensuite, une marche assez courte nous conduisit aux rives du Mac Leod, où nous campâmes pour la nuit.

Cette belle rivière a environ cent cinquante mètres de large. Elle roule ses eaux claires et peu profondes, comme la Pembina, sur un lit de rocs et de cailloux.

Le lendemain, nous la traversions à gué aisément ; et, après avoir fait filer en avant les bêtes de somme, nous attachions à un arbre nos chevaux pour chercher de l'or.

Après avoir lavé deux ou trois terrines d'*ordures*, nous n'avions découvert que des marques légères et douteuses du précieux métal. Nous remontâmes donc la rive pour rejoindre nos gens. Mais nos chevaux s'étaient détachés et avaient disparu. A quelque distance de là, nous trouvâmes le cheval de Milton, retenu par sa bride qui s'était entortillée à un tronc. L'autre était invisible. Nous rattrapâmes le convoi qui s'était arrêté dans un marais à castors et qu'avait rejoint le cheval de Cheadle, mais sans sa bride. La grande hache aussi s'était détachée d'un des paquets qu'il portait, et nous dûmes nous arrêter une couple d'heures, durant lesquelles nos gens revinrent sur leurs pas, en quête des objets perdus. On retrouva la bride ; mais la hache, qui avait bien plus d'importance, puisque c'était la seule que nous eussions de cette dimension, ne fut pas recouvrée.

La chaleur était accablante.

Après avoir passé le Mac Leod, nous avons continué de remonter le long de la rive gauche ou occidentale. La route était devenue pire qu'aucune de celles que nous

eussions encore rencontrée. Le sol était marécageux et les sapins trop rapprochés. Le sentier n'était ouvert que dans une largeur suffisante pour laisser passer un cheval et son bagage, encore était-il encombré de racines et d'arbres tombés. Dans cette région, jamais les voyageurs ne s'arrêteront pour enlever un obstacle qu'un cheval peut à la rigueur franchir en sautant ou en grimpant par-dessus. La croûte moussue ayant été enfoncée par des piétinements réitérés, les chevaux entrent jusqu'aux jarrets dans le marais qu'elle recouvre, attendu que la véritable muraille d'arbres serrés qui s'élève de chaque côté les empêche de passer sur une terre plus ferme. En général, une journée de voyage sur le chemin de Jasper House se passe à se débattre au milieu du marais, exercice varié par les sauts et les plongeons qu'on fait par-dessus le bois, qui gît, couché, empilé, entrelacé de toutes parts, au travers du sentier.

Le 16, nous atteignons un endroit où, la rivière remontant par un coude qu'elle fait vers le sud, le chemin s'en éloigne à angle droit pour l'éviter. Il y a ici une petite rivière qui tombe dans le Mac Leod, et les collines grossissent et s'élèvent vers l'ouest. La petite rivière nous fit voir des poissons qui sautaient pour attraper les mouches; ses rives portaient des marques fraîches de castor et, de loin en loin, des traces d'élan et d'ours. Comme, depuis deux ou trois jours, nos chevaux n'avaient guère trouvé à manger et qu'un terrain incendié nous offrait un meilleur pâturage qu'à l'ordinaire, nous décidâmes que nous prendrions ici un jour de repos et que nous chercherions fortune en chassant et en pêchant.

Cette fois, Baptiste se montra fort rebelle et très-mécontent : il refusa de dresser la loge à l'endroit que lui indiquait Milton et, après une courte altercation, se prit à faire son petit paquet, en déclarant qu'il allait

nous quitter de suite. Cependant, changeant d'idée, il se mit à pêcher comme les autres. On eut avant le soir un beau plat de poissons, parmi lesquels étaient deux ou trois grosses truites blanches, pêchées dans le Mac Leod, et plusieurs petites truites à bandes, avec des poissons ressemblant à la vaudoise.

Le soir, nous nous régalâmes bien avec notre plat de poissons, et nous aurions été assez gais sans la sinistre bouderie de Baptiste. La matinée suivante s'annonçait mieux. Baptiste aida volontiers à charger les chevaux, il fut aussi communicatif qu'à l'ordinaire et eut l'air tout à fait content. Cheadle partit en avant et, après une heure ou deux de marche, il s'arrêta pour attendre le convoi. Quand celui-ci arriva, Baptiste avait disparu ; ce fut Milton qui, le premier, signala son absence. L'Assiniboine affirma que tout ce qu'il savait à cet égard, c'est que, lors du départ, Baptiste était resté en arrière sous prétexte d'allumer une pipe; il ne doutait point qu'on ne le revît d'un instant à l'autre. Nous continuâmes de marcher jusqu'à midi. Alors, comme Baptiste ne reparaissait pas, nous demeurâmes convaincus qu'il avait réellement déserté. Nous nous arrêtâmes pour délibérer solennellement sur le parti qu'il y avait à prendre dans ces nouvelles circonstances. Il demeura évident pour nous que jamais Baptiste n'avait eu l'intention de nous accompagner au delà de la place où nous étions et qu'il n'avait cherché une dispute qu'afin de se procurer une excuse pour nous délaisser. Il nous emmenait un de nos meilleurs chevaux et une petite quantité de nos provisions. Le suivre était parfaitement inutile, si nous ne nous proposions pas de rentrer à Edmonton. Nous en vînmes donc à la ferme résolution de continuer, coûte que coûte, notre expédition, bien que nous ne pussions pas nous dissimuler que ce serait une très-lourde tâche. Nous avions treize chevaux à charger et

à conduire à travers l'épaisseur des forêts; nous ne pouvions attendre d'assistance que de la part de l'Assiniboine, qui était manchot, de sa femme et de son fils; M. O'B... n'était qu'un embarras de plus. Or, nous avions devant nous, mille au moins, peut-être onze cents kilomètres, du pays le plus difficile au monde, et personne de nous n'y avait mis le pied auparavant. Cependant nous étions décidés à nous fier à l'Assiniboine, s'il voulait nous donner sa parole d'honneur de ne nous abandonner dans aucune circonstance, car nous avions la conviction que sa prodigieuse sagacité suffirait à nous trouver la route. Nous lui proposâmes donc immédiatement de l'élever à la position de Baptiste, de faire de lui notre guide et d'augmenter ses émoluments, nous contentant qu'il prît l'engagement formel de nous suivre jusqu'au bout. Nous l'envoyâmes consulter sa femme et, lorsqu'il eut causé quelque temps avec elle, il revint nous dire que tous deux étaient déterminés à nous servir fidèlement, et qu'il se sentait certain de n'avoir aucune difficulté à suivre la trace des émigrants.

Le lendemain matin, nous retrouvâmes le Mac Leod et nous le suivîmes durant une couple de jours. Un de ses petits affluents nous donna l'occasion de pêcher la truite d'une manière assez nouvelle. Nous étions descendus avec le jeune Assiniboine vers le ruisseau, tandis qu'on préparait le dîner; nous voulions pêcher avec des taons que nous avions pris sur nos chevaux. Il y avait un certain nombre de truites étendues à l'ombre d'un large saule qui dominait le courant. Nous nous appuyâmes le long du tronc pour laisser tomber devant le nez des poissons la mouche tentatrice. En cet instant, un faux mouvement précipita Cheadle dans l'eau avec un horrible fracas. Le jeune garçon, en riant du malheur de son compagnon, glissa aussi et éclaboussa tout autour de lui.

Ces deux chutes n'empêchèrent pas les truites de revenir immédiatement à l'ombre qui les protégeait et ne les réveillèrent point suffisamment pour qu'elles tournassent leur attention vers notre amorce. Laissant donc le jeune Assiniboine manœuvrer la mouche, nous nous mîmes à exciter les truites avec le bout d'une longue perche. Ainsi réveillées de leur état léthargique, elles remarquèrent l'amorce, ce qui nous procura un bon repas. Avant d'avoir recours à ce stratagème, nous n'en avions pris aucune.

Comme le sentier suivait le long de la rivière et s'effaçait de plus en plus, l'Assiniboine eut l'idée que nous avions quitté le bon chemin allant à Jasper House, pour prendre une route suivie accidentellement par des chasseurs ou par des mineurs. A midi, nous campâmes donc au milieu d'un bois épais de jeunes sapins. Les arbres étant fort près l'un de l'autre, nous fûmes obligés d'en abattre quelques-uns pour faire de la place à nos chevaux et à notre bivac. L'Assiniboine partit à la recherche du bon chemin; sa femme et son fils descendirent à la rivière laver quelques vêtements, et nous restâmes seuls avec M. O'B. Comme les taons étaient fort nombreux, nous fîmes, dans l'éclaircie que nous avions pratiquée, un grand feu dans l'intérêt de nos chevaux, puis un plus petit pour notre usage particulier. Nous étions tranquillement assis à l'entour, occupés à faire cuire le pemmican. M. O'B. avait retiré ses bottes et prenait grand plaisir à fumer sa pipe. Tout à coup, l'autre feu se mit à pétiller et à ronfler plus fort. Nous regardâmes et nous fûmes frappés d'effroi en voyant que plusieurs des arbres qui entouraient notre clairière s'étaient enflammés. Il est probable que les chevaux, en se poussant mutuellement pour se mettre au plus épais de la fumée, avaient d'un coup de pied envoyé quelque tison parmi les sapins. Ceux-ci, bien que verts,

brûlent avec plus d'intensité que le bois le plus sec. Le moment était critique. Cheadle saisit la hache et abattit arbre sur arbre pour isoler des autres ceux qui avaient pris feu. Milton s'épuisait en courses pour apporter des seaux d'eau, qu'il allait prendre dans une mare, heureusement à proximité, et pour en inonder la mousse épaisse et sèche qui communiquait rapidement le feu à la surface du sol. Déjà cependant nous nous trouvions presque environnés par les arbres incendiés ; les flammes étincelaient et filaient de branche en branche, d'arbre en arbre, de la façon la plus épouvantable. Elles pétillaient et criaient. Elles dévoraient avidement la résine des troncs. Elles éclataient et sifflaient. Les feuilles inflammables des branches largement développées les attiraient. La peur rendait nos chevaux indociles. Plusieurs, en dépit des flammes, s'élançaient dans l'épaisseur de la forêt qui les environnait, et l'un d'eux, fort brûlé aux jambes, se jetait par terre et se roulait de douleur au plus fort du brasier. Jetant la hache et le seau, nous nous mîmes à le tirer par la tête et par la queue, mais en vain ; alors nous le battîmes férocement à la tête, il fit un bond et s'élança dans le bois. Mais le retard causé par cet incident fut près de nous devenir fatal. Le feu en avait rapidement pris avantage ; l'air devenait brûlant ; la fumée, étouffante ; les flammes rugissaient avec fureur : un instant, nous nous demandâmes s'il ne valait pas mieux laisser tout là et nous réfugier dans la rivière. Cependant le courage nous revint ; nous reprîmes la hache et le seau, et à mesure que nous abattions des arbres et que nous éteignions des espaces de mousse, nous recommencions à espérer. Au milieu de ces frénétiques efforts, l'idée nous vint que notre ami, M. O'B.., ne nous avait encore donné aucune assistance. Regardant autour de nous, nous le vîmes assis où nous l'avions laissé, tiraillant faible-

ment une botte qu'il avait l'air d'avoir la plus grande difficulté à mettre. Nous lui criâmes de venir, au nom de Dieu, nous aider, s'il ne voulait pas que nous mourussions tous dans les flammes. Il répondit d'une manière assez indécise qu'il allait arriver tout de suite, dès qu'il aurait mis ses bottes. Enfin, excité par nos représentations, par la réflexion qu'il brûlerait aussi facilement avec ses bottes que déchaussé, il accourut tremblant, hors de lui, nous apportant une assistance aussi tardive que peu utile, sous la forme de demi-pintes d'eau qu'il puisait dans sa petite bouilloire d'étain. Néanmoins, peu à peu, nous réussissions à couper le feu qui continuait à faire rage loin de nous. Quand nous rassemblâmes nos chevaux, nous vîmes que celui-là même qui nous avait causé tant d'inquiétude n'était pas trop maltraité, bien que roussi par tout le corps et sérieusement brûlé aux jambes.

L'Assiniboine revint peu après. Il avait trouvé le bon chemin. Nous remîmes donc le bagage sur les chevaux; mais, dès que nous eûmes regagné l'endroit où les deux sentiers se séparaient, nous rétablîmes notre bivac. Des nuages de fumée, que nous vîmes incessamment le reste de cette journée et le lendemain, nous prouvaient que l'incendie continuait de brûler. Le jour suivant, nous nous éloignâmes à angle droit du Mac Leod, traversant comme auparavant les *muskegs* et les forêts de sapins; mais, avant la nuit, nous fûmes trempés jusqu'aux os par la plus épouvantable tempête de pluie et de tonnerre que nous eussions encore rencontrée, à l'exception de la mémorable que nous avions essuyée sur la Rivière Rouge. A notre campement du soir, nous lûmes, sur un arbre, une inscription où nous apprîmes que les trois mineurs qui avaient quitté leur compagnie dans le district de la Saskatchaouane, pour découvrir les sources de cette rivière, s'apercevant qu'ils étaient près de

l'Athabasca, s'étaient détournés pour aller chercher les sources du Mac Leod.

La vallée de l'Athabasca, où nous arrivâmes le lendemain, est plus enfoncée et plus large que celle du Mac Leod. Les eaux de la rivière étaient troubles, profondes et rapides. Elles avaient alors, étant gonflées dangereusement, toute l'élévation du printemps et contrastaient vivement avec les cours d'eau clairs et bas que nous avions récemment traversés. L'Athabasca remplissait son lit jusqu'aux bords, avait deux cents mètres de large, se précipitait, enflant ses grosses vagues, par-dessus les roches dont son lit est semé et entraînait dans le courant de larges pins d'un mètre cinquante à un mètre quatre-vingts de diamètre, qu'elle faisait sautiller et tournoyer comme les pailles qui descendent un ruisseau.

Aussi nous reconnûmes avec plaisir que le chemin remontait le long de la rivière. Peu après, le sommet d'une butte ronde et dégarnie nous donna la première occasion d'apercevoir les Montages Rocheuses. C'était un magnifique point de vue et le plus encourageant que nous pussions rencontrer. Il y avait si longtemps que nous vivions dans une contrée plate ! Depuis trois semaines, nous avions marché ensevelis dans les profondeurs de la forêt, qui nous fermait toute perspective et nous privait presque de la clarté du jour.

Des chaînes de collines couvertes de sapins, courant presque du nord au sud, s'élèvent, par gradins toujours plus hauts, vers l'occident ; à l'horizon, nous voyions, parallèlement à ces hauteurs, une chaîne de pics sourcilleux et rocheux, que dominent les têtes neigeuses de quelques géants. Cette neige, couronne des sommets les plus hauts, demeurait encore dans les creux des parties moins élevées ; elle étincelait au soleil à travers la vapeur d'un bleu pâle qui fondait les tons du paysage et rapprochait, presque jusqu'à nous,

ces montagnes éloignées. Dans la chaîne, une entaille, aussi nette que si elle avait été faite au couteau, montrait, à notre imagination, l'ouverture de la gorge par laquelle nous devions passer. Un rocher bizarre situé sur le côté gauche ou oriental de ce passage, et fort ressemblant à la moitié d'un gâteau de Savoie coupé verticalement, devait être celui dont nous avions entendu parler sous le nom de la *Roche à Miette,* non loin de Jasper House.

Le soir, notre bivouac fut mis dans une toute petite prairie émaillée de vesces en fleur. La gelée était fort vive, si bien que l'eau, laissée dans les vases durant la nuit, portait le lendemain matin une croûte de glace de trente et un millimètres d'épaisseur, et que M. O'B., qui s'obstinait à garder ses bottes au lieu de moccasins, les trouva si fortement glacées qu'il nous fallut attendre pour partir qu'elles fussent dégelées.

La flore dans les clairières était très-gaie. Le lis martagon, les roses, la *gallardia picta*, la bourrache bleue, la vesce blanche ou purpurine, l'orchide rouge et la violette des marais s'y faisaient remarquer.

Nous passâmes une journée au bivac, raccommodant nos moccasins, et cherchant en vain à prendre du poisson, tandis que l'Assiniboine tâchait de retrouver notre chemin. Il y réussit et revint le soir nous annoncer qu'il fallait continuer à côtoyer la rivière. Le chemin commençait à monter, quand nous nous vîmes entourés d'une épaisse fumée. Elle venait d'un feu qui couvait encore sous des arbres brûlés et renversés de façon à nous barrer la route. C'était un symptôme encourageant, parce qu'il dénotait la récente présence de l'homme. Cependant il ne facilitait pas notre marche.

Dans l'après-midi, nous vîmes des traces nombreuses et fraîches du *bighorn* ou mouton gris, qui vit à

l'état sauvage dans les Montagnes Rocheuses [1]. L'Assiniboine et Cheadle entrèrent en chasse et escaladèrent les pentes raides des montagnes qui alors fermaient complétement la vallée. Le reste de la bande suivit un chemin bien frayé et montant brusquement, pour éviter une falaise escarpée qui en cet endroit s'inclinait au-dessus de la rivière. Ce chemin s'élevait de plus en plus, longeant des saillies rocheuses ou escaladant des pentes abruptes, vertes et glissantes. Enfin il atteignait le terme de la végétation et n'était plus séparé que par un précipice, de la hauteur où se tenaient les neiges perpétuelles. Nos chevaux s'arrêtaient souvent ; ils cherchaient à se dérober à leur tâche ardue ; même le coursier de M. O'B., un étalon rouan, plein de force et en excellent état, se couchait résolûment à terre et refusait d'avancer. M. O'B. se hâta de mettre pied à terre en s'écriant : « La pauvre bête ! je pèse trop pour lui ! » Le cheval, profitant de cette circonstance, se mit à descendre, tandis que son propriétaire, se tenant coi, observait qu'on ne devait pas essayer de rattraper l'animal, attendu qu'il était trop épuisé de fatigue pour aller plus loin. Cependant Milton et le garçon l'eurent bientôt ramené près des autres. Peu de temps après, la cime était surmontée. Nous eûmes alors en plein la vue des Montagnes Rocheuses. Le paysage était si admirable que Mme Assiniboine et son fils se mirent, dans leur enthousiasme, à s'écrier : « Que c'est beau ! » De toutes parts, des pics aux formes les plus

1. Le *bighorn* est un animal qui ressemble au mouton ordinaire, mais avec une tête fort grosse et des cornes énormes en forme de boucle. Le *mouton blanc* rappelle le bouc commun, mais a le poil doux, blanc et plus pareil à la laine. Les Indiens de la Colombie Britannique tissent de belles couvertures avec ce poil. Le mouton blanc et le mouton gris fréquentent les rochers les plus élevés et ont la légèreté du chamois. — Ch.

étranges s'élançaient dans les airs. A l'ouest, la Roche du Prêtre, pyramide de glace, s'élevait éclatante au-dessus d'une sombre montagne recouverte de sapins ; à l'est, la remarquable Roche à Miette ; en face et derrière, des montagnes coniques, crénelées, hérissées ; à des centaines de mètres au-dessous de nous, courait la tortueuse Athabasca. Sortant du cœur des montagnes à travers une gorge resserrée, elle pénètre dans une assez large vallée où elle s'étale en un lac de cinq à six kilomètres de long, puis elle se rétrécit de nouveau et se divise en plusieurs bras qui enveloppent des îles boisées ; après quoi, elle se développe encore dans un second lac plus petit que le premier. C'est là, entre ces deux lacs, sur la rive gauche de l'Athabasca, que gisait au fond de la vallée, comme une tache, le petit bâtiment de bois que nous avions si longtemps désiré d'atteindre. Avec quelle joie nous l'aperçûmes ! Il était là, sous nos yeux ! Jusqu'alors nous avions pu nous demander si, au lieu de la route de Jasper House, nous ne suivions pas en effet un sentier tracé dans les montagnes par les chasseurs.

Jasper House est un petit bâtiment propret et blanchi, entouré d'une basse palissade et situé au milieu d'un vrai parterre de fleurs sauvages. Elles forment tout à l'entour un tapis aux couleurs variées et brillantes, dont la lisière est formée par les sapins au vert sombre qui étendent leur épaisseur jusqu'au pied des collines. Entre cette zone ténébreuse et les terrasses de rocs, dont les sommets étaient blancs de neige, brillait, par l'éclatant contraste, une zone de buissons au vert tendre et d'herbages qui conservaient encore leur fraîcheur printanière. Dans les environs de Jasper House, les fleurs étaient aussi belles que variées.

Tandis que Milton, M. O'B., Mme Assiniboine et son fils faisaient passer les montagnes au convoi des

chevaux, Cheadle et son compagnon gravissaient les rochers près de la Roche à Miette, sur la piste des moutons gris. Le long des corniches étroites d'un précipice de pierre calcaire, à une hauteur vertigineuse, nos chasseurs épuisaient leurs forces. Hors d'haleine, les jambes brisées par cet exercice de la montée qu'ils n'avaient pas pratiqué depuis si longtemps, ils allaient, sans apercevoir la queue d'un bighorn. Cependant, à deux cents ou deux cent cinquante mètres d'élévation, ils distinguèrent un bouc de montagne ou *mouton blanc*, qui, à une assez grande distance, paissait tranquillement avec son petit. Faisant alors un long détour, ils montèrent plus haut afin de dominer l'animal. Puis ils se glissèrent avec précaution vers le point où ils avaient d'abord aperçu le mouton blanc et, regardant par-dessus le haut d'une roche, ils virent à une vingtaine de mètres plus bas sa tête, qui regardait en haut. Le reste du corps était caché par une pierre qui avançait. Cheadle le tira au front. L'animal s'abattit, puis se releva, tout effaré, et n'essayant pas de fuir. Il mettait alors son épaule en vue. L'Assiniboine y envoya une balle. Le bouc se traîna difficilement à quelque distance. On l'y suivit promptement et on le trouva à peu près mort. L'Assiniboine, qui n'avait plus de balle, tua le chevreau avec une charge de plomb. En examinant leur gibier, ils trouvèrent que le premier coup n'avait fait que frapper l'os frontal près de la racine de la corne et l'avait arrachée, mais sans plus d'effet, si ce n'est d'empêcher la bête de fuir en l'étourdissant. Les chasseurs poussèrent le bouc et le chevreau dans le précipice et s'aidèrent des pieds et des mains pour descendre à la suite. Quand ils regardèrent d'en bas le chemin qu'ils avaient pris, il leur sembla qu'un bouc même n'aurait pas dû trouver à y poser le pied, et Cheadle s'étonnait d'avoir osé s'y aventurer. De

plus, maintenant que l'entraînement de la chasse avait disparu, ils reconnurent que leurs moccasins étaient coupés en lambeaux et que, sans s'en apercevoir à l'instant, ils avaient marché à peu près nu-pieds sur les pointes des rochers. Lorsqu'ils eurent découpé les meilleurs morceaux de la viande, ils suspendirent le bouc et le chevreau à une perche dont chacun d'eux prit un bout et ils partirent ainsi pour regagner la compagnie. Il leur fallut gravir ce flanc de montagne, où le cheval de M. O'B. avait commencé à refuser ses services. Rude besogne pour des hommes aussi chargés. Bien souvent ils s'arrêtèrent avant d'avoir atteint le sommet. Là, comme il faisait déjà presque nuit, ils aperçurent tout en bas, à quatre ou cinq kilomètres plus loin, le feu de notre bivouac. Mais épuisés de fatigue et se trouvant incapables de porter leur butin beaucoup plus loin, ils s'assirent, tirant plusieurs coups de feu pour qu'on leur amenât un cheval. Comme ils entendirent qu'on leur répondait, ils reprirent leur fardeau pour descendre, espérant qu'ils rencontreraient bientôt des aides. Mais cette descente leur parut plus pénible encore que ne l'avait été la montée ; car le gazon et, plus bas, l'arbousier, les faisaient continuellement glisser. Enfin, parvenus au pied, ils trouvèrent un ruisseau. L'Assiniboine, harassé, jeta là son fardeau et, pour se rafraîchir, se plongea la tête dans l'eau. Peu après, Milton et le jeune Assiniboine arrivaient avec un cheval et emportaient la viande. Nous eûmes donc, ce soir-là, le souper le plus délicieux que nous eussions fait depuis notre départ d'Edmonton. En effet, il y avait trois semaines que nous n'avions pas goûté à la viande fraîche, si ce n'est quelques perdrix des bois ; le chevreau rôti surtout nous parut excellent et, pour un instant, il fit oublier même à M. O'B. ses inquiétudes.

# CHAPITRE VI

## LE DÉFILÉ DE LA CACHE DE LA TÊTE JAUNE

Rive droite de l'Athabasca. — Chasseurs et Chouchouaps de Jasper House. — Le gouverneur Macaulay. — Passage de l'Athabasca. — La Miette. — Ligne de séparation des eaux. — Lac de la Boue-de-Bison. — Le Fraser. — Lac de l'Élan. — Pont de Mahomet. — Grande-Fourche du Fraser ou Cache de la Tête Jaune. — Le *Fou* en se noyant nous cause de grandes pertes. — La Nouvelle Cache et le paysage.

Nous étions parvenus en face de Jasper House le 29 juin. Évidemment le fort n'avait point d'habitants; mais, comme la voie ne semblait pas conduire ailleurs, nous nous décidâmes à passer là la rivière, et nous nous mîmes à couper des arbres pour faire un radeau. Le 30, nous travaillâmes dur avec nos deux hachettes, abattant les pins desséchés, tandis que M. O'B., fumant sa pipe, dévouait son temps à l'étude de Paley. L'après-midi s'avançait sans que nous eussions coupé assez de bois, et il fallait le transporter à quelques centaines de mètres sur le bord de l'eau. M. O'B., dont l'assistance était devenue nécessaire, avait disparu. On le chercha partout et enfin on le trouva, derrière un buisson, assis et toujours occupé de sa pipe et de son livre. Nous nous excusâmes d'interrompre ses études et nous l'informâmes que toutes les

forces étaient mises en réquisition pour transporter le bois au bord de la rivière, qu'il fallait traverser avant la nuit. M. O'B. répondit que depuis longtemps il cherchait impatiemment l'occasion de nous être utile; cependant ce ne fut qu'avec une mauvaise volonté fort apparente qu'il se leva et nous suivit, en nous assurant que sa constitution frêle et délicate le rendait impropre à tout travail pénible. En unissant toutes nos forces, nous réussîmes, mais peu aisément, à mettre en place quelques-uns des troncs les plus lourds; après quoi, nous nous séparâmes deux par deux pour porter le reste. Milton eut pour compagnon M. O'B...; Cheadle, l'Assiniboine; et la femme avec son fils fut chargée des arbres les plus petits. M. O'B. mit en soupirant, sur son épaule, le petit bout d'un tronc, dont la plus grosse extrémité fut prise par Milton, et tous deux s'avancèrent lentement vers le rivage. Dès les premiers pas, M. O'B. se mit à gémir d'une façon désespérée en s'écriant sans cesse : « Mon Dieu ! mon Dieu ! quel travail ! Cela me coupe l'épaule en deux ! Pas si vite, milord. Doucement, doucement. Tenez bien, milord. Il faut que je m'arrête ! C'est moi qui porte tout le poids. Je vais tomber de fatigue ! *Triste lignum te caducum.* Malheureux bois destiné à tomber ! » Alors, poussant un grand « Oh ! », sans autre avertissement, il se sauva, laissant choir à terre le bout du tronc qu'il tenait et heurtant grièvement son malheureux partenaire. A chaque transport, la scène se renouvela au grand amusement des spectateurs, excepté celui qui souffrait des boutades du maître d'école. A la fin, fatigué de ces chutes réitérées et soudaines d'un bout des troncs qu'il portait, Milton pria M. O'B. de se tenir tranquille et se mit à les traîner tout seul; mais l'Assiniboine, qui remontait en ce moment, dit crûment son fait à M. O'B. et, mettant l'arbre sur son épaule, l'emporta aisément. Quand nous eûmes achevé

cette portion de notre tâche, le soleil se couchait; il fallut donc remettre au lendemain le passage de la rivière. Peu après, nous étions en train de causer des défauts de M. O'B., et de faire d'assez sévères commentaires sur sa lâcheté, lorsqu'il nous entendit. Arrivant alors avec cette imperturbable confiance qu'il montrait dans toutes ses relations sociales, il contesta nos observations. « C'est bel et bon, disait-il, pour le docteur, qui a des épaules comme un bœuf de Durham, de traiter aussi légèrement ces travaux gigantesques; quant à moi, je vous assure qu'ils auraient bientôt tué un homme délicat comme je le suis. » Cheadle lui fit observer que Milton était d'une complexion encore moins robuste que la sienne, ce qui ne l'empêchait pas d'accomplir, sans se plaindre, sa portion de travail. « Ah! oui! répliqua M. O'B., il brûle du beau feu de l'émulation. Toute la journée, sa juvénile ardeur m'a frappé d'admiration; mais, vous le voyez, moi, je touche à la vieillesse : j'ai besoin de ménagements. Regardez comme les fatigues d'aujourd'hui m'ont abîmé! » Et en même temps, il nous montrait une petite égratignure qu'il avait à la main. Par contre, nous lui exhibâmes les nôtres qui étaient pleines d'ampoules. Il se tira de l'embarras où le mettait cette vue, en détournant la conversation sur son sujet favori : les souffrances du terrible voyage que nous avions entrepris.

Milton et le jeune sauvage s'étaient volontairement offerts pour traverser, à la nage, avec les chevaux, l'Athabasca, afin de porter à l'autre rive des cordes dont nous nous servirions pour guider le radeau. C'était une entreprise qui ne manquait pas de dangers, car la rivière était large et le courant extrêmement rapide. Heureusement, le lendemain matin, avant que nos préparatifs fussent terminés, un métis entra dans notre camp. Il était le bienvenu auprès d'hommes

qui avaient voyagé trois semaines sans rencontrer aucun de leurs semblables. La troupe de M. Macaulay dont il faisait partie, était sortie du fort pour aller à la chasse, s'était disséminée près du Mac Leod, et avait rendez-vous pour se rejoindre ce jour même. Il nous conseilla de ne traverser l'Athabasca que plusieurs kilomètres plus haut, en amont du lac, où le courant était moins violent; nous éviterions en outre, de cette manière, la rivière Maligne, affluent de la rive gauche, qu'il est fort dangereux de traverser à gué en cette saison.

Nous levâmes donc notre camp et, sous la direction de ce métis, nous remontâmes sept ou huit kilomètres sur la droite de la rivière. Chemin faisant nous dûmes passer plusieurs courants ou très-probablement plusieurs bouches d'une seule rivière qui, très-enflée et très-rapide, venait du sud se jeter dans l'Athabasca. Nous les franchîmes à cheval, malaisément et en suivant pas à pas notre guide. Il n'y eut que M. O'B. qui, ayant pris en un dégoût invincible l'équitation, depuis que son cheval s'était couché sous lui en gravissant la montagne, s'obstina à traverser à pied. Nous gagnions l'autre rive et le suivions des yeux tandis qu'il s'avançait avec prudence, avec peur, s'appuyant sur le fort bâton qu'il portait toujours. Il réussit fort bien jusqu'à ce qu'il fût au milieu de l'eau; mais là, il tomba tout à coup dans un trou et eut de l'eau jusqu'aux aisselles. « Je me noie! Au secours! au secours! » criait-il dans son effroi; puis, perdant sa présence d'esprit jusqu'à faire une fausse application de l'adage de son poëte favori : *In medio tutissimus ibis* )Pour éviter le danger, suis un juste milieu), il se mit à se débattre dans l'eau de plus en plus profonde au lieu de se retirer vers les côtés. En somme, il courait le plus grand péril d'être emporté quand Milton, s'étant avancé à la rescousse, le ramena, accroché à son

étrier. M. O'B. était dans une frayeur mortelle ; mais il recouvra peu à peu sa présence d'esprit, quand il eut reçu l'assurance que nous n'avions plus, pour l'instant, d'autre rivière à passer.

Pendant cette journée, nous vîmes arriver plusieurs métis avec leurs femmes et leurs enfants. Dans la soirée, deux Indiens Chouchouaps vinrent aussi nous retrouver et essayèrent de percer de leurs dards des poissons blancs à la lumière d'une torche. Ils en prirent quelques-uns et nous les vendirent volontiers pour un peu de munitions et de tabac. C'étaient les premiers échantillons de leur tribu que nous eussions vus. Maigres, décharnés, de moyenne taille, ils étaient moins robustes que les Indiens que nous avions rencontrés auparavant. Leurs traits plus délicats étaient bien dessinés et avaient une expression plus douce, mais aussi intelligente que ceux des autres. Ils ne portaient qu'une chemise et une robe de peau de marmotte ; leurs jambes et leurs pieds étaient nus et ils n'avaient pour coiffure que leur longue chevelure noire. Ces Chouchouaps des Montagnes Rocheuses habitent le pays entre Jasper House et la Cache de la Tête Jaune, sur le versant occidental. Ils appartiennent à la grande nation chouchouap, qui habite les environs du lac Chouchouap entre les deux bras de la rivière Thompson, dans la Colombie Britannique. Séparés du gros de leurs tribus par une distance de cinq à six cents kilomètres, que couvrent des forêts presque impénétrables, ils n'ont avec lui que peu de relations. De temps en temps, un Chouchouap des Montagnes Rocheuses fait le long et difficile voyage de Kamloups sur la Thompson, pour aller chercher une femme ; mais, parmi tous ceux que nous avons rencontrés, une seule personne avait vu cette ville. C'était une vieille femme de La Cache de la Tête Jaune qui, née à Kamloups, avait épousé un Chouchouap des montagnes;

jamais elle n'était retournée dans les lieux où s'était écoulée sa jeunesse.

Jadis les Chouchouaps de Jasper House formaient une trentaine de familles; aujourd'hui, on n'en compte pas trente individus. Séparés par d'immenses distances de tous les autres Indiens, ils sont paisibles et honnêtes; ils ignorent le mal et la guerre. Nous n'avons jamais pu savoir s'ils ont quelque religion; mais ils entourent les tombes de leurs morts, avec un soin scrupuleux, de petites palissades de bois dont les pieux sont très-nettement taillés avec les seuls instruments qu'ils possèdent, un couteau et une hachette. Ils n'ont ni chevaux ni chiens. Quand ils changent de résidence, ils emportent toute leur propriété sur leurs épaules; s'ils demeurent longtemps dans un endroit, ils y élèvent pour s'abriter de grossiers appentis recouverts d'écorces ou de paillassons, car ils n'ont ni maisons ni tentes. A mesureque le gibier diminue, cette race s'effacera sans doute graduellement, et déjà l'on peut dire qu'elle disparaît assez vite, tant pour ce motif que par suite des accidents de la chasse.

Tous les métis qui arrivaient étaient à court de provisions et nous offraient avec instances des peaux d'élan et d'autres articles, en échange de petites quantités de pemmican et de farine. Nous étions sans doute très-désireux d'épargner nos denrées, mais nous ne pouvions ni repousser des gens dans le besoin, ni les empêcher de demander à partager nos repas.

Le 3 juillet, M. Macaulay arriva et fit poser sa tente près de notre loge. Sa chasse n'avait pas été heureuse; il n'avait plus de la viande de mouton gris que pour quelques jours, et il allait être obligé de repartir immédiatement. Nous ne pouvions donc pas compter sur ses ressources pour combler les vides de nos sacs; mais nous fîmes avec lui un excellent souper de

truites délicieuses, qu'il avait pêchées la veille dans les lacs de la montagne. Il nous informa que, d'année en année, les disettes devenaient plus fréquentes l'hiver à Jasper House et que, souvent alors, ils étaient réduits, comme dernier expédient, à manger leurs chevaux. Il nous fit aussi un nouveau récit sur notre vieil ennemi, le wolverène. Au commencement de l'hiver précédent, comme il revenait au fort après une expédition de chasse, M. Macaulay avait été fort étonné de voir que toutes les fenêtres du bâtiment, qui sont en parchemin, étaient détruites. Il s'imagina que quelque voleur les avait brisées pour s'introduire dans la place. En entrant, il fureta partout, mais il ne trouvait rien, quand un bruit, parti de la chambre supérieure, éveilla son attention ; il monta l'escalier et trouva là un wolverène, qu'on chassa et qu'on tua. A défaut de sa nourriture habituelle, cette bête avait mangé le parchemin des fenêtres et s'en était trouvée si satisfaite que, sa curiosité naturelle lui faisant défaut, elle avait, fort extraordinairement, négligé de faire connaissance avec le contenu des ballots qui l'environnaient.

M. Macaulay nous apprit encore que les trois mineurs dont on nous avait parlé à Edmonton comme ayant fait le projet d'examiner les sources de la Saskatchaouane septentrionale, et dont nous avions lu l'avertissement écrit sur un arbre quand nous étions arrivés à l'Athabasca, étaient déjà passés se dirigeant à travers les montagnes sur le Caribou. M. Macaulay nous engagea aussi à prendre pour guide, jusqu'à La Cache de la Tête Jaune, un vieux métis iroquois. Comme nous n'avions plus d'argent, ce métis consentait à recevoir en payement un de nos chevaux de somme. Nous nous efforçâmes de le persuader de nous accompagner jusqu'au bout de notre voyage ; mais il refusa de s'aventurer au delà de La Cache, parce qu'il ne connais-

sait rien du pays que nous voulions ensuite parcourir [1].

Ce fut alors que prirent fin les provisions apportées par M. O'B. Les dix-huit kilos de pemmican, qu'il comptait fermement faire durer autant que le voyage, avaient rapidement disparu devant son vigoureux appétit. M. Macaulay eut la générosité de lui donner un peu de thé et de tabac, et nous lui fournîmes le pemmican nécessaire; mais en l'exhortant à le ménager prudemment, car déjà nous apercevions les présages d'une disette.

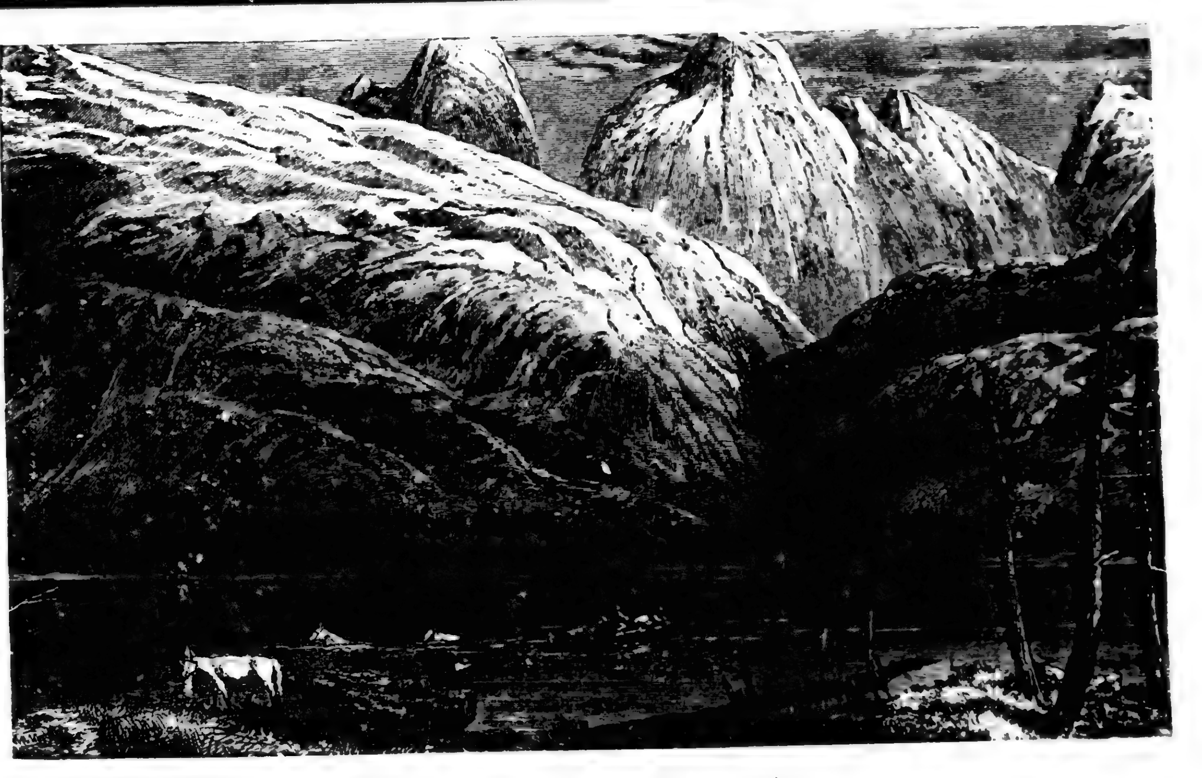
Le 4 juillet, nous nous remîmes en route sous la conduite de l'Iroquois. M. Macaulay et deux de ses gens nous accompagnèrent jusqu'au point où nous devions traverser l'Athabasca. Quand la route n'était pas sous l'eau, qui montait souvent jusqu'au poitrail des chevaux, elle longeait les flancs escarpés de la vallée qui allait en s'étrécissant, et nous ne parvînmes à notre destination que vers la fin du jour. Nous campâmes pour la nuit au bord de la rivière, à un endroit où il y avait une abondance de bois sec, dont les émigrants canadiens avaient déjà coupé une certaine quantité pour faire leur radeau. L'un des arbres portait inscrits les noms de ceux dont nous avait parlé M. Macaulay comme nous ayant précédés; il nous apprenait en outre que leur passage avait eu lieu

1. Les Iroquois sont ces Indiens du Canada qui se sont acquis une telle réputation dans la guerre entre les colons anglais et les colons français. Ce sont peut-être les plus habiles canotiers qui existent dans le monde. Comme les voyages du Canada à travers les territoires de la Baie de Hudson sont faits généralement par eau, ces Indiens ont été fort employés par sir George Simpson et par les autres gouverneurs de la Compagnie de la Baie de Hudson. Beaucoup ont été laissés dans les différents forts, et aujourd'hui l'on trouve des métis iroquois dans la plupart des forts de la Compagnie, jusque dans la Colombie Britannique. — CH.

le 16 juin, c'est-à-dire environ trois semaines auparavant.

Le matin suivant, nous nous mîmes tous à l'œuvre, abattant et transportant le bois; M. Macaulay travaillait avec les autres; mais, comme toujours, M. O'B. se tenait invisible. Quand le dernier tronc fut porté au bord de l'eau, M. O'B. arriva en disant : « Puis-je vous être de quelque utilité, milord? Faut-il vous aider, docteur? » Nous lui exprimâmes notre regret qu'il s'y fût pris trop tard; mais l'Assiniboine était fort irrité, et jurait que M. O'B. ne passerait pas sur le radeau. Pour vaincre cette résolution, il nous fallut employer toute notre autorité, et cette circonstance nous présagea des discordes futures. A midi, le radeau étant prêt, nous fîmes entrer les chevaux dans l'eau. Quand ils furent arrivés en sûreté sur l'autre bord, nous récompensâmes nos amis les métis en leur distribuant ce qui nous restait de rhum, politesse qu'ils préféraient à toute autre, et, faisant notre adieu cordial à M. Macaulay et à ses compagnons, nous continuâmes notre entreprise. A cette place, la rivière était profonde, large et paisible; nous la franchîmes heureusement et sans difficulté. Avant d'avoir atteint la rive opposée, nous découvrîmes que nous avions laissé sur celle que nous venions de quitter une des deux hachettes qui nous restaient; cependant nous ne revînmes point sur nos pas, parce que ce n'était pas une petite affaire que de diriger un si grand radeau. Si nous avions su combien nous regretterions par la suite la perte de cet instrument, nous n'aurions certes rien épargné pour le recouvrer.

La côte où nous débarquions était plate et n'avait que peu d'arbres à cause d'un incendie qui l'avait ravagée. Nous chargeâmes les chevaux, et avant le coucher du soleil nous fîmes plusieurs kilomètres. Le lendemain vers midi, en remontant toujours le long



Passage de l'Athabasca. (Page 184.)

MILTON ET CHEADLE, pop.

de
prai
sapi
naie
ces p
a un
d'un
était
y ma
fort c
A c
thaba
dans
vallée
plus
rapide
rocher
pierre
si épa
midi u
çaient
grand'
nuit su
Penc
senta le
lenteme
la place
arrêtâm
l'autre
un ravi
si près
eûmes à
soirée. N

1. C'est,
Cache de

de l'Athabasca, nous trouvâmes une belle petite prairie environnée de hauteurs que couvraient des sapins verts presque jusqu'au sommet et que dominaient des pics élevés, tout revêtus de neige. L'un de ces pics, qui a reçu le nom de la Roche du Prêtre, a une forme curieuse : son sommet ressemble à celui d'une pyramide enveloppée de neige. La prairie était richement émaillée de fleurs, et un âpre monticule y marquait l'emplacement de Henry House, l'ancien fort des Montagnes Rocheuses.

A cet endroit, le chemin quittant la vallée de l'Athabasca, tournait vers le nord-ouest et pénétrait dans un ravin étroit et rocailleux qu'on appelle la vallée de la Miette [1]. Le cours d'eau n'avait pas plus de trente mètres en largeur, était profond et rapide, et avait son lit semé de grosses pierres et de rochers. Le chemin était souvent coupé par de larges pierres et de grands arbres tombés formant des abatis si épais que nos deux hommes eurent toute l'après-midi une rude besogne et que nos chevaux n'avançaient qu'en sautant continuellement. Nous fîmes à grand'peine peu de chemin et nous campâmes pour la nuit sur le bord de la Miette.

Pendant toute la matinée suivante, la route présenta les mêmes difficultés et nous avançâmes aussi lentement que la veille. A midi, nous atteignîmes la place où il fallait passer la rivière, et nous nous y arrêtâmes pour construire un radeau. Parvenus sur l'autre côté, nous marchâmes péniblement à travers un ravin si étroit, et où les montagnes descendaient si près du bord de l'eau que, pour avancer, nous eûmes à traverser encore six fois la rivière avant la soirée. Nous le fîmes toujours à cheval, car le courant

1. C'est, du côté de l'est, le commencement du col de La Cache de la Tête Jaune. — J.-B.

n'était alors qu'une succession de rapides, qui n'avaient pas plus d'un mètre vingt à un mètre cinquante centimètres de profondeur. Cependant ces passages présentaient leurs difficultés et même leurs dangers, parce que l'eau était très-haute pour les chevaux et courait extrêmement fort.

Au dernier gué, les eaux s'élançaient sur une telle pente dans une chute pleine d'écume et de colère, elles faisaient de si terribles bouillons autour des grandes roches qui encombraient le chenal, que nous hésitâmes avant de nous aventurer à y pousser nos chevaux. Mais l'Iroquois ouvrit la marche et traversa heureusement, quoique son cheval bronchât, chancelât, et pût à peine se tenir. Alors nous lançâmes nos chevaux de charge devant nous et nous entrâmes dans l'eau. Elle montait par-dessus les épaules de nos chevaux pendant qu'ils luttaient contre le courant, qu'ils glissaient sur les pierres plates, choppaient et se raffermissaient sur leurs jambes, de la façon la plus extraordinaire. M. O'B. fut en cette circonstance obligé de remonter sur son destrier; mais, à en juger par l'expression de désespoir peinte sur sa figure, il s'y résignait avec l'idée qu'il n'arriverait pas de l'autre côté sans accident. On l'exhorta à suivre prudemment le chemin qu'avait pris le guide; Milton même et M^me^ Assiniboine se mirent à chacun de ses côtés. Cramponné des deux mains à la crinière, au lieu d'essayer de diriger son cheval, il employait toutes ses forces à se tenir en selle et ne cessait de dire à son escorte: « Doucement, milord, s'il vous plaît, ou je vais être balayé. Allons! parlez à madame Assiniboine, milord: elle nous conduit à la mort. Quelle femme imprudente! *Varium et mutabile semper femina!* La femme a toujours été un être ondoyant et divers. Madame Assiniboine! madame Assiniboine! Mon Dieu! mon Dieu! le terrible voyage! L'eau m'en-

traîne! Je l'échappe belle, milord. Je l'ai échappé belle, vrai, docteur. Ah! mais, vous savez, on n'a pas toujours la même chance. » Dès qu'il eut atteint la rive, il glissa à bas de son cheval qu'il laissa libre de suivre ses fantaisies.

La plupart de nos chevaux de somme avaient été entraînés au loin par le torrent, et nous nous attendions bien à ce que plusieurs d'entre eux seraient perdus ; cependant ils réussirent tous à gagner la rive. Le seul dommage que nous supportâmes fut que notre farine et notre pemmican se mouillèrent ; mais le mal fut réparé en les faisant tout de suite sécher avec soin.

Le lendemain, nous remontions la rive droite ou méridionale de la Miette. La lisière de terre séparant de l'eau les montagnes qui formaient les côtés du ravin se trouva très-marécageuse et souvent même plus basse que l'eau. Au bout de plusieurs heures d'un voyage désagréable, nous arrivions au dernier endroit où l'on traverse cette fatigante rivière. Nous pensions qu'il y faudrait construire un radeau ; mais nous y découvrîmes un petit radeau ou *cajot*, amarré de l'autre côté près de quelques saules, et laissé là sans doute par les trois Américains qui avaient traversé ce torrent peu de semaines avant nous.

Le jeune Assiniboine offrit de faire passer son cheval à la nage et d'aller chercher l'embarcation. Il ôta jusqu'à sa chemise, monta à cheval et entra dans l'eau. L'animal eut bientôt fait de gagner en nageant l'autre rive ; mais, comme elle était escarpée, il glissa et se renversa en essayant de grimper. Le garçon tomba à l'eau, puis se remit en selle ; néanmoins, perdant courage, il retourna la tête de son cheval et revint vers nous sans avoir rien fait. L'Assiniboine voulut alors essayer de nous amener le radeau. Suivant ses conseils, nous fîmes passer tous les chevaux, hormis un seul.

Ils réussirent tous à gravir la rive en différents endroits ; alors l'Assiniboine, après avoir noué une longue corde à la queue du cheval qui restait, se déshabilla et mit ce cheval à l'eau en se retenant de son unique main à la crinière. Tous deux réussirent et prirent terre sans grande difficulté. Mais la corde s'était détachée, et nous nous trouvâmes encore à nous demander comment nous pourrions à présent amener le radeau de notre côté ; car la rivière était trop profonde pour y naviguer à la perche, et trop large pour qu'on pût lancer une corde d'un bord à l'autre. Dans cet embarras, nous pensâmes à nouer un bout de la corde autour du corps de Papillon, un chien qu'avait emmené l'Assiniboine. Effectivement, sur l'appel de son maître, le chien nagea en traînant la corde après lui. Alors quelques voyages de cette espèce de bac nous mirent à même de transporter de l'autre côté tous nos bagages, et nous eûmes un véritable plaisir de dire un dernier adieu à la désagréable Miette. Nous continuâmes notre route en longeant le pied de hauteurs couvertes de sapins et qui commençaient à s'éloigner davantage de l'eau.

Un des pics neigeux les plus proches nous rappelait la pyramidale Roche du Prêtre et le nombre des montagnes au blanc sommet augmentait autour de nous.

Il y avait quelques années que l'incendie avait ravagé cette portion du pays. De grands arbres tombés étaient étendus en travers du chemin, enchevêtrés et entrelacés de toute part. Nous avions beaucoup de peine à faire avancer nos chevaux ; en effet, pour éviter ces barricades, ils se détournaient continuellement et s'enfonçaient dans l'épaisseur du bois. En les faisant sauter par-dessus les arbres, nous tombâmes rudement plusieurs fois à terre, car souvent un obstacle était si près d'un autre que nous n'avions pas la place pour faire prendre l'élan nécessaire à nos animaux.

Cette nuit notre bivac fut mis près d'une petite rivière que notre Iroquois appelait Pipestone et qui est une des sources de la Miette. L'endroit était fort pittoresque : une plaine couverte de fleurs et qu'entouraient les Montagnes Rocheuses, déployées dans toute leur grandeur.

Le lendemain 9 juillet, le chemin était plus facile. Depuis cinq jours déjà, nous étions partis de Jasper House. Dans la matinée, nous fûmes fort surpris de rencontrer un ruisseau qui se dirigeait à l'ouest. Nous avions donc, sans nous en apercevoir, passé la ligne de séparation des eaux et nous étions entrés dans le versant de l'Océan Pacifique. Nous n'avions pas même pensé que nous fussions près de la ligne de faîte avant d'en avoir eu la preuve par la direction des courants, tant la montée avait été graduelle et imperceptible [1].

Dans l'après-midi nous arrivions au lac de la Bouse de Bison [2]. L'Iroquois nous dit que ce lac nourrissait des truites en abondance, et ses paroles furent confirmées par la vue de quelques châssis pour sécher le poisson et d'appentis élevés par les Chouchouaps. Le lac se divise en deux parts, qu'unit un canal étroit et court. On aurait dit que, sur le rivage opposé ou méridional, les montagnes s'élevaient du sein même des eaux, tandis que, sur celui où nous étions, commençaient des collines verdoyantes, qui s'accroissaient par degrés et que dominaient à l'horizon des monts âpres et nus, aux pics couronnés de glace. Deux montagnes, parmi toutes les autres, étaient d'une beauté remarquable. Elles sont en face l'une de l'autre, au nord-ouest et au sud-ouest du lac ; l'Iroquois nous assura que

1. Il en est de même aux cols du Vermillon et Kananaski (*Tour du Monde*, 1860, I, p. 287). — J.-B.

2. Ce lac est sur la carte appelé Bouse de Vache, *Cowdung*, et fait parfois donner au col le nom de *Cowdung Pass*. — J.-B.

désormais on leur donnerait les noms de *Montagne de Milord* et de *Montagne du Docteur*; mais nous avons pris la liberté de les appeler Mont Fitzwilliam et Mont Bingley. L'écoulement du lac se fait au moyen d'un ruisseau qui sort de son extrémité occidentale pour se jeter dans le Fraser.

Le 10, nous atteignîmes ce fleuve. Il descendait du sud-ouest par une gorge étroite et, quelques kilomètres plus bas, il se déployait et formait le lac de l'Élan. Notre route longeait alors la rive droite ou septentrionale du Fraser, et notre marche devenait extrêmement embarrassée et pénible. La rivière débordée remplissait tout le défilé où elle coule et en frappait les flancs presque perpendiculaires. L'eau couvrait notre route et montait jusqu'au poitrail des chevaux. La plus grande partie de la journée fut employée à marcher dans l'eau; le reste, à se traîner dans des marais encombrés de futaie renversée. On ne pouvait pas penser à s'arrêter, car on ne rencontrait aucun endroit sec pour y établir le camp ou faire paître les chevaux; il fallut donc marcher jusqu'à la nuit et s'estimer bien heureux quand enfin on découvrit une place où se reposer. De l'avis de tous, c'était la journée la plus fatigante que nous eussions encore eue.

Le lendemain, nous venions de partir et, suivant sa coutume, M. O'B. était resté le dernier de la cavalcade, quand Cheadle, qui conduisait quelques-uns des chevaux les plus retardés, entendit derrière lui un appel désespéré, épouvantable, pour obtenir son secours. Il courut en toute hâte à l'endroit d'où partait la voix et y trouva M. O'B. dans un état assez embourbé, ayant l'air de la plus profonde désolation, mais tenant son cheval par la bride. Son cheval l'avait, à ce qu'il paraît, désarçonné et lancé parmi les troncs et les débris d'arbres, en sorte que ce pauvre homme se croyait mort. On ne lui découvrit aucune blessure; pourtant cene

fut qu'à force de représentations, appuyées de quelque assistance, que Cheadle réussit à le faire enfourcher de nouveau son cheval, en lui donnant pour dernier conseil de ne plus se séparer du reste de la bande. Mais M. O'B. avait trop peur de son cheval pour se permettre de le pousser autrement que par les exhortations verbales les plus douces et par de tendres caresses sur le col. Il fut donc bientôt distancé, et nos oreilles se trouvèrent encore déchirées par les cris les plus pitoyables, afin d'obtenir de nouveaux secours. Cheadle eut la bonté de revenir une seconde fois sur ses pas, d'assez mauvaise humeur, il est vrai ; mais, quand il fut arrivé près de ce malheureux M. O'B., il ne put pas s'empêcher d'éclater de rire. Celui-ci poussait devant lui son cheval, dont la selle avait tourné sous le ventre et dont la bride traînait à terre. M. O'B., avec son habit clérical déchiré jusqu'au col et tombant de ses épaules en deux moitiés séparées, marchait couvert de boue ; sa longue figure était égratignée et ensanglantée. « Ah ! cette fois, docteur, s'écria-t-il, je suis à peu près tué. Je crois que tout est fini. *Semel est calcanda via lethi.* Il faut passer une fois par le chemin de la mort, vous savez. Mon cheval est tombé et a roulé sur moi en déchirant mon habit, comme vous voyez. Si j'ai échappé au danger, c'est grâce à Dieu ! » Rien ne put le persuader de remonter à cheval et il eut un fameux ennui avec sa bête, qui, lorsqu'il la tirait par la bride, se penchait en arrière et refusait d'avancer, et, s'il la poussait devant lui, s'obstinait à aller de travers.

Mais le 11 juillet fut pire encore pour nous que ne l'avait été le 10. D'abord nous fûmes longtemps retenus, parce qu'au moment de partir nous ne trouvions plus Bucéphale. L'Assiniboine finit par le découvrir de l'autre côté du Fraser et dut, pour le ramener, se déshabiller et traverser à la nage les eaux glacées du

fleuve. Peu après, nous partîmes et il nous fallut passer à gué la rivière de l'Élan, opération rendue difficile par la hauteur et la rapidité de l'eau, qui, dans ses parties profondes, était plus haute que les épaules des chevaux.

Nous atteignîmes avant midi le lac de l'Élan et le longeâmes jusqu'à la nuit sans trouver une place où nous reposer. Le lac était enflé et ses eaux touchaient la base des montagnes qui l'entourent. Ce fut encore une journée employée à marcher dans l'eau, où les chevaux tombaient dans les trous et nageaient au hasard, imbibant d'eau notre farine et notre pemmican. En beaucoup d'endroits de la plage, le chemin était barré par des accumulations d'arbres qu'avait assemblés l'inondation. Alors il fallait escalader les flancs de la montagne. En l'essayant, les chevaux roulaient les uns après les autres ; nous devions les décharger dans l'eau et porter sur nos épaules les paquets pour permettre aux chevaux de gravir les escarpements. Nous nous épuisions d'efforts afin d'arriver avant la nuit à la fin du lac ; mais le soleil se coucha quand plusieurs kilomètres nous séparaient encore de notre but, et nous fûmes forcés de passer la nuit dans une espèce de sablonnière, où il n'y avait pas un brin d'herbe pour nos animaux fatigués et affamés. Ils y piétinèrent çà et là toute la nuit, jusqu'au matin.

Le lac de l'Élan est une belle pièce d'eau d'environ vingt-cinq kilomètres de long, sur six ou sept à sa plus grande largeur. Le paysage est grand et fort sauvage. Au sud, des monts, qui avaient peut-être six cents mètres, s'élevaient de l'eau perpendiculairement et, derrière eux, on apercevait le fond ordinaire de pics rocheux et blanchis par la neige. Sur le bord de cet immense précipice se brisaient avec tapage des ruisseaux sans nombre, dont les plus petits se résol-

vaient en brouillard et en vapeur avant de tomber dans le lac qui les attendait. Nous avons donné à cette belle série de cascades le nom de Chutes Rockingham.

En continuant à descendre le Fraser, nous arrivâmes, ce matin-là, à un espace ouvert durant plusieurs kilomètres, et qui est situé au bout occidental du lac ; nous y passâmes le reste du jour. L'endroit était fertile en gazon et en vesces, et nos chevaux s'y dédommageaient de leur longue diète, tandis que nous faisions de nouveau l'inspection de nos denrées. Notre farine et notre pemmican avaient été assez fréquemment trempés, ces derniers jours, pour être fort endommagés; mais, en prenant la peine de les sécher avec soin au soleil, nous en sauvâmes la plus grande quantité. Quant à nos conserves de végétaux secs, elles étaient perdues, et, afin d'en tirer le meilleur parti possible, nous les fîmes servir à notre nourriture presque exclusivement pendant les jours suivants.

La descente du versant occidental était continuelle et fort rapide, quoiqu'elle ne fût nulle part escarpée. La végétation se modifiait à mesure que nous entrions dans le bassin du Pacifique. Dans son ensemble, la futaie était plus élevée et les énormes troncs qui nous barraient la route rendaient notre marche extrêmement laborieuse. Durant l'après-midi du 13, nous arrivâmes à un endroit où le chemin passait sur une corniche, le long d'une haute falaise composée de schiste tombant en poussière. Le sentier n'avait que quelques centimètres de largeur et suffisait à peine au pas des chevaux. Or, au beau milieu, avait glissé d'en haut une grande roche, qui se tenait sur la corniche étroite que nous devions traverser. Elle nous coupait tout à fait notre chemin, et la position perpendiculaire de la falaise ne nous permettait point de prendre à côté pour l'éviter. Il fallut donc nous mettre à abat-

tre plusieurs jeunes sapins, pour nous servir de leviers, et à travailler pour déloger ce qui nous faisait obstacle. Après une heure de fatigue, nous parvenions à faire bouger la roche, et, d'un bond, elle s'élançait et se plongeait dans la profonde rivière qui coulait au bas du précipice. Nous fîmes alors traverser l'endroit à nos chevaux, un par un, avec toute sorte de précautions. Ce passage était si étroit et si dangereux que nous l'appelâmes le Pont de Mahomet.

Le paysage avait là une véritable beauté. Les montagnes fermaient la vallée de très-près, tout à l'entour. En bas, la rivière rugissait, se déchirant avec emportement sur les rochers qui semaient son lit. La falaise dont nous venons de parler était la première roche schisteuse que nous eussions rencontrée ; elle était accompagnée du calcaire carbonifère et indiquait la proximité de la région aurifère. Le schiste est la roche à laquelle l'or est invariablement associé dans les mines du Caribou. Son premier gisement, quand on va de l'est à l'ouest, vaut donc la peine d'être remarqué.

Dans la matinée du 14, quelques heures de marche nous conduisirent à la Grande Fourche du Fraser[1]. C'est là qu'une branche considérable, venant du nord ou du nord-est, se réunit par cinq bouches différentes au courant principal du Fraser que nous avions jusqu'alors suivi. Il fallut faire une halte pour examiner les gués où nous pourrions en sécurité traverser les eaux gonflées. Cette grande Fourche du Fraser est ce qu'on appelait d'abord la Cache de la Tête Jaune[2],

1. Le nom de Grande Fourche est donné à la rencontre de deux rivières du même nom, comme la Grande Fourche de la Thompson et celle dont il est question ici. — J.-B.

2. Ce qu'on appelle aujourd'hui La Cache est situé à une vingtaine de kilomètres environ plus bas que le confluent des deux Frasers. — J.-B.

parce que c'est là qu'un trappeur iroquois, surnommé la Tête Jaune, avait établi la cache où il serrait les fourrures qu'il avait conquises sur le versant occidental des montagnes. Le site est magnifique et d'une grandeur qui défie toute description. Au fond d'une gorge étroite et rocheuse, dont les flancs étaient revêtus de sombres sapins et, plus haut, d'arbustes au feuillage d'un vert clair, filait comme une flèche le Fraser impétueux. De toutes parts, les sommets neigeux des puissantes montagnes couronnaient le ravin, et, immédiatement derrière nous, géant parmi les géants, s'élevait, dans sa domination incommensurable, le Pic de Robson. Ce mont magnifique, hérissé de rochers, couvert de glaciers, a une forme conique. La première fois que nous l'aperçûmes, sa cime était en partie dérobée au milieu des vapeurs ; celles-ci s'écartèrent, ne laissant plus après elles qu'une espèce de collier de nuées, légères comme la plume, au-dessus duquel il élevait sa tête de glace, étincelante aux rayons du soleil levant et noyée dans le ciel bleu, où elle pénétrait à la hauteur d'environ quatre mille cinq cents mètres. C'était superbe ! Les Chouchouaps de La Cache nous ont assuré que rarement les mortels ont joui de ce spectacle; car le Robson plonge ordinairement sa tête dans les nuages. Nous eûmes de nouvelles difficultés après avoir dépassé la vieille Cache : torrents profonds à franchir, abatis à sauter à chaque dizaine de mètres et la vallée couverte par les eaux débordées !

Le lendemain 15 juillet, nous continuâmes notre lutte contre les inondations, les abatis d'arbres et les débris de toute sorte; mais nous fîmes une perte irréparable. Nous avions pris en main les chevaux qui portaient la farine et le pemmican afin d'empêcher qu'en se jetant dans l'eau profonde ils n'endommageassent, ou même ne nous fissent perdre, nos appro-

visionnements. Deux des autres qui n'étaient pas tenus, Bucéphale et celui que nous avions trop justement surnommé le *Fou*, perdirent la rive, tombèrent dans le courant et furent emportés en un instant. Bientôt ils étaient hors de vue. L'Iroquois et le jeune Assiniboine s'élancèrent à leur poursuite, tandis que nous marchions avec le reste des chevaux. Environ huit cents mètres plus bas, nous revîmes nos animaux qui avaient pris pied sur un haut fond, au milieu du torrent. Comme nous arrivions alors dans un de ces rares jardins que la nature a pris soin d'embellir de fleurs et d'enrichir de fraises au cœur des montagnes, nous y fîmes notre bivac. Nous étions en pleine vue des deux bêtes qui se tenaient dans le fleuve, et nous espérions qu'elles seraient tentées de rejoindre leurs compagnons sur le rivage. Bucéphale en effet, après avoir henni, se mit à nager vers nous; mais le *Fou*, au lieu de prendre la bonne direction, s'était lancé au milieu du torrent, Bucéphale, après un moment d'hésitation, se détourna et le suivit dans le courant dont la force était irrésistible. Tous deux s'en allaient à la dérive, bien plus rapidement que nous ne pouvions marcher; nous ne voyions plus au loin que leurs bagages, sautant comme des bouchons dans le bouillonnement des eaux.

L'Assiniboine courait en avant; il nous laissa bientôt tous loin derrière lui, car il avait une merveilleuse adresse pour surmonter les obstacles. Nous ne comprenions rien à l'étonnante agilité avec laquelle il se glissait au milieu des troncs les plus rapprochés ou dépassait les barricades d'arbres renversés. Aucun obstacle ne semblait arrêter sa course. Quant à nous, empêchés de toute façon, nous ne parvenions que de loin en loin à revoir nos chevaux, comme des taches sur la surface du torrent. Trois kilomètres plus loin, un autre haut fond leur permit encore de prendre

pied et donna le temps à l'Assiniboine de les rejoindre. Cependant le courant avait une telle force qu'il ne tarda pas à les entraîner de nouveau. Mais Bucéphale qui avait vu l'Assiniboine tourna de son côté. L'endroit formait un épouvantable rapide où les eaux se précipitaient en faisant d'énormes bouillons sur les grosses pierres qui obstruaient leur course. A l'instant où Bucéphale passait non loin du rivage, l'Assiniboine, sautant dans l'eau, jeta ses bras au col de l'animal, qui hennit de plaisir en voyant son sauveteur venir à son aide; et tous deux, l'un supportant l'autre, finirent par gagner le bord. Nous eûmes soin de récompenser amplement l'intrépidité que notre guide avait déployée en cette circonstance. Bien peu d'hommes auraient osé se précipiter dans un pareil torrent, et lorsqu'après l'événement nous considérions les énormes vagues qui roulaient à cet endroit, nous nous demandions comment notre compagnon avait pu si bien réussir.

Après avoir déchargé Bucéphale et déballé tout son bagage trempé pour le sécher au soleil, nous poussâmes en avant dans l'intention d'apprendre quel avait été le destin de l'autre cheval. Le Fou s'était obstiné à se tenir dans un milieu qui, en cette circonstance, se trouvait le plus dangereux parti qu'il eût à suivre. Nous courûmes seize cents mètres et nous l'aperçûmes sous la rive opposée, à un endroit trop escarpé pour qu'il y pût monter; la tête ensevelie dans les buissons qui bordaient la berge, il manquait à peu près de forces pour résister à la violence du torrent. Ç'aurait été de la folie que d'essayer de passer sur un radeau des flots si dangereux, et, malgré nous certainement, nous nous vîmes obligés d'abandonner la pauvre bête à son malheureux sort. L'Iroquois se mit à courir vers La Cache de la Tête Jaune, située d'après lui à douze ou treize kilomètres de distance au plus; il se

proposait d'y réclamer l'assistance des Chouchouaps, qui avaient des canots avec lesquels il pourrait gagner l'autre bord. Quant à nous, nous retournâmes au camp avec le dessein d'examiner l'étendue de nos pertes. Le lendemain, de grand matin, l'Iroquois était de retour avec deux jeunes Chouchouaps. Ils passèrent l'eau et atteignirent l'endroit où nous avions vu notre cheval pour la dernière fois. Les marques que portaient la rive indiquaient que l'animal avait fait des efforts désespérés pour l'escalader, mais qu'il avait fini par rouler en arrière et par être emporté. Nous n'entendîmes jamais plus parler de lui.

En somme c'était un véritable désastre. Il ne nous restait plus ni thé, ni sel, ni tabac, car notre provision entière de ces délicatesses avait été emportée par le cheval qui s'était perdu. De même, nous n'avions plus, en fait de munitions, d'allumettes et de vêtements, que ce que nous portions sur nous. Papiers, lettres de crédit, objets de valeur, instruments et montres, l'herbier de Cheadle, la robe de buffle et la couverture de Milton : tout cela de conserve s'était mis à descendre vers l'océan Pacifique. Et pourtant, dans notre infortune, nous trouvions encore quelques motifs de consolation, car nous n'avions rien perdu des objets absolument nécessaires à notre existence : notre farine et notre pemmican nous restaient; grâce à Bucéphale et à l'Assiniboine, nous avions sauvé le journal sans lequel le présent ouvrage, qui a bien sa valeur, n'aurait jamais pu être publié.

M. O'B... avait aussi perdu ses lettres de recommandation, sa bouilloire d'étain et une paire de lunettes; mais il lui restait son cher Paley qu'il portait prudemment dans la poche de côté de son habit. Néanmoins l'absence de ses lunettes le gêna beaucoup dans ses études, car il fut réduit à les poursuivre d'un seul œil, l'unique paire qu'il possédait encore n'ayant plus

qu'un verre. Le soir, comme nous étions assis auprès de notre feu, causant de nos pertes et dégustant le reste de notre thé et la dernière pipe dont il nous serait permis de jouir durant plusieurs semaines, M. O'B. embellit notre conférence par les maximes de sa philosophie caractéristique. Il nous fit remarquer combien nous aurions plus lieu de nous lamenter si lui ou l'un de nous avait monté l'animal qui avait disparu. Quant à la perte de sa bouilloire, elle était insignifiante puisqu'il ne nous restait plus de thé à y préparer. « Ce qui me chagrine le plus, ajoutait-il, c'est la perte de votre tabac; pour moi comme pour vous, elle est irréparable; car, vous le savez, le mien venait d'être fini et j'étais sur le point de vous en demander un peu pour mon usage. » Milton comprit l'insinuation. Seul de la compagnie, il en avait encore de quoi bourrer trois ou quatre pipes; il partagea en souriant, avec les autres, ce qui lui restait de cette précieuse denrée.

Le lendemain, nous nous dirigeâmes sur La Cache avec l'Iroquois et les Chouchouaps, tandis que l'Assiniboine et son fils fouillaient soigneusement la rivière pour tâcher de trouver quelques traces du cheval ou du bagage perdu. Comme nous suivions le chemin avec notre convoi de chevaux marchant à la file, Cheadle, qui conduisait quelques-unes des dernières bêtes de somme, entendit derrière lui de grand cris : « Docteur ! docteur ! arrêtez ! » M. O'B. accourait hors d'haleine : « Docteur, docteur, vous feriez bien, dit-il, de retourner sur vos pas. Bien sûr, quelque malheur est arrivé. N'entendez-vous pas des cris de détresse? C'est sans doute Mme Assiniboine qui, avec un des chevaux, est empêtrée dans un marais. » Cheadle, reprochant rudement à M. O'B. de n'être pas allé lui-même au secours de cette femme, reçut pour réponse que son assistance était supérieure à celle que M. O'B. aurait

pu offrir. Il courut donc à la hâte pendant quelques centaines de mètres, et enfin trouva Mme Assiniboine qui s'efforçait, avec autant de persévérance que d'insuccès, de tirer un cheval déjà presque enseveli dans un marécage. Elle le battait vigoureusement, puis essayait de le soulever en le tirant par la queue. Rien n'y faisait. Il fallut ôter le bagage et hisser le cheval à la fois par la tête et par la queue, pour le sortir de ce mauvais pas. Alors Mme Assiniboine soulagea sa colère en adressant à M. O'B. les épithètes les plus insultantes du langage crie. Il était près d'elle quand l'accident était arrivé; mais, au lieu de s'arrêter pour lui offrir quelque assistance, il s'était mis à se sauver à toutes jambes, par peur d'être laissé en arrière sous la seule protection d'une femme. Dans son indignation, celle-ci déclara que, jamais à l'avenir, elle ne lèverait un doigt pour aider un pareil homme en quoi que ce fût. Le fait est que, depuis lors, rien ne put décider l'Assiniboine, sa femme ni son fils, à rendre au *Vieux* le plus petit service.

Le soir, nous arrivions à La Cache; des appentis d'écorces avaient été dressés par les Chouchouaps sur l'autre rive du fleuve; mais nous remîmes au lendemain la tâche de la traversée.

C'est donc dans la matinée du 18 juillet, que les Indiens nous aidèrent à traverser le Fraser. L'eau roulait avec rapidité sur son lit de gros cailloux et s'enflait en énormes vagues qui faisaient sauter comme une coquille de noix le léger canot que les Chouchouaps avaient creusé dans un arbre.

A plusieurs kilomètres au-dessous de La Cache de la Tête Jaune, le Fraser, qui, depuis le lac de l'Élan, a presque toujours coulé droit vers l'ouest, reçoit un tributaire qui vient du sud-est et fait un coude subit vers le nord. Si l'on en croit les Indiens, il reçoit un peu plus bas une rivière importante venant du nord-

est. La Cache est située dans une vallée de forme triangulaire, ayant son sommet au sud et circonscrite par des montagnes élevées. Cette vallée a environ vingt-cinq kilomètres de long, sur huit au plus dans son extrême largeur.

En regardant vers l'ouest, la perspective qu'on a de La Cache est, à notre avis, une des plus merveilleuses qui existe au monde. Aussi loin que l'œil peut atteindre, au nord, au sud, à l'ouest, les montagnes s'élèvent par-dessus les montagnes; la plupart, couvertes de neige, ne sont séparées que par des vallons très-étroits, et elles ont l'air de s'étendre jusqu'au Pacifique.

Nous venions de traverser la chaîne principale des Montagnes Rocheuses; nous étions certainement dans la Colombie Britannique, et pourtant, à notre grande surprise, nous nous trouvions encore au beau milieu des Montagnes Rocheuses. En réalité, les montagnes, qui, des prairies du côté oriental, paraissent s'élever comme une muraille, se prolongent jusqu'à l'océan occidental. Le contraire exact de cette vue n'est aperçu que des Monts Chauves, en Caribou. M. Fraser, de Victoria, qui avait visité les Andes et les Himalayas, nous a assuré qu'il n'a rien vu de comparable à ces centaines de kilomètres de montagnes qui existent dans la Colombie Britannique[1].

Le pâturage était en cet endroit bon pour les chevaux, et nous résolûmes d'y rester une journée que nous emploierions à faire sécher nos approvisionnements et à recueillir tous les renseignements que les Chouchouaps pourraient nous donner, concernant la suite de notre voyage. Les Indiens nous apportèrent en grande quantité ce qu'ils appelaient des *poires* :

1. Peut-être six cents kilomètres en ligne droite, à partir des montagnes qui sont à l'est de l'Athabasca jusqu'à celles qui sont à l'ouest du Fraser. — J.-B.

ce sont des espèces de poires sauvages, sorbes ou cormes, que nous échangeâmes contre quelques aiguilles et du fil. Ce fruit vient sur un arbuste qui a de soixante à quatre-vingt-dix centimètres de haut et dont les feuilles ressemblent à celles du poirier. Les gens de la Baie de Hudson assurent que, partout où pousse cet arbuste, le blé peut être avantageusement cultivé. Les fruits qu'il porte ont à peu près la grosseur du cassis et la forme de la poire ; leur goût est exquis. Ils sont fort recherchés des deux côtés des montagnes par les Indiens, qui les font sécher pour l'hiver. Milton remplaça ici la robe de bison qu'il avait perdue dans notre récente mésaventure, par une paire de robes de marmotte pour se couvrir la nuit. Il acheta encore aux Indiens quelques gros cubes de pyrite jaune dont ils se servaient comme de pierres à briquet [1], et deux singulières pipes en pierre qu'ils lui cédèrent d'autant plus volontiers que le tabac leur manquait tout comme à nous. Ils nous dirent qu'il n'y avait plus là que deux familles de Chouchouaps, et que les plus âgés de leur société étaient, depuis trois jours, partis pour descendre en canots le Fraser jusqu'au fort George, en compagnie des mineurs que nous avons mentionnés comme ayant franchi les montagnes juste avant nous. Ces hommes étaient arrivés dans un dénûment complet neuf jours auparavant, n'étant vêtus que de leurs chemises et n'ayant depuis longtemps pour nourriture que des perdrix et des écureuils. Les Chouchouaps ne purent nous donner aucune nouvelle de la troupe d'émigrants qui, l'été précédent, avait tourné vers la vallée de la Thompson. Il nous fut impossible d'apprendre d'eux si elle avait voulu se diriger tout droit sur le Caribou ou descendre la rivière jusqu'à Kamloups. Les In-

1. C'est l'usage qu'en faisaient les Romains. — J.-B.

diens n'estimaient qu'à cent trente ou cent soixante kilomètres, ou à six journées de marche à pied, la distance qui séparait La Cache de la région de l'or, nom par lequel ils désignaient sans doute le Caribou; mais, ajoutaient-ils, le chemin est des plus difficiles. Une vieille femme, née à Kamloups, d'où elle était partie jeune fille pour épouser un Chouchouap des Montagnes Rocheuses, nous assura qu'il ne nous fallait guère que huit jours pour arriver à ce fort. La suite de ce récit permettra d'apprécier la valeur et l'exactitude des informations qu'elle nous donnait.

# CHAPITRE VII

## DANS LA FORÊT DE LA THOMPSON

Ceinture qui sépare les vallées du Fraser et de la Columbia. — Naufrage dans la rivière du Canot. — Kinnikinnick. — Comme les Canadiens qui nous précédaient, nous renonçons à atteindre le Caribou. — Ils se sont embarqués sur la Thompson au Camp de la Tuerie. — Nous pénétrons dans la forêt. — Roubébou. — L'Indien mort. — Nous tuons le *Petit Noir* pour manger. — Thé des muskegs. — Rapides de la Thompson. — Découragement passager de la famille Assiniboine. — Traces de l'homme. — Eblouissant soleil au sortir des ombres de la forêt.

Le 19, nous étions prêts à partir lorsqu'une grande pluie vint à tomber ; elle nous retint jusqu'au lendemain. Nous n'avions eu, depuis six semaines que nous avions quitté Edmonton, que deux tempêtes accompagnées de tonnerre qui eussent troublé une saison d'ailleurs toujours chaude et belle. Le lendemain matin, le temps se remit, et l'Iroquois partit pour retourner à Jasper House. Peu après, nous voulûmes rassembler nos chevaux pour commencer notre voyage vers le Caribou ; mais on ne retrouva pas celui de M. O'B., malgré plusieurs heures passées à le chercher. Enfin nous y renonçâmes, parfaitement convaincus que le cheval avait été volé par l'Iroquois et que nous n'avions aucune chance de le rattraper,

Un des jeunes Chouchouaps consentit à nous accompagner durant une journée, pour nous montrer le chemin pris par les émigrants ; nous avions dessein de le suivre aussi loin que possible avec l'espoir de finir par arriver au Caribou. D'abord il traversait un pays facile, sablonneux, onduleux et légèrement garni de jeunes sapins. Nous traversâmes un affluent du Fraser, longeâmes les rives d'un petit lac et, vers le soir, nous avions, sans nous en apercevoir, franchi la ceinture qui sépare les bassins du Fraser et de la Columbia. Le Chouchouap passa la nuit avec nous, nous mit le lendemain sur la trace des émigrants, et retourna chez lui. Nous lui dîmes adieu, ne nous doutant guère des fatigues que nous aurions à vaincre ni du temps qui s'écoulerait avant que nous pussions voir la face d'un autre homme.

Ici la trace prenait à droite, pour entrer dans la plus occidentale des deux étroites vallées entre lesquelles est divisée celle de La Cache par la ligne de hauteurs qui se dirige au sud et qui porte sur la carte le nom de Chaîne Malton. Au bout de seize cents mètres environ, nous étions arrivés à la Rivière du Canot, affluent de la Columbia et qui coule vers le sud-est. Il s'est creusé, dans ce sol sablonneux, un canal profond, et nous descendîmes une falaise escarpée pour atteindre la vallée de la rivière que nous coupions presque à angle droit. Les eaux enflées rendaient le courant très-fort. Les bords étaient embarrassés de bois flotté et d'arbres surplombants. Il fallut remonter un peu la rivière pour trouver une place où nous pourrions la passer en radeau. Nous arrivâmes enfin à un petit endroit découvert près duquel il y avait plusieurs sapins morts et où la rive opposée offrait un espace moins encombré que les autres par les troncs tombés, les roches et les broussailles. Après avoir fait traverser les chevaux, nous commençâmes à abattre du bois pour

le radeau. La perte antérieure de deux haches nous réduisait à nous servir d'une hachette, et il fallut nous relayer dans ce pénible travail qui dura jusqu'à l'après-midi, avant que nous eussions coupé assez d'arbres à notre avis. Puis il fallut transporter ces troncs au bord de l'eau. Alors on réclama l'assistance de M. O'B. comme celle des autres. On convint qu'en cette occasion il aurait vraiment sa part de fatigue et on le destina à servir de partenaire à Cheadle. C'était curieux à voir. M. O'B. allait en chancelant sous le poids du bout d'une lourde pièce, criant à pleine voix, gémissant pitoyablement, essayant de s'arrêter, mais toujours entraîné par ce Cheadle au cœur dur, qui pouvait à peine porter son fardeau à cause des éclats de rire que lui arrachaient les exclamations et les contorsions de son compagnon. Une fois délivré de sa charge, M. O'B. s'assit et jura qu'il lui était complètement impossible de continuer de pareils efforts. Cheadle réussit à l'engager à faire une nouvelle tentative et à trouver un autre arbre aussi lourd que le précédent. M. O'B. supplia, grogna, demanda merci en implorant Cheadle pour qu'il s'arrêtât un instant, un seul instant; peine perdue : il fut obligé d'accomplir sa tâche ; alors il s'assit, déclarant qu'il était littéralement brisé. Son épuisement ne lui ôtait pas la force de proférer ses plaintes très-vigoureusement. Cependant, trouvant que nous perdions trop de temps à l'employer à ces travaux forcés, nous le chargeâmes de porter uniquement les perches légères destinées à être mises en travers des poutres du radeau. Quand tout le bois fut réuni, on en forma soigneusement notre embarcation et l'on se prépara au passage; mais le courant était si violent que nous eûmes de la peine à monter à temps tous à bord et qu'avant que nous eussions pu nous servir convenablement des perches que nous tenions pour diriger sa marche, le radeau était

emporté. Nous dérivions avec une effrayante rapidité. D'abord nous eûmes lieu de craindre d'être inévitablement entraînés à nous briser contre des roches et contre un arbre qui pendaient du côté d'où nous étions partis. Pourtant électrisés par les jurons et par les cris forcenés de l'Assiniboine, nous fîmes de si vigoureux efforts que nous échappâmes d'un ou deux centimètres aux brisants. Mais, en évitant Scylla, nous tombions dans Charybde. Le courant qui frappait en cet endroit se précipitait ensuite vers la rive opposée. Avant donc que nous nous en fussions aperçus, ou du moins avant que nous eussions pu y remédier, nous étions enlevés dans un rapide furieux. Nous le passâmes comme une flèche et nous nous vîmes irrémédiablement emportés à une perte assurée, contre un gros sapin, à travers les branches inférieures duquel l'eau entrait en bouillonnant, comme celle qui vient de passer sous la roue d'un moulin. « *A terre! à terre avec la ligne!* » s'écria l'Assiniboine, et, au moment que nous passions près du bord, faisant dans l'eau un saut désespéré, il saisit les arbustes, escalada la rive et enroula sa corde autour d'un arbre. Au même instant, Cheadle sautait de son côté et avec sa corde en faisait autant. Malheureusement ces cordages, pourris par l'humidité constante où ils étaient laissés, se brisèrent comme du fil, et le radeau, entraîné sous le sapin, disparut dans l'eau. Milton et la femme en furent enlevés par les branches comme des mouches. Quant à M. O'B., par un hasard inexplicable, il réussit à s'accrocher au radeau et nous le vîmes plus bas reparaître avec lui à la surface de l'eau. Il se tenait assis, en silence et sans bouger, semblant tout résigné à la mort vers laquelle il était rapidement poussé L'Assiniboine et son fils, qui avait en même temps que son père sauté à bord, s'élancèrent à la poursuite du radeau. Cheadle allait les suivre, avec la notion confuse que tout le

monde excepté lui était noyé, lorsqu'il entendit un cri partant du sapin couché sur l'eau. Il jeta les yeux dans cette direction et aperçut Milton, qui se tenait accroché aux branches. Son corps était passé sous le tronc; suivant les variations du torrent, sa tête était couverte par l'eau ou reparaissait au-dessus. La femme se trouvait dans une position semblable, mais un peu plus loin et du côté le moins élevé. Tous les deux couraient un imminent danger d'être entraînés à chaque minute. Cheadle leur cria de tenir ferme, au nom de Dieu, et, se glissant le long de l'arbre, il parvint à saisir Milton qui était le plus près de lui. Milton voulut qu'il sauvât d'abord la femme; mais Cheadle, pensant que la femme était moins facile à atteindre et que Milton courait le plus de danger, commença par le mettre en sûreté.

Ensuite nous nous avançâmes tous deux avec précaution au secours de la femme; malheureusement elle était si loin et si bas que nous ne pouvions pas la tirer du péril; nous nous bornâmes donc à la tenir de notre mieux et à crier à l'Assiniboine d'accourir avec une corde.

Pendant ce temps, il avait rattrapé le radeau dans son rapide élan et s'était mis à crier de toutes ses forces à M. O'B., qui se tenait immobile à l'arrière, de lui jeter le bout de la corde rompue. M. O'B. ne répondait qu'en branlant doucement la tête et en disant : « Non, non ; je vous remercie. » Il tenait ses yeux solennellement fixés devant lui. Cependant le radeau vint pour un instant à donner contre un autre arbre penché sur la rivière. L'Assiniboine put l'arrêter. M. O'B. saisit l'occasion d'échapper au danger, s'élança sur la rive et s'enfonça dans les bois, sans même tenir compte de la demande que lui faisait son sauveteur de l'aider à fixer solidement le radeau.

Nous jetions des cris déjà depuis quelque temps,

quand l'Assiniboine, ayant enfin l'air de nous entendre, se hâta de dénouer une corde ; mais cela prenait du temps et nous commencions à craindre de ne pouvoir plus soutenir sa femme jusqu'à ce qu'il arrivât. En ce moment, M. O'B. parut sur le rivage et nous regarda d'un air effaré. Nous lui criâmes de courir vers l'Assiniboine et de lui dire d'apporter une corde vivement ; mais il ne sembla pas nous comprendre et se contenta de détacher sa cravate et de nous la tendre. Le jeune Assiniboine accourait alors. Il saisit la cravate, nous la remit et, en la joignant à la ceinture de Milton, il la passa autour du corps de sa mère, que nous pûmes alors tenir au-dessus de l'eau jusqu'à ce que son père nous eût lancé une corde. Mme Assiniboine était sauvée. Le froid l'avait saisie, il est vrai, et rendue presque insensible ; mais elle reprit ses sens peu à peu ; une gorgée de rhum, que Cheadle avait eu la précaution de garder pour de pareilles circonstances, acheva de la rétablir. Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes ensuite nous procurer du feu ; car nous avions précédemment perdu nos allumettes dans le Fraser et notre amadou venait de se mouiller ; pourtant nous finîmes par y réussir : nous nous occupâmes à sécher nos effets et à constater nos nouvelles pertes. Les paquets qui contenaient tout ce que possédaient l'Assiniboine et sa famille étaient disparus ; mais la fortune nous avait conservé nos fusils, nos poires à poudre et ce qui nous restait de nos provisions.

Le lendemain, faisant un long détour sur la droite pour tourner la chaîne qui se dirige au sud, nous entrâmes dans une vallée située à l'ouest. La trace n'était plus fort distincte et passait parmi des rochers et de la futaie incendiée. Lorsqu'il s'agit de dîner, nous nous aperçûmes que nous avions perdu notre poêle à frire et une partie de notre vaisselle d'étain, ce qui

nous réduisait dès lors à faire cuire dans la marmite notre pemmican et à y boulanger notre pain. Au fond du ravin coulait un petit ruisseau se dirigeant au nord pour tomber probablement soit dans le Fraser ou dans la Rivière du Canot. Le jour suivant, nous franchissions la ligne de faîte du bassin de la Thompson, où nous entrions. Il y avait là un petit lac marécageux, appelé sur la carte le lac Albreda et qui occupait le fond du ravin. Il paraissait avoir eu jadis pour écoulements des cours d'eau s'échappant de chacune des extrémités, comme le lac du Sommet entre les lacs Lilloet et Anderson, dans la Colombie Britannique ; mais, à présent, l'extrémité septentrionale était bouchée par une vieille digue qu'avaient élevée les castors, et l'écoulement n'existait plus que vers le midi. Nous longeâmes ce dernier cours d'eau qu'alimentaient plusieurs ruisseaux arrivant de l'ouest. Devant nous, s'élevait une montagne magnifique, remplie de glaciers et qui semblait bloquer la vallée que nous suivions. Cheadle appela cette montagne le Mont Milton. La trace pénétrait ensuite dans l'épaisseur de la forêt de sapins, où la futaie prenait des dimensions énormes. Deux troncs de thuyas gigantesques, espèce de cyprès ou de cèdre comme on le nomme ordinairement, qui s'élevaient à côté l'un de l'autre, avaient l'un plus de six brasses et demie ou de douze mètres et demi ; l'autre, cinq brasses ou neuf mètres de circonférence, ce qui donnait des diamètres de trois à quatre mètres. Des sapins presque aussi élevés montaient à plus de quatre vingt-dix mètres de haut. On n'apercevait au[illegible]éclaircie et nos animaux ne trouvaient à manger que des petits rameaux et des queues de cheval[1]. La route était coupée par des collines et des marais.

1. Prèle, en latin *equisetum*.— J.-B.

Le cinquième jour après notre départ de La Cache, nous nous transportions sur la rive droite ou occidentale de la rivière; nous reconnûmes qu'elle était un affluent de la Thompson. Elle atteignait alors une trentaine de mètres en largeur, et une telle profondeur que, pour empêcher nos effets d'être trempés, nous étions forcés en la passant de mettre sur nos têtes les paquets dont les chevaux étaient chargés. Après avoir traversé deux moindres cours d'eau qui venaient de l'ouest, nous arrivâmes à une rivière profonde ayant des bords de boue molle. Elle nous arrêta assez longtemps; enfin nous la franchîmes en menant les chevaux par une ancienne digue à castor. Nous nous trouvions encore entourés de montagnes neigeuses; des hauteurs escarpées couvertes de sapins fermaient de toutes parts la vallée.

Le 25 juillet, le sixième jour depuis que nous avions quitté La Cache, en laissant le Mont Milton à droite, nous fûmes arrêtés par une grande rivière descendant du nord-ouest et joignant ici celle que nous avions suivie et qui venait du nord. Cette rivière avait une soixantaine de mètres en largeur et coulait à bords remplis d'eau fondue des glaciers. A l'angle que formait le confluent, nous campâmes afin de reconnaître par où se dirigeait la piste des émigrants. Ici nous trouvâmes un de leurs bivouacs avec plus de bois coupé qu'il n'en fallait pour les feux, d'où nous conclûmes qu'ils y avaient fait un radeau et passé, à ce confluent, sur l'un ou l'autre bord de la rivière principale. Jusqu'alors nous avions supposé qu'ils avaient, sans la franchir, remonté le courant venu du nord-ouest dans la direction du Caribou; mais, de ce côté, il nous fut impossible de découvrir aucune trace et l'Assiniboine n'en trouva pas davantage sur le bord oriental de la grande rivière où il se transporta à l'aide d'un petit radeau. Il nous

parut donc évident que les émigrants étaient allés sur la rive occidentale, et nous nous préparâmes à nous y rendre aussi.

Un arbre portait une inscription annonçant que c'était le point où le guide André Cardinal avait quitté les émigrants pour retourner à Edmonton. C'était donc de là que, d'après sa relation, il avait montré aux émigrants les hauteurs du Caribou dans le lointain. Cette circonstance, jointe à l'affirmation de la vieille femme de La Cache que, dirigé vers le Caribou ou vers Kamloups, le voyage nous prendrait une huitaine de jours, nous mit fort à notre aise, bien que nous n'eussions plus que très-peu de provisions. La privation du thé nous était plus pénible que celle du sel, des conserves de végétaux et même que de toute autre friandise. Il y avait déjà plus d'une année que nous nous abstenions, sans la moindre difficulté, de tout stimulant alcoolique; mais nous ne pûmes jamais cesser de regretter le thé et le tabac. Jusqu'alors nous avions allongé la petite quantité de tabac qui nous restait en la mêlant avec ce que les Indiens appellent *kinnikinnick*, qui est l'écorce intérieure du cornouiller. Mais à présent nous n'en avions plus à nous tous que trois ou quatre pipes, et nous résolûmes de garder ce tabac pour un cas de nécessité.

Tout à fait convaincus que nous arriverions en quelques jours au but de notre voyage et pleins de confiance, nous nous mîmes à construire notre radeau. Nous y employâmes toute la journée du 26, car, pour plus de sécurité, nous avions pris le parti de nous servir de très-grands arbres. Nous nous relayions au travail et nous occupions nos loisirs à laver pour chercher de l'or; mais nous n'en trouvâmes pas une parcelle. Cependant le sable sur les berges et dans le lit de la rivière était rempli de poussière de talc

qui jetait beaucoup d'éclat aux rayons du soleil. L'Assiniboine qui la prenait pour de l'or nous la faisait remarquer comme un indice que nous approchions du terme de notre voyage. Les eaux montèrent encore durant cette journée, et, le soir, elles avaient bien augmenté de trente centimètres; mais durant la nuit elles descendirent au point où nous les avions vues d'abord. C'est l'effet alternatif du soleil et de la gelée nocturne sur les neiges des montagnes. Il faisait très-beau et très-chaud; aussi les moustiques et les cousins abondaient-ils au point de rendre notre sommeil presque impossible. Nous avions achevé avant la nuit de couper nos arbres et de les porter au bord de l'eau pour les assembler.

Le matin du 27, M. O'B., qui comptait parmi ses bonnes qualités celle de se lever de bonne heure, se surpassa. Était-ce la conséquence du trouble que lui avaient infligé les moustiques ou de l'intérêt qu'il prenait au bien général? Nous ne le savions pas. Levé au point du jour, il éveilla Cheadle en le priant de venir tout de suite parce qu'il avait une communication importante à lui faire, et le prenant à part il lui dit : « En premier lieu, docteur, j'espère que vous et l'Assiniboine serez très-prudents au passage de cette rivière, car vous savez que, la dernière fois, vous y avez si mal réussi que c'en était une honte. Nous n'avons alors échappé à la mort que par une faveur spéciale de la divinité. Rappelez-vous le péril que j'y ai couru. Maintenant, si vous voulez suivre mon conseil, vous conserverez tout votre sang-froid; *animosus et fortis appare*, mais *aequo animo*, vous savez; ne criez pas comme l'autre jour : l'Assiniboine m'avait fait perdre mon bon sens avec son rude langage. Maintenant il me reste une grâce à vous demander; c'est que, vous et lord Milton, vous consentiez à retarder jusqu'à demain la traversée de cette

rivière, car un fatal pressentiment m'oppresse; je crains que, si nous tentons ce passage aujourd'hui, nous ne soyons tous perdus, tous noyés, docteur. Pensez à la responsabilité qui vous incombe, avant qu'il soit trop tard; vous et sa seigneurie vous répondez de notre vie. »

Cheadle lui fit observer que nos provisions baissaient tellement que nous ne pouvions pas perdre un seul jour et que ses pressentiments de malheur ne provenaient que du souvenir d'un accident qui fort probablement ne se représenterait pas. M. O'B. ne laissa pas que de branler la tête avec solennité; il cita Cassandre et s'embarqua avec les plus épouvantables frayeurs. Cependant la traversée se fit sans accident, excepté qu'au moment où nous approchions du rivage, M. O'B., dans sa hâte de se trouver à terre en sûreté, sauta dans un bas-fond; mais l'Assiniboine, le saisissant au collet, le retira de l'eau et le força d'attendre que le radeau eût été garanti de tout événement. Le pressentiment de M. O'B. ne fut donc pas réalisé. Heureusement!

En nous mettant à chercher la trace, nous reconnûmes avec chagrin que nous avions abordé sur une petite île et non sur le bord occidental de la rivière comme nous le voulions. Le cours d'eau du nord-ouest se joignait au principal par deux bouches et nous nous trouvions sur le petit delta situé entre les deux bras. Il portait des marques nombreuses de la visite des émigrants; mais, malgré nos recherches qui durèrent jusqu'à la nuit, rien ne put nous indiquer la direction qu'ils avaient choisie. Le lendemain l'Assiniboine était debout de grand matin. Il passa le bras occidental au moyen d'un pont naturel que formait l'accumulation, sur un banc de sable, des troncs emportés par les inondations; bientôt il reconnut une piste qui remontait le bras du nord-ouest

dans la direction du Caribou; mais elle finissait brusquement après seize cents mètres environ, comme il s'en assura. Le ravin était étroit, les rives escarpées et boisées très-dru; enfin des montagnes calcaires surgissaient en face.

Évidemment les émigrants avaient reculé devant les difficultés qu'ils rencontraient à se tailler une route qui les conduisît au Caribou, et ils avaient pris le parti de tourner vers Kamloups. En effet, l'Assiniboine trouva une autre trace, d'accord avec cette supposition, et qui descendait la rivière dans la direction du sud. Le moment était donc venu pour nous de nous décider à essayer de pénétrer dans le Caribou ou à suivre la piste dirigée sur Kamloups.

Nous tînmes conseil et, après une longue discussion, nous convînmes qu'avec nos forces diminuées, nos chevaux fatigués, nos provisions tirant à leur fin et la seule hachette dont nous disposions, il ne nous serait pas possible de nous couper une route à travers la région presque impénétrable de l'ouest. Ce ne fut pas sans un sentiment de profonde amertume que nous renonçâmes à notre projet si longuement médité de trouver un chemin qui conduisît droit aux champs de l'or; mais la tentative nous en paraissait désespérée et nous fîmes tristement nos paquets pour nous transporter sur la rive occidentale. Le pont de bois flotté nous épargnait la peine de construire un radeau; mais ce fut une rude besogne que de passer notre bagage à dos. Les troncs empilés irrégulièrement rendaient notre marche glissante et difficile, et le courant pénétrait ce barrage avec tant de violence que le mouvement et le fracas étourdissant des eaux nous faisaient tourner la tête. Quand nous eûmes franchi ce pont, qui avait au moins quarante mètres de long, il nous fallut escalader aussi bien que possible avec nos fardeaux une rive perpendiculaire, ou

peu s'en faut, à travers des tas d'arbres tombés, avant d'atteindre la trace que nous cherchions.

Quand le bagage eut été transporté, nous nous occupâmes de conduire les chevaux dans la rivière au-dessous de la digue. Ils nagèrent jusqu'à un haut-fond situé vers le centre et là s'arrêtèrent. La chaleur était accablante, ils prenaient grand plaisir à rester dans l'eau fraîche et à se trouver à peu près débarrassés des taons et des moustiques. Plus d'une heure s'écoula avant que nous pussions les en faire sortir. Nous leur lancions des volées de bâtons et de pierres. Nous nous adressions tantôt à Bucéphale, à *Grand Rouge*, à *Petit Rouge*, tantôt à la *Grise*, au *Sauvage*, au *Petit Noir* [1]; nos attaques et nos cris restaient sans effet. Nos bêtes, d'un commun accord, trouvaient la place fraîche et agréable; elles n'y avaient pas de fardeaux, pas de roches, ni d'arbres pernicieux; les coups n'y pouvaient guère les atteindre; les gros mots les inquiétaient peu, et elles restaient là. Enfin, le jeune Assiniboine, à force de projectiles adroitement lancés du haut du barrage, réussit à faire perdre à leur repos une partie de ses agréments; elles finirent par abandonner leur station et par se diriger à la nage comme nous le désirions.

Le reste de la journée eut bien d'autres mécomptes et d'autres difficultés. A la nuit, l'Assiniboine était harassé et nous n'en pouvions plus.

Ce fut le même genre de pays et d'obstacles jusqu'à l'après-midi du second jour depuis notre départ de l'île. Alors nous arrivâmes à deux bivouacs qui étaient tout semés de bâts, de selles et de harnais. De toutes parts, on voyait de grands cèdres coupés; à côté, des monceaux de fragments et d'éclats, prouvant qu'on y

1. Tous ces noms sont en français dans l'édition originale. — J.-B.

avait fait des radeaux et des canots. Sur un arbre était inscrit que ce camp des émigrants s'appelait le *Camp de la Tuerie*. Nous fouillames toutes les directions, mais sans y pouvoir trouver aucune trace de chemin.

Impossible de s'y tromper ; la vérité se révélait d'une façon trop grave : la bande des émigrants avait ici désespéré de couper son chemin à travers des forêts si épaisses et si encombrées ; elle avait abandonné les chevaux, tué les bœufs pour s'en faire des provisions, et construit de grands radeaux pour descendre la rivière jusqu'à Kamloups.

Notre position n'était pas encourageante. Il y avait une quinzaine qu'avant de passer le Fraser, nous avions perdu en grande partie tout ce que nous possédions. Nos seules provisions consistaient à peu près en deux kilos vingt-cinq centigrammes de pemmican et autant de farine, c'est-à-dire moins qu'il n'en fallait pour nourrir six personnes durant trois jours. Le gibier, quel qu'il fût, ne se montrait guère, comme il arrive toujours dans les vastes forêts. S'il eût été abondant, nous n'en aurions pas pu tuer beaucoup avec le peu de charges de poudre qu'il nous restait. Nos vêtements étaient déjà réduits en haillons et nous ne faisions tenir nos moccasins qu'à grand renfort de toile d'emballage. Les chevaux affaiblis étaient en mauvais état, car ils n'avaient guère pu, depuis deux mois que nous avions quitté Edmonton, trouver une nourriture suffisante ; et, dans les quinze derniers jours, ils avaient été obligés de se contenter de feuilles et de jeunes pousses, en y joignant parfois quelques bouchées d'herbe des marais.

Nous n'avions à notre disposition qu'une hachette indienne pour tailler notre route à travers la forêt embarrassée qui nous environnait, et nous ignorions quelles seraient la longueur et la difficulté du chemin qui nous restait à faire. Les Canadiens, une bande de

cinquante à soixante hommes, tous solides, pourvus de bonnes haches, habiles à s'en servir, n'avaient, après un essai de quelques jours, fait que si peu de progrès à travers les obstacles dont ils étaient entourés, qu'ils avaient renoncé à continuer leur route et qu'ils avaient préféré s'exposer aux dangers d'une rivière inconnue, pleine de rochers et de rapides. Quant à nous, déjà peu nombreux, nous avions un guide manchot. Même en suivant la trace en partie ouverte jusqu'ici, nous avions trouvé fort rude la besogne d'y voyager, et nous n'y avions marché qu'avec lenteur et fatigue. Chaque jour, nous avions été arrêtés et épuisés par les peines que nous avaient données nos chevaux enfoncés dans les marais, embarrassés parmi les arbres abattus, roulés en bas des escarpements ou perdus dans la forêt. Essayer de nous couper de force un chemin à travers les bois nous semblait donc une tentative à peu près sans espoir. D'autre part, construire avec nos faibles ressources un radeau convenable, ce serait un labeur qui exigerait bien des jours, et qui nous forcerait d'abandonner les chevaux dont la chair pouvait être notre dernière ressource. Notre troupe, faible et mal composée, ne réussirait même pas à conduire, sur une rivière ordinairement tranquille, un grand radeau, l'embarcation la moins facile à diriger qui existe. C'était courir à une perte certaine que de l'essayer sur une rivière débordée, rocheuse et rapide comme l'était la Thompson. Les Chouchouaps de La Cache nous avaient fait à cet égard les recommandations les plus solennelles et les plus instantes. La rivière, nous avaient-ils dit, était impraticable à un radeau, et fort périlleuse pour des canots. Cheadle s'en alla explorer le pays à quelque distance en avant et revint nous dire qu'il lui paraissait fort invraisemblable que des chevaux pussent se tirer d'affaire dans un tel enchevêtrement d'arbres tombés

et dans de si raides escarpements. Ce rapport nous rendit tous fort sérieux, et M. O'B... ne manqua point de nous avertir que nous devions tous nous préparer à la mort. Le soir, nous nous réunîmes autour du feu de notre bivouac pour délibérer gravement; nous essayions d'accroître notre philosophie en fumant du kinnikinnik. Après une discussion approfondie, il fut convenu que, le lendemain, l'Assiniboine irait reconnaître le pays, et qu'ensuite nous tenterions, s'il le croyait possible, de nous ouvrir un chemin à travers la forêt. D'ailleurs nous étions persuadés que Kamloups n'était guère à plus de deux cents kilomètres de distance, et que dans peu nous rencontrerions une région plus éclaircie. La pluie tomba à seaux toute cette nuit et, jusqu'à midi du lendemain, heure à laquelle l'Assiniboine partit pour son voyage de découverte. Peu de temps après, nous entendîmes un coup de fusil et les aboiements du chien Papillon; nous en conclûmes que l'Assiniboine avait rencontré du gibier, et, comme nous avions vu des pistes de cerfs caribous, nous espérâmes que l'un d'eux avait été abattu. Le soir donc nous eûmes grand plaisir à voir revenir notre guide chargé d'un petit ours noir, et nous rapportant qu'il croyait possible d'aller en avant, quoique notre marche dût être lente et fatigante. Du haut de la colline au pied de laquelle nous étions campés, il avait vu, loin vers le sud, des montagnes s'élever sur des montagnes, et la perpétuelle forêt de sapins s'étendre dans toutes les directions, sans indice de pays découvert; l'unique circonstance favorable qu'il eût remarquée était que les hauteurs semblaient s'abaisser, et que le nombre de celles dont le sommet portait de la neige paraissait diminuer. Nous nous mîmes tous à dépouiller et à tailler notre ours, et nous fîmes un grand festin cette nuit-là. C'était la première viande fraîche que nous mangions depuis le

mouton gris tué à Jasper House, et, bien que nous n'eussions ni pain ni sel pour l'assaisonner, ni thé à boire, ni tabac à fumer, elle nous parut délicieuse. En cette circonstance, nous avions remplacé le tabac en mêlant au kinnikinnik que nous fumions, l'huile retirée de nos pipes; mais cette ressource fut bientôt absorbée, et nous en fûmes réduits au misérable expédient de fumer simplement de l'écorce de saule. Cependant ce festin nous rendit des forces, et l'Assiniboine nous releva le courage en nous faisant remarquer qu'avec de l'économie nous avions à manger pour huit jours, et que *nous arriverions bientôt.*

Le 31 juillet, nous quittions le camp de la Tuerie sous une terrible pluie, et nous nous plongions dans la forêt sans route. Immédiatement nous rencontrions le pied d'un escarpement qui ne s'arrêtait qu'au bord de l'eau. Mais la raideur ne faisait pas la difficulté principale de ce chemin. Il faut avoir vu une forêt vierge, où des arbres gigantesques ont grandi et sont tombés sans être touchés durant des siècles, pour se faire une idée de ces amas de futaies, et du caractère impénétrable d'un tel pays Les sapins et les thuyas atteignent toutes les dimensions : les patriarches hauts de cent mètres s'élèvent dans une solitude majestueuse; les jeunes se réunissent en groupes épais, luttant pour prendre la place de quelque géant abattu. Les arbres tombés gisent empilés çà et là, formant des barrières qui souvent sont hautes de deux à deux mètres cinquante en tous les sens. Des troncs de cèdres énormes, tombant en pourriture et changés en tas de mousse, sont à demi enterrés dans le sol, sur lequel d'autres arbres aussi puissants se sont récemment couchés; des arbres encore verts et vivants, qu'ont renversés de récents ouragans, bloquent la vue par la muraille de terre que retiennent leurs racines entrelacées : troncs vivants, troncs morts, troncs pourris,

troncs desséchés et sans écorce, troncs humides et verts de mousse, troncs ébranchés et troncs branchus; renversés, couchés, horizontaux, penchés dans tous les angles; futaie de toute croissance, dans tous les âges de la vie et de la décomposition, dans toutes les situations possibles, emmêlés suivant toutes les combinaisons imaginables. Si le terrain est marécageux, il est plein de cornouillers. Ailleurs ce sont des fourrés d'aralies, des lianes traçantes et grimpantes, entortillées, aux feuilles larges comme celles de la rhubarbe, montant trop souvent aussi haut que les épaules. La tige et les feuilles en sont couvertes de fortes épines qui percent les vêtements quand on essaie de se frayer un chemin à travers leurs masses entremêlées, et rendent écarlates les jambes et les mains des pionniers par l'inflammation que produisent les myriades de leurs piqûres.

L'Assiniboine marchait en tête la hache à la main, sa femme le suivait, conduisant un cheval, puis venait le reste de la bande, à la file, chacun menant deux ou trois chevaux. M. O'B. avait pu être dressé à se charger d'une bête de somme qu'il dirigeait très-bien quand les circonstances étaient favorables. Mais, s'il avait été malaisé de maintenir en ordre notre caravane quand nous suivions un chemin tracé, il l'était dix fois davantage maintenant que nous n'en avions plus. Tant qu'un cheval pouvait voir un autre cheval devant lui, il le suivait assez fidèlement; mais, lorsqu'il y avait un retard qui fît disparaître au milieu des arbres et des taillis les chevaux de la tête, les autres tournaient dans des directions opposées. Alors c'étaient des courses et des cris; nos efforts pour les rattraper n'aboutissaient souvent qu'à les pousser à se plonger dans un marais ou à s'embarrasser parmi les tas de bois. Une fois pris de cette façon, les misérables animaux se tenaient stupidement passifs; car

ils avaient tellement perdu leur feu et leur activité, leurs jambes étaient si endolories par leurs chutes dans les troncs et les pierres, qu'ils ne voulaient plus essayer de se tirer d'affaire eux-mêmes, excepté sous le stimulant de coups réitérés. Ces accidents, renouvelés une douzaine de fois par jour, rendaient notre tâche extrêmement laborieuse. En effet, nous étions si peu nombreux que chacun de nous ne pouvait guère attendre des autres quelque assistance. Il fallait se tirer d'embarras de son mieux, sans être aidé. Quand on y avait réussi, en ayant été souvent obligé de décharger la bête, on se trouvait séparé du reste de la bande qui était allée on ne savait où, et les autres chevaux dont on était chargé, avaient disparu. Il les fallait rattraper, puis retrouver péniblement la trace presque effacée qu'avaient laissée ceux qui avaient continué de marcher. Si une semblable aventure, ce qui avait lieu souvent, arrivait avant qu'on eût rejoint ses compagnons, on était obligé de recommencer le même exercice. C'était un labeur des plus ennuyeux et des plus fatigants, il mettait à une trop rude épreuve notre philosophie.

Afin d'économiser nos provisions et d'avancer plus rapidement, nous nous réglâmes à deux repas, le déjeuner et le souper ; nous ne nous accordâmes qu'un bref repos vers midi pour laisser nos chevaux manger, mais sans les décharger. Notre nourriture consistait en ce que les métis appellent *roubébou.* Nous la préparions en faisant bouillir, dans une large quantité d'eau épaissie d'une poignée de farine, un morceau de pemmican de la grosseur du poing d'un homme. La farine n'était plus employée par nous que de cette manière, car elle avait acquis une trop grande valeur, puisque nous n'en possédions plus même deux kilos. Parfois nous avions la bonne fortune de tuer une perdrix ou un foutereau, qui formait une agréable

addition à notre roubébou. Ce plat était divisé en parts égales, deux assiettées ordinaires par personne. Dans ces circonstances critiques, les avis de M. O'B. ne nous faisaient pas défaut ; car il nous en donnait chaque fois que l'occasion s'en présentait. Quand nous nous arrêtions pour passer notre nuit, et que nous avions achevé la tâche de décharger les chevaux et de préparer le bivouac, M. O'B. sortait de quelque retraite tranquille, rafraîchi par la consolation qu'il avait puisée dans son Paley, et nous exposait ce qu'il pensait de l'objet de notre entreprise et des moyens qui pouvaient nous mener au but. « Eh bien! milord et vous docteur, nous disait-il, je ne crois pas que nous nous en soyons tirés aujourd'hui aussi bien que nous l'aurions pu. Notre route ne m'a point paru bien choisie. Il est possible que nous ayons fait vingt-cinq à trente kilomètres (vraisemblablement nous n'en avions parcouru que cinq ou six); mais cela ne me satisfait pas. Le grand poëte lyrique a dit : « Hâte-toi lentement, *Festina lente* » ; mais jamais il n'a été perdu dans une forêt, savez-vous? Or, voici ce que je pense qu'on devrait faire : le docteur et l'Assiniboine sont des hommes solides et vigoureux ; qu'ils nous devancent de neuf ou dix kilomètres en étudiant le pays, et demain nous voyagerons bien plus à notre aise. » Les deux hommes vigoureux se trouvaient toujours trop harassés par le rude labeur de la journée pour se ranger à l'avis de M. O'B. et pour accepter sa proposition.

La vallée continuait à se diriger à peu près droit vers le sud, mais des chaînes de montagnes, séparées uniquement par de fort étroits ravins, y pénétraient du nord-est et du nord-ouest par des angles de quarante-cinq degrés et, comme elles venaient baigner leurs pieds dans l'eau presque perpendiculairement, elles s'opposaient très-désagréablement à notre marche.

Le 1er août, nous nous trouvions en face d'une belle montagne couverte de neige et qui avait l'air de nous fermer la route de la vallée. L'idée nous vint que c'était sans doute la seconde des deux que la vieille femme de La Cache nous avait décrites comme points de repère, en nous assurant qu'elles n'étaient pas éloignées du fort Kamloups. Milton, pour rendre à son compagnon la politesse qu'il en avait reçue précédemment, donna à cette montagne le nom de Mont Cheadle. La rivière en cet endroit devenait plus large et moins rapide, et même se divisait en plusieurs bras qui entouraient des îlots bas et boisés. Sur notre droite, on ne voyait plus qu'une montagne neigeuse : nous l'appelâmes le mont Sainte-Anne; mais, en espérant voir notre route se débarrasser, nous nous étions trompés.

Après l'avoir frayée encore deux jours, l'Assiniboine était forcé d'y renoncer à cause de l'état où se trouvaient ses jambes et ses mains déchirées par les ronces, et pourtant nous n'avions pas fait plus de quatre à cinq kilomètres par jour; nous pensâmes donc à sortir de l'étroite vallée qui nous enfermait, car nous espérions trouver plus haut un terrain moins couvert. Mais les flancs de la montagne étaient trop escarpés. Les chevaux roulaient au bas l'un après l'autre, en se heurtant contre les troncs abattus ; et nous dûmes renoncer à monter. Le 3, nous rencontrâmes un marais d'environ trois cents mètres de long et où les arbres étaient assez rares. C'était la première éclaircie que nous eussions rencontrée depuis dix jours. Le changement des ténèbres de la forêt à l'éclatante lumière du soleil, nous fit mal aux yeux ; mais releva nos courages. Le pâturage, sans être de bonne qualité, y abondait. C'était un vrai bienfait pour nos chevaux qui, depuis tant de jours, étaient forcés de se contenter de jeunes branchages. En somme, la journée fut

meilleure que les autres, car nous trouvâmes aussi des bouquets de framboisiers dont les fruits égalaient ceux que nous récoltons en Angleterre et deux espèces d'airelles ayant des baies grosses comme des prunelles et formant de petits buissons de soixante centimètres de haut. Les bois étaient garnis de grandes fougères semblables à la fougère mâle d'Angleterre, de grandes et maigres fougères impériales, et de plusieurs autres. Nous eûmes aussi la chance de tuer quatre perdrix pour le souper, et, bien qu'il finît par pleuvoir et que nous nous fussions trempés en nous glissant sous les taillis, nous passâmes cette nuit plus gaiement que nous ne l'avions fait depuis que le chemin ouvert avait pris fin.

Avant le soir, nous nous étions trouvés devant un torrent qui venait du nord-ouest. Nous montâmes à cheval pour le franchir, excepté M. O'B., qui n'avait jamais pu se réconcilier avec l'équitation depuis ses accidents dans le Fraser. Que fallait-il faire ? M. O'B. s'obstinait à ne pas se hasarder sur le dos d'un cheval, et le courant avait trop de profondeur et de rapidité pour qu'on pût avec sécurité le passer à gué. Quand nous eûmes discuté quelque temps fort inutilement avec lui, nous poussâmes nos chevaux dans l'eau, que l'Assiniboine et sa famille avaient déjà traversée; mais le cheval de Cheadle n'était pas à un mètre du rivage, que M. O'B. s'élançait comme un fou après lui et saisissait à deux mains la queue flottante de Bucéphale. C'est ainsi qu'il fut triomphalement remorqué jusqu'à l'autre rive. Ce grand succès lui ôta pour l'avenir beaucoup des inquiétudes que lui inspirait le passage des cours d'eau.

Après avoir quitté le petit marécage dont nous avons parlé plus haut, nous nous retrouvâmes enfoncés dans l'épaisseur des forêts, sans aucune clairière durant plusieurs jours, et nous reprîmes notre vieille routine

de couper notre chemin à travers la futaie, de conduire des chevaux indociles, de les retirer des embarras et de nous nourrir pauvrement avec le roubébou. Nous voyions bien des pistes d'ours assez nombreuses, des marques de castors sur tous les cours d'eau ; mais nous faisions trop de bruit forcément en marchant pour espérer d'avoir la plus petite chance de trouver du gibier, et nous ne pouvions pas songer à nous arrêter un jour ou deux pour chasser.

Le 5, la seule main dont se servît l'Assiniboine était si enflée et si malade, par suite des blessures que lui avaient faites les épines des aralies, qu'il ne put plus manier la hache et que la tâche de frayer la route échut à Cheadle. C'était un vrai malheur, qui nous retarda encore, car Cheadle avait comme pionnier beaucoup moins d'habileté que l'Assiniboine, et il faisait faute pour la direction des chevaux, à laquelle devaient suffire désormais Milton et le jeune garçon. Il faut pourtant reconnaître que M. O'B. donnait une assistance plus active qu'il ne l'avait encore fait. Ce jour-là, nous crûmes que la vallée allait beaucoup s'élargir à quelques kilomètres en avant de nous, parce que, du haut d'une colline arrondie, nous pûmes voir à quelque distance vers le sud. Nos espérances ne tardèrent pas à être amèrement désappointées. Des bois sans fin continuèrent à se profiler devant nous et l'horizon fut enfin fermé par des montagnes. Au pied de notre colline, nous passâmes un torrent qui tombait dans la rivière principale par deux bras d'une vingtaine de mètres en largeur. Grâce à la méthode qu'il avait inventée, M. O'B. les franchit avec un grand succès.

Le lendemain, nous eûmes à lutter du matin au soir, sans trêve, contre des obstacles plus grands que jamais. Le 7 août, c'est-à-dire le huitième jour depuis que nous étions perdus dans la forêt, nous eûmes à

traverser une autre rivière qui, symptôme favorable, large d'une trentaine de mètres, peu profonde et claire, n'était certainement pas grossie par la fonte des neiges des montagnes. Nous l'appelâmes rivière Elsecar. Peu après, nos espérances furent encore augmentées, parce que nous arrivions sur un espace assez uni, ayant près de seize cents mètres carrés en étendue, et au point de jonction de cinq vallées étroites. Une portion de ce terrain était couverte de bois en partie brûlé ; le reste formait une prairie marécageuse d'où sortaient quelques arbres rabougris. Dans la portion incendiée, se trouvaient beaucoup d'airelles qui n'étaient pas encore mûres ; nous en fîmes pourtant notre dîner ; après quoi, nous nous ouvrîmes un chemin jusqu'au marais où nous campâmes.

Le nouvel espoir que nous avions eu de sortir de la forêt, en observant que les collines s'éloignaient vers l'ouest, fut promptement dissipé. Au lieu d'une plaine, nous voyions une oasis entourée de montagnes et de hauteurs escarpées, que couvraient les sapins ; on n'en pouvait sortir que par des gorges resserrées entre les différentes chaînes. Ce soir-là notre dernier morceau de pemmican fut consommé et il nous resta à peine pour notre nourriture cent quinze grammes de farine. Si l'on s'en rapportait à la carte que nous avions, la distance entre La Cache de la Tête Jaune et Kamloups devait encore être estimée à plus de trois cents kilomètres ; mais cette estimation pouvait être erronée de beaucoup, parce que vraisemblablement la latitude des deux points était mal connue quand on avait dressé la carte. Cependant, en l'admettant, si nous avions fait une quinzaine de kilomètres par jour ou cent douze environ avant que la trace des émigrants se terminât, et cinq par jour depuis que nous étions obligés de nous frayer nous-mêmes un chemin, il nous restait cent soixante kilomètres à parcourir avant

d'arriver au fort. Presque la totalité de cette distance pouvait se composer d'une région pareille à celle que nous venions de traverser. En tout cas, rien n'indiquait, dans ce qui nous environnait, qu'elle fût près de s'améliorer. Notre marche était si lente, au plus huit à dix kilomètres par jour, et quelquefois pas un, qu'il nous faudrait bien du temps pour sortir de là. D'ailleurs il n'y avait pas d'apparence que nous trouverions aucune assistance, puisque, depuis que nous avions quitté le Camp de la Tuerie, nous n'avions rencontré aucune marque positive que jamais un homme eût visité cette épouvantable contrée. Ni un arbre portant l'entaille d'une hache, ni une branche rompue, ni les restes du feu d'un ancien bivouac n'étaient venus réjouir nos yeux. La vie animale était rare; le silence solennel n'était rompu par le chant d'aucun oiseau, par le bruit d'aucune créature vivante; et les ténèbres des forêts,

*Nulli penetrabilis astro*
*Lucus iners* [1],

citation fréquemment faite par M. O'B., augmentaient le sentiment de notre solitude. Notre maigreur et notre fatigue, dues au rude labeur et à la nourriture insuffisante des dix derniers jours, prouvaient que nous ne pourrions pas aller beaucoup plus loin. Après notre dernier repas, nous tînmes un conseil de guerre. M. O'B., mettant de côté sa paire de lunettes à un seul verre et son Paley, y exposa la nécessité immédiate de tuer le petit cheval noir qu'il était ordinairement chargé de conduire. L'Assiniboine et Cheadle représentèrent que, dans la prévision d'une amélioration, il valait mieux se serrer le ventre en-

1. « Bois stériles dont les rayons d'aucun astre ne dissipaient l'obscurité. »

core quelques jours. M. O'B. protesta solennellement contre cette observation, et enfin l'on adopta la proposition de Milton. Il voulait que l'Assiniboine employât le lendemain à chasser; s'il réussissait, nous étions sauvés; si non, le *Petit Noir* mourrait. Ce projet laissait au cheval quelque chance pour vivre, car notre guide avait aperçu un ours dans la journée, le chien en avait dépisté un autre, et les traces d'ours étaient assez nombreuses; enfin nous savions que l'Assiniboine était le chasseur le plus habile de la Saskatchaouane.

Notre guide se mit donc en chasse le lendemain de bonne heure; Cheadle et le jeune garçon se dirigèrent vers un petit lac pour essayer d'y tirer quelques-unes des oies qu'ils avaient la veille vues voler au-dessus; Milton se mit à cueillir des baies d'airelle; M. O'B., à étudier, et la femme, à raccommoder les morceaux de nos moccasins. La société n'était pas gaie, car nous n'avions pas eu à déjeuner ce matin. M. O'B., fatigué de sa lecture, annonça qu'il en arrivait à sentir des doutes pénibles sur la foi de Paley et qu'il ne l'étudierait plus. Cependant il n'y put pas tenir et, le soir même, reprenant sa lecture, il recommença à nous apporter son livre à chacun de nos repos avec toute sa régularité précédente. Dans l'après-midi, Cheadle et le garçon retournèrent les mains vides. L'Assiniboine ne tarda pas à rentrer aussi, et, jetant à terre une martre qu'il avait apportée, il nous dit tristement : « *J'ai trouvé rien que cela et un homme — un mort.* » Il nous indiqua où nous verrions ce cadavre qui n'était qu'à quelques centaines de mètres du camp, et nous partîmes avec son fils pour contempler ce spectacle de sinistre augure. Après l'avoir longtemps cherché, nous le découvrîmes au pied d'un grand sapin. Le cadavre était assis, les jambes croisées, les bras autour des genoux et les mains dirigées vers les

cendres d'un misérable foyer composé de petits bâtons. Il n'avait pas de tête. Les vertèbres cervicales se projetaient dénudées et sèches ; la peau, brune et ratatinée, s'étendait comme du parchemin collé sur un squelette osseux, au point que les côtes étaient distinctement proéminentes ; la cavité de la poitrine et de l'abdomen était remplie des dépouilles de chrysalides ; et les bras et les jambes ressemblaient à ceux d'une momie. Les vêtements, composés d'une chemise et de jambières de laine accompagnées d'une couverture usée, pendaient encore sur ce cadavre desséché. Auprès du corps étaient une hachette, un sac à feu, une grande marmite d'étain et deux paniers d'écorce de bouleau. Le sac contenait une pierre à feu, un briquet d'acier, de l'amadou, un vieux couteau, et une seule charge de plomb soigneusement enveloppée dans un chiffon. Une ligne à pêcher tordue avec l'écorce du cèdre, inachevée encore, et deux curieux hameçons, faits d'un petit morceau de bois et d'un fil de métal rendu pointu, étaient serrés dans un des paniers ; l'autre contenait quelques oignons sauvages encore verts et poussant des rejetons. A côté du squelette, un amas d'os brisés, qui étaient les fragments d'une tête de cheval, racontaient clairement ce qui s'était passé. Ils étaient cassés en tout petits morceaux. Le malheureux homme, mourant de faim, avait donc prolongé sa vie autant qu'il l'avait pu, en suçant toutes les parcelles de nourriture qui se trouvaient dans les fragments brisés. Selon les apparences, c'était un Chouchouap des Montagnes Rocheuses, qui, comme nous, avait essayé d'aller à Kamloups, peut-être pour y chercher une femme. Il avait évidemment voulu essayer de prolonger sa vie en pêchant ; mais, avant d'avoir terminé son appareil, la faiblesse ou la maladie l'avait dompté ; il s'était allumé un petit feu, s'était accroupi auprès, et était mort là. Mais qu'était de-

venue sa tête ? Nous la cherchâmes avec soin en tous sens, inutilement. Si elle était tombée d'elle-même, nous aurions dû la trouver à ses côtés ; et, si un animal avait osé l'enlever, il serait revenu attaquer le corps. Mais elle n'avait pas pu être enlevée de force, comme en témoignait la position du tronc, qui n'avait pas été touché. Pour nous, c'était un problème insoluble, et nous laissâmes le cadavre comme nous l'avions trouvé, emportant seulement sa hachette dont nous avions besoin, ainsi que son briquet d'acier, sa ligne et ses hameçons, en souvenir de cet étrange événement. Nous rentrâmes au camp, silencieux et pleins de sombres pensées. Notre courage, déjà suffisamment abaissé par la faiblesse de nos corps et par les inquiétudes que nous donnait notre situation, était encore déprimé par cette découverte peu rassurante. Nous sentions une similitude frappante entre nous et cet Indien, qui, après avoir tenté de traverser la forêt sans chemin, s'était senti affamé et avait tué son cheval pour s'en nourrir. Le spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux nous avait retracé son histoire avec une désolante exactitude : la faiblesse croissante, la disette sans remède, l'effort pour soutenir, en suçant des morceaux d'os, la vie qui s'éteignait ; enfin la mort par la faim. Nous aussi, nous touchions déjà à cette extrémité d'être obligés à tuer un de nos chevaux. Lors de son départ, cet Indien avait eu sur nous un avantage : celui d'être dans son propre pays ; nous, nous étions des voyageurs sur une terre étrangère. Nous arrivions au dernier acte du drame. Le dénouement en serait-il le même ?

Chacun de nous en ce moment considéra l'avenir sous son plus terrible aspect ; et, lors de notre conférence ce soir-là, il fut à l'unanimité convenu qu'on tuerait le *Petit Noir* au point du jour. Nous fîmes notre roubébou avec la martre et des baies d'airelle ;

mais ce souper avait une odeur si puante, si nauséabonde, qu'il était désagréable même à des appétits comme les nôtres, et que ce pauvre M. O'B. n'eut pas la satisfaction de garder ce qui lui avait coûté tant d'efforts à avaler.

De bonne heure, le 9 août, le *Petit Noir* fut conduit au lieu d'exécution; mais, bien que tous nous fussions d'accord sur la nécessité de sa mort, nous avions tous des remords sur le sacrifice d'un animal qui nous avait accompagnés à travers tant de fatigues. Cependant l'Assiniboine finit par saisir son fusil et par envoyer à la pauvre bête, derrière l'oreille, une balle qui l'abattit. Quelques minutes après, des tranches de chair grillaient sur le feu, et chacun était occupé à tailler de minces bandes de viande pour les conserver. Cette journée-là, nous nous gorgeâmes de ce que nous ne pouvions pas emporter, tandis que le reste se séchait sur un large feu. D'abord et d'avance, on avait, il est vrai, douté qu'on pût manger de ce cheval: Milton avait même trouvé que cette chair sentait l'écurie; mais, au fait, chacun s'en reput avec avidité. Les instants que nous n'employions pas à dévorer, nous les utilisions à raccommoder nos haillons et nos moccasins qui commençaient à tomber en morceaux. Avant de nous rouler dans nos couvertures, nous couronnâmes les jouissances de cette journée en fumant. Depuis des semaines déjà, nous n'avions plus de tabac, mais nous nous en procurâmes le goût en pilant une ou deux pipes de terre noires et bien culottées, dont nous mêlâmes la poussière au *kinnikinnick*. Sans doute c'était tuer la poule aux œufs d'or. Aussi, comme le kinnikinnick pur ne pouvait pas contenter nos goûts, nous résolûmes de mettre de côté nos pipes pour des jours plus heureux. Nous réussîmes même à faire du thé. Il est vrai que ce n'était pas la brune décoction de ce thé noir des Chinois

que dégustent les jeunes gens dépensiers, ni ce pâle breuvage dont se contentent les jeunes filles ménagères et bonnes à marier ; nous buvions ce thé des muskegs que prennent les Indiens. On le fait avec les feuilles et les fleurs d'une petite azalée blanche qui poussait en quantités considérables dans un sol marécageux, tout près du camp. En somme, cette décoction remplace assez bien le thé et nous en devînmes friands. Elle a le goût du thé noir ordinaire, en y ajoutant un peu de séné.

Vers midi, le lendemain, notre provision de viande se trouva séchée. Il n'y en avait guère ; à peine une vingtaine de kilos. Ce cheval était si petit et si maigre ! Il fut donc convenu que nous continuerions à ne prendre qu'un mince roubébou deux fois par jour. Mais nous avions deux haches à présent. L'Assiniboine, dont la main était presque guérie, et Cheadle partirent donc en avant pour ouvrir le passage; puis, nous rentrâmes dans la forêt, suivant toujours la vallée de la Thompson, et nous retrouvâmes les mêmes difficultés, les mêmes contre-temps qu'auparavant ; les chevaux se montraient aussi vicieux et aussi obstinés que jamais. Heureusement, le temps restait beau et extrêmement chaud. Le second soir après avoir quitté le Camp du Cheval Noir, comme nous appelions le lieu où le *Petit Noir* avait trouvé la mort, l'Assiniboine, épuisé par un labeur continuel, perdit tout à fait courage. Il déclara qu'il était impossible de se tirer d'un pareil pays et inutile de l'essayer. Comme tous les soirs, nous discutâmes avec anxiété la question du nombre de kilomètres que nous avions faits ce jour-là, et nous nous demandâmes s'il ne se pouvait point que la rivière que nous suivions ne fût pas du tout la Thompson, mais un courant inconnu qui nous mènerait dans des difficultés inextricables. Nous exhibâmes notre carte imparfaite ; nous montrâmes à

l'Assiniboine que, d'après elle, la Thompson coulait droit vers le sud dans une étroite vallée creusée entre les montagnes jusqu'au fort Kamloups, et que c'était jusqu'ici exactement le cas du cours d'eau sur les rives duquel nous nous ouvrions notre route. Cela lui rendit quelque confiance et, le jour suivant, il travailla avec sa persévérance infatigable. Notre viande séchée, que nous ne prenions qu'en petites quantités, parce que nous continuions à nous tenir à la demi-ration, ne nous donnait qu'une nourriture fort insuffisante. Tout le jour, nous restions horriblement faibles et affamés. Ordinairement nous ne tuions guère que deux perdrix par jour et quelquefois, mais rarement, un foutereau ou une marte. C'était bien peu pour six personnes. Cheadle retrouva alors, dans les débris de nos effets, trois hameçons ; il en fit des lignes, qu'il amorça avec de la viande de cheval, et qu'il tendit le soir. La première nuit, elles nous produisirent trois truites blanches, dont l'une pesait presque un kilo ; malheureusement, par la suite, bien que nous les tendissions tous les soirs, nous ne rencontrâmes plus une pareille aubaine. De temps à autre, nous prenions un poisson, mais cela n'alla pas à une douzaine dans tout le reste du voyage. Ces poissons avaient les marques des truites saumonnées, avec la tête plus grosse. Ils étaient indolents, couchés au fond des trous les plus grands, ne se souciant ni de mouches ni de vermisseaux, et préférant, comme les autres poissons barbares de ce pays, un appât de viande à un plus délicat. Ils avaient à peu près le goût de la truite ordinaire, mais la viande plus blanche et moins ferme.

Cependant l'aspect de la contrée changeait. Le 12 août, nous entrions dans une région stérile et rocheuse. Les arbres y étaient moins grands, quoique poussant plus dru ; et la surface du sol n'y était plus guère couverte que de mousse et de petits lis peu nombreux. Le

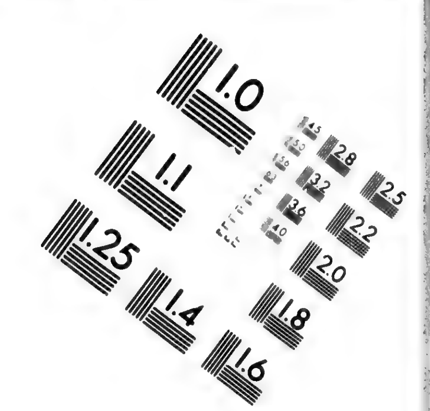
ravin se resserrait tout à coup ; ses flancs devenaient escarpés ; et la rivière lançait ses flots puissants et torrentueux par-dessus un lit de gros cailloux. Les arbres tombés gisaient, épais et emmêlés, comme les honchets d'un jeu préparé pour les enfants. Cependant nous eûmes une bonne chance, en fait de provisions, celle de tuer un porc-épic qu'avait découvert le chien Papillon. Nous le trouvâmes délicieux, quoiqu'un peu fort en goût : une épaisse couche de graisse sous sa peau égalait presque celle de la tortue. Malheureusement la route était rendue si impraticable, par les escarpements et les rapprochements des montagnes descendant jusqu'au bord de l'eau, que nous étions fréquemment obligés de nous arrêter et d'attendre des heures entières, pendant que l'Assiniboine cherchait un chemin où nous pussions passer.

Nous fûmes trois jours à longer ces rapides sans jamais être hors de la portée de leurs mugissements perpétuels, qui faisaient mal aux oreilles de M. O'B.. Nous leur donnâmes le nom de Rapides Murchison. La vallée se rétrécissait toujours; enfin elle se termina brusquement par un précipice. Nous étions emprisonnés : d'un côté, la rivière ; de l'autre, des hauteurs escarpées et si embrouillées qu'il nous semblait impossible de les escalader, car cette entreprise avait échoué déjà toutes les fois que nous l'avions tentée. Nous ne pouvions plus avancer ; nous ne pouvions pas reculer. Il ne nous restait qu'à camper et à chercher un moyen de franchir l'obstacle. Les quatre jours précédents, depuis que nous avions quitté le marais, nos chevaux n'avaient pas vu d'herbe ; ces trois dernières journées, ils s'étaient soutenus en mangeant la mousse et les lis qui poussaient entre les rochers. Toute la nuit, ils errèrent çà et là ; ils entraient et sortaient en passant entre nous, ou, si nous étions couchés, en passant par-dessus. Les pauvres animaux arrachaient la mousse

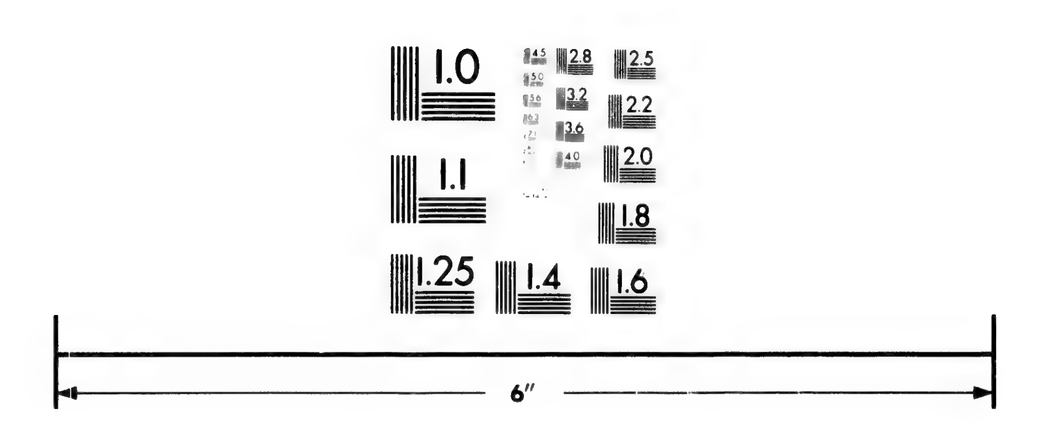
des rochers; avant le jour, ils avaient fait disparaître toute la verdure qui était à leur portée. Dès que le soleil se leva, l'infatigable Assiniboine partit à la recherche d'un sentier, tandis que nous chargions les chevaux en attendant son retour. Il arriva une heure ou deux plus tard et nous dit que les difficultés du pays devenaient toujours plus inextricables, mais qu'avec de la prudence nous pouvions faire franchir aux chevaux l'escarpement opposé. Cette nouvelle nous ayant ôté la peur d'être forcés d'abandonner ici nos bêtes et de faire à pied le reste de notre voyage, nous menâmes les chevaux un par un, et leur fîmes grimper en zigzag le flanc de la hauteur, sur des roches moussues et glissantes.

Déjà les chevaux avaient réussi à franchir le dangereux précipice, tous, à l'exception de celui que conduisait Cheadle et de Bucéphale, qui fermait la marche sous la direction de M. O'B.. Le zigzag que nous parcourions avait à peu près quatre cents mètres. Quand Cheadle fut presque arrivé au bout, il se retourna pour voir ceux qui devaient le suivre; mais il n'aperçut rien. Laissant là son cheval, Cheadle revint sur ses pas pour découvrir ce qui était arrivé, et rencontra M. O'B. qui se hâtait de grimper la montagne, sans Bucéphale. « Où est le cheval ? » lui cria-t-il. — « Oh ! » dit M. O'B., « c'est bien fini : il est tombé dans le précipice et tué. *Facilis descensus*, vous le voyez. Il a glissé et est tombé par-dessus. Ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο ἵππος ἀναιδής ; ensuite le cheval entêté a roulé à terre, vous savez. Je ne l'ai plus revu, docteur. Retourner en arrière est parfaitement inutile, je vous l'assure. Ne le cherchez pas. Il est réduit en atomes, brisé en mille pièces ! C'est une chose effroyable, n'est-ce pas ? » Cheadle insista sans se fâcher pour que M. O'B. le ramenât sur le théâtre de l'accident ; ce que celui-ci fit, bien malgré lui.

L'endroit où le cheval avait glissé et essayé de se retenir ne fut pas difficile à reconnaître. L'écorce arrachée aux troncs des arbres couchés marquait clairement le lieu de sa chute précipitée. De l'endroit où il était tombé, à la rivière, il y avait bien trente-cinq à quarante mètres dont les derniers, dix ou douze, formaient une surface perpendiculaire de rocher. Cheadle se glissant doucement regarda par-dessus le bord et découvrit, sur un petit plateau inférieur, Bucéphale tout de son long, à califourchon sur un gros arbre. Celui-ci était soutenu par d'autres arbres, couchés horizontalement assez haut pour que les jambes de l'animal pendissent de chaque côté sans toucher le sol. Cheadle et M. O'B. descendirent vers lui, très-certains qu'ils l'allaient trouver mortellement blessé; mais, à leur grande surprise, Bucéphale paraissait tout à fait à son aise dans sa nouvelle position. Ils lui enlevèrent son fardeau et, comme M. O'B. refusait de le tirer par la queue sous prétexte que cette tâche était trop périlleuse, Cheadle donna au cheval un vigoureux coup d'épaule qui le fit rouler de son perchoir. Il n'avait aucunement souffert. M. O'B. lui fit franchir les passages les plus difficiles, tandis que Cheadle suait sang et eau par derrière à porter, en lieu plus sûr, la charge du cheval. Quand toute chose eut été remise en place, on chemina de conserve; mais, quelques pas plus loin, l'autre cheval roulait à son tour dans le précipice. Heureusement il vint, avant de tomber au fond, donner contre quelques arbres; mais il fallut encore le décharger, porter son faix, le rehisser sur ses jambes et grimper ainsi l'escarpement. Quand on eut rejoint les autres, un de ceux-ci, refusant de sauter par-dessus un tronc qui barrait le passage, recula et tomba dans un vrai puits, formé d'arbres et de rochers. Tous les efforts pour l'en retirer échouèrent longtemps. Nous n'étions là

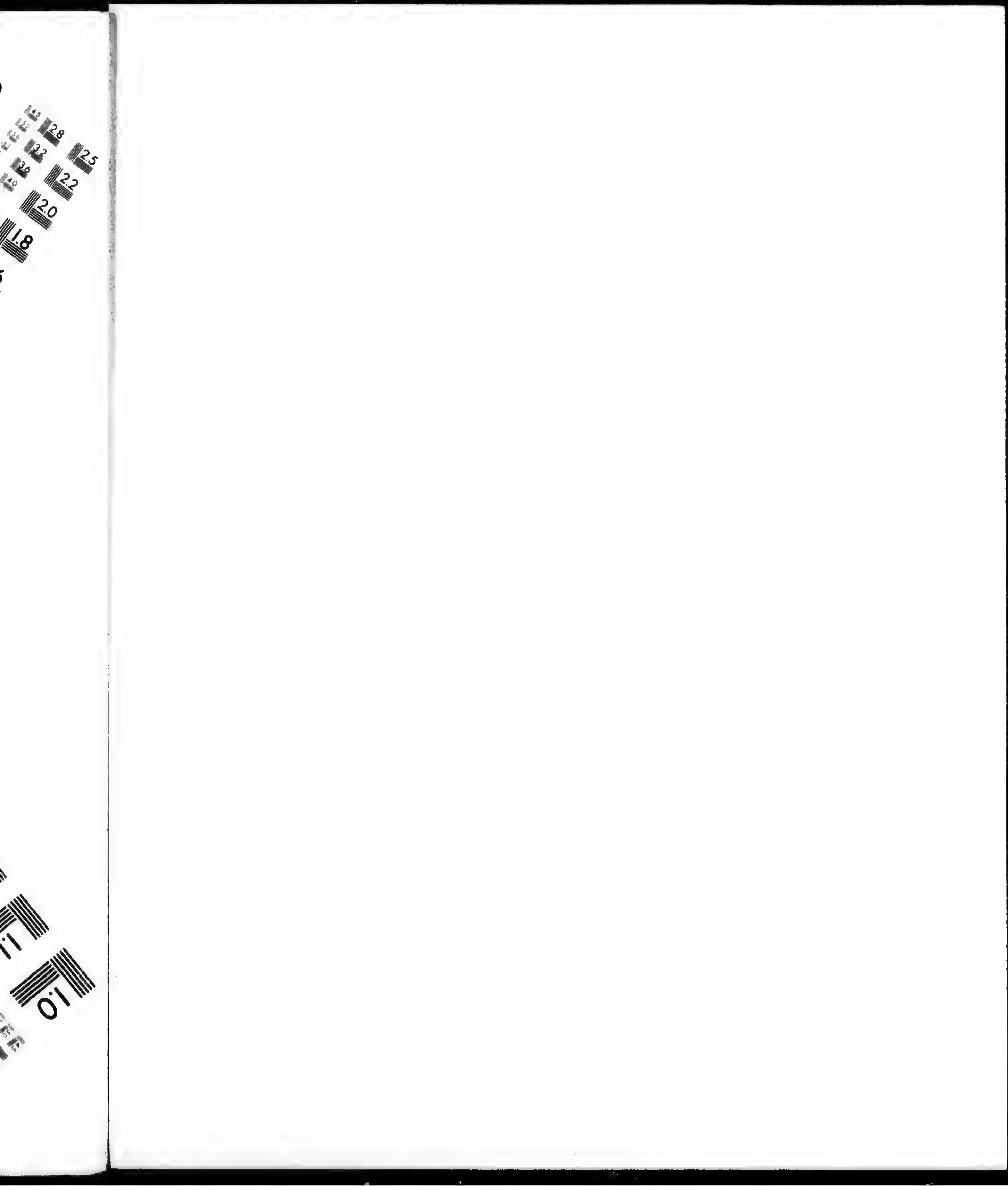


# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

que Milton et Cheadle; le reste ayant filé en avant. Enfin, au bout d'une heure de travail, Milton courut après les compagnons, les rattrapa et rapporta une hache. Une autre heure fut nécessaire pour ouvrir une issue au cheval et le recharger. Cependant nous eûmes bientôt rallié ceux qui étaient en tête. Effectivement il n'y avait pas de danger qu'on se séparât de nous par une trop grande distance.

La rivière formait encore une succession de grands rapides. Au bout d'une courte marche, nous nous trouvâmes à un endroit où le ravin, se rétrécissant tout à coup, n'avait plus qu'une quinzaine de mètres. De grands rochers droits comme des murs s'élevaient de tous côtés. Au milieu d'eux, presqu'à angle droit et sur une brusque descente, les eaux se précipitaient pendant une centaine de mètres comme un effroyable torrent et tourbillonnaient autour de grandes roches qui surmontaient l'écume. L'Assiniboine nomma immédiatement ce passage, la *Porte d'Enfer*. Aucun canot et, à plus forte raison, aucun radeau ne l'aurait traversé ; nous nous félicitâmes donc avec reconnaissance de nous être décidés à faire notre voyage par terre.

Cette nuit, nous campâmes assez près de l'endroit d'où nous étions partis le matin. L'Assiniboine, en marchant sur la pointe des rochers, s'était coupé un pied presque jusqu'à l'os; car désormais nous marchions à peu près nu-pieds. Il était hors d'état de faire un pas. Profondément découragé, il déclarait que nous ne suivions pas du tout la Thompson et que nous devions nous préparer à une mort misérable; M. O'B. ne manquait pas d'abonder dans son sentiment; aussi eûmes-nous besoin d'employer la persuasion, et d'exhiber de nouveau notre carte, pour leur rendre quelque espérance.

Une autre journée pareille à la précédente nous

conduisit à l'extrémité des rapides. Mme Assiniboine avait bravement pris la place de son mari et, la hache à la main, elle allait en avant travaillant comme un homme. Nous mangeâmes à souper notre dernier morceau de viande séchée du cheval, bouillie avec les raclures du sac à farine. Il ne nous restait que trois charges de poudre; nous les conservions pour un cas d'urgence. Heureusement l'Assiniboine et son fils, qui se servaient fort adroitement de courts bâtons comme d'armes de jet [1], pour faire tomber les oiseaux des branches d'arbres, avaient réussi à nous attraper une paire de perdrix. Pour la première fois depuis deux semaines, si l'on excepte le cadavre de l'Indien, nous avions eu ce jour là le plaisir de contempler des traces humaines. C'étaient de vieux tronçons d'arbres qui avaient reçu des coups de hache; il est vrai qu'elles étaient déjà presque effacées et recouvertes de mousse. Le lendemain, il plut et il fit froid; nous nous trouvions assez à plaindre en pataugeant, durant des heures entières, pour traverser un marais à castors où la fougère poussait plus haut que nos têtes, et où des osiers fort grands et emmêlés s'opposaient partout à notre marche. Des mares d'eau stagnante et vaseuse, profondes et perfides, nous obligeaient continuellement à faire des détours. Enfin une rivière, dont les bords étaient couverts d'épaisses broussailles nous barra le passage. Nos recherches ne nous y firent trouver aucun gué. Trempés jusqu'aux os, grelottants, souffreteux, n'ayant rien mangé depuis la veille au soir, nous nous sentîmes près de renoncer à toute espérance, car les peines que nous prenions ne paraissaient aboutir à rien. Nous ne leur apercevions aucun terme.

1. Cette chasse, au moyen de courts bâtons jetés à l'oiseau, est aussi fort habilement pratiquée en Afrique; Baines, Baldwin et Livingstone en parlent quelquefois. — J.-B.

Il y avait presque trois mois que nous marchions; cinq semaines que nous n'avions pas vu un être humain; et trois, que cette sauvage forêt nous tenait comme ensevelis, et ne nous avait pas laissé constater qu'elle eût jamais été visitée par l'homme.

Après plusieurs tentatives inutiles pour passer la rivière, l'Assiniboine, sa femme et son fils s'assirent, refusant d'aller plus loin. Il était inutile de discuter avec eux. Nous leur dîmes seulement que nous ne voulions point nous abandonner ainsi au désespoir, sans faire un nouvel effort, et, prenant les haches, nous allâmes recommencer la recherche d'un gué. Enfin nous découvrîmes un bas-fond ; nous nous y frayâmes un passage, et nous conduisîmes les chevaux ; mais la vase était si molle et si profonde, et les rives si encombrées de troncs glissants que nos bêtes n'y pouvaient pas prendre pied et retombaient en roulant dans l'eau. A ce moment, l'Assiniboine, honteux de son inaction, revint nous aider. Les chevaux furent déchargés et nous pûmes les hisser au bord. Mais notre long séjour dans l'eau glaciale, qui nous avait enveloppés jusqu'à la poitrine, nous avait tous engourdis ; la pluie continuait à tomber et, quand nous eûmes fait passer les chevaux, nous campâmes sur un monticule au milieu de cet horrible marais. Il n'y avait alors aucune chance de nous procurer la moindre nourriture. Un autre cheval fut donc condamné et nous le tuâmes sur l'heure. Comme l'autre fois, nous passâmes deux jours à sécher la viande et à raccommoder nos loques. M. O'B., qui cependant, il faut le reconnaître, s'était considérablement amélioré sous l'influence de nos dures épreuves, était plongé dans le plus profond désespoir. Il nous avoua qu'il prenait Paley en grippe, le regardant comme un disputeur. Sa foi était sapée jusque dans ses fondements ; et, *curis ingentibus aeger* « souffrant de ses

grandes inquiétudes, » il se sentait rapidement emporté vers la folie, de laquelle son livre seul l'avait garanti depuis longtemps ; maintenant que cette source de force et de consolation lui faisait défaut, il ne voyait aucun moyen de garder sa raison. De fait, nous avions remarqué en lui un véritable changement pendant la dernière semaine. Du plus bavard des hommes, il en était devenu le plus taciturne, et, quoiqu'il observât en compagnie un silence solennel, il se parlait constamment à lui-même, lorsqu'il marchait seul. Cependant, quand un repas abondant de viande fraîche lui eut rendu des forces, il retrouva quelque gaieté ; les *Preuves* de Paley furent considérées d'une façon plus orthodoxe, la paire de lunettes à un verre reprit sa place accoutumée, le livre fut retiré de la poche de l'habit clérical, et M. O'B. se replongea dans l'étude de la théologie.

Quant à nous, nous discutions ce que nous avions à faire et nous proposions chacun nos projets. Évidemment nos chevaux, déjà presque réduits à l'état de squelette, ne vivraient plus longtemps s'ils ne trouvaient pas à se repaître convenablement. Depuis plusieurs jours même, nous nous attendions à en voir quelqu'un se coucher et succomber à la fatigue. Leurs corps n'étaient plus que des charpentes osseuses recouvertes de peaux ; leurs flancs étaient creux, leurs dos déchirés, leurs jambes ruinées, enflées, saignantes. Leur bande était bonne pour l'équarrisseur. Ils faisaient peine à voir.

On remit en avant l'idée de construire un radeau, car la rivière, qui maintenant coulait paisiblement, était pleine de tentations ; mais nous nous souvenions des Grands Rapides et de la Porte d'Enfer, et nous rejetâmes ce dessein. Ce fut sans doute notre salut, car plus bas nous rencontrâmes encore des rapides fort périlleux. On convint de conserver les chevaux aussi

longtemps qu'ils pourraient marcher; quand ils s'y refuseraient, on les tuerait pour les manger, et nous gagnerions le fort Kamloups à pied. L'Assiniboine était à bout de force. Sombre et morose, il laissait parfois échapper des menaces de désertion et nous reprochait amèrement de l'avoir entraîné avec nous dans de pareilles extrémités. Il s'alla camper à part, avec sa femme et son fils, tenant ensemble des consultations fréquentes et significatives; nous dûmes employer tout ce que nous avions de sang-froid et de patience pour éviter de rompre ouvertement avec cet homme et sa famille.

Mais nous eûmes le bonheur, avant de partir, le matin du 18, d'entendre le croassement d'un corbeau, oiseau qu'on regarde comme de mauvais augure; pour nous, il était l'indicateur d'une excellente nouvelle, car il proclamait certainement le voisinage d'une région découverte. Enfin, durant cette journée, nos courages furent encore relevés parce que nous pûmes constater des traces laissées par l'homme et qui ne devaient remonter qu'au printemps précédent. C'étaient plusieurs branches qu'on avait coupées au couteau, comme si on eût voulu s'ouvrir un chemin à travers les buissons.

Il éclata une tempête accompagnée de tonnerre qui nous obligea à camper de bonne heure; mais, le lendemain, nous découvrions un sentier qui s'améliorait à mesure que nous avancions et, vers le soir, nous trouvions des marques de chevaux. Pendant les deux journées suivantes, le sentier reparut et disparut tour à tour. Il était encore si effacé et si incertain que nous avions peur de nous y tromper après tout; mais, dans la soirée du 21, nous arrivions à un marais où les empreintes des pieds de cheval étaient très-nombreuses et, sur l'autre bord, où nous campâmes, il y avait un grand cèdre abattu, dont on avait fait un canot. Un arbre portait une inscription, dont les mots bien qu'il-

lisibles paraissaient être anglais. Enfin, à notre immense joie, le lendemain matin, nous tombions sur une voie dont les arbres avaient été *publiés* ou marqués à la hache depuis longtemps, et de vieilles trappes à martre, rencontrées de distance en distance, nous prouvèrent que nous étions enfin arrivés au bout d'un ancien chemin de trappeurs qui venait de Kamloups. La vallée commençait à s'élargir rapidement, les hauteurs diminuaient, la voie devenait de plus en plus battue et, le 22, à midi, nous poussâmes des cris joyeux en entrant, au sortir des ténèbres de la forêt où nous avions été si longtemps emprisonnés, dans une belle petite prairie. Devant nous s'étendait un pays libre, ouvert, varié, avec des collines arrondies et des bandes de sol boisé. D'un commun accord, nous nous arrêtâmes. Nous couchant sur le vert gazon, nous nous chauffions au soleil, et nos bêtes en liberté paissaient l'herbe de la prairie dont la fertilité dépassait ce que nous avions vu depuis Edmonton.

Le jour avait un éclat et une beauté incomparables. On comprendra le bonheur que nous avions à contempler ce ravissant paysage, si l'on veut réfléchir que, depuis onze semaines au moins, nous avions marché sans relâche et que, depuis un mois, nous avions été perdus dans la forêt, affamés, épuisés de fatigue, presque sans espoir d'en sortir. M. O'B. lui-même, qui s'était remis avec une nouvelle ardeur à l'étude de Paley, leva les yeux de dessus son livre par intervalles et s'aventura à exprimer l'espérance qu'après tout nous pourrions bien échapper aux dangers. Il daigna même nous donner ses conseils sur la conduite que nous avions à suivre dans les circonstances qui s'annonçaient plus favorables.

# CHAPITRE VIII

## LA COLOMBIE BRITANNIQUE

Aspect californien du pays. — Nous rencontrons des Chouchouaps. — M. O'B. accuse l'Assiniboine d'avoir voulu le tuer. — Un temps de galop. — Souper chez le capitaine Saint-Paul. — Kamloups. — Quel est le comble du bonheur ? — Sort des émigrants qui nous avaient précédés. — Motifs qu'a l'Angleterre de faire une route par le Col de La Cache. — Origine des Chouchouaps. — Banquettes de la Thompson et du Fraser. — Chinois entre Lytton et Yale. — Cagnon d'Yale ou Chaîne aux Cascades. — Yale. — New-Westminster. — Victoria de Vancouver. — Prospérité de cette ville. — La famille Assiniboine part pour le Canada et nous pour le Caribou.

Enfin, le chemin était bien tracé, bien battu. Quand nous eûmes passé la petite prairie, nous pûmes avancer rapidement. Nos chevaux, aussi enchantés que nous par ce changement agréable, s'emportaient même quelquefois jusqu'au trot, bien que leur apparence décharnée nous donnât lieu de redouter qu'en se secouant ils ne s'en allassent en morceaux. Cependant la rivière ne tarda pas à recommencer ses rapides, et une sombre montagne, courant à l'est et à l'ouest, s'éleva devant nous comme si elle fermait la vallée. Mais les alentours avaient pris l'aspect californien. C'était comme une lithographie imprimée en couleurs : des

boursouflures arrondies, brunies par des touffes d'herbes [1], et garnies de pins jaunes, espacés. Les collines, plus sablonneuses, étaient couvertes de petits sapins, et il y poussait en quantité des baies d'airelle aussi grosses que les grains de raisin en Angleterre, et d'un goût délicieux. Çà et là, des cerisiers sauvages et des ronces, garnies de grosses senelles noires, nous fournissaient une nourriture agréable quoique insuffisante. Le 23, dans notre impatience de gagner Kamloups, nous étions debout avant le jour. Nous traversions un pays charmant, sur un chemin facile comme celui de la veille, et nous nous ébattions en plein soleil. Vers midi, les indications de la présence de l'homme devenaient plus fréquentes. Nous découvrîmes l'empreinte d'un moccasin dans le sable de la rive et nous aperçûmes du côté opposé un vieux canot. Tout à coup un frôlement se fit entendre dans les buissons, sur la route que nous suivions, et aussitôt nous vîmes sortir un Indien, après lequel marchait sa squau, portant un enfant à dos. C'étaient les premiers êtres humains que nous avions rencontrés depuis notre départ de La Cache de la Tête Jaune. Dieu sait quel accueil nous leur fîmes. Quelles véhémentes poignées de main, quels éclats de rire, que de questions incompréhensibles! L'homme en était stupéfait. Évidemment il connaissait le mot Kamloups. Nous donnâmes à ses signes l'interprétation que nous ne tarderions pas à rencontrer d'autres Indiens et que nous pourrions atteindre Kamloups cette nuit même. Nous pressâmes donc notre marche pendant seize ou

1. *Bunch-grass*, littéralement, herbe en touffes. Plus loin (ch. IX) on lira : « poussant en touffes séparées comme son nom l'indique. » M. Cheadle ne connaît pas de nom français à cette espèce d'herbe; nous l'appellerons donc souvent *bunch-grass*, mot qui aura pour analogue le *china-grass*, dont l'usage devient assez populaire en France. — J.-B.

vingt kilomètres encore, mais sans apercevoir aucun indice du fort ni aucun autre Indien. Ce soir-là, nous mangions notre dernier morceau de cheval séché, avec la résolution bien prise d'essayer d'obtenir quelque nourriture des Indiens que nous espérions rencontrer bientôt.

Le 24, à midi, nous entrions dans une autre belle petite prairie, où des sentiers, aboutissant de toutes les directions, se joignaient à notre chemin. Nous venions de traverser une rivière basse et claire, à laquelle nous avions donné le nom de Wentworth, quand nous entendîmes derrière nous M. O'B. crier et appeler à lui Cheadle. Nous nous arrêtâmes et l'aperçûmes venir, tenant par la main, d'un air affectueux, l'Indien le plus hideux, le plus repoussant que j'eusse jamais vu. Celui-ci n'avait pour vêtement qu'une paire de culottes en guenilles ; sa peau était sale et sa figure tout à fait diabolique : du milieu de son vaste visage, s'élevait un nez enflé et raboteux, sa bouche était béante comme les portes de l'Enfer et ses yeux avaient un regard louche et malfaisant. Ce monstre, ce Caliban, comme nous l'appelâmes du premier abord, était suivi d'un individu plus jeune, dont l'apparence était meilleure, mais auquel M. O'B. ne prêtait aucune attention ; toujours présentant Caliban, il s'écriait : « Voyez, milord ! voyez, docteur ! si, après tout, je n'ai pas été l'instrument de votre salut. » Il jacassait incessamment avec son nouvel ami, lui frappait familièrement sur l'épaule et le regardait dans les yeux avec un sourire enchanteur. Les deux Indiens nous ayant fait signe de les suivre, nous entrâmes avec eux dans une petite clairière. Nous y trouvâmes deux femmes et quelques enfants assis autour d'un feu où l'on faisait cuire quelques baies dans un pot de fer. Dès que nous eûmes nommé Kamloups, ils s'écrièrent : « Aiyou beaucoup, beaucoup; aiyou thé, aiyou tabac, aiyou

saumon, aiyou whisky, Kamloups! » D'où nous conclûmes que nous aurions là une abondance de bonnes choses. L'Assiniboine demanda par signes combien de temps il nous faudrait pour atteindre Kamloups; le plus jeune des Indiens répondit en marchant vite et en se couchant successivement quatre fois; ce qui voulait dire qu'à bien marcher nous mettrions quatre jours pour y arriver. Ensuite ces Indiens nous offrirent une portion de leurs baies, que nous mangeâmes très-volontiers et nous apportèrent deux lapins, pour l'un desquels M. O'B. donna une chemise en lambeaux, et dont nous achetâmes l'autre pour quelques aiguilles et un peu de petit plomb. Nous revîmes aussi le vieux Chouchouap que nous avions rencontré la veille; il était tout en sueur et tout épuisé de la peine qu'il s'était donnée pour nous rattraper. Il repartit en nous reconnaissant, mais il revint bientôt nous offrir des pommes de terre. C'était pour nous les vendre qu'il s'était tant hâté. Mme Assiniboine nous surprit en présentant une bonne et propre chemise de toile qu'elle avait réussi à conserver pour son mari au milieu de notre ruine et elle l'échangea contre les pommes de terre du vieil Indien, qui passèrent ainsi en notre possession. Nous étions si affamés, que nous en mangeâmes plusieurs toutes crues. Quand le reste fut cuit avec les lapins, nous fîmes un fameux repas. Les Indiens consentirent ensuite à lever leur bivouac et à nous accompagner; le plus jeune marchait avec nous, Caliban conduisait dans deux canots la femme et les enfants. Il nous attendit avec eux sur un grand affluent qui venait de l'ouest se rendre à la Thompson; c'était la rivière Eau-claire; nous passâmes sur la rive méridionale dans les canots et nous y campâmes pour la nuit.

Le lendemain matin nous rencontrâmes sur notre route les cadavres de deux Indiens, un homme et une femme, qui se corrompaient au soleil. Ils étaient

étendus côte à côte, sous une couverture et ayant autour d'eux tous leurs effets auxquels personne n'avait touché. Nous eûmes par la suite plusieurs de ces horribles spectacles, résultats, suivant ce que nous apprirent nos amis Chouchouaps, d'une grande mortalité qui était tombée sur les Indiens. Plus tard, on nous dit que cette mortalité était causée par les ravages de la petite vérole. A midi, nous trouvâmes Caliban qui nous attendait, en compagnie de ses dames, pour nous transporter sur la rive orientale de la Thompson que la route suivait désormais. Avant d'effectuer notre passage, nous dînâmes avec eux. Le repas se composait du fruit d'une espèce de lis, qui rappelait beaucoup le goût de la baie que l'if produit. Nous le trouvâmes délicieux; mais, comme nous en avions mangé sans modération, tant cru que cuit, il nous donna des coliques abominables.

Une fois la rivière traversée, Milton et Mme Assiniboine acceptèrent l'invitation que les Indiens leur faisaient de venir avec eux dans leurs canots, tandis que le reste de la troupe conduisait les chevaux le long de la rivière.

Nous arrivâmes à un escarpement que le chemin gravissait par un zigzag. On y menait les chevaux un à un; car on n'avait pour marcher qu'une étroite corniche, montant le long de la face perpendiculaire du rocher presque jusqu'au sommet et descendant aussi rapidement de l'autre côté. Cheadle venait le dernier faisant faire à son cheval cette périlleuse ascension. Arrivé au sommet, il entendit de grands cris et s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire parmi ceux qui le précédaient. Cependant tout rentra promptement dans le silence et, quand il fut parvenu au but, il vit que personne ne l'y avait attendu. Comme la nuit tombait rapidement et que le chemin traversait un bois épais, Cheadle hâta le pas et rencontra bientôt

l'Assiniboine et son fils au repos, car ils ne pouvaient plus distinguer le sentier. Se trouvant sans provision, ils n'avaient qu'un parti à prendre : celui de camper sur place en abandonnant le projet convenu de rejoindre la compagnie qui était dans les canots. Mais, peu après, il passa par la tête de Cheadle que M. O'B. était absent. Interrogé sur ce qu'était devenu M. O'B., l'Assiniboine parut déconcerté par la question et répondit assez confusément : « *Il est bête! il m'avait querellé et puis s'est sauvé.* » Cheadle le pressa davantage et apprit enfin que le *vieux* avait fait perdre patience à l'Assiniboine par la façon dont il conduisait les chevaux, qu'il avait reçu de lui un coup de poing et que, plein de terreur, il avait pris la fuite et avait disparu sous les arbres.

La nuit était des plus sombres, le bois fort épais et le sentier indistinct. Or, M. O'B. avait l'habitude de perdre même en plein jour un chemin bien ouvert. Cheadle se trouva donc fort inquiet sur son compte. Cependant, comme il était parfaitement inutile de se mettre à sa recherche avant le lendemain matin, on se borna à se coucher sans souper; ce que firent aussi les chevaux. Sur ces entrefaites, le canot avait transporté Milton dans une petite prairie où se trouvaient plusieurs champs de pommes de terre appartenant aux Indiens. Caliban et ses compagnons y trouvèrent de quoi préparer un souper copieux, auprès duquel ils attendirent longtemps l'Assiniboine et Cheadle. Pourtant, ceux-ci ne paraissant pas, on soupa sans eux et on se roula dans les couvertures. Un peu avant l'aube, Milton, qui dormait d'un profond sommeil, fut réveillé par quelqu'un qui le secouait en lui disant : « Milord ! milord! levez-vous immédiatement : il est arrivé un événement très-grave. » Milton, reconnaissant cette voix chevrotante et ne pouvant pas comprendre comment M. O'B. se trouvait seul,

là, à cette heure de la nuit, s'assit et prêta l'oreille.

« Milord, dit M. O'B., j'accuse l'Assiniboine de tentative de meurtre contre ma personne. Nous avions quelque difficulté au sujet des chevaux, et, ne sachant quel remède y apporter, je me tenais à l'écart comme spectateur. Alors l'Assiniboine, avec l'expression la plus diabolique, est venu à moi et m'a, de propos délibéré, déchargé sur la tête, avec le dos de sa hache, un terrible coup. Quoique étourdi, j'ai réussi à me sauver dans le bois et je ne me rappelle pas grand'-chose, si ce n'est d'avoir erré çà et là dans mon égarement. *Hic mihi nescio quod trepido male numen amicum confusam eripuit mentem.* J'ignore quelle divinité ennemie m'a, dans ma frayeur, fait perdre la tête. J'ai aperçu un feu et je vous ai trouvé auprès. Vous le savez, milord : je vous avais averti ainsi que le docteur, à Edmonton, du dangereux caractère de l'homme auquel vous vouliez vous confier. C'est un scélérat. J'irai, dès qu'il fera jour, à Kamloups, me procurer un ordre d'arrestation contre l'Assiniboine, lors de son arrivée. »

Milton ne put pas s'empêcher de rire de sa précipitation et de son effroi ; il lui dit qu'il faisait nécessairement erreur sur les intentions meurtrières de l'Assiniboine, qui, s'il l'avait frappé comme il le disait, l'aurait certainement empêché de s'enfuir. Une heure ou deux plus tard, Cheadle étant arrivé avec ses compagnons, nous interrogeâmes l'Assiniboine et sa prétendue victime. L'occiput de M. O'B. ne présentait qu'une petite bosse pour toute trace du méfait, et nous en conclûmes qu'au fond le récit de la querelle, tel que le faisait l'Assiniboine, était exact. Nous grondâmes notre homme sévèrement en l'avertissant du danger que pourrait lui faire courir une pareille conduite dans le pays où nous arrivions ; quant à M. O'B., nous lui représentâmes l'absurdité de son ac-

cusation, mais sans pouvoir l'en convaincre. M. O'B. n'osa plus nous quitter d'un pas et se rendit extrêmement ridicule par l'attention avec laquelle, redoutant le renouvellement des hostilités, il surveillait tous les mouvements de l'Assiniboine. Ce matin, Caliban nous apporta un boisseau de pommes de terre, pour lequel nous lui donnâmes la selle brodée à l'indienne de Milton et un gilet qui était le seul effet que M. O'B. pût encore troquer. Ici Caliban et sa famille nous firent leurs adieux; mais le jeune Indien et sa femme consentaient à nous guider jusqu'en vue de Kamloups.

Le lendemain nous rencontrâmes plusieurs Indiens. A première vue, nous les prîmes pour des Mexicains, tant ils nous rappelaient peu les Peaux-Rouges de la Prairie orientale. Ils avaient les caractères d'une race asiatique plutôt que ceux de la race européenne qu'on retrouve dans les traits beaux et hardis du véritable Indien de l'Amérique du Nord. Leur taille était plus forte et plus ronde, leur nez plus petit et moins saillant, leur teint plus foncé et moins transparent. Leurs chevaux avaient des selles et des harnais de travail mexicain; leurs brides étaient garnies d'une innombrable quantité de clochettes. Ils nous régalèrent de café et de tabac. Quelle jouissance après six semaines de privation! Dans l'après-midi du 28, notre guide nous quitta dès qu'il nous eut montré dans le lointain une chaîne de hauteurs qui marquait la place de Kamloups, et qu'il nous eut fait comprendre que nous pouvions y être rendus avant la nuit. Cet homme s'était fort bien comporté envers nous, et nous lui fîmes cadeau du fusil de l'Assiniboine. Plus tard, on nous apprit qu'il n'osait pas se joindre au reste de sa tribu, près du fort, parce qu'il avait encouru un grave châtiment en manquant ouvertement aux coutumes des Chouchouaps. Chez eux, à ce qu'il paraît, comme chez les Juifs, la loi veut que, si un homme meurt

sans enfants, son frère épouse la veuve. Or notre ami avait enlevé et épousé une veuve aux dépens de son beau-frère, qui avait juré de s'en venger. L'offenseur redoutait la rencontre de l'offensé.

Nous marchions en plein soleil, malgré nos fatigues, notre faiblesse et les blessures de nos pieds; néanmoins, la nuit arrivait sans que nous eussions vu le terme de notre voyage. Nous étions encore sous l'influence de ces malheureuses baies qui nous avaient rendus malades. Enfin nous nous trouvâmes si harassés que, nous rendant à l'avis de l'Assiniboine, nous résolûmes de courir en avant sur nos chevaux, le laissant nous suivre plus lentement. Par bonheur, le bon pâturage que nous avions rencontré ces derniers jours avait rendu à nos bêtes assez de vigueur pour que deux d'entre elles pussent porter des cavaliers. Nous partîmes donc, obtenant de nos squelettes de coursiers, assez difficilement, un temps de galop. M. O'B., dans son désir de se mettre sous la protection de la loi, avait pris les devants. Lorsqu'il nous vit passer, il courut après nous en criant : « Milord! ne m'abandonnez pas! Docteur! attendez-moi! Laissez-moi aller avec vous! » Mais, sans pitié pour lui, nous galopions. Chaque fois que nous regardions en arrière, nous voyions M. O'B. courir encore de toutes ses forces, par crainte que le sanguinaire Assiniboine ne le rattrapât. Nous entrâmes dans une plaine sablonneuse que semblait terminer une chaîne de hauteurs courant de l'est à l'ouest. C'est là que devait être Kamloups. Nous allions! talonnant les flancs de nos bêtes, criant pour les exciter. Cependant, chaque fois que nous nous retournions, nous apercevions encore M. O'B. dans la pénombre du crépuscule, cherchant à nous suivre avec une vigueur qui ne se lassait point. Enfin, malgré la nuit tout à fait tombée, nous entrevoyons une maison. Nous y galopons; nous sautons

hors de selle, et, livrant nos chevaux à eux-mêmes, nous entrons dans une espèce de cour où plusieurs Indiens et métis venaient de terminer un souper dont les restes chargeaient encore une nappe étendue à terre et autour de laquelle ils étaient assis tout à l'heure. Un vieil Indien s'avance et, dans un jargon mélangé de français, d'anglais et de chinouk [1], se présente à nous sous le nom du capitaine Saint-Paul et nous demande qui nous sommes. Nous lui répondons que nous venons de passer par les montagnes, que nous mourons de faim et que nous le prions de nous donner à manger aussi vite que possible. « Vous en aurez abondamment et tout de suite, dit-il, mais vous devez payer *une piastre chaque* (5 fr. 41 c.). — Même si ce repas devait coûter cent dollars par tête (530 f.), servez-nous-le, » fîmes-nous d'un air insouciant. Peu après, nous étions à dévorer un plat graisseux de lard et de choux, avec de délicieux gâteaux, et à boire copieusement ce thé, objet de nos longs désirs. Nous venions de commencer quand arriva M. O'B., hors d'haleine, mais plein de force encore; il se jeta sur ces friandises avec la même voracité que nous. C'était sans doute le seul de notre troupe qui fût capable d'accomplir, comme il venait de le faire, cinq ou six kilomètres en courant. Une heure après, l'Assiniboine nous amenait nos chevaux et prenait sa part des jouissances d'un repas illimité. Nous absorbâmes une quantité de gâteaux qui étonna même les Indiens, quoique leurs vues à cet égard ne manquent pas de largeur. Dans la soirée, arrivèrent, du fort Kamloups, M. Martin et plusieurs autres personnes, qui venaient assister à un bal que des métis devaient donner ce jour même à Saint-Paul. M. Martin nous reçut avec beau-

1. Jargon inventé par la Compagnie de la baie de Hudson. — J.-B.

coup de politesse et nous invita à nous loger chez lui le lendemain. Cette hospitalité si confiante nous étonna; car en vérité nous formions une compagnie aussi déguenillée et aussi peu présentable que possible. Nous n'avions pour vêtements que des haillons; les jambes du pantalon de Milton étaient arrachées jusqu'aux genoux; celles du pantalon de Cheadle étaient déchirées en lambeaux; nos pieds n'avaient pour chaussures que des restes de moccasins; nos figures étaient hâves et farouches; nous n'avions pas été rasés depuis plusieurs mois; notre chevelure longue était emmêlée; nous ne possédions aucune preuve de notre identité, dans un pays où notre apparence était fort peu propre à inspirer la confiance ou l'amitié. Cependant on accorda une foi immédiate à nos récits, et nos souffrances se trouvèrent terminées. — Enfin!

A notre lever, le 29 août, le soleil était déjà assez haut. Nous fîmes un bon déjeuner et nous nous rendîmes à Kamloups, qui est situé sur la rive opposée. M. Martin et M. Burgess, qui administraient en l'absence du négociant en chef, M. Mac Kay, nous reçurent avec la plus douce hospitalité. La première chose que nous fîmes après notre arrivée ce fut de nous procurer au magasin des vêtements complets pour chacun de nous; puis, nous rendant à la rivière, nous y prîmes un bain délicieux. Nous jetâmes nos guenilles dans la Thompson et revêtîmes nos nouveaux habits. Alors nous pûmes, tout à notre aise, jouir d'un repos plein de dignité, *otium cum dignitate*, et, en fumant nos bienheureuses pipes, nous enquérir des nouvelles, non pas du jour, mais de l'année écoulée. Depuis que nous étions hors du monde, il s'y était passé de grands événements. C'est alors que nous eûmes les premières nouvelles du mariage du prince de Galles, de l'insurrection polonaise, des probabilités de guerre entre le Danemark et la Prusse, et des progrès qu'a-

vait faits la guerre civile d'Amérique. Ce plaisir que nous éprouvions à connaître les nouvelles les plus récentes ne venait pourtant qu'au second rang. Quel est le comble du bonheur ? Nous le dirons après mûre réflexion, tout en sachant bien quel mépris cet aveu nous vaudra. Excellent philosophe, c'est la vérité; chère madame, malgré vos lunettes et votre esprit fort, malgré vos bas d'azur, c'est la vérité : le comble du bonheur sur la terre, c'est de boire et de manger! Allons! soyez calmes, dévots aigris, ecclésiastiques sans charité, vous tous qui méprisez la chair et le corps; soyez doux, vertueux magistrats, qui avez à juger des misérables dont la faim a causé le crime. Croyez-en des gens qui en ont l'expérience. Dans notre grande ville de Londres, des milliers d'individus qui ont faim chaque jour seront de notre avis. Même quelques aldermen, un ou deux évêques bien nourris, nous soutiendront par principe. Ne nous parlez pas des plaisirs de l'esprit : la bouche et l'estomac, voilà les passages par lesquels s'introduit en nous le vrai bonheur. Côtelettes de mouton, pommes de terre, pain, beurre, lait, pudding au riz, thé et sucre! Qu'on mette ces délicatesses en comparaison avec la viande de cheval séchée, l'eau, les bêtes puantes ou l'absence complète de nourriture! Cependant l'abondance des repas ordinaires du fort ne suffisait pas à nos ventres affamés. Nous avions l'art d'y intercaller trois repas de plus. Nous nous levions avant tous les braves gens de Kamloups et allions déjeuner avec M. et Mme Assiniboine qui demeuraient tout à côté dans une tente, et nous les retrouvions secrètement entre le déjeuner et le dîner, entre le dîner et le souper. Si nous cessions de manger, ce n'était pas faute d'appétit; c'était faute de place. Un traitement si actif ne tarda pas à grossir nos corps amaigris et, trois semaines après notre arrivée, Cheadle décou-

vrait avec étonnement qu'il pesait vingt kilos de plus !

Durant notre séjour à Kamloops et dans les courses que nous fîmes ensuite dans la Colombie Britannique, nous avions rencontré plusieurs des émigrants qui avaient traversé les montagnes l'année précédente ; nous avons donc connu l'histoire de leurs aventures. On se rappelle que le corps principal, arrivé le premier à La Cache de la Tête Jaune, s'y divisa : les uns y firent de grands radeaux pour descendre le Fraser, les autres allèrent chercher les sources de la Thompson septentrionale. Ceux qui descendaient le Fraser, après beaucoup de mécomptes et de souffrances, finirent par atteindre l'endroit où y tombe la Quesnelle. Ils avaient perdu un des leurs qui fut emporté par une maladie qu'avaient causée les intempéries, les fatigues et les privations.

Quant à ceux qui suivaient la Thompson, au nombre d'une soixantaine, après avoir vainement essayé de se frayer un chemin vers le Caribou, ils avaient tourné au sud pour s'efforcer de gagner Kamloops. En peu de jours, leurs provisions avaient été épuisées, et leur marche était devenue si lente et si difficile qu'ils avaient abandonné de désespoir le projet de suivre la route de terre. Au Camp de la Tuerie, ils tuèrent leurs bœufs, en firent sécher la viande, construisirent de grands radeaux et s'embarquèrent en abandonnant tous leurs chevaux dont ils avaient quarante ou cinquante.

L'Assiniboine avait donc interprété justement leurs traces. Tout alla bien pour les voyageurs jusqu'aux Grands Rapides. Ceux qui montaient les radeaux de tête n'aperçurent le danger que lorsqu'il ne pouvait plus être évité. En dépit de tous leurs efforts, les radeaux furent engloutis dans les rapides et beaucoup de ces malheureux y trouvèrent la mort. Ceux qui

suivaient, avertis à temps par le sort de leurs compagnons, réussirent à gagner le bord en sûreté. Il leur fallut ensuite s'ouvrir un passage le long de cette rive remplie de précipices où nous avions rencontré de si grands obstacles; mais, ils avaient débarqué sur la gauche tandis que nous nous sommes tenus sur la droite, ce qui explique pourquoi nous n'avons pas revu leurs traces. Lorsqu'ils furent arrivés à l'extrémité de ces grands rapides, que nous avons nommés les Rapides Murchison, ils construisirent de nouveaux radeaux et, ayant réussi à franchir sans encombre les chutes moins considérables, ils arrivèrent à Kamloups dans un déplorable état.

La troisième bande se composait de cinq Canadiens: de trois frères du nom de Rennie et de deux hommes qui s'appelaient Helstone et Wright. Elle avait passé plus tard dans l'automne au col de La Cache et y avait obtenu, pour descendre le Fraser, des canots que les Chouchouaps de La Cache avaient retrouvés sens dessus dessous; tous les effets de ces aventuriers étant dispersés sur le rivage au-dessous de quelques rapides, on en avait conclu que leur bande avait péri noyée. Il n'en était rien. Trois de ces malheureux devaient rencontrer une mort plus horrible. Nous apprîmes que, croyant traverser avec plus de sécurité les rapides, ils avaient attaché l'un à l'autre les deux canots, qui, malgré cette précaution, avaient été engloutis. Deux des Rennie réussirent à gagner le bord; les trois autres hommes s'accrochèrent à un rocher élevé au milieu du torrent. Ceux-ci, pendant deux jours et deux nuits, restèrent exposés au froid du commencement de l'hiver, sans une parcelle de nourriture, avant que leurs compagnons eussent pu les délivrer. Enfin une corde fut lancée sur le rocher et attira les hommes à la rive, à demi morts de faim et de froid. Ils étaient dans un tel état qu'ils ne pouvaient

pas aller plus loin. Les deux Rennie leur coupèrent une provision de bois pour faire du feu, et, leur laissant le misérable reste de leurs denrées, partirent à pied pour aller chercher des secours au fort George, dont ils ne se croyaient pas à plus de six jours de distance. Ils s'étaient trompés. Ils eurent à traverser des forêts épaisses et encombrées ; la neige était devenue considérablement profonde avant qu'ils fussent arrivés au fort George, à moitié gelés, se mourant de faim et de fatigue, après vingt-huit jours de route. On envoya immédiatement des Indiens au secours des malheureux laissés en arrière ; mais ils rentrèrent au fort quelques jours après, déclarant que la profondeur de la neige les avait empêchés d'avancer. Cependant d'autres Indiens retrouvèrent plus tard les abandonnés. Helstone et Wright vivaient encore ; mais la faim leur avait enlevé la raison et ils avaient tué Rennie. Quand on les découvrit, ils l'avaient mangé, à l'exception de ses jambes, dont chacun tenait une à la main, et la déchirait à belles dents, toute crue. Ils étaient couverts de sang. Les Indiens voulurent leur allumer du feu ; mais les deux cannibales, tirant leurs revolvers, eurent l'air si féroce et si enragé que les Indiens prirent la fuite, les abandonnant à leur sort et n'osant jamais retourner près d'eux. Le printemps suivant, un parti de mineurs, qui se rendait à la Rivière de la Paix, fut guidé par les Indiens vers l'endroit où l'on avait vu la dernière fois ces misérables. Des ossements furent trouvés empilés. Un des crânes avait été brisé d'un coup de hache et beaucoup des os portaient les marques des dents. Le troisième squelette manquait encore. On le retrouva, quelques centaines de mètres plus loin. Il avait aussi le crâne fracassé d'un coup de hache; les vêtements avaient été enlevés au cadavre, qui était peu décomposé. On pouvait, sans se tromper, interpréter de semblables signes. Le

dernier survivant avait tué son compagnon de crime et l'avait mangé, comme le prouvaient ces os rongés, soigneusement empilés en tas. A son tour, il avait été tué probablement par des Indiens, en possession desquels on retrouva la plupart de ses effets.

La quatrième bande d'émigrants, celle des trois hommes qui ne nous avaient précédés que de quelques jours dans la traversée des montagnes et qui avaient descendu le Fraser en canots sous la direction des deux vieux Chouchouaps de La Cache, était parvenue au fort George sans trop de mauvaises aventures.

Tandis que nous prenons nos aises à Kamloups, nous pouvons à loisir examiner s'il est possible de faire une route qui passe les montagnes par le col de La Cache de la Tête Jaune. Quand on connaîtra mieux les ressources et les besoins de la Colombie Britannique, personne, à notre avis, n'hésitera à croire qu'il est nécessaire d'ouvrir une communication entre les deux versants, l'oriental et l'occidental, des Montagnes Rocheuses, ni que des avantages considérables seront procurés par la construction, sur le territoire anglais, de cette route allant d'un océan à l'autre.

Quant à nous, elle ne nous paraît sujette qu'à une objection sérieuse, mais très-sérieuse : c'est l'absence du pâturage pour le bétail. Il n'y a guère de clairières sur le côté gauche ou oriental ; il y en a un peu plus sur la rive opposée, dans les montagnes; mais en somme c'est la forêt qui couvre le pays sans interruption pendant plus de cent soixante kilomètres.

C'est donc avec grand plaisir que nous constaterons ici que le docteur Rae, envoyé durant le printemps de 1864 pour étudier la direction la plus convenable à donner à la ligne télégraphique que la Compagnie de la Baie de Hudson se propose d'établir à travers

le continent américain, s'est prononcé pour celle dont nous parlons et qu'il a examinée jusqu'à La Cache. Nous avons aussi le droit de faire remarquer que ses observations établissent, en fait, qu'il n'existe là aucun obstacle sérieux à la construction d'une route, menant de la fertile vallée de la Saskatchouane du nord à la Colombie Britannique, dans toute la partie qu'il a parcourue, c'est-à-dire de la Rivière Rouge à La Cache.

Un jour ou deux après notre arrivée, M. Mac Kay rentrait à Kamloups. Il eut la bonté de s'engager à nous trouver des chevaux et à nous accompagner jusqu'à Yale, où le Fraser devient navigable, pourvu que nous voulussions rester au fort quelques jours encore. M. O'B., incapable de résister plus longtemps à son désir de jouir des plaisirs d'une civilisation plus raffinée, résolut de partir immédiatement pour Victoria. Ici nous devons avouer que cette première rupture de l'étrange compagnie qui avait supporté les mêmes épreuves et les mêmes travaux, nous causa du chagrin. M. O'B. voulut bien nous assurer qu'il ne nous en voulait pas, et qu'il pardonnait et oubliait toutes ses souffrances durant ce voyage. Comme on trouvait à présent sur la route des maisons tous les dix ou douze kilomètres, M. O'B. partit, le sac sur le dos, sans redouter aucun imminent danger. Et cependant, qu'il aurait été mal à son aise, s'il avait su qu'on avait signalé dans les environs la présence de deux vagabonds, qui avaient assassiné un homme revenu des mines ! L'un de ces meurtriers fut pris quelques jours plus tard dans la vallée de la Bonaparte [1] ; l'autre avait sans doute réussi à passer la Thompson et à se cacher près de Kamloups.

La faiblesse de nos chevaux était telle que nous les

1. Affluent de droite de la Thompson. — J.-B.

avions laissés chez le vieux Saint-Paul reprendre des forces pendant quelques jours avant de leur faire franchir la rivière ; encore s'en fallut-il peu que ce trajet ne fût fatal au pauvre Bucéphale. Trop épuisé pour pouvoir nager bien, il fut près de s'y noyer. Cependant nos animaux se remirent promptement au milieu de ces terrains fertiles. Alors nous en fîmes cadeau à l'Assiniboine pour qu'ils lui servissent à repasser par le col de la Koutanie [1], au printemps suivant.

Les Chouchouaps fréquentaient Kamloups en assez grand nombre. Leur amour de la toilette les faisait fort remarquer au milieu des mineurs grossièrement attifés. Les hommes portaient des jambières écarlates, des ceintures rouges et des rubans de couleurs voyantes à leur coiffure ; les femmes n'étaient heureuses que si elles avaient les chemises les plus éclatantes et, sur leurs têtes, les mouchoirs aux couleurs les plus vives. Ces Indiens commencent à apprécier les avantages de l'agriculture : ils réussissent bien à cultiver des pommes de terre ; ils font le commerce avec âpreté, savent parfaitement la valeur de l'argent, et ce sont eux qui, pendant longtemps, avant l'ouverture d'un chemin pour les mules, ont servi de bêtes de somme aux mineurs et leur ont fourni les denrées nécessaires. Ils sont donc plus industrieux que les Indiens ne le sont à l'est des Montagnes Rocheuses ; cependant ils leur sont inférieurs au physique et au moral.

Quant à l'origine de leurs tribus, il existe, parmi plusieurs des Indiens de la Colombie Britannique, une tradition qui paraît être une bizarre confusion des récits bibliques, que leur ont transmis les prêtres catholiques établis chez eux depuis plus d'un siècle. En

1. Le Col de la Koutanie est le plus méridional de ceux qui, sur le territoire de la Colombie, s'ouvrent dans les montagnes Rocheuses. — J.-B.

voici la version telle que nous la tenons de M. Greville Mathew, greffier-archiviste de la Colonie : Une race d'hommes existait sur la terre, quand arriva une grande inondation. Il plut jour et nuit, semaine après semaine. Les eaux s'élevèrent rapidement, en sorte que tous les hommes, excepté un, furent noyés. Le survivant se hâta de gagner les hautes terres et monta sur un pic escarpé. Cependant il pleuvait toujours ; les eaux couvraient la face de la terre et poursuivaient ce dernier Indien à mesure qu'il s'élevait de plus en plus sur le flanc de la montagne. Enfin il parvint au sommet, s'y assit et remarqua que les eaux, devant lesquelles il avait fui, continuaient à monter. Dans son désespoir, il invoqua le Grand Esprit, qui répondit à sa prière en changeant en pierre la partie inférieure de son corps, si bien que, malgré le progrès des flots qui la couvrirent, il pût tenir en place. Les eaux, peu à peu, atteignirent sa poitrine ; mais alors les pluies cessèrent, l'inondation commença à baisser. Au milieu de la joie que lui causait sa délivrance inespérée, l'Indien solitaire fut saisi d'horreur en réfléchissant qu'il restait seul sur la terre, et, dans sa détresse, il s'adressa de nouveau au Grand Esprit et le pria de lui donner une *kloutcheman*, c'est-à-dire une femme. Alors il s'endormit et, lorsqu'il se réveilla peu après, il trouva que ses membres inférieurs étaient redevenus des os et de la chair, et qu'il avait à son côté une belle *kloutcheman*. C'est de ce couple que sont descendues les tribus indiennes de la Colombie Britannique. N'est-ce pas un exemple frappant du mélange des récits relatifs à la création et au déluge ? Ces récits, communiqués sans doute par les premiers missionnaires catholiques, sont par la suite des temps devenus la tradition des tribus. Est-ce ainsi qu'on peut s'expliquer une des sources d'erreur de la philologie ?

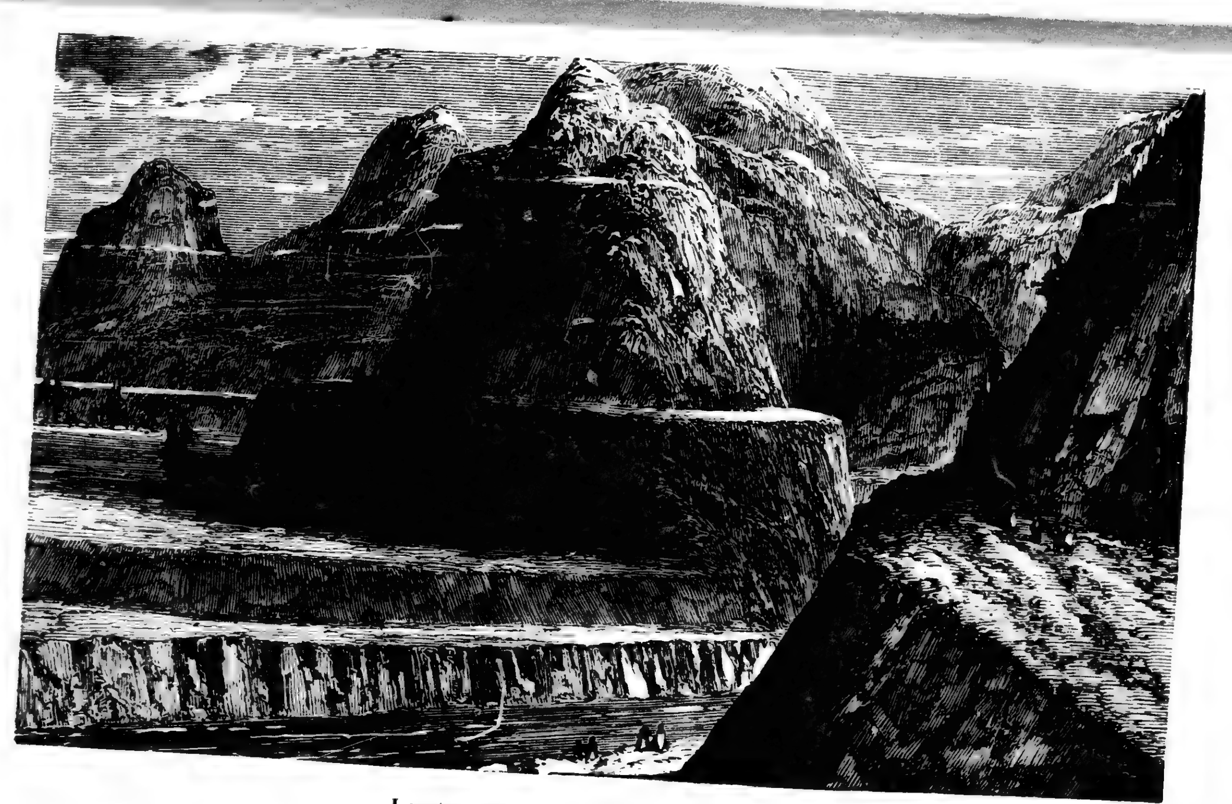
Depuis l'arrivée des blancs, une effrayante mortalité a sévi parmi ces Indiens. L'année dernière, trois cents d'entre eux sont morts, seulement dans le voisinage de Kamloups, par suite de la petite vérole. Ils ont pour coutume caractéristique de laisser leurs morts sans sépulture, étendus en plein air et entourés de tous les objets qui leur ont appartenu. Le lecteur peut se rappeler que plusieurs victimes de la contagion, rencontrées sur la route de Kamloups, nous avaient fourni des exemples frappants de cet usage. Les Indiens ont gagné au contact des blancs d'autres maladies également fatales, et il est permis de présumer que les Chouchouaps, jadis nombreux dans ce pays, seront, d'ici à un certain nombre d'années et malgré leur aptitude incontestable pour se civiliser, réduits à un très-petit nombre.

Le 8 septembre, nous quittâmes Kamloups sous la direction de M. Mac Kay, et en compagnie de M. et de M^me^ Assiniboine, de leur fils et d'un autre Indien. Nous nous étions décidés à conduire nos amis à Victoria ; car, si l'Assiniboine avait jadis visité l'établissement de la Rivière Rouge, sa femme ni son fils n'avaient jamais rien vu en fait de cités que les postes de la Compagnie de la Baie de Hudson. Nous passâmes la Thompson à la fin du lac de Kamloups. Ce lac a une vingtaine de kilomètres de long sur environ dix en largeur, et est entouré de belles collines rocheuses. En quittant la Thompson, nous entrâmes dans la vallée de la Bonaparte, où nous rencontrâmes la route du Caribou à Yale. Elle n'est pas encore achevée. L'Assiniboine et sa femme furent saisis d'étonnement à la vue de la route royale ; mais leur fils était hors de lui, et poussait des exclamations chaque fois qu'il apercevait quelqu'un : « Par Dieu ! en voici encore un ! » La rencontre de quelque fashionable du voisinage, monté dans son *buggy* que traînaient deux

chevaux, le jeta dans un inexprimable ravissement.

Nous suivions alors la vallée de la Bonaparte jusqu'à son confluent dans la Thompson, et nous observions avec admiration les curieuses terrasses qui offrent à l'œil de l'étranger un spectacle fort extraordinaire, et donnent un caractère si particulier au pays où coulent la Thompson et le Fraser. Nous avions commencé à en voir près de la Thompson septentrionale, à cinquante ou soixante kilomètres en amont de Kamloups; et nous les avons retrouvées tout le long de la rivière principale jusqu'à ce qu'elle tombe dans le Fraser à Lytton. Sur le Fraser, on les voit s'élever au nord d'Alexandrie et s'étendre sur un espace de près de cinq cents kilomètres jusqu'aux *cagnons* au-dessus d'Yale. Ces terrasses ou banquettes, comme on les appelle ici, sont parfaitement nivelées, et atteignent exactement la même hauteur sur les deux rives du fleuve. Elles diffèrent de ce qu'on nomme les *routes parallèles* de Glenroy par leur énorme développement. Ce sont de vastes plaines en comparaison des petites corniches que forment les terrasses écossaises, et elles n'ont pas les blocs erratiques qui caractérisent ces dernières[1]. En beaucoup d'endroits, elles constituent trois étages, dont chacun correspond à un étage semblable sur le côté opposé de la vallée. Le plus bas des trois, où la vallée prend son développement, présente une surface parfaitement plane qui a souvent

1. Plusieurs publications, entre autres le *Magasin pittoresque* de 1846, p. 249, ont rendu vulgaire la connaissance de ces *routes parallèles* de Glenroy, bien moins considérables que les *banquettes* ou terrasses des vallées de la Thompson et du Fraser. Il n'y a pas lieu de douter qu'elles sont dues à l'action de la glace qui, à de certaines époques, a couvert les Iles Britanniques, la France, l'Amérique du nord et l'Amérique du sud. Le célèbre naturaliste Agassiz a signalé des traces, suivant lui incontestables, de ces périodes glaciaires jusque sous l'équateur, comme on peut le lire dans son *Voyage au Brésil* et dans l'abrégé que nous avons fait de ce livre remarquable. — J.-B.



Milton et Cheadle, pop.

Les terrasses du Fraser. (Page 264.)

p
q
fl
ra
ét
m
au
qu
qu
dis
ha
fle
sui
cai
Th
sch
gne
*bun*
diss
rile
doct
genr
et d
quelo
mais
ni un
risen
Il est
pays
fique,
de *tr*
Britan
indiqu
révolu
L'or
Fraser

plusieurs kilomètres d'étendue, et monte à douze ou quinze mètres au-dessus du niveau de la rive du fleuve, par un escarpement qui rappelle la face du terrassement d'un chemin de fer. Plus haut, le second étage est ordinairement taillé à même le côté de la montagne; il s'élève de dix-neuf à vingt-deux mètres au-dessus de l'inférieur, et a rarement plus de quelques hectares en étendue. Le troisième ou le plus élevé, qui peut être à cent vingt ou cent cinquante mètres de distance de l'eau, est tracé dans les montagnes, à une hauteur inaccessible, sur le flanc qui descend vers le fleuve. Ces banquettes sont tout à fait uniformes, de surface nivelée, sans présenter aucun de ces énormes cailloux qui sont si nombreux dans le lit actuel de la Thompson et du Fraser. Elles se composent d'argile schisteuse, de sable et de gravier, enlevés à la montagne où elles sont taillées. Elles ne produisent que le *bunch-grass* et la sauge sauvage, ainsi que des sapins disséminés çà et là pour relever cette monotonie stérile et jaunâtre qui forme le caractère du paysage. Le docteur Hector a signalé l'existence de terrasses de ce genre dans les vallées de l'Athabasca, de la Koutanie et de la Columbia; on en a observé aussi près de quelques rivières de la Californie et du Mexique; mais nulle part elles ne semblent avoir une étendue ni une régularité comparables à celles qui les caractérisent dans les vallées de la Thompson et du Fraser. Il est aussi fort remarquable que, quel que soit le pays où on les ait examinées sur le versant du Pacifique, ces banquettes se sont présentées sous la forme de *trois étages successifs*, comme dans la Colombie Britannique. Une telle succession et si générale doit indiquer autant d'époques distinctes où a eu lieu une révolution géologique.

L'or qu'on trouve sur toutes ces terrasses le long du Fraser est de la plus belle espèce, qu'on appelle l'*or*

*en farine*; mais il n'y est pas en quantité suffisante pour satisfaire les mineurs, tant que la richesse des gisements du Caribou empêchera la concurrence. On dirait qu'il existe quelque rapport inexpliqué entre ces banquettes et le célèbre *bunch-grass;* car le gazon par touffe n'apparaît vers le nord qu'à l'endroit où elles commencent et il disparaît avec elles au-dessus d'Yale. Toute la région onduleuse qui va d'une rivière à l'autre en est couverte, mais il ne dépasse point la limite septentrionale des banquettes. Dans la vallée de la Columbia, vers le sud-ouest, il pousse fort abondamment; et là aussi se rencontrent nos singulières terrasses. Cette simultanéité s'explique sans doute parce que c'est uniquement dans ces cantons que se trouve le terrain nécessaire à la production d'un pareil gazon, c'est-à-dire un sol formé par la décomposition de la pierre calcaire ou des roches volcaniques et friables qu'on y rencontre.

Peu après être revenus au bord de la Thompson, nous sommes arrivés à une place où une portion de la route n'était pas encore faite, et où nous avons été contraints de conduire nos chevaux par-dessus des hauteurs escarpées et rocailleuses qui, au premier abord, avaient l'air de nous barrer le passage. Le sentier n'y consistait plus qu'en un rebord de rocher ayant quelques centimètres de large, et nous dûmes gravir l'abrupte montée par une succession de détours et de zigzags.

Sur cette portion du chemin, nous trouvâmes un assez grand nombre de Chinois occupés à niveler la route. Leurs figures étranges, leurs chapeaux aux larges bords, et leurs longues et minces queues amusèrent beaucoup nos Assiniboines. Un peu plus loin, une compagnie d'ingénieurs travaillait à faire sauter les rochers à l'endroit où devait passer le chemin en contournant la face d'un monticule.

La route, du Bac de Cook à Yale, et surtout la portion qui est en aval de Lytton, est bien la plus extraordinaire qu'on voie en ce monde. Taillée dans les flancs de la gorge, elle suit les hauteurs, soit qu'elles reculent au fond des vallons, soit qu'elles avancent comme des espèces de promontoires sourcilleux. Ses détours perpétuels la font ressembler à une chaîne d'S. Les courbes des montées et des descentes décrivent autant de sinuosités que celles qui sont latérales. C'est par une série de tournants rapides que, tour à tour, la route, ou descend jusqu'au plus profond de la vallée, ou escalade vivement quelques-unes de ces hauteurs, qui ont l'air de lui barrer complétement le passage mais qu'elle surmonte, en ressemblant d'en bas à une ligne tortueuse égratignée sur un rocher arrondi, dont la hauteur est de cent cinquante à cent quatre-vingts mètres au-dessus du fleuve. Dans ces endroits, la mine a joué pour ouvrir le chemin à travers les blocs de granit; des poutres de sapin projetées sur le précipice en augmentent la largeur ; mais il reste trop étroit, excepté de loin en loin, pour que deux voitures puissent y passer de front. La route n'a d'ailleurs aucune espèce de parapet ; elle surplombe ; rien dans le précipice ne supporte la plate-forme où elle passe ; en somme, comme nous le vîmes plus tard, il y a le plus grand danger à la suivre en voiture. C'est de cette façon qu'elle a été construite pendant plus de cent soixante kilomètres.

Jadis la voie pouvait être cent mètres plus haut. On passait les barrières de rochers à l'aide de plates-formes suspendues par les Indiens, du haut de ces étranges falaises, au moyen de cordes faites d'écorce et de peaux de daim. Ces plates-formes se composaient d'une longe perche, supportée à chaque extrémité par une autre, mise en croix et dont le bout s'appuyait sur la face du précipice. On ne pouvait s'y tenir à rien.

Le voyageur y marchait, en embrassant le rocher. Glisser, se trop hâter, avoir peur, faisait rouler la perche dans le vide et précipitait le malheureux aventurier au fond des abîmes.

Sur notre chemin nous rencontrâmes encore beaucoup d'Indiens qui faisaient la concurrence aux trains de mulets. Plusieurs des hommes avaient un fardeau pesant soixante-huit kilos qu'ils portaient à l'aide d'une courroie passée sur le front[1] ; les femmes prenaient des charges de vingt-trois à quarante-cinq kilos. Nous vîmes une squau qui avait à dos un sac de farine de vingt-trois kilos ; sur le sac, une caisse remplie de chandelles ; et sur la caisse, un enfant. Ils avaient l'air très-enjoués et fort heureux sous leur lourd fardeau, et ne manquaient jamais de nous envoyer un sourire amical, accompagné d'un salut et de questions sur notre santé. La mélodie de leurs voix et la douceur de leur intonation étaient d'autant plus agréables qu'elles venaient après la rudesse et la grossièreté du jargon chinouk[2].

C'est entre Lytton et Yale que se trouvent la plupart des barres ou bancs de sable qui ont donné, lors de leur découverte, une si étonnante quantité d'or. Les Chinois sont seuls aujourd'hui à les exploiter; ils s'y font de cinq à cinquante francs par jour. A mesure que nous descendions le Fraser, la végétation se modifiait. Les terrasses disparaissaient. Les espaces

1. Comme au Mexique et même encore en Espagne. — J.-B.

2. On appelle *chinook* un jargon qu'a inventé la Compagnie de la Baie de Hudson pour servir à ses relations avec les différentes tribus indiennes, dont le nombre était si grand et les langages si variés, que les troqueurs ne pouvaient pas s'entendre avec elles. La Compagnie fit donc un vocabulaire fort limité et composé de mots empruntés à l'anglais, au français, au russe et aux langages indiens. En y joignant les signes, le chinouk est compris par tous les Indiens et sert de langue générale dans le nord de l'Amérique. — Ch.

plats, couverts seulement de bunch-grass et de sapins jaunâtres et disséminés, faisaient place à des terrains plus tourmentés et à une production plus drue de sapins blancs ; çà et là il y avait quelques petits bouleaux et en général un taillis abondant d'arbrisseaux annuels.

Nous vîmes encore en route beaucoup d'Indiens occupés à pêcher le saumon. Ils y procèdent d'une façon curieuse. Ils choisissent dans les violents rapides quelque point où un remous existe, sous la protection d'un roc surplombant. Du haut de ce roc, ils suspendent une petite plate-forme de perches, à une distance convenable au-dessus de l'eau, et, de là, ils fouillent sans relâche le remous, à l'aide d'une espèce de trouble. Les saumons, fatigués des efforts qu'ils ont faits pour remonter le torrent, se reposent un instant dans le petit remous, avant de recommencer leurs tentatives. C'est alors que les habiles pêcheurs les prennent par centaines.

Environ à vingt-cinq kilomètres au-dessus d'Yale, la gorge à travers laquelle se précipite le Fraser devient fort étroite ; c'est ce qu'on nomme la Chaîne aux Cascades ; et la distance jusqu'à la ville n'est plus pour le fleuve qu'une succession de rapides appelés les Cagnons[1]. De chaque côté, les montagnes ont mille ou douze cents mètres de haut et, leurs pics s'élevant au-dessus des pics dans une étonnante proximité, elles ont presque l'air de se rejoindre par-dessus vos têtes. Le Fraser, qui jusqu'alors n'a guère été qu'un torrent plein de roches, devient ici réellement furieux : il écume, il fait rage dans ce canal

1. *Cañon*, en espagnol, signifie tuyau et indique des formations en prismes basaltiques, comme on en voit figurer au cagnon de l'Écho dans les Montagnes Rocheuses (*Tour du Monde*, 1862, II, p. 360); les Anglais emploient ce mot, dans l'Amérique du Nord, pour signifier *col ou défilé*. — J.-B.

resserré, où il s'élance avec une vitesse de trente-deux kilomètres à l'heure. On comprendra plus exactement quel volume liquide passe par cette ouverture, qui n'a guère ici plus de quarante mètres de large, en se rappelant que le Fraser a déjà réuni les eaux d'un espace de plus de treize cents kilomètres, et qu'entre autres rivières, il a reçu la Thompson, presque aussi considérable que lui. A quelques centaines de kilomètres en amont, chacun de ces cours d'eau est déjà profond, et large de plus de quatre cents mètres ; néanmoins, aux Cagnons, cette énorme quantité d'eau est contenue dans un canal qui n'en a pas cinquante d'ouverture. En outre, il y a plusieurs endroits où des roches gigantesques, surgissant du milieu du torrent, resserrent encore les passages où les eaux s'écoulent avec fureur.

La Chaîne aux Cascades est composée surtout de granit gris. Les flancs du défilé montrent de belles sections de cette roche, coupées par des veines de quartz blanc qui font saillie. La roche la plus dure a été usée par l'action des eaux, à laquelle paraît avoir résisté le quartz, qui est plus friable. En beaucoup de cas, les flancs opposés ont une correspondance des plus évidentes ; si on les rapprochait, les strates de l'un s'accorderaient exactement avec celles de l'autre; il est difficile de n'en pas conclure que ce sont les portions d'une même masse solide qui a été violemment coupée en deux. Comme nous regardions avec étonnement ce spectacle, il nous a suggéré une hypothèse pour expliquer la formation des terrasses dont nous avons parlé. Il y a eu un temps où les vallées de la Thompson et du Fraser se composaient d'une succession de lacs ; la Chaîne aux Cascades formait alors un barrage qui arrêtait l'énorme masse des eaux et l'étage le plus élevé des terrasses marque le niveau auquel celle-ci s'est élevée. La surface des

eaux n'était dépassée que par les sommets des montagnes qui surgissaient en forme d'îles rondes. Il arriva, peut-être par suite de quelque grande convulsion de la nature, que le remblai de cet immense réservoir se brisa ; les eaux s'en échappèrent de façon à faire descendre le niveau des lacs jusqu'au moyen étage des banquettes. Deux fois encore, une pareille catastrophe a dû se répéter avant que les eaux se soient renfermées dans cet étroit et rocheux canal, par lequel elles s'écoulent aujourd'hui. Enfin, chacun de ces événements doit avoir été séparé du précédent par un laps de temps considérable, durant lequel s'est déposée l'énorme quantité de détritus, dont l'accumulation forme l'étendue des plateaux que nous avons décrits[1].

Arrivés à Yale, vers quatre heures de l'après-midi, nous avons commencé par y commander le meilleur dîner que l'Hôtel Colonial pût nous offrir. Cette maison était tenue par un Français qui, en cette occasion, se surpassa.

La petite ville n'est, après tout, qu'une rangée de maisons faisant face à la rivière au moment où, venant de s'échapper des Cagnons, elle forme un large et noble fleuve. Yale est bâtie sur un petit terrain plat, que terminent au nord des hauteurs élevées et où commence la vallée, qui va en s'élargissant vers le sud, bornée par les montagnes dont l'aspect conserve toute leur grandeur. La situation en est fort pittoresque. Les maisons de bois, blanchies et propres, ornées de drapeaux, ont toute la gaieté que peut désirer un Yankee. On trouve de l'or dans la rue d'Yale, et, pendant notre dîner, deux Indiens cherchaient l'or,

1. Il ne semble pas que des eaux lacustres puissent niveler des terrasses coupées au flanc des montagnes; ces *banquettes* considérables sont donc vraisemblablement dues à des érosions glaciaires. — J.-B.

avec une bascule ou *rocher* [1], en face de l'Hôtel Colonial.

Le lendemain nous fîmes nos adieux à notre bon ami, M. Mac Kay, et nous prîmes place sur le bateau à vapeur qui descendait jusqu'à New-Westminster, à l'embouchure du Fraser. Après Yale, le fleuve s'élargit avec rapidité et coule entre des rives basses et fertiles en bois. Nous aperçûmes les lumières de New-Westminster au commencement de la nuit et, une demi-heure plus tard, nous étions confortablement installés à un autre Hôtel Colonial.

La cité de New-Westminster, capitale de la Colombie Britannique, occupe une position dominante, sur un terrain qui s'élève par degrés, du bord du fleuve, large en cet endroit de douze cents mètres. Le plan de la ville a été heureusement tracé par le colonel du génie Moody, qu'on vient de nommer Commissaire des terres et des travaux (*Commissioner of Lands and Works*). On a déjà bâti plusieurs rues de bonnes maisons de bois, à New-Westminster.

Le désavantage de sa situation est l'épaisseur de la futaie colossale qui l'enveloppe. Le peu d'éclaircie qu'on y a fait est dû à un grand travail, effectué sous la direction d'ingénieurs qui y sont établis depuis plusieurs années, et, quoique la terre y soit assez fertile, les frais d'abattre les arbres sont si onéreux que l'agriculture y est encore fort peu avancée. Le pays reste désagréable à la vue, à cause des souches d'arbres qui surgissent de toutes parts. Le fleuve est navigable jusqu'à la ville pour des navires calant de cinq à six mètres d'eau, et, si l'on y établissait une communication directe avec l'Angleterre, New-Westminster pourrait rivaliser avec Victoria de Vancouver; mais, dans les circonstances actuelles, elle est tout à fait éclipsée par cette ville plus favorisée.

1. *Rocker* ou *cradle*, berceau; machine décrite dans le *Tour du Monde*, 1862, I, p. 14. — J.-B.

Après une nuit passée à New-Westminster, nous nous sommes embarqués, le 19 septembre, sur *l'Enterprise* qui allait à Victoria, dans l'île Vancouver. A notre grande surprise, nous y rencontrions M. O'B., qui était arrivé par la route de Lilloet et de Douglas. Il était singulièrement changé depuis que nous l'avions quitté, une semaine auparavant. Comme nous-mêmes, il avait pris du corps et avait recouvré son énergie et cet amour de la parole qui l'avait si remarquablement abandonné pendant notre voyage dans la forêt.

Victoria [1] est admirablement située, sur les bords d'une baie rocheuse, espèce de conche creusée dans le promontoire que forme la mer en pénétrant dans le havre Esquimalt pour s'enfoncer profondément dans les terres. L'emplacement en a d'abord été choisi par M., depuis sir James, Douglas [2], gouverneur des territoires qu'avait la Compagnie de la Baie de Hudson à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Il y voulait établir, quand l'Orégon passa en la puissance des États-Unis, son quartier-général pour remplacer le fort Vancouver. C'était en 1844. Quatorze ans plus tard, lorsque la nouvelle de l'existence de l'or dans le pays qu'arrose le Fraser causa tant d'émotion en Californie, Victoria ne se composait encore que du fort et d'une ou deux maisons habitées par les employés de la Compagnie. Dans l'espace de quelques semaines, trente mille personnes s'y étaient réunies en attendant que le Fraser débordé fût rentré dans son lit et leur permît de se rendre aux fouilles. Au milieu de cet immense assemblage de gens, dont la plupart

1. Victoria, capitale de l'île de Vancouver, a été représentée comme elle était en 1858, dans le *Tour du Monde*, 1860, I p. 292. — J.-B.

2. Cela signifie que, dans l'intervalle, M. Douglas a été nommé chevalier ou baronnet. — J.-B.

étaient de vrais gredins, les vagabonds les plus désespérés et les plus hostiles à la loi qu'il y eût en Californie, le gouverneur Douglas, sans avoir à sa disposition ni soldat ni police régulière, sut conserver un ordre et une sécurité qui contrastèrent bien singulièrement avec ce qui s'était passé, dans de pareilles circonstances, à San Francisco et à Sacramento. Quand nous l'avons visitée, Victoria avait un grand air de prospérité et se pouvait déjà vanter de plusieurs rues. Tout le trafic de la Colombie Britannique passant, à l'entrée et à la sortie, par cette ville, ses marchands se sont rapidement enrichis, et de beaux magasins en briques remplacent avec promptitude les anciens bâtiments en bois.

Nous étions loin d'avoir renoncé à l'idée de visiter le Caribou, bien que nous n'eussions pas réussi à y pénétrer par la route directe, comme nous l'avions d'abord projeté. Nous nous en trouvions à Victoria à plus de huit cents kilomètres; d'autre part, l'hiver s'approchait rapidement : nous n'avions donc plus un instant à perdre si nous voulions y aller. Nous sacrifiâmes cependant un jour ou deux pour faire connaître les merveilles de la civilisation, telles que Victoria peut les représenter, à des amis auxquels nous étions ravis de faire honneur, à M. Assiniboine, à sa femme et à son fils. Nous les habillâmes donc splendidement, les mîmes dans une demi-fortune attelée d'une paire de bons trotteurs, et, nous plaçant sur le siége, nous les conduisîmes en cérémonie à Esquimalt. Ils gardaient dans leur place l'air le plus grave, se contentant de temps à autre de faire quelques observations sur la différence qu'il y avait entre rouler grand train sur une excellente route et marcher trois ou cinq kilomètres par jour, avec le travail le plus laborieux, dans le sein de la forêt. Nous leur fîmes voir un amiral vivant et un canon armstrong de qua-

rante-cinq kilos à bord du vapeur de guerre *le Sutlej*; nous les menâmes dans les principaux magasins et aux théâtres; puis nous laissâmes l'Assiniboine écrire dans son journal, avec des hiéroglyphes qu'il s'était composés à cet effet, les souvenirs des choses étonnantes qu'il avait vues à Victoria.

Le 29 septembre, nous mîmes chacun une paire de chaussettes, une chemise de flanelle et une brosse à dents dans nos couvertures, que nous roulâmes en un paquet, à la façon des mineurs; nous enfonçâmes nos jambes dans de grandes bottes à genouillère *recommandées pour les mines*, et nous montâmes à bord du bateau à vapeur *Otter*, en route pour New-Westminster. La famille Assiniboine nous accompagnait. Elle retournait à Kamloups pour y passer l'hiver, avec l'intention de franchir au printemps suivant les montagnes par le col de la Koutanie. C'était avec beaucoup de regrets qu'ils abandonnaient leurs récents plaisirs. La vue du ballet et les friandises de la pâtisserie les avaient surtout fascinés. M. O'B. restait à Victoria. Il y reconstituait, dans la compagnie de dignes ecclésiastiques, cette foi qu'il avait un peu ébranlée, en prenant du Paley à trop fortes doses. Son retour au christianisme avait été signalé par une poignée de mains, qu'il avait offerte à son ancien ennemi l'Assiniboine. Tous deux avaient enterré leurs vieilles animosités pour jamais, car il n'y avait guère d'apparence qu'ils se rencontrassent par la suite. C'est à New-Westminster que nous fîmes nos adieux à la famille Assiniboine. Elle se rendait à Yale et nous prenions le bateau à vapeur pour Douglas sur l'Harrison, afin de voir l'autre route qui conduit au Caribou par les lacs et par Lilloet. Bien que l'Assiniboine nous eût froidement avoué que son intention, tout en nous ayant solennellement promis de nous suivre jusqu'au bout, avait d'abord été de nous aban-

donner à Jasper House, nous avions eu en lui un serviteur si dévoué, un guide si habile, au milieu des fatigues et des privations, que nous fûmes sincèrement affligés de nous séparer de lui et de sa famille. Nous les suivîmes des yeux comme ils remontaient le Fraser jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, et nous nous demandions si quelque chance imprévue de notre vie les remettrait jamais sur notre chemin. Avant de quitter définitivement Victoria, nous avons appris qu'à son arrivée à Kamloups, l'Assiniboine était entré comme berger au service de M. Mac Kay, et qu'il se proposait de rejoindre le fort Pitt, l'année suivante, avec une bonne troupe dechevaux.

# CHAPITRE IX

## DU CARIBOU A LIVERPOOL

Renommée de M. O'B. sur les chemins de la Colombie. — Route et diligence de Lilloet à Soda-Creek. — Logements et mineurs. — Bateau à vapeur entre Soda-Creek et Quesnelle. — Marche de Quesnelle à Cameron-Town. — Mines d'or du Caribou. — Leurs produits. — Vie et travaux des mineurs. — Dîner d'adieu. — Descente du Fraser. — Retour périlleux de Lytton à Yale. — Passé, présent et futur de la Colombie Britannique. — Pêcheries. — Bunch-grass. — Terre arable. — Nécessité d'ouvrir une communication entre la Saskatchaouane et la Thompson. — Le projet en remonte aux Canadiens français de 1731. — Conclusion.

Les bas fonds de l'Harrison nous permirent de voir des milliers de saumons épuisés, frétillants, sautillants, à moitié à sec et poursuivis par une foule d'Indiens, qui les perçaient à coups de javelot. En passant par Douglas et Pemberton, par la voie des lacs et des *portages*, nous rencontrâmes de nouveau le Fraser à Lilloet, à quatre cent vingt-cinq kilomètres environ de New-Westminster et à quatre cent quatre-vingt-trois de Victoria. Le paysage de cette route, particulièrement sur les lacs Anderson et Seton, a vraiment une sauvage grandeur. De toutes parts, les montagnes s'élèvent brusquement du sein de l'eau, escarpées, rocheuses et stériles. A l'époque où nous les

voyions, elles étaient parées des teintes les plus brillantes qu'un automne d'Amérique donne à la nature.

Nous entendîmes parler à plusieurs reprises, sur le chemin, de notre ami M. O'B. qui avait suivi cette route, au lieu de celle d'Yale, à son départ de Kamloups. Il avait plu à tout le monde, car il connaissait l'histoire, la famille, les amis, les biens et les espérances de chacun : il savait les nouvelles les plus récentes du canton d'où on était parti. A une ville de la route, un certain nombre de ses nouveaux amis et admirateurs, qui passaient la soirée avec lui, remarquant l'extraordinaire facilité avec laquelle il absorbait le whisky national, résolurent de le mettre sous la table et le servirent copieusement. Mais, si leurs têtes étaient bonnes, celle de M. O'B. était meilleure ; et bien que, depuis deux ans, il n'eût pas goûté de liqueurs, il but verre pour verre avec ses amphitryons, sans tricherie et sans qu'on pût le vaincre. Ceux qui avaient conspiré contre lui, tombèrent l'un après l'autre, insensibles, sur le plancher, tandis que M. O'B. restait assis, souriant et triomphant; il continuait à fumer sa pipe avec sang-froid, dans sa victoire et dans sa solitude !

C'est à Lilloet que nous renonçâmes au projet de continuer notre route à cheval, car plusieurs individus qui arrivaient du Caribou nous assurèrent qu'il serait impossible de conduire des chevaux à William's Creek, à cause de la neige qui avait commencé à tomber avant leur départ des mines. Nous prîmes donc des places dans la diligence allant de Lilloet à Soda Creek, sur le Fraser, à deux cent quatre-vingt-deux kilomètres de distance. Cette diligence consistait en un léger wagon ouvert et portait, outre nous et un autre voyageur, environ une tonne de chargement. Elle était attelée de cinq chevaux, deux au timon et trois en tête. Le premier jour, nous allâmes rende-

ment. Le conducteur Johnny était un fameux cocher, un véritable personnage, un Yankee pur sang. Son chapeau californien de feutre dur, avec sa forme basse et ses immenses bords, lui donnait à nos yeux une apparence ridicule. Comme les gens de sa race, il était ennemi du repos : toujours occupé, il parlait à nous ou à ses chevaux, chiquait, crachait, fumait ou buvait ; toujours prêt à faire des largesses, il buvait, dans chaque maison, deux ou trois coups avec tous les assistants. En somme et malgré ses défauts, Johnny était un brave garçon. Nous devons constater que, d'après son témoignage, il suivait ordinairement le système d'abstinence complète et qu'il ne buvait que de temps à autre, pour changer ; mais alors il buvait à cœur joie [1]. Il se trouvait dans une de ces rares périodes à l'époque où nous l'avons connu.

Ici la route, unie et bien faite, a souvent plus de cinq mètres de large. Elle passe le Fraser au moyen d'un bac, à quelque distance de Lilloet, puis elle remonte la vallée pendant une centaine de kilomètres, en tournoyant le long des flancs escarpés des hauteurs; par exemple, à la vallée du Pavillon, elle prend vers le nord-est, jusqu'au pied de la montagne du même nom, où elle franchit quatre cent soixante mètres par de raides zigzags.

Ensuite nous poursuivîmes notre chemin sur le plateau herbeux, qui commence à la cime du mont Pavillon et compte dix ou douze kilomètres. Alors, la route s'élève avec rapidité et conduit en haut des Degrés du Serpent. Là, nous regardâmes : la descente se précipitait pendant six cents mètres; nous avions, en pleine vue, au-dessous de nous, le chemin qui suit la configuration des hauteurs, en décrivant

1. C'est le même caractère que celui du métis français, La Ronde, et de la plupart de ses semblables. — J.-B.

cette quantité de tournants et de sinuosités d'où il a tiré son nom. Taillé sur le flanc de la montagne, souvent il ne complète sa largeur qu'au moyen de poutres étendues au-dessus du précipice ; excepté aux tournants, deux voitures n'y peuvent point passer de front sans danger ; enfin il manque tout à fait de parapet qui protége les voyageurs.

A cette vue, chacun spontanément offrit de mettre pied à terre afin d'alléger les chevaux ; Johnny s'y refusa et nous descendit à fond de train, tandis que le wagon, lourdement chargé, faisait, à chaque tournant, les plus désagréables balancements. Que le break eût c[illegible] une roue, ou un timon, nous étions perdus. Tout tint bon, comme Johnny s'y attendait, et nous parvînmes en bas sans accident.

Jusqu'à Clinton, les logements avaient été assez misérables ; ils furent abominables après Clinton. La seule couche qu'on trouvât à partir de cet endroit était le plancher des auberges ou maisons au bord de la route, qu'on rencontrait presque à chaque quinzaine de kilomètres, et qui n'ont pas d'autre nom qu'un certain numérotage en rapport avec la borne de poste la plus voisine, comme la maison du cinquantième ou du centième kilomètre. Nos uniques couvertures rembouraient assez peu les inégalités des planches mal taillées et nous protégeaient médiocrement contre les fraîcheurs des vents-coulis, qui sifflaient entre les ais mal joints de la porte. Une auberge, sur la route des mines, ne se compose que d'une hutte de troncs mal équarris, formant une seule chambre. A une extrémité, s'ouvre une large cheminée, et, sur un côté, s'élève un comptoir derrière lequel sont posées des planches, qui supportent des rangées de bouteilles pleines de boissons alcooliques les plus communes. Suivant la saison, en allant aux mines ou en revenant, les mineurs, hommes de toutes nations,

Anglais, Irlandais, Écossais, Français, Italiens et Allemands, Yankees et nègres, Mexicains ou hommes nés dans les îles de l'océan Pacifique, arrivent vers le soir par bandes de deux ou trois, se débarrassent du rouleau de couvertures qu'ils ont sur le dos, le posent à terre et s'en servent comme de siéges, car la hutte n'en a que peu ou point du tout. La première chose qu'ils demandent ensuite, c'est à boire. Celui de la bande qui se trouve le mieux en fonds fait la proposition, et le reste des assistants est ordinairement invité à y prendre part.

On soupe, on fume, on reboit; puis on déroule les couvertures et l'on choisit la place de son lit pour la nuit. Les uns se couchent sur le comptoir, les autres sur des sacs à farine empilés dans un coin de la chambre, d'autres encore s'étendent sur le plancher en mettant leurs pieds du côté du feu. Enfin il y en a qui jouent ; et, dans ce cas, le jeu accompagné de jurons et de rasades dure pendant la plus grande partie de la nuit.

Chemin faisant, nous avons rencontré un petit wagon traîné par des bœufs et escorté par une vingtaine de mineurs marchant à pied. Il contenait deux cent quatre-vingt-cinq kilos pesant d'or appartenant à M. Cameron, le principal actionnaire du célèbre gisement Cameron. Cet or, qui valait environ sept cent cinquante mille francs, avait été recueilli dans le court espace de trois mois, et ne représentait probablement pas la moitié du produit réel de la mine durant ce temps.

A Soda Creek, nous avons pris le bateau à vapeur pour Quesnelle. Le capitaine Done, qui le commandait, était un compagnon fort sociable, guilleret, à la face rubiconde, au maintien majestueux. Il nous fit entrer dans sa cabine, qui était la seule chambre meublée à son bord, et, tirant une boîte de cigares, il or-

donna de préparer immédiatement un carafon de *brandy cocktail* et nous engagea à nous mettre à notre aise. Tous les quarts d'heure, nous étions invités, par le nègre qui tenait le comptoir, à venir boire avec le capitaine et avec *la foule*, comme on appelle la compagnie des passagers. Un refus aurait passé pour une insulte, et il nous fallut recourir à toute notre habileté pour échapper à ces invitations continuelles. Il n'y avait qu'une excuse qui pût être admise : celle qu'on venait de faire un repas, car un Yankee ne boit jamais que quand il est à jeun, et, aux mines, les coutumes et les mœurs des Américains règnent en souveraines. Le bateau à vapeur coûtait soixante-quinze mille dollars, c'est-à-dire trois cent soixante-dix-sept mille francs, parce que les chaudières et l'ensemble de la machine avaient été apportés à dos de mulets de trois cent vingt-deux kilomètres de distance.

Au confluent de la Quesnelle, nous jetâmes sur nos épaules notre rouleau de couvertures et nous partîmes à pied pour William's Creek. Le chemin, qui venait d'être ouvert à travers les bois pour le transport des paquets, était fort raboteux. Les souches des arbres abattus tenaient encore au sol et le piétinement incessant des mules avait converti en un épais lit de boue les espaces qui s'étendaient d'une souche à l'autre. Le terrain gelé s'était couvert de plusieurs centimètres de neige, qui, en partie fondue, rendait le chemin gras et glissant. Nous choppions au milieu des trous de boue durcie et nos grandes bottes à genouillère eurent bientôt meurtri nos pieds au point que, dès le second jour, nous étions à peu près hors d'état d'avancer. Nous eûmes la chance de trouver une paire de bottes élastiques, c'est-à-dire faites en caoutchouc, à l'usage des mineurs qui travaillent dans l'eau. On les avait abandonnées au bord du chemin.

Elles remplacèrent nos bottes à l'écuyère si gênantes, et nous pûmes lutter, grâce à elles, moins péniblement contre les difficultés de la route. Cette voie montait peu à peu, passant le long des flancs des hauteurs garnies de sapin et qui se suivaient de fort près, n'ayant dans leurs intervalles que les ravins les plus étroits. En fait, nous venions de rentrer dans cette région de montagnes et de forêts que nous avions d'abord rencontrée dans la vallée supérieure de la Thompson septentrionale. Les côtés du chemin étaient peuplés de carcasses de chevaux et de mulets. Il y en avait qui restaient debout comme ils étaient morts, retenus droit par une boue profonde et gelée. Chaque jour, nous passions auprès d'une vingtaine de ces cadavres, et il y en avait des centaines d'autres, d'animaux qui s'étaient détournés pour mourir et que l'épaisseur de la forêt dérobait à nos yeux. Les martres et les perdrix des bois étaient abondantes.

Le soir du troisième jour de marche, nous arrivâmes à Richfield, qui est à plus de cent kilomètres du confluent de la Quesnelle. Suivant le conseil d'un de nos nouveaux amis, nous poussâmes par Barkerville jusqu'à Cameron Town, plus bas sur le même cours d'eau. C'est là qu'on exploitait les plus riches mines que l'on connût alors. Il faisait déjà nuit. Nous suivions le fond de l'étroit ravin dans lequel coule William's Creek, escaladant les conduites d'eaux (*flumes*), les troncs d'arbres et les tas de rebuts. Nous nous éreintâmes ainsi pendant trois kilomètres avant de déposer nos bagages à l'hôtel Cusheon. Nous avions suivi un chemin plus détourné que nous ne nous le proposions d'abord ; mais enfin nous avions pénétré dans le Caribou.

William's Creek tire son nom d'un de ceux qui l'ont découvert, de William Dietz, Prussien, qui, avec son compagnon appelé Rose, Ecossais, a compté parmi

les pionniers les plus hardis du Caribou. Ni l'un ni l'autre n'a tiré aucun profit de la découverte de ce ruisseau, le plus riche peut-être qui existe au monde. Lorsqu'une foule de mineurs s'est abattue sur ce trésor, ceux qui l'avaient trouvé s'en sont allés chercher d'autres gisements. L'Ecossais, après avoir disparu quelques mois, a laissé son corps au fond des déserts, où quelques mineurs qui faisaient un voyage de découverte ont fini par le retrouver. Auprès de lui, sa tasse d'étain était suspendue à une branche d'arbre; elle portait écrits avec la pointe d'un couteau le nom de l'aventurier et ces mots : « Je meurs de faim. » Quant à William Dietz, il rentra pauvre à Victoria, et, abattu par une fièvre rhumatismale, il vivait de charité à l'époque où nous y étions.

Le Caribou est le district le plus riche de la région aurifère dans la Colombie Britannique, et c'est là que se sont surtout fait sentir les révolutions géologiques. Figurez-vous une mer de montagnes et de collines recouvertes de sapins. Les premières vont jusqu'à deux mille et même deux mille cinq cents mètres, entourées par un confus amas des autres. Partout le sol a été agité, au point qu'excepté le fond des étroits ravins, cavés entre les collines, on y trouve à peine un pied de terrain uni. Les diverses couches y sont redressées de champ, et les lits des cours d'eau sont portés sur les cimes des hauteurs. Autour de ce centre des richesses rejetées des entrailles de la terre, la branche principale du Fraser s'enroule en un cours semi-circulaire; elle en reçoit par de nombreux tributaires l'or que contiennent ses sables.

C'est en effet sur les bancs de sable du Fraser inférieur que le premier or a été découvert sous la forme d'une poussière très-fine. Les anciens mineurs de la Californie ont remonté le Fraser en y lavant l'or durant six cents kilomètres, voyant le grain toujours

grossir ; puis ils remontèrent les petits affluents qui descendent du Caribou. Ici on trouva des pépites d'or et des blocs de quartz aurifère. La chasse au métal précieux a été portée à l'extrême ; mais elle n'est pas terminée. Il s'en faut que toutes les veines de quartz aient été découvertes ; on n'en est encore qu'aux conjectures sur leur situation probable. Les torrents ou *creeks* Lightning, Antler, Keighley, William et autres en assez grand nombre, prennent tous leur source dans une chaîne appelée les Monts Chauves et, pour la plupart, rayonnent autour de la base d'un de ces monts, appelé la Montagne de la Raquette (*Snowshoe Mountain*). On suppose que la matrice, ou plutôt la gangue de l'or, est en cet endroit. Il se peut que la plus grande partie de ses richesses ait été entraînée par les eaux des torrents, mais évidemment des sommes énormes sont encore enfouies dans les entrailles du rocher. Aussi, dès qu'on aura découvert les veines quartzeuses, la Colombie Britannique pourra rivaliser avec la Californie en richesse et en stabilité. Dans ce dernier pays, le travail des moulins, qui par centaines écrasent chaque jour des milliers de tonnes [1] de quartz aurifère et argentifère, a prouvé combien ce genre d'exploitation des mines est plus productif et plus assuré que celui des fouilles à la surface, qui, jadis, comme à présent dans le Caribou, ont fourni là tout l'or qu'on en tirait.

Les grands désavantages qu'offre ce pays au travail des mines consistent dans sa nature même : dans ces montagnes et ces épaisses forêts, qui forment les plus grands obstacles à des recherches suffisantes, et rendent extrêmement coûteux le transport des provisions et des autres nécessités de la vie ; dans ce long et rigoureux hiver, qui empêche de travailler aux fouilles depuis octobre jusqu'à juin ; enfin dans le boulever-

1. La tonne anglaise vaut 1015 kilogrammes. — J.-B.

sement géologique lui-même, qui, tout en étant la cause incontestable de la richesse de la région, rend fort incertaine ou au moins très-difficile l'exploitation des filons. Les deux premiers seront atténués promptement, c'est-à-dire dès que le pays aura été éclairci, dès qu'on y aura fait des routes et dès qu'on aura employé la vapeur au desséchement des puits d'extraction. Il n'y a donc de fort sérieuses que les difficultés présentées par le tracé des filons ; encore la recherche en sera-t-elle plus facile à mesure qu'on connaîtra mieux la constitution géologique du pays. Jusqu'à présent, les changements qui ont eu lieu sur la face de la contrée ont toujours renversé les calculs les mieux fondés. Il faut compter sur la chance. Souvent un mineur mettra des semaines à creuser son puits de neuf à douze mètres de profondeur, sans rien trouver au fond pour l'indemniser de ses peines ; tandis que son voisin, au-dessus ou au-dessous de lui, se fera peut-être vingt-cinq mille francs par jour. Ceux qui ont de la chance, qui sont dans une bonne veine, comme disent les mineurs, font souvent de grandes fortunes au Caribou dans un espace de temps incroyablement court [1].

Le produit extraordinaire des mines du Caribou peut être évalué par ce fait, qu'en 1861, l'ensemble des colonies de la Colombie Britannique et de l'île Vancouver a été presque entièrement défrayé par l'or recueilli seulement à Antler Creek ; et que, depuis lors jusqu'à la présente année, ou pendant quatre ans sans interruption, la production de William's Creek a suffi à plus de seize mille personnes, dont quelques-unes ont quitté le pays avec des fortunes considéra-

1. Il sera curieux de comparer ces récits avec les détails que M. L. Simonin a insérés sur l'exploitation des mines de la Californie, dans le *Tour du Monde*, 1862, I. — J.-B.

bles. Et cependant William's Creek n'est qu'un étroit ravin, exploité sur trois ou quatre kilomètres de sa longueur, et même de la façon la plus primitive. Les mineurs manquent du secours de la vapeur et de la plupart des outils nécessaires à leur profession : vraiment ils se sont contentés jusqu'ici d'égratigner le sol au hasard.

Parmi les nombreux exemples des richesses fabuleuses que procurent ces fouilles, on peut dire que le claim Cunningham a, l'un dans l'autre, fourni à peu près dix mille francs par jour, durant toute la saison, et qu'un autre, le claim Dillon, a donné la somme énorme de cent deux livres pesant d'or en un jour, soit cent mille francs. Un espace de trente mètres du claim Cameron, qui appartenait à un autre propriétaire, a produit 600 000 francs.

L'opulence ainsi rapidement acquise est généralement dissipée aussi aisément. Le mineur, qui *a eu de la chance*, se hâte d'aller à Victoria ou à San-Francisco semer son or dans l'état où il l'a obtenu. Rien n'y est trop cher pour lui ; aucune extravagance ne dépasse l'ampleur de ses fantaisies. Son amour de l'étalage l'entraîne à mille folies, et ses excentricités innombrables proclament le peu de cas qu'il fait de l'argent. Un jour, un mineur qui, au bout de la saison, s'était trouvé possesseur de cent soixante à cent soixante-quinze mille francs de dollars, remplit ses poches de pièces d'or de vingt dollars (66 fr.), descendit à Victoria, se rendit à un comptoir et régala de champagne la *foule* présente. Comme la compagnie ne pouvait pas venir à bout de consommer la provision entière du maître du comptoir, on fit venir du renfort en obligeant les passants à entrer. Cependant la provision ne finissait pas, et personne ne pouvait plus boire davantage. Dans cet embarras, l'ingénieux mécène commanda d'apporter et de remplir tous les verres que possédait l'é-

tablissement. Puis, levant son bâton, il jeta à terre les rangées de verre que supportait le comptoir. Restait encore un panier de champagne ; il fut ouvert, rangé sur le plancher, et notre homme se mit à sauter dessus en écrasant les bouteilles sous les talons de ses fortes bottes, non sans se blesser gravement à ce qu'on assure. Donc le champagne était écoulé ; mais le mineur avait encore une poignée de pièces d'or [illegible] disposition. Il marcha droit à une grande glace, valant plusieurs centaines de dollars, et qui ornait une des extrémités de la chambre. Il lança contre elle une pluie de lourde monnaie et la brisa en morceaux. Le héros de cette histoire retourna aux mines le printemps suivant, n'ayant plus un sou vaillant et, lors de notre arrivée, il y travaillait en qualité de simple ouvrier. Un tour d'un des Californiens qui avaient le plus de succès peut servir de pendant à celui que nous venons de raconter. A l'époque de sa gloire, il avait l'habitude de remplacer les quilles en bois du [illegible] de boule par des bouteilles de champagne pleines, [illegible]'amusait fort à les briser l'une après l'autre à la grande satisfaction de ses compagnons et surtout du marchand.

Nous étions fort mal logés à l'hôtel Cusheon. Pour coucher, nous avions une couverture étendue sur le plancher d'un grenier ; mais les essaims de poux qui infestaient l'endroit y rendaient le sommeil presque impossible et nous faisaient vivement regretter le doux gazon de la prairie ou la mousse des bois. La nourriture se bornait à des biftecks, du pain et des pommes séchées, était mal assaisonnée et coûtait horriblement cher. Pour cinquante sous, on n'avait que quatre cent cinquante-trois grammes de bœuf ou de farine, ou un verre rempli d'autre breuvage que l'eau ; rien, pas même une boîte d'allumettes, ne valait moins de vingt-cinq sous. Avant d'arriver à William's

Creek, nous payâmes six francs vingt-cinq centimes pour une bouteille de bière forte.

On ne voit guère ici de monnaie : la poudre d'or la remplace. En conséquence chacun en porte un petit sac d'où il tire la quantité requise et qui est pesée à chaque paiement.

Dans les mines que nous visitâmes à Cameron-Town, la *boue payante* (*pay-dirt*), comme on appelle la couche d'argile et de gravier qui repose sur le *lit rocheux* et qui contient l'or, était à dix ou quinze mètres au-dessous de la surface du sol. On creuse un puits à la profondeur nécessaire et la *boue* est montée dans un seau qu'enlève un treuil. On la verse dans une longue boîte, appelée la *boîte à surprise* ou le *long tom;* cette boîte a un faux fond, composé de barres parallèles laissant entre elles d'étroits espaces; il est élevé de quelques centimètres au-dessus du vrai fond, qui a plusieurs traverses de bois. Un courant d'eau est apporté, quelquefois de très-loin, par une série d'auges, nommées *flumes;* il tombe dans la *boîte à surprise* d'un côté et s'en échappe de l'autre par un second système d'auges. A mesure que la *boue* est versée, un homme, armé d'une grande fourche à plusieurs dents, l'agite sans s'arrêter, et en retire les plus grosses pierres. Le sable fin et la terre sont emportés par le courant; mais l'or, qui est plus pesant, tombe au travers des vides laissés entre les barres parallèles du faux fond et est arrêté, dans le vrai fond, par les barres transversales qu'on appelle *riffle* [1]. La *boue payante* n'a ordinairement pas plus de quatre-vingt-dix centimètres à un mètre cinquante d'épaisseur. Conséquemment les galeries des mines sont fort basses; le toit en est soutenu par des troncs mis debout, qui sup-

1. Ce mot est pris dans une autre acception, un peu plus loin. — J.-B.

portent des poutres de traverse; l'eau en est épuisée au moyen de roues à seaux qui font la chaîne. L'hiver, ces engins deviennent parfaitement inutiles et se recouvrent d'énormes glaçons. Nous en vîmes encore deux qui fonctionnaient et qu'on tenait en état en les garantissant par un toit et en allumant des feux. Nous eûmes aussi la chance de trouver en pleine activité les claims Cameron, Raby et Caledonian, qui sont trois des plus riches de William's Creek. Nous y descendîmes avec quelques-uns des heureux propriétaires; nous rampâmes dans ces galeries fort semblables à des égouts, lavant pour avoir de l'or ou dépouillant les riches *poches* qui se sont formées sous quelque caillou. Parfois nous pouvions distinguer le jaune scintillement de l'or; mais, en général, il n'est pas perceptible, même dans la boue la plus précieuse. M. Steele, du claim Cameron, eut l'obligeance de nous montrer les livres de la compagnie; ils établissaient que le produit journalier d'un puits variait de 40 à 112 onces, c'est-à-dire de onze à vingt-neuf kilos, et, comme il y en avait trois, le rendement total de la semaine montait de cinquante à cent vingt-cinq mille francs. Mais les dépenses fort lourdes exigeaient trente-cinq mille francs par semaine. La principale était la solde de quatre-vingts ouvriers qui gagnaient de cinquante à quatre-vingts francs par journée.

A midi, chaque jour, on vide les boîtes et on retire l'or, qui y reste toujours mélangé d'une certaine quantité de sable noir. Au *lavage* d'un seul puits du claim Raby, auquel nous assistâmes, l'or remplissait une des boîtes d'étain dont on se sert pour les conserves et qui contenait environ cent treize grammes ou la valeur de vingt-cinq mille francs pour quinze heures de travail. Dans cet or, se trouvaient des shillings et des quarts de dollars, tombés des poches des ouvriers et retrouvés dans la boîte.

Quand nous eûmes visité les mines de William's Creek, nous nous rendîmes par la hauteur à Lowhee, un moindre ruisseau, dans un ravin plus étroit encore, et qui se trouve à quatre ou cinq kilomètres de distance. Les travaux étaient presque les mêmes; mais l'or était plus riche et plus brillant, les pépites plus ébréchées et plus anguleuses, comme si elles n'avaient pas été transportées loin de la roche du quartz originaire. L'or de Lowhee est très-pur : il vaut 920, tandis que celui de William's Creek est à 830 [1].

Avant de prendre congé du Caribou, il ne faut pas oublier de mentionner le glorieux *Juge* Cox, magistrat et commissaire pour l'or : il est le favori de tous les mineurs et l'ami de tout le monde. Monsieur le Juge, comme on l'appelle toujours, à la mode des Yankees, décide suivant le bon sens les causes portées devant lui; et, tout étrange que cela est, il fascine les plaideurs au point de renvoyer les gagnants et les perdants également satisfaits de ses jugements. Il nous fit beaucoup de politesses et nous passâmes bien des heures agréables dans son aimable société.

Il ne serait pas juste non plus de laisser sous silence le somptueux dîner qu'on nous donna la veille de notre départ. Notre amphytrion, le docteur B—k, avait choisi comme salle à manger convenable la salle de l'hôpital, où il n'y avait alors qu'un seul malade. On le déroba aux regards par un rideau de drap vert suspendu au mur. Le dîner se composait de soupe, de rosbif, de mouton bouilli et de plum-pudding, avec du champagne en abondance. La compagnie était assez mêlée, mais tous fraternisaient avec une cordiale aisance. Parmi les convives, se trouvait M. C—,

1. Ces sommes sont des numérateurs de fractions où le dénominateur est mille. Il y a donc, dans l'or de Lowhee, sur 1000 parties, seulement 80 qui ne soient pas de l'or; dans celui de William's Creek, il y en a 170. — J.-B.

directeur de la maison que la Banque avait établie dans le Caribou. C'était un monsieur à l'air solennel, avec une grosse tête chauve, portant lunettes, ayant un habit noir, inspirant la considération, et parlant sur toutes choses avec autorité. M. B—, ancien agent de la Compagnie de la Baie de Hudson, excellent convive et n'aimant que le bon accord. Le docteur B—l, affligé de la maladie du *boire* et de celle du *parler*, petit homme maigre, orné d'une large bouche ; il arriva en grande toilette avec un habit à queue de morue ; toujours souriant, il n'en regardait pas moins en réalité les choses de leur sombre côté. M. C—, jeune avocat, Irlandais, impressionnable. Billy Ferren, mineur enrichi, surnommé *Billy-la-Blague*, à cause de sa loquacité; sans tenue, tapageur, éclatant en cris de gaieté et en gros rire. L'aide du docteur B—k, homme tranquille et se rendant utile à tous. Enfin la dame de la société, une madame Morris, plus connue généralement sous le nom de Jeannette : quarante printemps, blonde et grasse, propriétaire d'un cabaret ou restaurant voisin. Elle avait eu la bonté de venir faire le dîner, et, quand il fut servi dans les règles, cédant à la clameur populaire, elle daigna se mettre à table avec nous.

Avant qu'on eût enlevé la nappe, cela est une métaphore qui signifie quand nous en étions encore au plum-pudding, le Dr. B—l, qui, depuis quelque temps, s'agitait sur son siége, ne put pas plus longtemps contenir la marée montante de son éloquence, et, ayant réussi à obtenir l'attention du président qui lui adressa un signe de permission, il se leva et s'assura prudemment sur ses jambes. Après avoir fait faire silence par plusieurs coups sonores, le Dr. B—l, se retenant d'une main tremblante à la table et gesticulant gracieusement de l'autre vers notre côté, avec le sourire éternel qui illuminait sa figure, proposa dans les termes les

plus flatteurs la santé de Milton et termina en demandant qu'on la bût avec trois fois trois hourras et qu'on chantât *He's a jolly good fellow*. Ces honneurs furent célébrés avec vacarme, sous la direction de l'agent de la Compagnie de la Baie de Hudson, et avec l'accompagnement du soprano de Jeannette, qui y faisait bon effet.

L'éloquent Dr. B—l se releva ensuite et proposa, dans des termes également distingués, la santé de Cheadle; on la but avec tout le cérémonial qui lui était dû. Quand les hôtes ainsi honorés eurent adressé à l'assistance les remercîments convenables, l'infatigable Dr. B—l se leva une troisième fois et, l'air plein de gravité, reprocha à l'amphitryon la blâmable négligence qu'il avait commise en omettant de porter la santé de Sa Très-Gracieuse Majesté la Reine. Le Dr. B—k, profondément humilié, présenta pour excuse la précipitation qu'avait mise son ami à proposer les autres toasts, mais reconnut la grossière faute de loyauté dont il s'était rendu coupable, bien malgré lui. Il espérait que jamais cette circonstance ne serait connue de Sa Majesté, et il pouvait garantir à la société qu'aucun cœur n'était, plus que le sien, un vivant foyer de fidélité envers la Reine. Depuis sa naissance, il avait eu le désir de mourir pour sa Reine et pour sa patrie. Sous l'influence de ce désir, il avait accompagné l'armée anglaise en Crimée, et, maintenant, marchant à la tête de la civilisation dans le Caribou, il était prêt à mourir pour cette cause.

Quand on eut, avec des applaudissements partis du cœur, bu à la santé de Sa Majesté, nous nous retirâmes dans la cuisine. On y recommença à boire des santés. Jeannette fit un joli petit discours et offrit à Milton une belle pépite d'or; Billy Ferren imita cet exemple. Puis l'un et l'autre répétèrent la même cérémonie à l'égard de Cheadle. Quant au Dr. B — l,

que rien ne pouvait contenir, il se levait toutes les cinq minutes pour porter de nouveau la santé de l'un ou de l'autre des deux « illustres voyageurs ; » mais, chaque fois, l'agent de la Baie de Hudson, aussi infatigable que le docteur, entonnait « Annie Laurie », chanson qu'on tenait en réserve pour la circonstance, et, toute la société se joignant à lui en chœur, le toast de l'ennuyeux orateur était victorieusement étouffé sous le tumulte. Enfin ses yeux devinrent vitreux, son sourire disparut, et il s'assit dans un sombre silence. Il finit par se lever tout à coup, et, traversant la chambre en courant, il fit des efforts inutiles pour en sortir par la cheminée, contre laquelle il rebondissait absolument comme un oiseau qui cherche à s'échapper en voletant contre la vitre qu'il frappe. L'aide du Dr. B — k, s'emparant alors du Dr. B — l, le mena dans une chambre à coucher. On fit ensuite apporter des cartes et on nous initia aux mystères du *High*, *low*, *Jack and the Game* et du *Pitch seven up;* mais, peu après, nous entendîmes un effroyable fracas dans la chambre à coucher. L'aide du Dr. B — k y courut et trouva le Dr. B — l étendu sur le plancher, au milieu d'une collection de pots, de poêles, de brosses, etc., qu'on y avait déposés.

Après cette interruption, les convives reprirent leurs amusements. Nous jouâmes à *Pitch seven up* jusqu'à ce que le sommeil nous empêchât de distinguer nos cartes ; l'homme de la Baie de Hudson entonnait des airs de toute espèce; Jeannette chanta cinq ou six fois *Auld Robin Gray;* Billy-la-Blague eut une furieuse discussion avec le directeur de la banque sur la politique coloniale ; tout le monde parlait à la fois, fumait et buvait du whisky ; enfin vers l'aube, nous sortîmes malgré le froid de la nuit, que le thermomètre indiquait à cinq degrés, et nous regagnâmes l'hôtel Cusheon.

Le 3o octobre, ayant passé dix jours à William's Creek, nous reprîmes nos paquets, et, faisant nos adieux à l'hôtel Cusheon, Cameron Town, et au juge Cox, nous partîmes pour le confluent de la Quesnelle. Il était tombé de quinze à dix-sept centimètres de neige; mais les voyageurs qui nous avaient précédés avaient bien battu le chemin. Notre retour au Fraser nous prit trois jours et se fit avec bien plus de facilité que la première fois. Mais là, nous eûmes le chagrin d'apprendre que le bateau pour Soda Creek avait cessé ses voyages à cause de l'hiver. Heureusement, on nous avertit que, le lendemain, un bateau ouvert partait pour cet endroit; nous y prîmes notre passage. Le propriétaire de l'embarcation s'appelait M. Mac Bride. Il avait fait partie d'une troupe de mineurs qui, après avoir remonté le Fraser durant l'été, s'était rendue à la Rivière de la Paix par les lacs Stuart et Mac Leod.

Le bateau où nous nous trouvions était grand et fortement établi. On l'avait construit exprès pour ce voyage à la Rivière de la Paix. Il contenait quarante passagers, entassés, il est vrai, comme les nègres sur un négrier. La journée était glaciale, et la neige qui tombait à gros flocons nous eut bientôt mouillés jusqu'aux os; nos pieds souffrirent beaucoup du froid résultant des mares que la neige fondue amassait au fond du bateau. Un peu en aval de l'embouchure de la Quesnelle est un *riffle* ou rapide assez dangereux : les eaux tourmentées du Fraser y forment un tourbillon qu'on accuse d'avoir englouti plusieurs canots. Nous le traversâmes sans accident, excepté que nous embarquâmes un peu d'eau, et nous continuâmes de descendre grand train le fleuve jusqu'à ce que, venant de dépasser Alexandrie, nous fûmes ensablés sur un bas-fond à fleur d'eau. Il fut impossible de démarrer de là, et M. Mac Bride finit par prier les hommes de

bonne volonté de sauter dans l'eau pour alléger le bateau. Cinq ou six personnes le firent immédiatement; mais le bateau demeurait immobile. Alors chaque voyageur en prit un autre sur les épaules et se dirigea vers le bord. Un petit homme, qui portait un énorme Yankee d'un mètre quatre-vingt-deux centimètres de haut, fit un faux pas et tomba avec son cavalier. Tous deux avaient de l'eau par-dessus la tête et, comme le courant était très-fort, ils furent à plusieurs reprises rejetés sur le sable en essayant de se mettre debout. Les spectateurs s'en tenaient les côtes de rire, et pourtant il n'était pas gai pour les victimes de l'accident d'être plusieurs fois plongées dans les eaux glaciales du Fraser. Enfin le bateau fut dégagé; on se rembarqua, et nous reprîmes notre course tant qu'il fit jour. Vers la tombée de la nuit, Mac Bride conseilla de descendre à terre et d'y camper pour la nuit, car il ne manquait pas de rapides périlleux devant nous et nous étions encore assez loin de Soda Creek. Quelques endiablés voulaient aller en avant; mais la majorité s'y opposa. Nous débarquâmes donc à un endroit où il y avait plusieurs grosses piles de bois, préparées pour l'usage du bateau à vapeur. Chacun se mit alors à essayer de se procurer du feu. Milton y réussit le premier et bientôt nous fûmes environnés d'un cercle de grands feux allumés aux dépens des propriétaires du bateau de Quesnelle. Mac Bride tira du sien quelques pains et une flèche de lard, qui disparurent promptement sous les attaques voraces de la bande affamée. Après quoi, nous nous étendîmes sur nos couches de branches de sapins. Il neiga fort toute cette nuit; en sorte que, le matin, nous nous réveillâmes sous une épaisse couverture blanche. Nous n'avions rien pour déjeuner. On se hâta donc, dès que les brouillards du matin furent dissipés, de remonter dans le bateau, qui, deux heures plus tard environ,

nous déposait sains et saufs à Soda Creek. Nous avions retenu nos places dans le wagon express qui porte, de cette place à Yale, l'or et la correspondance ; mais le courrier n'était pas encore revenu du Caribou. Nous en profitâmes pour aller chez Davidson, près du lac William, à vingt kilomètres de là. Cette ferme est peut-être la plus belle de la Colombie Britannique. Elle comprend, sur les bords du lac, plusieurs centaines d'hectares de basse terre, occupant une espèce de delta formé par un petit cours d'eau qui se jette dans le lac. L'orge, l'avoine, les pommes de terre et d'autres végétaux y viennent admirablement bien. On y avait cette année semé du blé pour la première fois; il sortait déjà de terre, mais il avait l'air jaune et mal nourri. Le paysage au lac William est fort beau; des hauteurs hardies et rocailleuses s'élèvent majestueusement du côté de l'ouest.

Le lendemain de notre arrivée chez Davidson, un grand nombre de mineurs vinrent avec la nouvelle qu'un bateau, parti un jour après nous de la bouche de la Quesnelle, avait été englouti par les rapides. Sept ou huit personnes s'étaient noyées. Un de ceux qui avaient eu la chance d'échapper au danger, portait dans sa ceinture plusieurs kilos pesant d'or. La force du courant l'avait littéralement jeté à la terre, et il avait eu la présence d'esprit d'escalader le rivage.

Deux ou trois jours plus tard, arriva l'express, et nous repartîmes pour Yale. En atteignant le bas de la montée qui conduit au plateau, nous trouvâmes qu'une épaisse couche de glace avait recouvert la route. Il nous fallut tous descendre et pousser à la roue. Souvent les chevaux tombaient. On les dételait pour les remettre debout. Enfin, après maint délai, nous gagâmes le sommet. La neige y avait plus de profondeur et les chevaux y couraient mieux.

Le wagon-express emportait avec nous soixante-dix-

sept kilos pesant d'or. Le fait que cette somme, montant à environ 200,000 francs, pouvait ainsi voyager sans escorte, était la preuve la plus forte qu'on pût donner de la sécurité des routes dans la colonie. Avec nous il n'y avait qu'un voyageur, outre le conducteur, qui seul était armé. Celui-ci nous conta que souvent il voyageait seul, tout seul, conduisait le trésor, et qu'il avait pris son parti d'être un jour attaqué. La tentation était vraiment trop forte. Les occasions étaient continuelles sur cette route isolée, qui avait six cent cinquante kilomètres de longueur, où il n'y avait de maisons que tous les quinze ou trente kilomètres, et où les passants, si ce n'est à de certaines saisons, étaient toujours rares. L'endroit le plus favorable à une attaque de ce genre était, suivant lui, un gouffre béant, qui, caché par des buissons du côté de la route avec un fond couvert de *débris* et de broussailles, offrait toutes les commodités désirables pour faire disparaître son cadavre. Une telle perspective ne rendait aucunement ni plus inquiet ni moins heureux notre conducteur, qui riait et parlait du destin qu'il se croyait réservé, comme s'il n'y avait pris aucun intérêt.

Quatre journées de voiture nous amenèrent à la terrible route qui conduit de Lytton à Yale. Alors, assis dans le wagon, à quelques centimètres d'un précipice de deux cent vingt à deux cent cinquante mètres, sans parapet, descendant ou montant les pentes à fond de train, et, dans les portions étroites, rasant la face des rochers, nous nous trouvions peu à notre aise, et nous pensions que le plus léger accident suffisait pour nous lancer, de notre siége élevé, dans les profondeurs de l'abîme. Ce qui augmentait le péril, c'est que notre voiture s'en allait par degrés en morceaux. D'abord un ressort se brisa, puis un autre; nous rebondissions dès lors sur les essieux. Plus loin, la volée du timon se détacha; il fallut la raccommoder avec de la corde. Si la route

n'avait pas été ce qu'elle était, ces accidents n'auraient certainement pas eu de gravité. Mais, pour couronner le tout, le timon lui-même cassa dans son emboîture et la caisse se précipita parmi les chevaux. Heureusement nous étions alors sur un terrain plat, juste au delà d'un pont suspendu. Il est clair que, si cela fût arrivé quelques minutes plus tôt, nous aurions été précipités la tête en bas dans les tourbillons des Cagnons. Le timon ne pouvait plus se raccommoder. Le courrier détela donc les chevaux et les reconduisit à une maison éloignée de huit cents mètres, tandis qu'à la lueur d'un grand et bon feu, car il faisait dejà nuit close, nous demeurions pour garder son riche chargement. Au bout d'une heure, le conducteur était de retour, accompagné d'un ami qui amenait un grand chariot couvert, attelé de deux beaux chevaux de Californie. Ces animaux frais furent mis en tête, et nous partîmes avec nos deux paires de chevaux qui nous entraînaient à bride abattue. Nous avions alors deux conducteurs : l'un tenant les rênes, l'autre distribuant libéralement les coups de fouet. Le courrier avait rapporté une bouteille de whisky, et, dans les instants de loisir relatif que leur laissait leur double occupation, lui et son ami se mirent à la boire à longs traits. Bientôt ils découvrirent que les rênes des chevaux de tête ne croisaient pas, et qu'elles ne servaient en rien pour conduire; mais qu'importait ? Nos deux Californiens guidaient admirablement et décrivaient toutes les courbes avec une étonnante précision. Aucune route peut-être n'est plus dangereuse que celle-là; mais nos deux hommes hurlaient et fouettaient, les bêtes galopaient avec fureur, le chariot bondissait en contournant les hauteurs escarpées et emportait des morceaux du sol dans sa course effrénée. Avant minuit, nous entrions à Yale. Les vingt-cinq derniers kilomètres de cette course infernale ne nous avaient pris qu'une heure.

Le lendemain matin, pour la seconde et dernière fois, nous quittions cette petite ville pittoresque ; nous redescendions le Fraser en bateau à vapeur et, le 25 novembre, nous débarquions une fois encore à Victoria.

Peu après notre retour, nous y reçûmes du capitaine Lascelles une aimable invitation à l'accompagner dans une croisière qu'il allait faire sur la canonnière de Sa Majesté *le Forward*, vers San Juan et Nanaimo. La croisière fut des plus agréables. Nous visitâmes les mines de charbon de terre du futur Newcastle de l'Océan Pacifique, et nous mîmes amplement à profit l'hospitalité du capitaine Bazalgette et de ses officiers, dans la fameuse île de San Juan.

Nous avions donc vu en grande partie la Colombie Britannique et l'île Vancouver. La première, nous l'avions parcourue depuis La Cache de la Tête Jaune, en descendant la Thompson, jusqu'à l'embouchure du Fraser; puis nous avions de nouveau pénétré au cœur du pays jusqu'au Caribou. La richesse minérale nous y avait paru abondante. L'étendue et la production des champs d'or, qu'augmentent chaque mois de nouvelles découvertes, suffiraient seules pour faire de cette colonie une de nos possessions les plus importantes. Mais, en outre, des symptômes incontestables prouvent qu'on trouvera encore dans la Colombie Britannique, comme dans l'État voisin de la Californie, les minéraux qui ont le plus d'utilité. Il est vrai qu'aujourd'hui on ne s'y livre qu'à la recherche de l'or et qu'on méconnaît la vraie richesse minérale de cette région. Cependant le charbon de terre affleure à Alexandrie, le long de la Similkameen et à l'entrée Burrard. De plus, la colonie de Vancouver possède ces magnifiques gisements de charbon qu'on a déjà exploités avec beaucoup de succès, depuis quatre ou cinq années, près de Nanaimo.

Le bois de construction dans la Colombie Britannique est en son genre sans égal. Le sapin douglas, avec son tronc droit et uniforme, souple et flexible à l'excès, fournit les espars et les mâts les plus beaux pour les plus grands navires. Souvent ces arbres ont plus de quatre-vingt-dix mètres de haut sur trois de diamètre. Le sapin blanc et le cyprès gigantesque, ce dernier dépassant même en hauteur le sapin douglas, croissent avec lui dans de vastes forêts qui assurent une fourniture presque inépuisable. Cependant le trait le plus caractéristique des ressources qu'offrent la Colombie Britannique et l'île Vancouver, est peut-être le nombre extraordinaire, la variété des poissons qui fréquentent le littoral et qui envoient leurs essaims dans tous les cours d'eau. Au printemps, deux espèces de saumons remontent le Fraser; des millions de *houlicans* se pressent à son embouchure, et des bancs de harengs pénètrent dans toutes les baies. Le houlican ressemble à l'éperlan, mais est un peu plus gros et a un goût délicieux. Il est très-huileux. Son arrivée est annoncée par les volées de goëlands qu'on aperçoit au-dessus des bas-fonds. La façon dont les Indiens le prennent suffit à donner une idée du nombre extraordinaire qui compose les bancs de ces poissons. Le fleuve en est alors littéralement encombré. Le pêcheur descend dans son canot, avec une longue perche armée aux deux bouts de pointes fort affinées et formant des espèces de râteaux. Tout assis, il la plonge dans l'eau de chaque côté alternativement, comme si c'était une pagaie; et, à chaque coup, il rapporte une rangée de houlicans empalés sur les dents de son outil. Trois nouvelles espèces de saumons remontent l'une après l'autre le Fraser, en été et en automne; l'hiver en amène une sixième variété dans les havres et les baies du littoral. Nous avons vu des saumons de sept à neuf kilos pris dans le havre de San Juan au

mois de décembre. Chaque saison de l'année a donc son espèce de saumon. La truite est abondante dans les rivières des montagnes et dans les lacs. L'esturgeon hante les profondeurs du Fraser. L'entrée Burrard a des bancs d'huîtres très-productifs. En un mot, tous les bons aliments que la pêche peut procurer à l'homme se rencontrent dans cette région déjà si favorisée.

La richesse et l'étendue de ses pâturages, la sécheresse de son sol et de son climat, permettent à la Colombie Britannique d'assurer de grands profits à l'éleveur de bétail. Cependant il s'y rencontre des inconvénients; entre autres, l'immense étendue de terre qui serait nécessaire à chaque herbager. Le pays n'a pas d'autre herbe que le *bunch-grass*. Ce gazon couvre les terrasses du Fraser, ainsi que les ondulations et les flancs des montagnes dans la région centrale. Poussant en touffes distinctes, particularité d'où il a tiré son nom [1], il tient trop peu par ses racines grêles au sol léger et poudreux qui le produit. Les chevaux et les bêtes à cornes en arrachent beaucoup en paissant; les bêtes à laine tondent de si près cette plante délicate, que souvent elle ne repousse pas. C'est ainsi que les plateaux de Lilloet, naguères célèbres pour la richesse de leurs pâturages, sont devenus des plaines poussiéreuses et stériles, où il ne reste plus éparpillés çà et là que quelques plants de sauge sauvage et d'absinthe : le *bunch-grass* y a été détruit. En outre, il faut au bunch-grass trois ans pour parvenir à sa pleine venue, et trois pour repousser quand il a été brouté. Comme il vient en touffes distinctes, il ne recouvre en somme le pâturage que d'une façon insuffisante. Tous ces inconvénients prouvent, comme nous l'avons dit, qu'un éleveur a besoin ici d'une très-grande étendue d'herbage. A la vérité, la place ne lui

1. *Bunch-grass*, signifie littéralement *gazon à touffe*. — J.-B.

manquerait pas aujourd'hui. Quiconque, à présent, voudra donc donner ses soins à élever des moutons et des bœufs, sera certain de faire en Colombie de très-grands profits. Et néanmoins, par quelque cause que ce soit, par manque de capital ou par la perspective d'un plus rapide enrichissement ailleurs, on ne s'en est encore occupé que fort peu, et le champ reste ouvert à tous les nouveaux venus.

L'étendue de la terre arable est vraiment très-limitée dans la Colombie Britannique. Si l'on excepte un petit district qui va de l'extrémité méridionale du lac Okanagan à la Grande-Prairie, sur la route qui conduit à la Thompson; quelques morceaux de bonne terre à l'intérieur; et le delta du Fraser, couvert à peu près en entier d'épaisses forêts et exposé aux inondations l'été, tout le pays offre une nappe de roches, de graviers et de cailloux roulés. La surface de la région qui se trouve à l'est de la chaîne des montagnes côtières se compose principalement d'un plateau élevé, que surmontent les collines ou les montagnes et où se sont creusées les vallées de la Thompson et du Fraser avec leurs innombrables affluents. Ces vallées étroites et profondes ont généralement des flancs escarpés. Sur le plateau, les gelées nocturnes, qui prévalent même durant l'été, s'opposent à la culture de presque toute espèce de végétaux. Dans les vallées, la terre est ordinairement fort sèche, sablonneuse et pierreuse; et, si on n'y adopte pas un système très-perfectionné d'irrigation et de fumage, on n'y récoltera pas grand'chose.

Sur les terrasses de la Thompson et du Fraser où même dans la région du gravier et des cailloux roulés, partout où nous avons vu qu'on avait essayé de faire pousser des céréales, on avait échoué. Les choux et les végétaux de ce genre, fort arrosés, semblaient y prospérer très-bien; mais l'avoine et l'orge avaient

des épis courts, une paille faible, rabougrie et misérable. Ce n'est pas que l'eau manque ; mais les terres qu'elle arrose ont un sol extrêmement léger et superposé ordinairement à un tel lit de gravier ou de cailloux, que l'eau y filtre comme à travers un crible, et que les courants disparaissent au lieu de demeurer à la surface. Les détritus de ce bunch-grass qui pousse par touffes isolées ne peuvent pas avoir enrichi le sol en lui donnant une terre végétale. On trouve, il est vrai, de loin en loin, plusieurs places fertiles, de quelques hectares de contenance, sur le bord des rivières, par exemple le long des Thompsons du nord et du sud, en amont de Kamloups. Il y a encore des morceaux de bonne terre qui ont donné d'excellents produits au voisinage d'Alexandrie et des lacs William et du Castor. Mais ces fonds fertiles, ces basses terres dues à l'alluvion, forment un contraste frappant avec le caractère général de la contrée. En conséquence, la Colombie Britannique, riche au delà de toute expression à beaucoup de points de vue, *n'est pas* une région agricole. Il en est de même de l'île Vancouver. Celle-ci est un immense rocher dans les creux duquel s'est amassée de la terre végétale ; mais la terre y a ordinairement trop peu de fond pour la charrue, et les fertiles oasis peu développées y conviennent mieux au travail du jardinier qu'à celui du fermier.

Un tel défaut, dans les productions agricoles des deux colonies jumelles, oblige les populations à tirer leurs denrées de la Californie ; ainsi leur or passe dans les poches des Américains.

En effet, la Californie est le pays le plus foncièrement riche du monde. Possédant tous les minéraux utiles ou précieux en une quantité presque inépuisable, excepté le charbon de terre qu'on n'y a pas encore trouvé, elle a en outre un sol d'une fertilité extraor-

dinaire. Les montagnes y sont d'or et d'argent ; les vallées y rappellent la terre de Gessen. Le blé vient avec une abondance sans pareille. Le grain tombé de l'épi, lors des récoltes, produit une ou deux autres moissons qu'on appelle les *levées volontaires*, venues sans le travail de l'homme. Des fruits de toute espèce, depuis les pommes, les poires et les raisins des climats tempérés, jusqu'aux pommes de pin et aux bananes des tropiques, mûrissent en perfection. L'avoine pousse d'elle-même sur les penchants de la Sierra Nevada ; et, dans les plaines alluviales, outre les céréales ordinaires, on récolte le maïs, le tabac et le coton.

Il en est bien différemment de la Colombie Britannique. Nous admettons qu'elle égale la Californie en richesse minérale ; mais, comme elle n'est pour ainsi dire que l'extension des Montagnes Rocheuses jusqu'au Pacifique, qu'une mer de hauteurs, qu'une terre de montagnes et de forêts, avec des gonflements caillouteux et des terrasses couvertes de bunch-grass, l'agriculteur y cherchera en vain les riches vallées alluviales. Aucune colonie n'a été plus mal décrite qu'elle.

Jadis, lorsqu'elle n'était qu'une réserve pour les animaux à fourrure qu'exploitait la Compagnie de la Baie de Hudson, la région était représentée comme « ne valant guère mieux qu'un désert, ravagé par les bêtes fauves, dont les hurlements retentissaient partout ; où des animaux voraces et à moitié affamés faisaient une guerre éternelle à une population de sauvages, éparpillés et mourants de faim ; où le froid dépassait celui des pôles et la sécheresse celle du Sahara. » Enfin, pour emprunter au Chancelier de l'Échiquier les paroles qu'il prononçait il y a quelques années dans la Chambre des Communes, « ces territoires étaient entourés de glaces et de brumes perpétuelles ; l'infortuné

qui aurait l'imprudence d'essayer de s'y établir ne pourrait y trouver que ruine et désespoir [1]. »

Combien différèrent de ces vieux récits les premiers rapports qu'on envoya en Angleterre, quand le flot des immigrants se fut répandu sur ce pays de l'or! L'intérêt des spéculateurs et des propriétaires était alors d'y attirer les aventuriers par des louanges exagérées, comme ç'avait été celui de la Compagnie de la Baie de Hudson de les en éloigner pour conserver sa possession intacte en la représentant comme un désert inhabitable. Alors les relations les plus éblouissantes furent adressées aux principaux journaux, qui les insérèrent. Cette nouvelle colonie devint un véritable paradis pour le fermier, et bien des hommes laborieux, alléchés par ces promesses, arrivèrent pour être cruellement désappointés par la réalité. Ni l'un ni l'autre de ces comptes rendus n'est exact. Comme il arrive ordinairement dans des cas pareils, la vérité se trouve entre les extrêmes, et nous avons cru devoir exposer nettement ce qu'elle est, afin de dissiper les injustes préventions qui se sont formées à ce sujet.

Maintenant, s'il est vrai que la Colombie Britannique n'enferme dans ses limites qu'une quantité peu considérable de terres bonnes pour les travaux de l'agriculteur, il l'est aussi qu'elle n'est séparée du bassin fertile de la Saskatchaouane que par la barrière des Montagnes Rocheuses. Nous avons déjà parlé des grandes ressources de l'agréable pays qu'arrose la Saskatchaouane. Les riches prairies y ont un sol alluvial de quatre-vingt-dix centimètres à un mètre cinquante de profondeur et n'attendent que la charrue. Elles offrent leurs herbages sans fin, qui, dans les temps antérieurs, ont engraissé d'innombrables

1. Voyez *Prize Essay on British Columbia*, by the Rev. R. C. L. Brown, M.A., minister of Saint-Mary's, Lilloet. — Ch.

bandes de bisons, à nos troupeaux domestiques. Les forêts, les lacs et les cours d'eau varient le paysage et promettent leurs bois de construction, leurs poissons et leurs millions de volailles sauvages. Eh bien! ce superbe pays, estimé à plus de cent mille kilomètres carrés et à seize millions d'hectares du sol le plus fertile, capable de subvenir aux besoins de vingt millions d'habitants, est, un peu à cause de son isolement, mais surtout à cause des obstacles que la Compagnie maîtresse oppose à la colonisation, complétement négligé, inutile. Il ne sert qu'à entretenir un petit nombre d'Indiens et d'employés de la Compagnie de la Baie de Hudson. Cependant ce riche pays agricole n'est pour ainsi dire qu'à un pas de nos champs d'or. Il doit devenir le grenier de la Colombie Britannique. La communication entre les deux est facile à établir. Nous l'avons démontré. A quoi tient-il donc que les mineurs ne tirent pas leurs denrées d'un territoire anglais au lieu de les prendre en Californie? Pourquoi donc l'or de la Colombie Britannique n'enrichirait-il pas plutôt des sujets de l'Angleterre que des citoyens des Etats-Unis?

Nous voulons examiner ce sujet de plus près. Les avantages d'une route qui traverse le continent américain sans sortir du territoire anglais ne semblent pas être discutables. Les États-Unis nous devancent toujours dans de semblables entreprises, non sans doute à cause de quelque supériorité morale de leurs habitants, mais parce que leur gouvernement est plus libéral et moins léthargique. Ils ont donc construit une route, ils ont tendu un fil électrique à travers le continent jusqu'en Californie; enfin ils ont commencé un chemin de fer du Pacifique. Ils avaient, plus que nous, à vaincre des obstacles en traçant une route au cœur de prairies moins fertiles, où le bois et l'eau sont rares et qu'infestent des Indiens belliqueux. La tra-

versée des montagnes sur leur territoire est abrupte, escarpée, ne ressemblant guère aux montées graduelles que présentent les cols de La Cache et du Vermillon. Or tous ces obstacles ont été surmontés. Aujourd'hui, San Francisco est en communication quotidienne à la fois par le télégraphe électrique et par la poste, avec les bords de l'Atlantique. Les revenus d'une seule année ont suffi pour payer les frais de la création de cette ligne de télégraphe. Quant à la construction de la route qui passerait tout entière sur le territoire anglais, nous ne connaissons qu'une partie très-difficile, celle qu'il faudrait faire entre le lac Supérieur et le fort Garry. Le pays y est occupé par une suite de lacs, de marécages et de forêts ; il exigerait, pour devenir passable, beaucoup de travail et d'argent. Cependant le professeur Hind a prouvé jusqu'à l'évidence que les difficultés sont faciles à surmonter, et qu'elles ne méritent pas qu'on s'y arrête en présence des magnifiques résultats auxquels aboutirait la réussite d'une pareille entreprise. On rirait peut-être d'objections de ce genre dans la Californie et dans la Colombie Britannique, où l'on s'est accoutumé à triompher d'obstacles bien différents.

Voilà bientôt deux cents ans que le chevalier de La Salle [1] avait conçu le projet d'établir, au moyen d'une route à travers le continent, une communication de l'Atlantique au Pacifique, et c'est en en poursuivant la réalisation que les Canadiens français, dès 1731, sont arrivés les premiers aux Montagnes Rocheuses. Depuis lors, ce sujet a été souvent rappelé à la considération du public et du gouvernement.

Ce que les enthousiastes des temps passés rêvaient,

1. Robert de La Salle, né à Rouen vers 1640, alla au Canada vers 1670, reconnut le cours entier du Mississipi, prit possession de la Louisiane au nom de Louis XIV, et mourut assassiné dans le Texas en 1687. — J.-B.

la communication par cette route avec la Chine et le Japon, est sur le point de se réaliser; mais ce seront des Américains et non des Français ni des Anglais qui en viendront à bout. Non-seulement les premiers ont achevé leur route de l'Atlantique au Pacifique à travers le continent [1], mais même, au moment où nous écrivons, nous apprenons que le Congrès des États-Unis a adopté un projet de loi qui accorde une subvention pour l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur entre San Francisco et Hongkong.

Victoria, avec le magnifique havre d'Esquimalt, a des avantages considérables sur San Francisco, car les mines de charbon de l'île Vancouver [2] sont les seules qu'on connaisse sur le littoral du Pacifique dans l'Amérique du Nord. En outre, Victoria n'est qu'à neuf mille sept cent cinquante kilomètres de Hongkong, c'est-à-dire à environ vingt et une journées de bateau à vapeur; et, si un chemin de fer était construit d'Halifax jusqu'à quelque endroit dans la Colombie Britannique, le voyage entier de Southampton à Hongkong ne prendrait que trente-six jours, c'est-à-dire quinze ou vingt journées de moins qu'il n'en faut en passant par Suez.

Dans le temps où nous vivons, lorsqu'il est question de former, des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, une confédération, et que nos rapports avec les États-Unis nous donnent quelque inquiétude, ce sujet acquiert un intérêt plus pressant et plus vif [3].

1. C'est dans l'*express* qui parcourt cette route que le capitaine Burton s'est rendu de San-Jo à San-Francisco en 1860. Quant au chemin de fer du Pacifique, le dernier rail qui complète la ligne allant d'un océan à l'autre a été posé par Bringham Young, le 10 janvier 1870. Voir notre édition des *voyages du capitaine Burton*. — J.-B.

2. Pourquoi omettre les autres qui sont citées à la page 300 de cette édition? — J.-B.

3. Voir l'*Introduction*.

L'heure semble être venue où la Compagnie de la Baie de Hudson doit être abolie. Elle a rendu service par le bon gouvernement qu'elle a maintenu dans les territoires qu'on lui avait concédés; c'est là sa gloire si on la met en comparaison avec les compagnies américaines; mais elle doit partager le sort de tous les grands monopoles auxquels elle a survécu. Déjà lord Wharncliffe a porté cette question devant la Chambre des Lords, en proposant la formation du territoire nord-ouest en colonie séparée et en demandant si l'on avait pris à cet effet quelque mesure. Il va sans dire que le gouvernement n'avait rien fait et qu'il n'a pas semblé être disposé à faire davantage.

Pour trouver vers le nord-ouest un passage par mer, on a sacrifié des millions de francs et des centaines d'existences. Une fois découvert [1], ce passage n'a pas pu être utilisé. La vraie grande route de l'Océan Pacifique est le passage qu'on trouve dans le nord-ouest au travers des Montagnes Rocheuses. Espérons donc que nos compatriotes, qui ont eu la gloire de faire la découverte du passage par mer, découverte brillante mais inutile au commerce, sauront aussi être les premiers à établir un chemin de fer à travers le continent américain et à recueillir les bénéfices que ne peut pas manquer de donner la réalisation de ce vieux rêve des Français.

Nous sommes atteints de la maladie d'écrire et nous couvririons encore un grand nombre de pages en racontant notre séjour dans la belle terre de Californie, si fertile en scènes étranges et en curieuses aventures. Mais le lecteur, que peuvent avoir fatigué les détails arides et prosaïques donnés dans ce dernier chapitre, pensera sans doute avec nous que notre livre est assez

1. Ce passage a été franchi, du détroit de Béhring à la mer de Baffin, en 1853, par Inglefield. Voir notre abrégé de *La mer libre du Pôle*, par J.-J. Hayes. — J.-B.

long et que nous n'avons pas tort de réfréner notre manie d'écrivains. Peut-être désirerait-il cependant savoir ce qu'est devenu notre ami M. O'B. Ce monsieur voyageur, semblable au Juif-Errant ou à l'âme du célèbre John Brown, est sans doute « marchant encore. » Lors de notre retour à Victoria, après la pointe que nous avions faite dans le Caribou, M. O'B. en était parti. Il s'était mis en route pour San Francisco. A notre arrivée dans cette ville, il avait mis à la voile pour Melbourne en Australie. De là, il a pu se rendre à la Nouvelle-Zélande ou retourner aux Indes, pour achever son tour du monde en revenant en Angleterre; heureux, sans doute, partout où il n'aura rencontré ni loups, ni ours gris, ni Assiniboines.

Le 20 décembre, nous nous embarquions pour San Francisco sur le bateau à vapeur *le Pacific;* à la hauteur de Neah Bay, nous sommes tombés dans une rafale blanche; notre chaudière a éclaté et la Noël s'est passée avant que nous eussions atteint notre destination.

Les gloires de la Cité d'Or, les charmes qu'a eus pour nous la société de M. Booker et des autres excellents membres du Club de l'Union à San Francisco; les merveilles du Bosquet des Grands Arbres dans la vallée Mariposa, où il croît des wellingtonias (on dit, aux États-Unis, des washingtonias) qui dépassent cent vingt-et-un mètres, c'est-à-dire sont plus hauts que Saint-Paul de Londres, dont les troncs supportent des salles de bal et dont les corps abattus servent de jeux de boules; les belles dames de *Frisco*, comme les Californiens appellent familièrement leur grande ville; les *fraternisations* des gredins de Copperopolis et de Columbia City : tout cela, nous le tairons. Ces détails restent consignés dans nos journaux, avec l'envie que nous avons eue de traverser le doux Pacifique, comme

si nous avions mangé de ces lotus qui enlevaient aux étrangers les souvenirs de la patrie et de la famille; nous nous rappelons aussi la façon dont nous avons échappé aux artifices de la *grass-widow* [1] et notre querelle à bord du bateau *Golden City*, contre des partisans trop enthousiastes du Nord.

Nous rentrâmes à Liverpool, par Panama et New-York. Le 5 mars 1864, en débarquant du *China,* nous nous trouvions entourés de vieux amis, qui nous souhaitaient la bienvenue et nous réintégraient immédiatement dans les plaisirs du foyer domestique.

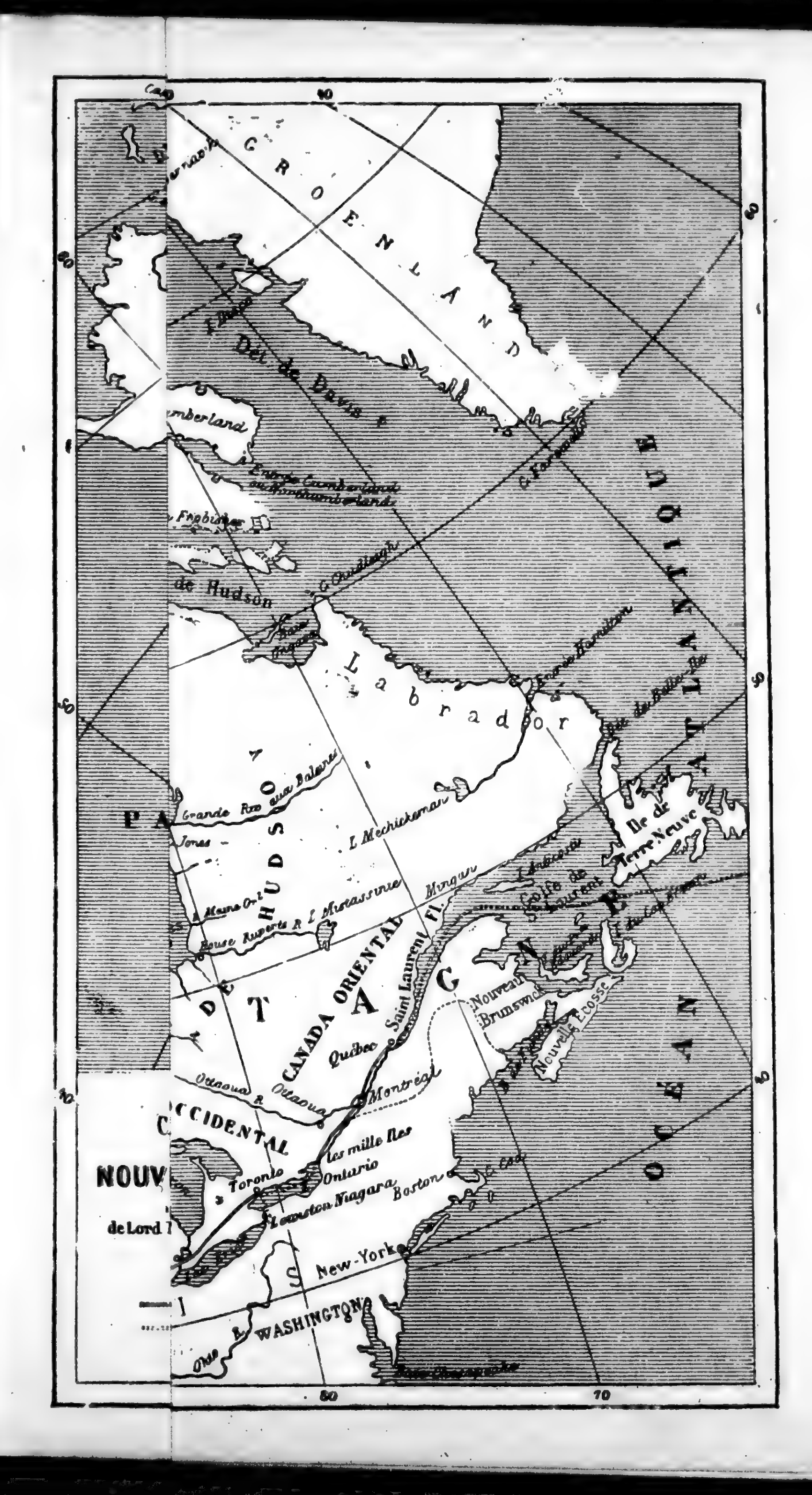
1. En Amérique, on appelle *grass-vidow* (veuve en herbe) une femme séparée ou divorcée de son mari. — Ch.

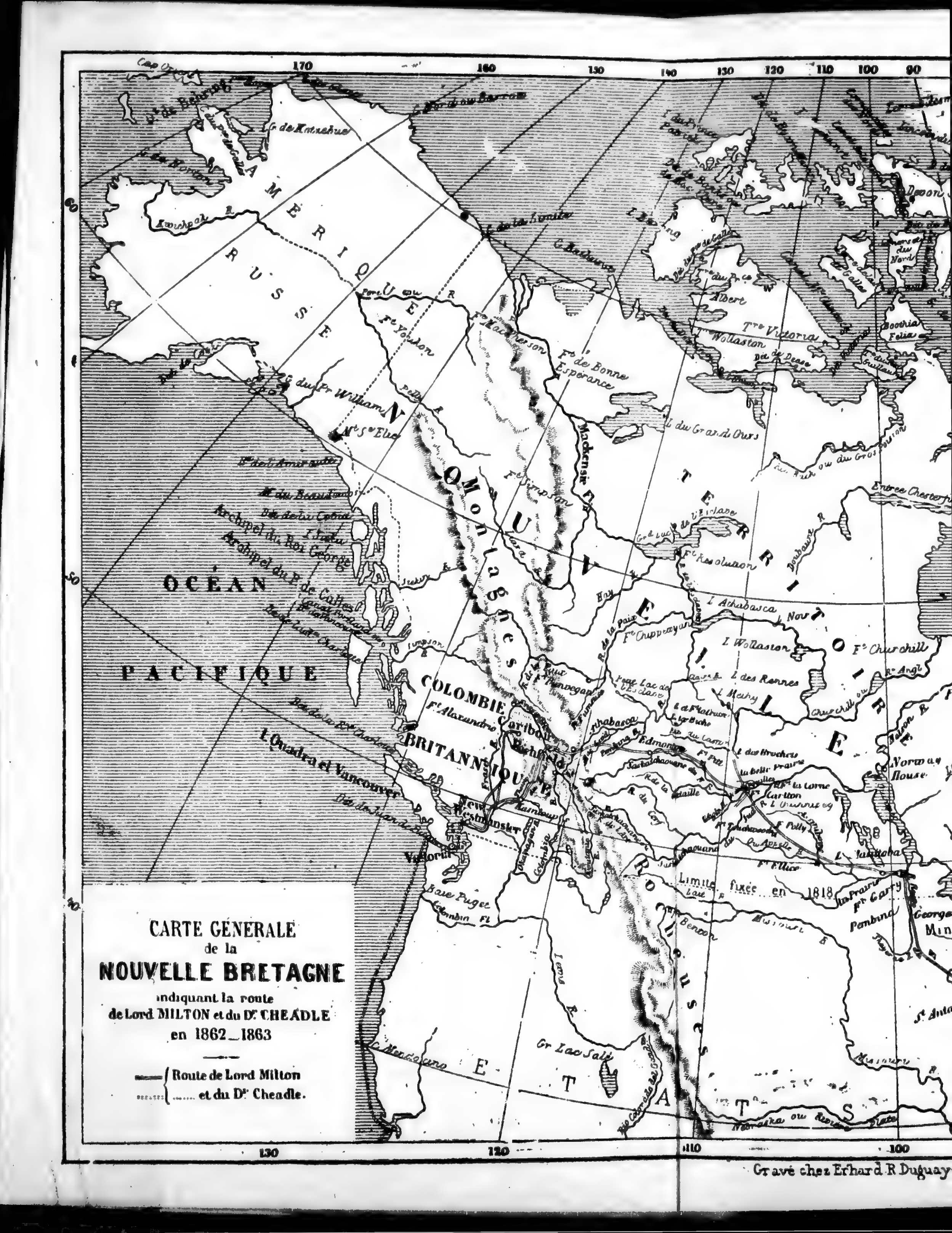
FIN

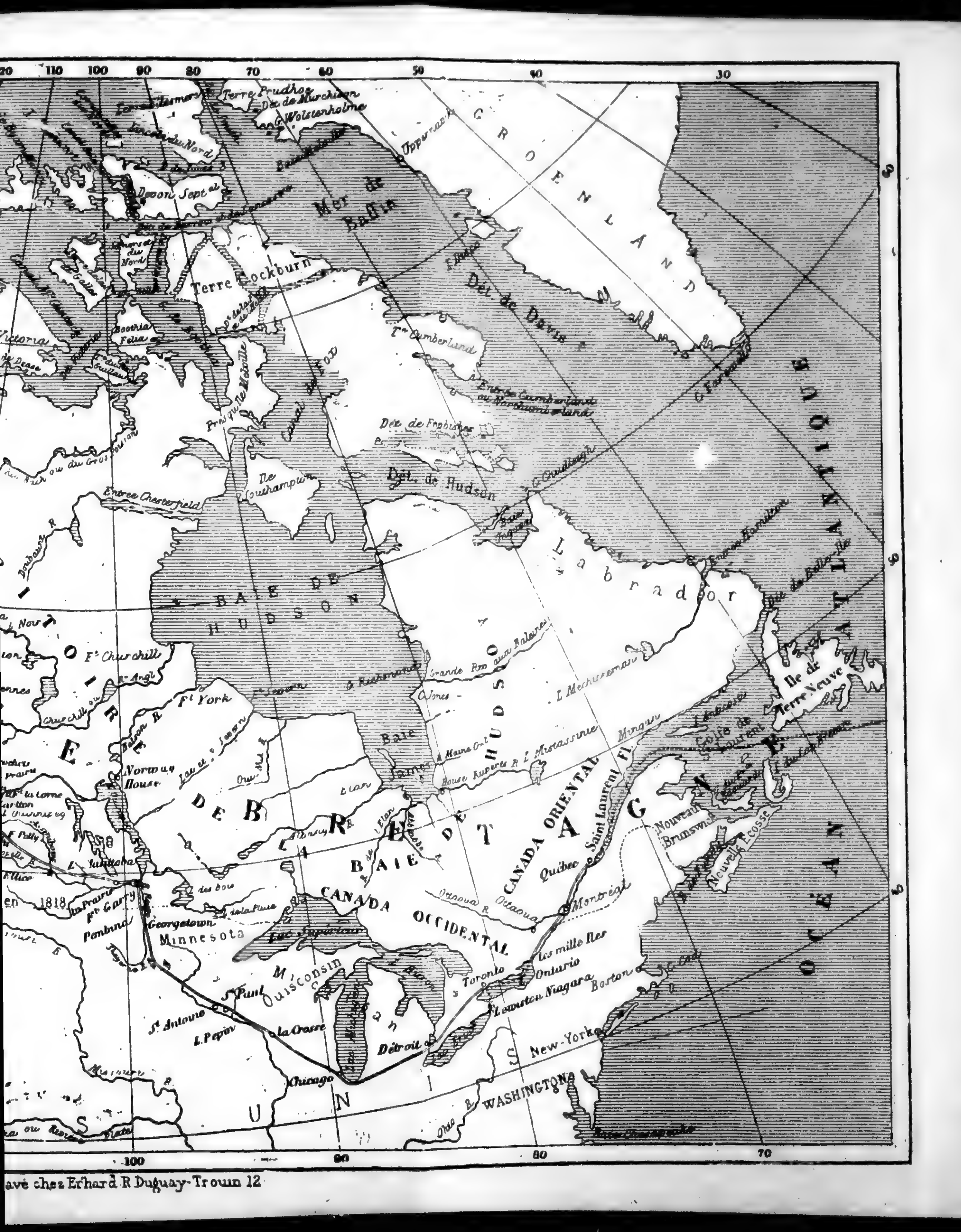
aux
ille;
vons
notre
des

ew-
nous
sou-
édia-

erbe)




CARTE GÉNÉRALE
de la
NOUVELLE BRETAGNE
indiquant la route
de Lord MILTON et du Dr. CHEADLE
en 1862_1863
Route de Lord Milton
...... et du Dr. Cheadle
OCÉAN
PACIFIQUE
AMÉRIQUE RUSSE
NOUVELLE
TERRITOIRE
COLOMBIE
BRITANNIQUE
Montagnes
Rocheuses
E T A T S
Cariboo
New Westminster
Victoria
Edmonton
Carlton
Fort Garry
Pembina
Limite fixée en 1818
Gr Lac Salé
L. Quadra et Vancouver
Archipel du Roi George
I. Wollaston
L. Athabasca
L. du Grand Ours
Mackenzie Fl.
Tre Victoria
Albert
Wollaston
Boothia Felix
Devon
Fort Churchill
Norway House
Jasper House
Kamloops
Baie Puget
C. Mendocino
Gravé chez Erhard R. Duguay
170
160
150
140
130
120
110
100
90
60
50
40




avé chez Erhard R Duguay-Trouin 12

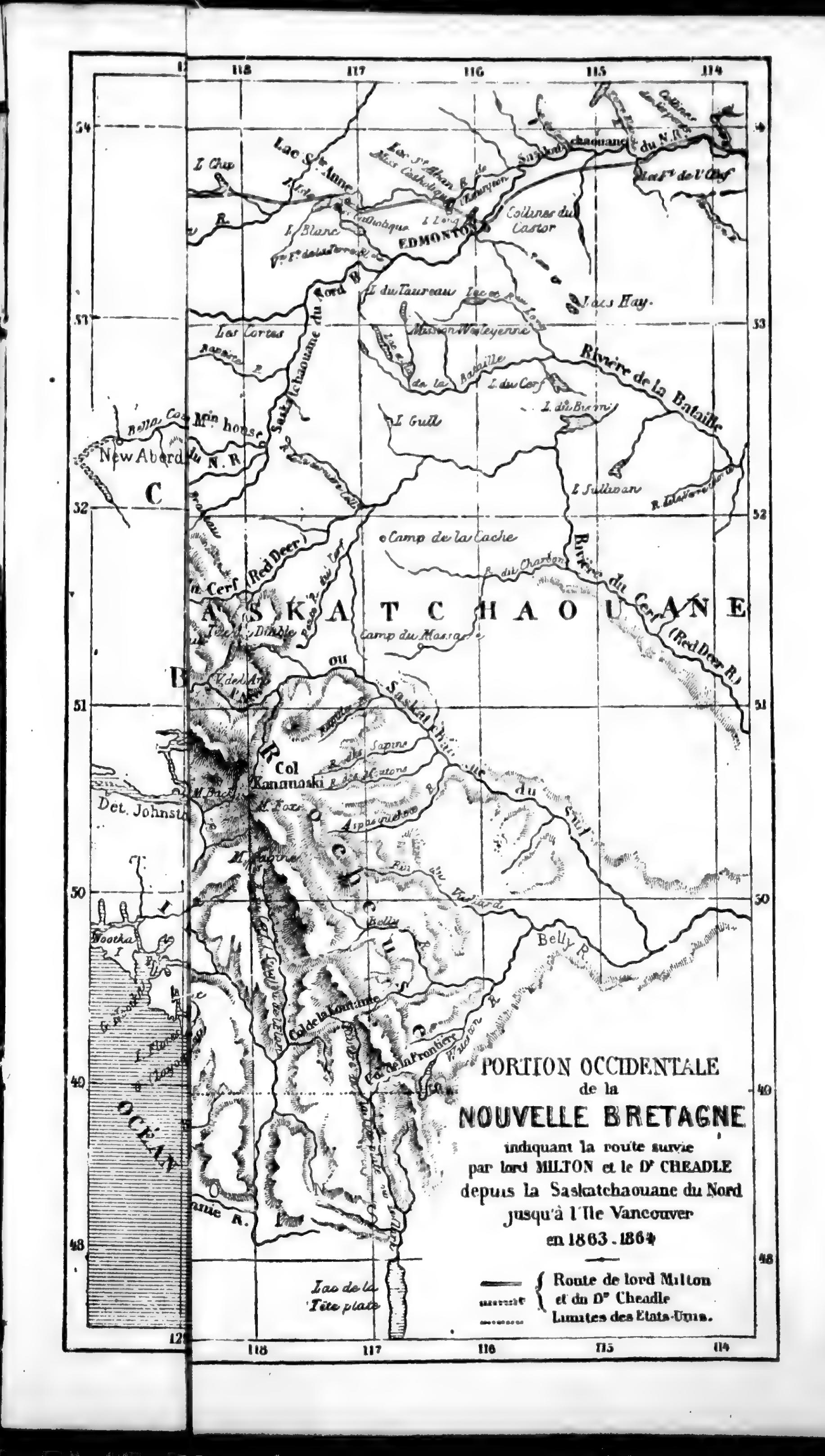
32

51

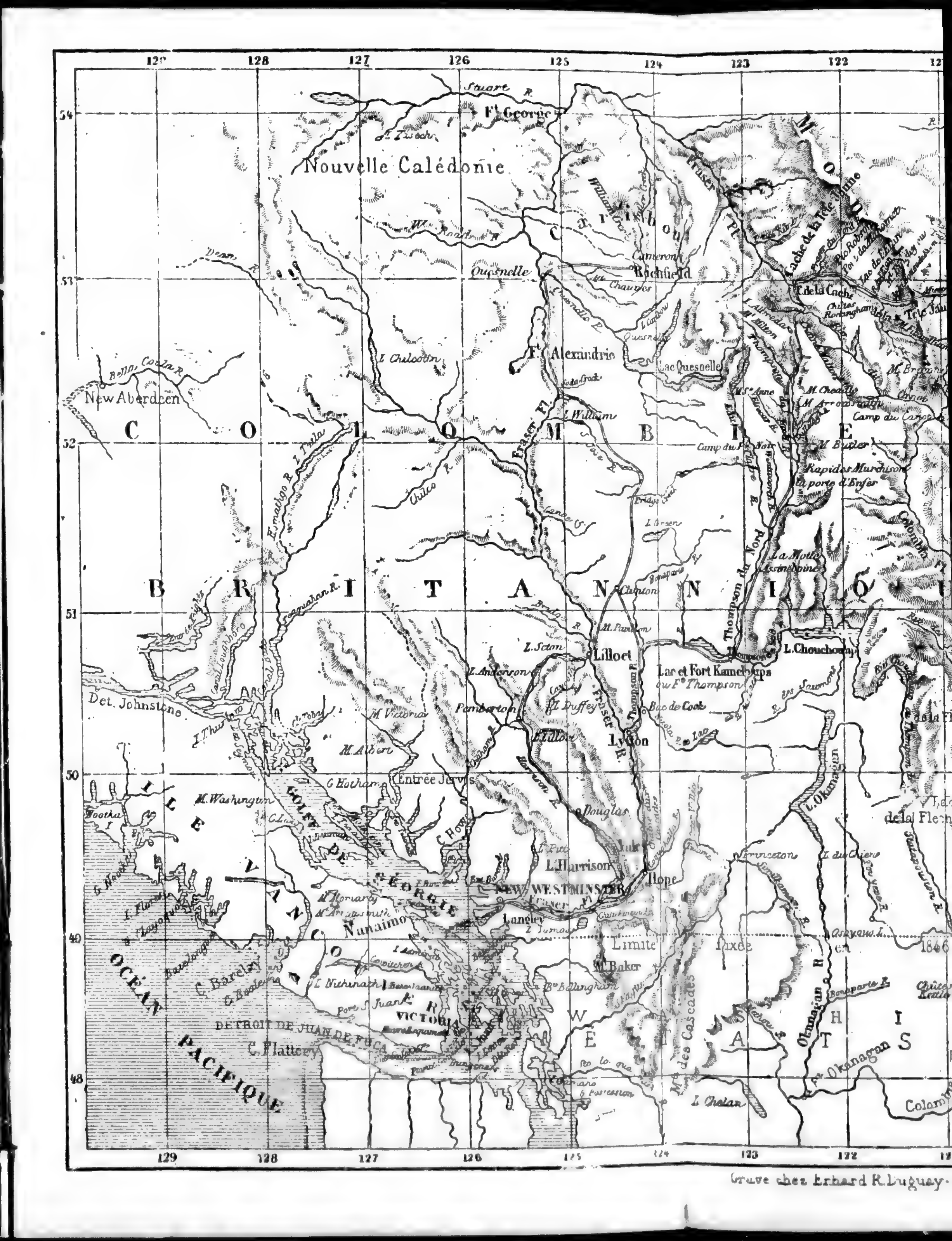
50

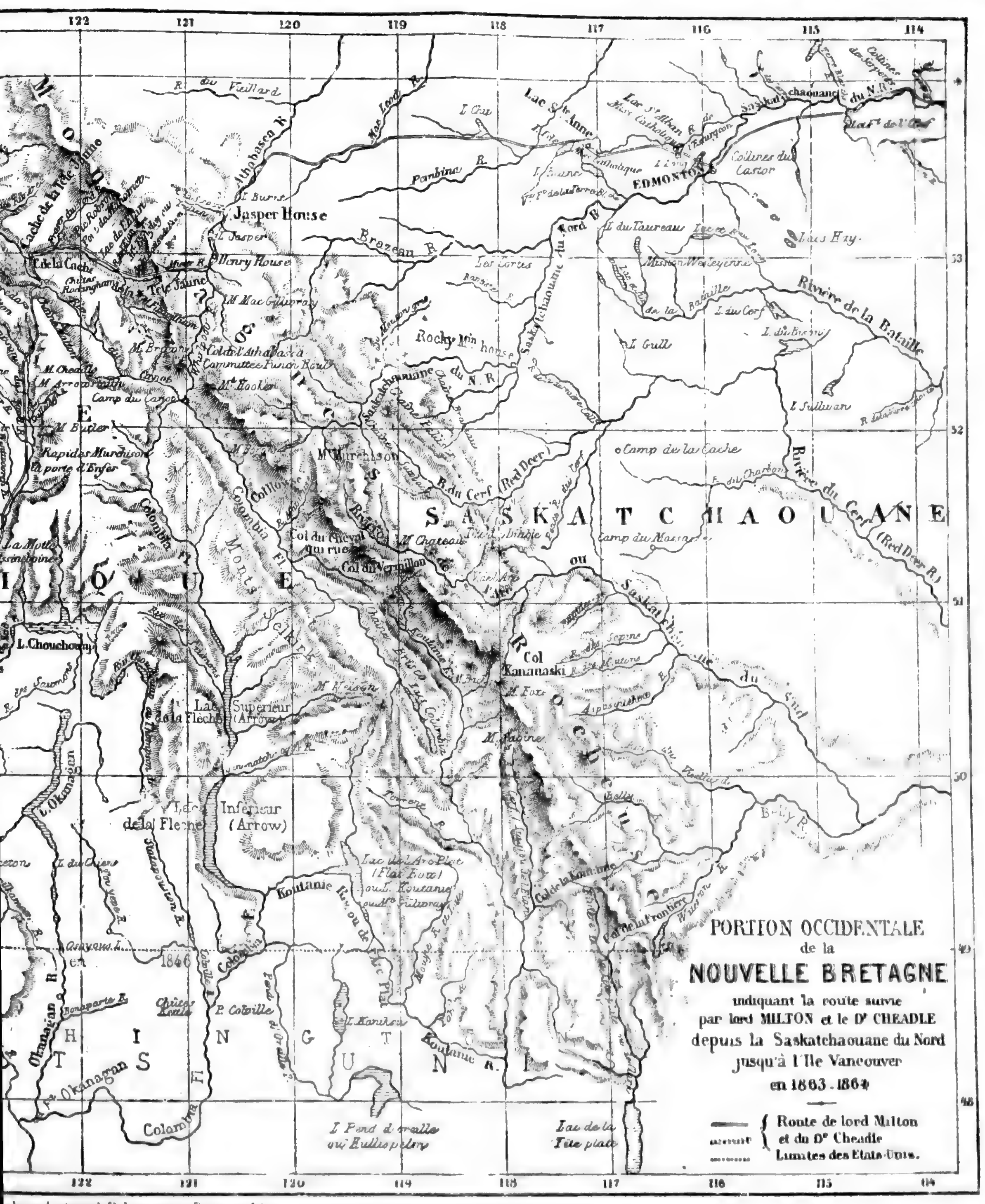
49

48



PORTION OCCIDENTALE
de la
NOUVELLE BRETAGNE
indiquant la route suivie
par lord MILTON et le Dr CHEADLE
depuis la Saskatchaouane du Nord
jusqu'à l'Ile Vancouver
en 1863 - 1864
Route de lord Milton et du Dr Cheadle
Limites des Etats-Unis.
EDMONTON
Collines du Castor
Lac Ste Anne
L. Blanc
L. du Taureau
Lac Hay
Mission Wesleyenne
Rivière de la Bataille
L. du Cerf
L. Gull
L. Sullivan
Camp de la Cache
R. du Charbon
Rivière du Cerf
(Red Deer R.)
(Red Deer)
New Aberd
C
SASKATCHAOUANE
Camp du Massacre
B
ou
Saskatchaouane du Sud
Col Kananaski
Det. Johnst
Belly R.
Col de la Koutanie
Col de la Frontière
Nootka
OCEAN
Lac de la Tête plate
118
117
116
115
114
53
52
51
50
49
48


Nouvelle Calédonie
C O L O M B I E
B R I T A N N I Q U
Ft. George
Stuart R.
Cariboo
Quesnelle
Ft. Alexandrie
New Aberdeen
Lac Quesnelle
Lillooet
Pemberton
Lytton
Lac et Fort Kamelopps
L. Chouchouap
Det. Johnstone
Entrée Jervis
M. Washington
GOLFE DE GEORGIE
ILE VANCOUVER
Nanaimo
NEW WESTMINSTER
Langley
Hope
L. Harrison
Douglas
M. Baker
VICTORIA
DETROIT DE JUAN DE FUCA
C. Flattery
OCÉAN PACIFIQUE
Limite fixée en 1846
L. Okanagan
Okanagan R.
Ft. Okanagan
Mts des Cascades
Princeton
L. Chelan
Thompson du Nord
Rapides Murchison
la porte d'Enfer
Grave chez Erhard R. Duguay



chez Erhard R. Duguay-Trouin 12

# TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers — Typ. Paul BRODARD.